This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

F. M. Cathcart.

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE D'AUTRICHE,

PENDANT

LES ANNÉES 1809 ET 1810.

VOYAGE
EN AUTRICHE,

OU

ESSAI STATISTIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

SUR CET EMPIRE;

Avec une Carte physique, des Coupes de nivellement, et divers Tableaux comparatifs sur l'étendue et la population de l'Autriche.

PAR M. MARCEL-DE-SERRES,

Ancien Inspecteur des Arts et Manufactures, et Professeur de la Faculté des Sciences à l'Université de France; Correspondant du Muséum d'Histoire naturelle, des Sociétés Philomatique et d'encouragement de Paris; des Académies de Gotha, Erfurt, Jéna, Lyon, Toulon, Strasbourg, Bordeaux, Genève et Montpellier.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1814.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
239060B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

VOYAGE EN AUTRICHE.

SECONDE PARTIE.

STATISTIQUE PARTICULIÈRE DES DIVERSES PROVINCES DE L'AUTRICHE.

LIVRE PREMIER.

Archiduché d'Autriche, ou Autriche inférieure.

INTRODUCTION.

L'ORIGINE des pays qui vont nous occuper est enveloppée d'une grande obscurité. Il n'existe plus aucune tradition historique sur les contrées qui composent aujourd'hui l'archiduché d'Autriche, et sur les premiers habitans de ces régions. Tacite nous apprend seulement (1) que les Germains étoient séparés des Gaulois par le Rhin, tandis qu'ils l'étoient des Pannoniens et des Rhétiens par le

(1) *De moribus Germanorum.* Cap. I.

Blackwell 15 Apr 1943

Danube, et enfin des Sarmates par des montagnes difficiles à franchir, et que la crainte mutuelle que s'inspiroient les deux peuples, rendoit encore plus insurmontables. Ainsi l'Autriche méridionale, ou la portion de l'archiduché située sur la rive gauche du Danube, et renfermée alors entre la Rhétie et la Pannonie (1), depuis la rivière d'Enns (l'Inn) jusqu'au mont *Cetius* (le Kahlenberg), n'appartenoit point à l'ancienne Germanie, qui comprenoit au contraire l'Autriche septentrionale. Les contrées orientales sur la rive droite du Danube jusqu'au Kahlenberg, faisoient partie de la Haute-Pannonie, tandis que toute la région occidentale sur la même rive du fleuve, et depuis le Kahlenberg, appartenoit au *Noricum Ripense*. Les pays situés sur la rive droite du Danube étoient compris dans la Germanie. C'est ainsi que le cercle de la Muhl ou le pays enclavé entre les montagnes de la Bohême au nord, l'Jsper et l'Ortewasser à l'est et à l'ouest, se trouvoit renfermé dans le territoire des Marcomans, si l'on peut s'en rapporter à ce qu'ont écrit Arien et Ptolémée sur les contrées occupées par cette dernière nation (2). Le Danube traçoit

---

(1) *Ripam Œni fluminis, quod Rhætos Noricosque interfluit.* Tacit. Hist. lib. III.

(2) *Sub Gabretâ sylvâ, Marcomani usque ad Danubium fluvium.* Ptolem, lib. II.

donc à cette époque reculée une limite bien prononcée entre les peuples répandus sur les deux rives, et qui jusqu'au douzième siècle n'ont eu presque rien de commun dans leur histoire. Les Svèves habitoient le nord, et les Pannoniens ainsi que les Noriciens vivoient dans les contrées situées au midi. L'obscurité est si grande sur l'histoire de ces peuples, que l'on peut à peine rassembler quelques traditions qui puissent l'éclaircir. En effet, qui auroit osé pénétrer à cette époque dans des pays aussi sauvages, pour nous tracer le tableau des révolutions et des combats de quelques hordes barbares, vivantes au milieu des forêts, la plupart impénétrables ? Les monumens mêmes, qui sont les guides les plus certains que nous puissions avoir sur l'état d'un pays, nous manquent au sujet de ces peuples, tout aussi bien que les traditions. Aussi pouvons-nous douter aujourd'hui de ce voyage d'Ulysse dans la Germanie, dont nous parle le grand historien de Rome antique, ainsi que de ces inscriptions grecques qui se voyoient encore de son temps sur les confins de la Germanie et de la Rhétie. Il est facile d'imaginer que le genre de vie de ces peuples devoit être très-simple. Leur caractère devoit également se ressentir de l'âpreté du climat qu'ils habitoient, alors bien plus rigoureux, à cause des immenses forêts dont il étoit recouvert,

Ce fut environ six cents ans avant l'ère vulgaire que les Svèves furent chassés par les Boyens, et ces derniers s'emparèrent du pays que les Svèves occupoient. Dans la suite, les Marcomans se rendirent maîtres non-seulement de la rive droite du Danube, mais encore ils pénétrèrent jusque dans la Norique et la Pannonie. Enfin 170 ans avant la naissance de J. C. les Romains tentèrent de soumettre la Pannonie et une partie de la Germanie. Ils pénétrèrent jusqu'à Karnunt, ville alors importante, située à peu de distance du lieu où se trouve aujourd'hui le bourg de Petronel. Ils ne purent étendre leur conquête plus loin : battus de tous côtés et harcelés par les habitans, ils furent forcés de se retirer. Cependant la seconde tentative qu'ils firent, trente ans avant l'ère chrétienne, fut plus heureuse. Maîtres de la Pannonie et de la Norique, le cours du Danube formoit une barrière, au-delà de laquelle ils n'étendirent jamais leurs conquêtes; ils voulurent en vain asservir les Marcomans et les Quades, nations belliqueuses, d'autant plus redoutables qu'elles étoient gouvernées par des chefs intrépides. La ville d'Enns (*Anassianum*), peuplée et fortifiée par Auguste, devint le boulevard le plus reculé de son empire. Cependant les Romains furent encore une fois chassés de ces contrées; et soixante ans après la naissance de J. C., les Windes parurent

dans la Pannonie. Ils y jetèrent les fondemens de la capitale de la monarchie autrichienne, à peine alors un hameau.

Lorsque les légions romaines eurent pénétré pour la troisième fois jusqu'au Danube, elles trouvèrent ce village situé précisément sur les confins de la Pannonie et de la Norique, et lui donnèrent le nom de *Vindobona*. La hauteur sur laquelle il étoit placé, près des bords du Danube, leur fit regarder cette position comme très-avantageuse, soit pour favoriser, soit pour empêcher le passage du fleuve. On songea dès lors à y établir un camp qu'ils ne tardèrent point à convertir en un cantonnement sédentaire (*castra stativa*). C'est là que la treizième légion resta en garnison, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Vespasien, époque à laquelle la dixième vint la remplacer, ainsi que le prouvent les médailles nouvellement découvertes dans la ville de Vienne. On y lit la légende suivante : *Leg. XIII. gem.* et *Leg. X.* Les Romains établirent encore de pareils camps sédentaires en plusieurs endroits, comme par exemple à Ips et à Enns. Ils restèrent maîtres paisibles de la Norique et de la Pannonie jusqu'au règne de Galien. Sous cet empereur, plusieurs nations barbares envahirent les provinces de l'empire, les conquirent, ou du moins y commirent toutes sortes d'excès. La Haute-Pannonie eut le plus à souffrir. Ainsi, les Marcomans ayant passé

le Danube, prirent possession de ce pays, que Galien leur abandonna par un traité; mais l'empereur Probus les en chassa ensuite, et s'acquit des droits éternels à la reconnoissance des habitans, en leur apportant de la Grèce la vigne et divers arbres fruitiers. Pendant que l'empire romain, déchiré par les factions, étoit devenu le théâtre du désordre et de l'anarchie, la Pannonie se soumit aux différens chefs de parti qui se disputoient les débris de ce vaste empire.

Vers le cinquième siècle, on vit les Alains, les Hérules, les Vandales et les Huns fondre sur les provinces romaines, et entre autres sur la Pannonie; non-seulement ils en chassèrent les anciens habitans, mais encore ils détruisirent toutes les colonies romaines. Les villes fondées par ce peuple guerrier ne furent point épargnées; les Huns ruinèrent la ville de Vienne: heureusement pour l'humanité, ils furent arrêtés au milieu de leurs conquêtes par les Goths, peuple non moins belliqueux. Cependant la Norique et une portion de la Pannonie restoient toujours sous la domination romaine. Les Ruges, horde de Goths qui étoit venue des bords de la mer Baltique, et qui s'étoit établie sur la rive septentrionale du Danube, chassèrent les Marcomans; les Hérules, après la prise de Rome, battirent aussi ces Ruges et s'emparèrent de leur pays. Vaincus à leur tour par les Ostrogoths, ils furent obligés de céder leur conquête à ces

derniers, qui bientôt en furent chassés par les Lombards. Mais comme si tous ces peuples ne devoient briller qu'un moment, ceux-ci cédèrent en 528, de leur propre gré, aux Avares tout ce qu'ils possédoient : ils se dirigèrent vers les heureuses contrées de l'Italie, où ils fondèrent un nouvel empire. Bientôt après, Oetel, duc de Bavière et vassal des rois francs, cherchant à se rendre indépendant en s'appuyant des forces de ses voisins les Avares, voulut tenter le sort des armes. Il trouva dans Charlemagne un ennemi bien redoutable : battu de tous côtés vers l'année 791, il fut obligé de céder au vainqueur son propre pays. Devenu maître de la patrie des Avares, Charlemagne étendit les limites de son empire jusqu'aux rives du Naab, c'est-à-dire jusqu'en Hongrie. Ce grand empereur donna ensuite le nom d'Avarie à la nouvelle province, et la partagea en plusieurs comtés. Il abandonna seulement la partie orientale sur la rive droite de la Leytha, près du lac de Neusiedel, à un prince Hun qui s'étoit soumis à lui sans résistance; mais les comtes ou margraves qu'il établit dans le reste du pays n'avoient point en propriété les contrées qu'il leur abandonnoit : ils devoient seulement les administrer au nom des rois francs, de qui elles dépendoient totalement.

Dans le partage que fit Louis le Pieux, en 817, de son empire entre ses fils, Louis l'Allemand

reçut les pays situés au-dessous de l'Enns, qui passèrent ensuite à son fils aîné Carloman. Louis, second frère de ce dernier empereur, lui succéda en 880, et après sa mort ses états échurent en partage à son frère cadet Charles le Gros. Cependant toute cette contrée continua d'être administrée par des comtes, au nombre desquels l'histoire nomme les margraves Godefroi, Gérold, Guillaume et Engelschalk, et le comté Arbo.

Après la mort de l'empereur Arnolphe (en 900), et sous le règne de Louis-l'Enfant, les Magyares s'emparèrent de l'Avarie, et pénétrèrent jusque dans la Bavière. Chassés bientôt de cette province, ils conservèrent cependant tout le pays jusqu'à l'Enns; mais, en 955, l'empereur Othon Ier parvint à les repousser entièrement dans la Hongrie. Alors il accorda à Burghardt la dignité de margrave; ce margrave eut pour tout royaume une petite portion du pays située au-dessous de l'Enns. A la mort de ce prince, cette dignité revint à Léopold Ier, de la maison de Babenberg, possesseur de vastes domaines en Franconie, dans les environs de Bamberg. Ces domaines ont donné leur nom à ces princes, qui, par la suite, devinrent plus illustres. Ce margrave valeureux battit bientôt les Huns, leur enleva la forteresse de Moelk en 984, et les repoussa jusque au-delà du Kahlenberg. Afin de mettre

son pays à l'abri des invasions, il fit fortifier un grand nombre de châteaux; il s'efforça de repeupler l'Autriche de colonies étrangères, et laissa son empire à son fils Henri. Ce pays reçut alors, et pour la première fois, le nom d'Autriche (*Ostrich*, *Ostirrichi*), qu'on trouve dans un décret de l'empereur Othon III, en date de l'an 996.

Les margraves qui se succédèrent ensuite furent tous de la maison de Babenberg, jusqu'à l'extinction de cette famille; presque toujours les princes de cette maison joignirent la plus grande valeur à l'habileté, si nécessaire aux souverains. Ainsi, Léopold II défit les Magyares à plusieurs reprises: en sorte que sous Albert la rivière de la Leytha fut déclarée la limite qui existeroit désormais entre l'Autriche et la Hongrie. Plus tard, et sous le règne de Léopold IV, les Magyares fondirent de nouveau sur l'Autriche; mais ce margrave les repoussa et les poursuivit jusque dans leur pays, où il détruisit leur capitale Eisenstadt, ainsi qu'un grand nombre d'autres villes. Le margrave, Léopold V, reçut ensuite, en 1139, le duché de Bavière de l'empereur Conrad III, lorsque Henri le Fier, duc de Saxe et de Bavière, après avoir été déclaré suspect par les états de l'empire, eut perdu ses possessions. En 1156, Henri Jasormigot, frère et successeur de Léopold, rendit volontairement la Bavière au

duc Henri, afin de rétablir la paix en Allemagne. C'est à l'occasion de cette cession que l'empereur Frédéric Ier réunit les pays au-dessus et au-dessous de l'Enns, et les érigea en duché. Jusque-là les margraves avoient habité sur le Kahlenberg, ou à Klosterneubourg, mais dès lors les ducs fixèrent leur résidence à Vienne.

Le duc Léopold VI, qui succéda à Henri Jasormigot, hérita de la Styrie après la mort du duc Othon VI. Léopold VII, son successeur, laissa trois fils, dont le plus jeune, Frédéric II, surnommé *le Belliqueux*, fut le dernier archiduc de la maison de Babenberg. Ce prince fit la guerre à tous ses voisins, et gouverna si durement ses sujets, qu'ils l'abandonnèrent en 1235, à l'exception des habitans de Neustadt, de Maedling et de Stahrenberg, qui seuls lui demeurèrent fidèles. Il fut alors déclaré suspect à l'Empire. L'empereur érigea Vienne en ville libre impériale, mais Frédéric reconquit bientôt tous ses états. Il battit en 1240 à Loa, Wenzel roi de Bohême, et finit même par se réconcilier avec l'empereur, qui non-seulement lui rendit sa première dignité, mais encore lui accorda un grand nombre de priviléges. En 1242, les Magyares, les Tatares et les Cumans, ayant pénétré en Autriche avec une armée considérable, assiégèrent la ville de Neustadt. Frédéric, accouru au secours de cette place,

les battit complétement et les chassa dans le plus grand désordre. Cependant il ne fut pas toujours heureux dans ses guerres contre ces peuples : en effet, en 1246, il perdit la vie auprès de la Leytha, dans une bataille meurtrière.

A sa mort, l'archiduché d'Autriche excita de nouvelles dissensions. En effet Gertrude, fille du frère de Frédéric, Henri le Cruel, et épouse de Wadislas, margrave de Moravie, ainsi que Marguerite, fille de Léopold, et veuve de Henri, roi des Romains, fils de l'empereur Frédéric II, revendiquèrent leurs droits à la couronne d'Autriche. Frédéric II, qui regardoit l'Autriche comme devant retourner à l'Empire, envoya le comte d'Eberstein en qualité de gouverneur à Vienne. Il déclara cette cité ville libre impériale. Sur ces entrefaites, le pape Innocent IV, qui avoit excommunié Frédéric et fait élire un autre empereur, Henri de Thuringe, résolut de lui enlever l'Autriche et la Styrie. Il engagea donc Bela, roi de Hongrie, à s'en rendre maître, pour les conserver et les transmettre à ses descendans. Bela fut prompt à exécuter les ordres de la cour de Rome, tandis qu'Othon, duc de Bavière, s'emparoit, de son côté, du pays situé au-dessus de l'Enns. Gertrude, d'après la volonté des états, ayant épousé Hermann de Bade, le pape voulut lui rendre l'Autriche. Il engagea de nouveau le roi de Hongrie à le seconder dans cette

entreprise; mais Bela ne voulut pas écouter ces nouvelles propositions: s'en tenant aux premières conventions qu'il avoit faites avec le Saint Père, il prétendit conserver les pays qu'il venoit de conquérir.

Comme l'empereur tardoit à terminer ces différens et à donner un souverain à l'Autriche, et que d'un autre côté Hermann, l'époux de Gertrude, n'étoit pas assez puissant pour se défendre contre les Magyares, les états autrichiens résolurent d'engager le margrave de Meissen, Henri, qui avoit épousé Constance, la troisième sœur de Frédéric, à leur donner un de ses fils pour duc. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à ce prince ayant traversé la Bohême pour se rendre auprès de lui, Wenzel, roi de cette contrée, leur conseilla de retourner à Vienne pour décider les états à choisir son fils pour les gouverner. Cette proposition fut acceptée d'autant plus volontiers, qu'Ottocar, fils de Wenzel, avoit épousé, en 1252, Marguerite, qui avoit des droits réels au trône de l'Autriche. Il reçut donc l'investiture de la Styrie et de l'Autriche, en 1263, des mains de l'empereur Richard, mais sans le consentement des électeurs. A peine se crut-il affermi dans ses nouveaux états, qu'il répudia Marguerite, dont il ne pouvoit avoir des enfans, pour épouser Cunégonde, nièce du roi de Hongrie. Ayant ensuite contesté, vers 1273,

l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, et s'étant montré l'ennemi de ce nouvel empereur (1), la diète le déclara suspect, et lui enleva ses possessions en Allemagne. Malheureux dans toutes ses entreprises, il perdit bientôt la vie dans une bataille sanglante. Rodolphe, profitant de cette circonstance, établit son fils aîné, Albert Ier, gouverneur de l'Autriche et de la Styrie, titres qui lui furent confirmés, en 1283, par la diète d'Augsbourg. Ainsi, du consentement des états de l'Empire, les deux frères, Albert et Rodolphe, furent investis de ces provinces. Cependant Albert conserva seul le gouvernement; Rodolphe n'eut rien à prétendre, soit pour lui, soit pour ses héritiers, que dans le cas où la famille de son frère viendroit à s'éteindre.

A la mort de l'empereur Adolphe de Nassau, qui avoit succédé à Rodolphe, Albert fut élu empereur en 1297. Il perdit la vie onze ans après par la lâcheté et la trahison de son neveu Jean de Souabe. Il laissa donc l'Autriche à son fils Rodolphe Ier, qui, en 1306, fut appelé au trône de Bohême. Préférant ce royaume à l'Autriche, il s'empressa de céder son archiduché à son

(1) Ceux qui voudront connoître en détail l'histoire des souverains de l'Autriche, la trouveront dans l'Histoire de cette maison, depuis Rodolphe de Hapsbourg jusqu'à la mort de Léopold II, publiée par Coxe, et traduite par Henri. Paris, 1809.

frère Frédéric III, surnommé le Bel. Frédéric mourut ensuite vers l'année 1330, et les deux frères Albert II et Othon régnèrent ensemble. Othon mourut en 1339, et Albert II en 1358. Ce dernier eut pour successeur son neveu Rodolphe IV, fils d'Othon, qui perdit la vie vers 1365. A sa mort, les deux frères Léopold VIII et Albert III régnèrent avec une harmonie bien rare entre les princes. Cependant, comme fatigués de cette noble union, ils partagèrent leurs états vers 1376; l'Autriche échut à Albert, tandis que Léopold devint possesseur de la Styrie, de la Carinthie, du Tyrol et de la Carniole. Ce dernier, ayant été tué en 1386 dans une guerre contre les Suisses, Albert hérita de ses états, et n'en jouit que jusqu'en 1395, époque où son fils Albert II prit possession de l'Autriche. Ainsi Guillaume, fils de Léopold VIII, posséda, ainsi que son père, la Styrie et les pays adjacens. Ces deux princes moururent ensuite à peu près à la même époque, c'est-à-dire dans l'année 1406. Albert laissa un seul fils qui prit le nom d'Albert II. Après quelques contestations avec les trois frères de Guillaume, ce prince fut enfin reconnu archiduc d'Autriche sous la tutelle de Léopold. Frédéric, comme l'aîné, obtint le Tyrol, les possessions de Souabe, de Suisse et d'Alsace, tandis que la Styrie, la Carinthie et la Carniole échurent en partage à Ernest. Albert fut ensuite élu en 1437

empereur des Romains; mais il jouit peu de cette haute dignité; sa valeur lui ayant fait perdre la vie la même année qu'il reçut la couronne, et cela dans une guerre qu'il avoit suscitée aux Turcs. A sa mort, de nouveaux partages eurent lieu. Frédéric V obtint le duché d'Autriche. Ce prince fut ensuite placé par les électeurs en 1440 sur le trône d'Allemagne. Il porta, le premier, le titre d'archiduc, qu'on ne retrouve point dans les annales de la maison d'Autriche avant l'année 1453. Le règne de cet empereur, troublé par des guerres continuelles, dont au reste l'histoire de cette monarchie offre peu d'exemples, se termina vers l'année 1493.

Ce fut Maximilien Ier, fils unique de Frédéric, qui jeta les fondemens de la grandeur de la maison d'Autriche, en parvenant à réunir sous son empire la totalité des provinces autrichiennes, divisées depuis cent dix-sept ans entre les descendans de Rodolphe. Il étendit ses états au-dehors, ayant des principautés dans les royaumes de Naples, de Sicile et de Sardaigne, et des possessions jusque dans le nouveau Continent. Après lui, parut Charles-Quint, le plus grand homme de son siècle, dont François Ier fut le héros. Charles-Quint assit, le premier, sur des bases solides la puissance de la maison autrichienne-espagnole. Élu roi des Romains, il céda en 1521 ses états d'Allemagne à son frère Ferdinand Ier, qui devint

ainsi seul souverain des pays autrichiens et fondateur de la ligne allemande. Il fut d'abord assez heureux pour réunir à ses états et la Bohême et la Hongrie, provinces sur lesquelles son mariage avec Anne, sœur du roi Ladislas II, lui donnoit des droits; mais le valeureux Soliman II qu'il avoit appelé à son secours, conserva pour lui la plus grande partie de la Hongrie: faisant ainsi connoître à cet empereur confiant les droits que peuvent donner la force et le courage. On vit donc pendant plus de cent cinquante ans ces belles provinces gouvernées par les Turcs; elles ne durent même leur délivrance qu'au courage d'un héros (le prince Eugène) que la victoire suivit presque toujours.

A la mort de Ferdinand en 1564, la ligne allemande de la maison d'Autriche se partagea encore de nouveau, et forma trois branches souveraines. Maximilien II, l'aîné des fils de Ferdinand, succéda à son père. Il régna à la fois sur la Hongrie, la Bohême et l'Autriche. Ferdinand eut le Tyrol et l'Autriche inférieure, et Charles la Styrie, la Carinthie, la Carniole, ainsi que le comté de Gorice.

La branche aînée ne dura que peu de temps; elle s'éteignit entièrement à la mort des deux fils de Maximilien II, Rodolphe et Mathias, et la ligne du Tyrol ayant cessé en 1595, la postérité de Charles de Styrie soutint seule la ligne alle-

mande. Alors Ferdinand II put réunir en 1619 sous sa seule domination les états que l'empereur Ferdinand avoit gouvernés. Inquiet et turbulent, ce prince commença la guerre de trente ans, que son fils Ferdinand III termina avec peine en 1648, peu de temps avant la fin de son règne. Ces guerres continuelles épuisèrent la monarchie autrichienne : elle avoit besoin, pour reprendre son ancienne splendeur, du long règne de Léopold Ier. D'abord peu fortuné dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Turcs, il eut cependant la gloire de la terminer en 1699 après seize années de combats, par la glorieuse victoire de Zentha, due aux talens et à l'intrépidité du prince Eugène. Son fils, Joseph Ier, couronné déjà depuis quinze ans roi des Romains, devint empereur vers 1705. Une mort inattendue le surprit sans qu'il pût profiter de la grande succession abandonnée en Espagne par Charles II, dernier descendant de la branche espagnole autrichienne.

Ce fut alors que le frère de Joseph Ier, Charles VI, parvint au trône ; malgré son opiniâtreté à chercher à profiter du grand héritage de Charles II, il ne put conserver ce que la France lui avoit cédé par le traité de Rastadt, signé en 1714. Les Turcs, ennemis naturels de l'Autriche, se rappelant leurs succès passés, déclarèrent de nouveau la guerre à ce souverain, mais Eugène

vivoit encore; et son nom seul présageoit la victoire. En effet, partout chassés et battus, les Turcs effrayés signèrent bientôt (1718) la paix de Passarowitz, et abandonnèrent à l'Autriche le Bannat, une partie de la Walachie, Belgrade et presque toute la Servie. Oubliant ensuite que le héros de l'Autriche n'étoit plus, Charles VI leur fit une nouvelle guerre, qui ne fut qu'une longue suite de défaites, auxquelles la paix tardive de Belgrade (1739) vint enfin mettre un terme. Ne pouvant survivre à des défaites aussi humiliantes, cet empereur expira en 1740; et avec lui s'éteignit la branche masculine de la maison autrichienne d'Hapsbourg.

Malgré la sollicitude paternelle que Charles VI avoit mise à assurer à sa fille Marie-Thérèse la possession tranquille de ses états, cette princesse eut tout à vaincre pour y parvenir, et ne le dut qu'à son courage et à la fidélité des Hongrois. Ainsi, par la grandeur de ses vues et l'activité de son génie, elle sut triompher du héros de la Prusse, surmonter tous les obstacles que lui opposoit l'animosité des souverains de la Bavière, de la Sardaigne et de la Pologne, et n'être pas accablée par la puissance de la France, qui s'étoit liguée avec ses ennemis. Après s'être délivrée de ce grand nombre d'ennemis qui auroient pu l'anéantir, si elle en avoit été effrayée, elle mit en 1748 la couronne impériale sur la tête de

l'époux qu'elle s'étoit choisi. Alors seulement elle put donner tous ses soins à l'administration de ses vastes états, qu'elle sut encore agrandir.

Son fils, Joseph II, lui succéda en 1780. Déjà, du vivant de sa mère, en 1764, il avoit été reconnu roi des Romains. Joseph fut le premier souverain de la maison de Lorraine qui monta sur le trône d'Autriche; il succéda paisiblement à François Ier, que Marie-Thérèse avoit appelé au trône. Avec cet empereur commença en Autriche un esprit de réforme qui paroissoit devoir s'étendre à tout, mais qui ne put jamais vaincre l'inertie des peuples de cette monarchie. Aussi, aucune des institutions de Joseph II ne s'étendit au-delà de son règne, soit qu'elles ne fussent pas en rapport avec le génie des peuples auxquels elles étoient appliquées, soit enfin que les vues de cet empereur fussent trop étendues pour le siècle où il vivoit, et surtout pour la nation qu'il étoit appelé à gouverner. Peu fortuné dans ses entreprises, Joseph II n'eut que des succès médiocres dans ses guerres contre les Turcs; il n'eut pas même la consolation de les terminer : la mort le surprit après un règne de dix années (1790) au milieu des préparatifs qu'il méditoit.

C'est dans des circonstances bien difficiles que ce prince laissa le trône à son frère Léopold II, que la Toscane révère comme le meilleur de ses souverains. Parvenu au trône d'Autriche pendant

une guerre malheureuse, Léopold eut à calmer le mécontentement que les innovations de Joseph avoient porté dans toutes les provinces, et à prévenir dans ses états les effets de la révolution françoise qui, comme un vaste incendie, sembloit devoir tout embraser, et s'étendre sur l'Europe entière. Ce souverain, plutôt sage qu'habile politique, eut cependant la gloire d'apaiser la révolte des Pays-Bas, et de faire une paix glorieuse avec les Turcs, avant qu'une mort inopinée vînt le surprendre au milieu des nouveaux projets qu'il avoit conçus. Ce fut ainsi que le trône d'Autriche revint en 1792 à son fils François II, qui gouverne dans ce moment ce grand empire.

ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE.

L'ARCHIDUCHÉ d'Autriche (*Erzherzogthum Oesterreich*), se trouve entre le 30° 12′ et 34° 41′ 3″ de longitude orientale, et le 47° 24′, à 48° 59′ 26″ de latitude septentrionale. Ses limites sont, au nord, la Bohême, la Silésie et la Moravie; à l'est, la Hongrie septentrionale; au midi, la Styrie et le pays de Saltzbourg; et enfin à l'ouest, la Bavière. Son étendue est d'environ 557 milles

carrés (305 myriamètres carrés), et sa plus grande largeur depuis Hallstadt jusqu'à la Theya est de 42 milles d'Allemagne ou (45 kilomètres). L'Enns la divise en deux portions de grandeur inégale. La plus petite, ou l'occidentale, porte les noms de Haute-Autriche ou de pays au-dessus de l'Enns; la plus grande, ou l'orientale, s'appelle Basse-Autriche ou pays au-dessous de l'Enns.

Le nom d'Autriche, en allemand *Oestreich* ou *Oesterreich*, désigne un pays situé vers l'est, et se trouve pour la première fois dans une patente de l'empereur Othon III, en date de l'année 996. On y lit ces mots : *In regione vulgari nomine Ostirrichi* (1). Les auteurs du moyen âge, par une corruption très-ordinaire dans la basse latinité, confondirent *austrius* avec *orientalis*, et finirent même par substantiver l'épithète *Austria*, usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Le mot allemand *Oesterreich*, plus conforme à l'acception première, veut dire *empire de l'est*, de *Ost*, est, et de *Reich*, empire. Quant au nom de Basse-Autriche, il est bon de remarquer que, dans la chancellerie de cette monarchie, on le donne à tout l'archiduché d'Autriche, mais très à tort; car jamais il n'a été porté, dans les anciens temps, ni par la province entière, ni par la portion du pays situé au-dessous de l'Enns. Avant

(1) Hundii. *Metrop. Salisb.* T. I, p. 139.

le règne de Maximilien Ier, cette dernière partie étoit désignée sous le nom de principauté d'Autriche. La dénomination de Basse-Autriche n'a paru qu'au commencement du dix-septième siècle, à l'occasion de la diète d'Augsbourg, où l'on décida que les états de l'Autriche au-dessus et au-dessous de l'Enns, la Styrie, la Carinthie et la Carniole, seroient à l'avenir séparés. Ces pays furent alors désignés collectivement par l'épithète de Basse-Autriche. Depuis, on a tellement restreint ce nom, qu'on ne l'applique plus aujourd'hui qu'au seul pays qui se trouve au-dessous de l'Enns. C'est par cette dernière province que nous commencerons l'examen des états soumis à la domination autrichienne. Quoique cet ordre ne soit pas d'accord avec la position géographique des diverses provinces, nous avons cru devoir l'adopter, parce que la Basse-Autriche renferme la capitale de toute la monarchie. Au reste, nous ne faisons en cela qu'imiter l'exemple de plusieurs géographes, et entre autres celui de Lucca.

L'archiduché d'Autriche renferme une population de 1,462,559 habitans. On y compte 44 villes, 307 bourgs, 16,747 villages et 206,025 maisons.

Tableau des Villes, Bourgs, Villages, et de la Population de l'archiduché d'Autriche, pendant l'année 1810.

NOMS DES CERCLES.	Villes.	Faubourgs.	Bourgs.	Villages.	Maisons.	Habitations.	Population.	Hommes.	Femmes.	Ecclésiastiques.	Nobles.	Employés.	Bourgeois.	Paysans.	Domestiques.
Au-dessous de la forêt de Vienne.	7	39	42	563	34,465	104,403	416,275	198,544	217,731	1,293	4,643	5,243	12,902	12,135	32,911
Au-dessus de la forêt de Vienne.	6	7	63	2,102	35,453	44,665	194,465	92,814	101,651	417	133	282	3,681	16,667	1,782
Au-dessus du mont S.-Médard.	13	11	71	1,130	36,622	48,571	198,691	95,378	103,313	384	65	290	2,691	18,314	18,499
Au-dessous du mont S.-Médard.	9	2	62	492	42,821	56,121	224,479	105,817	118,662	429	57	393	2,920	19,616	9,616
De l'Hausruck. .	3	5	6	976	14,394	22,785	92,848	44,727	48,121	237	238	567	1,873	3,638	456
De la Traun. . .	3	21	13	657	25,616	38,809	163,881	78,805	85,076	276	145	261	3,846	7,145	225
De la Mülh . . .	3	3	50	1,327	26,653	40,672	171,920	82,085	88,935	339	220	548	3,481	10,282	930

I. BASSE-AUTRICHE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE TERRITORIALE ET DE LA POPULATION.

La Basse-Autriche (*Oesterreich unter der Enns*), ou la portion de l'archiduché d'Autriche qui se trouve au-dessous de l'Enns, sur la rive gauche de ce fleuve, est située entre les 47° 24′ et les 48° 59′ 26″ de latitude septentrionale, et entre les 32° 5′ 10″ et les 34° 41′ 3″ de longitude orientale (1). Cette province a pour bornes au nord la Bohême et la Moravie, à l'est la Hongrie, au sud la Styrie, et à l'ouest la Haute-Autriche.

Elle a été mesurée, d'après les ordres du gouvernement autrichien, vers la fin du dix-huitième siècle, par l'ingénieur Georges Vischer; mais les mesures

(1) La meilleure carte de la Basse-Autriche, malgré les nombreuses erreurs qu'elle renferme, est celle de Vischer, publiée, en 1697, en seize feuilles. Hohman, de Nuremberg, l'a réduite au format ordinaire, mais sans en corriger les fautes. Elle a été copiée par Seuter, Weiglisch, Loter et Furhmann.

prises par cet ingénieur ne paroissent point être fort exactes (1). D'après les nombres qu'elles indiquent, la surface de cette province seroit de 354 19/100 milles carrés géographiques (194 myriamètres carrés, ou 1350 carrées lieues, 72); son diamètre de 27 milles (136 kilomètres) depuis les frontières de la Hongrie jusqu'au confluent de l'Enns dans le Danube, et de 20 milles (148 kilom.) depuis les frontières de la Bohême jusqu'à celles de la Styrie.

On compte dans la Basse-Autriche 35 villes, 238 bourgs, 4,287 villages et 149,361 maisons. Ainsi les villes sont dans un nombre quatre fois plus grand que dans la Haute-Autriche, où la population est aussi moins considérable. Le Danube partage cette province en deux parties presque égales, dont l'une est située au nord et l'autre au midi. Chacune de ces parties est elle-même subdivisée en deux autres par une chaîne de montagnes, dont la première est le mont Saint-Médard, et la seconde la forêt de Vienne. Il semble donc que la nature a tracé elle-même la division de cette province en quatre parties principales. Cette division a été adoptée par les géographes et ensuite par le gouvernement. Ainsi l'on compte dans la Basse-Autriche quatre

(1) Lichtenstern. *Beytraege zur genauen Kentniss der Oesterreichischen Staaten und Provinzen.* Wien. 1791, p. 9.

cercles, ou, comme on les appelle, quatre quartiers (*viertel*); savoir, au sud-est, le cercle au-dessous de la forêt de Vienne; au sud-ouest, le cercle au-dessus de la forêt de Vienne; au nord-est, le cercle au-dessus du mont Saint-Médard; et au nord-ouest, le cercle au-dessous du mont Saint-Médard. La ville de Vienne forme cependant encore avec sa banlieue un cinquième district tout-à-fait distinct. Chacun des quatre cercles dont nous venons d'indiquer les noms est lui-même subdivisé en trois districts; savoir, les districts de Baden, de Bruck et de Neustadt, dans le cercle au-dessous de la forêt de Vienne; ceux de Saint-Polten, d'Ips et de Tuln, dans le cercle au-dessus de la forêt de Vienne; ceux de Korneubourg, de Roer et de Zisserdorf, dans le cercle au-dessous du mont Saint-Médard; enfin ceux de Krems, de Horn et de Zwettel, dans le cercle au-dessus du mont Saint-Médard.

La population de la Basse-Autriche s'élève environ à 1,034,000 habitans, en y comprenant celle de Vienne; ce qui fait à peu près 2,920 individus par mille carré; mais comme plus d'un cinquième de cette population habite la capitale de la monarchie, il en résulte que le nombre d'individus vivans sur chaque mille carré, ne va guère au-delà de 2,287 : ce qui est bien peu considérable pour une province aussi

fertile et aussi féconde. Presque tous les habitans sont d'origine allemande : c'est, avec la Haute-Autriche, la seule province de la monarchie autrichienne à laquelle on puisse appliquer cette observation. Cependant à Vienne, comme dans les capitales des grands empires, on trouve des individus de toutes les nations, particulièrement beaucoup d'Italiens et d'Arméniens. La langue du peuple est l'allemand; mais il fait usage d'un dialecte particulier, extrêmement désagréable et très-corrompu. On commence néanmoins à parler plus correctement à Vienne; les langues hongroise, bohémienne et italienne s'y répandent tous les jours de plus en plus. Quant au françois et à l'anglois, ils ne sont connus que des négocians et de la bonne compagnie.

Les Autrichiens ont en général des mœurs douces et beaucoup de loyauté. On les accuse de manquer d'esprit: ce reproche me paroît peu fondé; on peut seulement être étonné de leur peu d'instruction, même dans les classes élevées. L'éducation des femmes est moins négligée; aussi unissent-elles de l'agrément dans l'esprit à de la solidité, et même à une certaine profondeur de raisonnement. Peuple bon et simple, l'Autrichien est hospitalier et religieux : le voyageur ne peut qu'en dire du bien. Quant à ses manières, elles sont également simples et assorties à la franchise de son caractère.

Les vêtemens des habitans de l'Autriche sont les mêmes qu'en France pour les gens d'une certaine classe; ceux du peuple présentent seuls quelques différences. On voit les hommes généralement vêtus d'une veste très-courte, d'un gris noirâtre, garnie ordinairement de ganses ou d'agraffes; au-dessous de cette veste, ils portent un gilet rouge plus court, garni de boutons de métal, dont la forme est sphérique; par-dessus ce gilet, ils mettent des bretelles d'étoffe verte, auxquelles est attaché un collet de la même couleur. Ces bretelles sont fixées sur la poitrine par une bande de la même étoffe, et, à leur extrémité, par une large ceinture de cuir piquée en broderie. Leurs culottes, en peau noire, ne descendent pas au-delà du genou; des brodequins ou des bottes très-justes forment leur chaussure ordinaire; enfin, leur tête est couverte d'un chapeau rond, qui a peu de profondeur, mais dont les bords sont forts larges. Quant au costume des femmes, il est assez simple. On voit surtout celles de la Haute-Autriche coiffées avec un mouchoir de couleur, au-dessus duquel elles mettent un chapeau de feutre gris, bordé de rubans, qu'elles ont soin de rattacher sous le menton avec un ruban de la même couleur que celui dont il est bordé. Elles préfèrent les couleurs brunes dans leurs vêtemens : les plus élégantes et les plus jeunes se permettent seulement de border leurs jupons ou

leurs corsets avec des rubans bleus ou verts. Quant à leur corset, il est toujours fermé pardevant avec des boutons d'argent.

La religion catholique est celle de la majeure partie des habitans de la Basse-Autriche; l'archevêque de Vienne est le chef du clergé de cette province, qui est divisée en deux diocèses épiscopaux; savoir, l'archevêché de Vienne, qui comprend la ville de Vienne, ainsi que les cercles au-dessous de la forêt de Vienne et du mont Saint-Médard, et l'évêché de Saint-Polten, qui renferme les deux cercles au-dessus de la forêt de Vienne et du mont Saint-Médard. On rencontre encore dans la Basse-Autriche des luthériens, des protestans, des grecs, et un petit nombre de juifs: ces derniers résident tous à Vienne. Quant aux autres sectes, comme les sociniens, les mahométans, il leur est bien permis de se livrer chez eux aux pratiques de leur religion; mais ils n'ont ni temple ni mosquée où ils puissent se rassembler.

CHAPITRE II.

ASPECT DU PAYS. — MONTAGNES. — FLEUVES. — LACS. — CLIMAT.

La Basse-Autriche est en grande partie couverte de montagnes, dont les principales et les plus hautes se trouvent, au midi et à l'ouest du cercle, au-dessous de la forêt de Vienne, sur les frontières du duché de Styrie. C'est là qu'on voit le Schneeberg, ou la montagne de neige, de 1046 toises (1834 mètres); le Wechsel, de 829 toises [1605 mètres] (1) d'après Sartori: mais, selon l'archiduc Raynier, il auroit 889 toises (1918 mèt.); le Semmering, de 725 toises [1414 mètres] (2); l'Hutwisch, de 486 toises [948 mètres] (3), l'Anningersberg, de 332 toises [647 mètres] (4). Après ces montagnes dont la hauteur est bien connue, on peut encore citer l'Emerberg, de 274 toises

(1) Sartori. *Naturgeschichte der Steyermarkt.* P. 140. — Schultes. *Ausflüge nach dem Schneeberge.* Th. I, p. 403.

(2) Sartori, *ibid.* ne lui donne que 490 toises (929 mèt.); mais il se trompe grandement. — Schultes, *loc. cit.*, lui donne 736 toises (1,396 mètres).

(3) Lichtenstern.

(4) *Idem.*

[522 mètres] (1), le Pittenberg, de 242 toises [472 mètres] (2), et le Hundsheim, de 230 toises (448 mètres). La partie méridionale du cercle au-dessous de la forêt de Vienne offre également un grand nombre de cimes élevées, parmi lesquelles on distingue l'OEtscher, qui ne le cède guère en hauteur au Schneeberg; on doit également remarquer l'Annaberg, le Joachimsberg, le Josephsberg et le Schwarzberg. Une grande portion du cercle au-dessous du mont Saint-Médard est aussi hérissée de hautes montagnes, dont le mont Saint-Médard et celles qui avoisinent la Haute-Autriche sont les plus élevées; celles qui en approchent le plus sont les monts granitiques des environs d'Aggsbach, et une autre chaîne peu éloignée de Bœrneck. Des chaînes moins considérables réunissent toutes ces montagnes, et le restant du cercle est parsemé de collines plus ou moins surbaissées. Le cercle au-dessous du mont Saint-Médard a très-peu de montagnes: la seule un peu élevée qu'il présente, est le mont Saint-Médard (*Manhartsberg*), dont la hauteur est encore bien peu considérable. Le Manhartsberg s'étend depuis le Danube jusqu'en Moravie; la partie septentrionale s'appelle Spitelberg, tandis

(1) Lichtenstern. Cette montagne est à 36° 46′ 11″ de longitude, et à 47° 49′ 21″ de latitude.

(2) Lichtenstern.

que sa partie moyenne est désignée quelquefois sous le nom de Meissauerberg. On remarque encore dans ce même cercle la chaîne peu étendue des mont Bisam, située en face du Kahlenberg, et qui se dirige vers le nord-est; enfin les Hoheleiten, montagnes peu élevées, ou plutôt grandes collines analogues aux monts Bisam, et qui se trouvent à quatre lieues de Vienne.

La principale chaîne de la Basse-Autriche est celle des monts Kahlen, qui commence auprès du village de Daebling, à un mille au-dessus de Vienne, et s'étend jusqu'à Wippach, dans la Carniole. C'est au pied de cette chaîne que se trouvent les belles plaines de l'antique Pannonie : elle séparoit autrefois la Norique de la Pannonie; les Romains lui donnoient le nom de *Mons Caetius*. Un fait assez singulier, et qui mérite peut-être quelque attention, c'est la ressemblance de forme que les deux dernières montagnes de cette chaîne, située auprès de la Save, offrent, avec les deux premières, le Kahlenberg et le Leopoldsberg, que l'on voit sur les bords du Danube. Il paroît aussi qu'on devroit étendre la dénomination des monts Kahlen à tous ceux qui, de la rive opposée du Danube, près d'Enzersdorff, se portent au nord dans la Moravie; car le Leopoldsberg et l'Enzersdorfberg, situés en face l'un de l'autre, ont à peu près la même élévation et la même étendue. Une des parties les plus intéressantes de

cette chaîne est celle qui s'étend depuis Nussdorff jusqu'à Greifenstein, et qui s'élève, au sud-ouest de Dornbach, Mauerbach, Lengbach, Altenmarkt, Furth, Dirnitz et Gutenstein, dans la plaine aride dominée par le Schneeberg. La première montagne de cette petite chaîne est le Gallizinberg, autrefois Predingsthül; les trois points les plus élevés en sont le Koblenzberg, le Kahlenberg et le Leopoldsberg. Ces pics, couronnés de belles forêts, s'élèvent à l'ouest de la capitale, et terminent l'horizon par une bande agréable de verdure (1). Le Kahlenberg, escarpé et d'une élévation assez grande, est situé sur les bords du Danube; il porte, à proprement parler, le nom de Josephsberg, qui lui vient de l'église consacrée à Saint Joseph, qu'y fit bâtir, en 1628, l'empereur Ferdinand, quand il institua un couvent de camaldules sur cette montagne. Les Turcs détruisirent ce couvent en 1683; bientôt après, Léopold Ier le rétablit. Joseph II l'a supprimé de nouveau et l'a fait revendre en 1780. Depuis cette époque, il a été remplacé par un village d'environ trente maisons, dont plusieurs appartiennent à des particuliers de Vienne. Ces maisons sont, en général, bâties avec beaucoup de goût et de recherche : on distingue surtout celle qui appartient au prince de

(1) Sartori. *Naturwunder der Oesterreichischen Monarchie.* 1809, t. IV, p. 124.

Ligne. Ce village s'appelle Kahlenberger-Doerfel; il en existe un autre du même nom de l'autre côté de la montagne (1).

En face du Kahlenberg et à une demi-lieue, s'élève le Leopoldsberg, sur lequel les Romains avoient, à ce qu'il paroît, construit une forteresse, et où plus tard, en 1100, le margrave Léopold fit bâtir un château dans lequel il fixa sa résidence. Les Viennois s'emparèrent de ce château en 1462, et le démolirent presque entièrement. Il fut ensuite rétabli, mais les Turcs le détruisirent une seconde fois en 1683. L'empereur Léopold Ier fit élever une église sur ses débris, et depuis lors la montagne a porté le nom de ce prince (2).

De toutes les montagnes dont nous avons déjà indiqué les noms, nous ne parlerons avec quelque détail que du Schneeberg et de l'OEtscher, les plus remarquables par leur étendue et leur élévation. Le Schneeberg a été mesuré le 27 octobre 1704 par le comte Jean Ernest de Hoyos et le père Fabian Zanke. Ils lui ont trouvé 1145 toises (2,231 mètres) de hauteur; mais selon les mesures trigonométriques prises ensuite par Liesganig, son élévation seroit seulement de 1100 toises

(1) Eggers. *Reise durch Franken, Baiern, Oesterreich, Preussen und Sachsen.* Leipzig, 1810, t. II, p. 297.

(2) Sartori, *loc. cit.* 1807, t. I, p. 137.

(2,143 mètres). Il en a 1143 (2227 mètres) suivant les observations consignées dans les recueils qu'on conserve dans le château de Stuchsenstein, et 900 seulement (1,745 mètres) d'après les mesures de quelques particuliers. S. A. l'archiduc Jean l'a fait de nouveau mesurer dans ces derniers temps; mais le résultat de cette opération n'a pas encore été publié (1).

Le professeur Bürg a déterminé avec exactitude la position géographique du Schneeberg. Il résulte de ses observations que le pic septentrional de cette montagne est situé à 47° 46′ 19″ de latitude, et à 33° 28′ 3″ de longitude. Le baromètre s'y trouvoit le 6 août à 22″ 18‴ et le thermomètre à 15° 1/2; résultats qui, comparés avec ceux qu'on avoit obtenus le même jour dans l'observatoire de Vienne, portent la hauteur du Schneeberg à 1,061 toises de Vienne ou 1,033 toises de Paris (1,809 mètres) au-dessus du niveau de la mer, selon la formule de Luc, et à 1,087 toises de Vienne, ou 1,058 toises de Paris (1,858 mètres) selon celle de Trembley. On peut donc admettre d'après cela que le Schneeberg est élevé de 1,074 toises de Vienne, ou de 1,046 toises de Paris (1,834 mètres), sans craindre de commettre une erreur qui excède une douzaine de toises (2).

(1) Eggers, *loc. cit.* t. II, p. 176.

(2) Schultes. *Ausflüge nach dem Schneeberge in Unter-Oesterreich.* Wien, 1807, 1ère part., p. 406.

On voit d'après cela que cette montagne est la plus haute de la Basse-Autriche (1), et que son élévation surpasse même celle de l'OEtscher. Parvenu à son sommet, on découvre au nord-est les branches des Carpathes et des montagnes des géans qui entourent la Bohême, au nord-ouest la chaîne désignée sous le nom de Boehmerwald, et plus loin celles du Tyrol, enfin au sud-est les belles plaines de la Pannonie, c'est-à-dire un horizon de plus de 200 milles carrés [109 myr.] (1). La colonne dédiée à la Sainte Trinité, qui indique le sommet de cette montagne, a été élevée par les habitans du Buchberg à l'occasion d'une peste qui ravagea le pays, et dont ils se préservèrent en gravissant au sommet du Schneeberg, où ils trouvèrent un air plus pur. Quoique les environs de cette montagne soient délicieux, ils nous prouvent combien, autour de Vienne même, l'habitant de l'Autriche sait peu apprécier les richesses du sol; car il est bien étonnant qu'aujourd'hui, on retrouve encore au pied du Schneeberg les mêmes tableaux que Tacite nous a tracés de la

(1) On en peut lire une description très-étendue dans Schultes: *Ausflüge nach dem Schneeberg in Unter-Oesterreich.* Wien, 1807, 8. Et dans Embel: *Schilderung der gebirgsgegenden um dem Schneeberg in Oesterreich.* Wien, 1803, 8.

(2) Sartori, *loc. cit.* t. IV, p. 157.

Germanie ; *nec enim cum ubertate et amplitudine soli labore contendunt, ut pomaria conserant, hortos sepiant et prata rigent, sola terræ seges imperatur.*

L'OEtscher, appelé autrefois *Ozam* ou *Oetscham*, s'élève en forme de pyramide et se termine par deux pics, qu'on appelle le grand et le petit OEtscher. Le premier n'a que quelques pas d'étendue, en quoi il diffère du Schneeberg, dont le sommet présente une large plate-forme. Sartori (1) regrette de n'avoir pu en mesurer la hauteur, parce que son baromètre se cassa avant qu'il y fût arrivé. Biesinger (2) estime son élévation à 1,000 toises (1,949 mètres) sans indiquer l'autorité sur laquelle il s'appuie. M. Bürg (3), d'après la comparaison de la hauteur du baromètre, qu'il a observée sur l'OEtscher, avec celle à laquelle cet instrument se trouvoit le même jour dans l'observatoire de Vienne, conclut que la hauteur de cette montagne est seulement de 985 toises (1,910 mètres) au-dessus du niveau de la mer, élévation qui diffère bien peu de celle que l'archiduc

(1) *Neueste Reise durch Oesterreich ob und unter der Enns, Salzburg, Berchtesgaden, Kaernthen and Steyermark.* Wien, 1811, t. I, p. 88 ; et *Naturwunder, etc.* t. III, p. 29.

(2) *General Statistik der Oesterreichischen Kaiserstaaten.* Wien, 1807, t. I, p. 13.

(3) *Vaterlaendische Blaetter, etc.* 1811, n° 21, p. 121.

Raynier lui donne de 998 toises (1,945 mètres). M. Bürg a également déterminé la latitude de l'OEtscher; il l'a trouvée de 47° 51′ 42″, et sa longitude de 4′ 34″ à l'ouest du méridien de Vienne, ou de 32° 54′ à l'est du méridien de l'île de Fer.

Les montagnes du cercle au-dessus de la forêt de Vienne sont formées par un calcaire qui repose sur le granit et sur diverses roches pétrosiliceuses. Ces dernières se rencontrent encore dans toutes les montagnes des environs du couvent de Gottweih; à Aggsbach, on trouve une chaîne granitique assez considérable, qui traverse le cercle entier, ainsi que celui qui est situé au-dessus du mont Saint-Médard. Enfin le sable quartzeux qu'on emploie dans les verreries de Tirnitz, se tire des hauteurs qui avoisinent le Danube, sur les bords duquel les alluvions ne sont point rares. La plupart des montagnes au-dessus du mont Saint-Médard sont granitiques et quartzeuzes. Le granit se rencontre dans le mont Saint-Médard aux environs de Berneck, d'Aggsbach, de Rustenberg et de Friedersbach. On trouve du quartz ferrugineux, diverses espèces de grünstein et des schistes micacés dans les montagnes de Langenlois. On observe également des bancs de sable quartzeux et des schistes à Gfœllerwald. Quant aux granits, ils n'existent en grandes masses qu'à Zwellet. Ils sont pour la

plupart composés de quartz cendré, de mica jaune, et quelquefois de petites veines de spath calcaire blanc. Enfin les roches amphiboliques et granitiques, remplies de tourmalines, ne sont pas rares sur les rives élevées du Danube, au-dessous de Durnstend. Le Bisamberg, montagne du cercle au-dessous du mont Saint-Médard, ressemble beaucoup au Kahlenberg. Sa formation et cette analogie de structure sembleroient indiquer qu'on doit le considérer comme une continuation de ce dernier, ainsi que nous l'avons déjà observé. Les monts Hoheleiten sont composés par un schiste micacé rougeâtre, mélangé de grenats; on n'y voit des pétrifications que dans les environs du Bisamberg, dont les terrains appartiennent principalement à la formation secondaire, et par fois cependant à celle de transition. Le mont Saint-Médard a pour base un granit à grains fins, composé de feldspath rouge, de quartz blanc et de mica. Ce quartz est recouvert par un schiste micacé parsemé de mica brun et d'amphibole, au-dessus duquel on observe un calcaire cendré, comme sablonneux, qui présente dans sa masse un très-grand nombre de coquilles. Cette même formation s'étend jusqu'aux frontières de la Moravie. Les nombreuses coquilles pélagiennes dont ces terrains sont remplis, ainsi que les ossemens de quadrupèdes, que les fouilles font découvrir de tous côtés, feroient

désirer qu'un habile géologue pût les décrire avec le détail que ces objets méritent. Nous avons à regretter de n'avoir pu faire ce travail (1).

Une infinité de cavernes et d'excavations sont creusées dans l'intérieur des montagnes de la Basse-Autriche. Aucune de ces cavités n'offre ni une grandeur ni une profondeur remarquables. Cependant celle qu'on trouve dans les environs de la ville de Baden, et qu'on nomme *schelmenloch* ou *schelmaloch*, est intéressante à plusieurs égards. Cette caverne, renfermée dans l'intérieur du mont Sooser ou Kaltenberg, a été décrite par Rallet (2) et Sartori (3). Elle a reçu le nom de Schelmenloch (cavernes de voleurs), parce qu'elle a souvent servi de refuge à des brigands. Les habitans du pays prétendent aussi que beaucoup de personnes y trouvèrent une

(1) M. Stütz a indiqué, dans son *Mineralogisches Taschenbuch*, la plupart des fossiles qu'on a découverts dans la Basse-Autriche, et surtout aux environs de Vienne. Il est seulement à regretter que l'anatomie comparée soit si éloignée, en Autriche, du point où elle est portée ailleurs, et que la plus grande incertitude règne encore sur les espèces auxquelles doivent se rapporter les ossemens fossiles si abondamment répandus dans la province dont nous nous occupons.

(2) Dans la *Brünner-patriotischen Tageblatte*. Jahrg. 1804, n° 34.

(3) *Loc. cit.* 1807, t. I, p. 204.

retraite assurée en 1683, lors de l'invasion des Turcs. L'étroite et unique entrée qui mène dans son intérieur donne à cette opinion un certain degré de probabilité. Cette ouverture, large d'un pied et demi, et haute de deux, est creusée dans un rocher. La caverne elle-même peut avoir 3 à 4 toises de diamètre en tout sens, et deux de hauteur. Il existe une ouverture un peu plus large que la première, qui mène dans une seconde grotte, où l'on peut se tenir debout; celle qui se trouve vers la gauche, et dont la longueur est d'environ cinq toises conduit encore dans une grotte, mais peu considérable. Tout l'intérieur de cette caverne est tapissé de stalactites. Il est probable qu'elle étoit autrefois plus considérable; car les éboulemens et surtout les incrustations la comblent tous les jours, et finiront même par l'obstruer entièrement.

Derrière le village de Buchberg, au pied du Schneeberg, se trouve une autre grotte appelée la caverne de l'alleluia (*Halleluja Hoehle* (1). Cette caverne, dans un rocher calcaire, est assez considérable pour contenir plus de quatre-vingts personnes; aussi avoit-elle servi en 1532 de lieu de refuge aux habitans, lors de la guerre de l'Autriche avec la Turquie. Comme plusieurs des

(1) Schultes. *Ausflüge nach dem Schneeberge.* P. 214, I Theil.

réfugiés y périrent, on y trouve encore quelques os humains, la plupart recouverts d'une espèce de tuf calcaire marneux. La Basse-Autriche, presque entièrement montagneuse, est plutôt couverte de collines plus ou moins élevées, que de montagnes proprement dites; aussi offre-t-elle un grand nombre de vallons agréables et fertiles, et même quelques plaines assez étendues. Parmi toutes ces plaines, celle de la March mérite une attention particulière. Quoiqu'on la distingue quelquefois de celle dans laquelle se trouve la ville de Vienne, nous croyons devoir la réunir à cette dernière : alors elle auroit plus de cinq milles sur les bords de la rivière dont elle porte le nom. Sa largeur seroit d'environ deux lieues depuis la rive gauche du Danube jusqu'aux monts *Hohenleiten*, qui s'abaissent insensiblement à mesure qu'ils approchent de la March; ce que l'on voit d'une manière assez distincte derrière Abenthal. Cette plaine est terminée, du côté du nord-ouest, par les coteaux de Nussdorf, de Diebling et de Turkenschanz, enfin par le Ward, le Schneeberg et les montagnes des environs de Reichenau, de Stupach et de Glocknitz. A quelque distance de ces montagnes, la Leytha lui sert de barrière; et comme cette rivière peut être considérée comme une limite entre la Hongrie et l'Autriche, la plaine de la March se prolonge, dans le premier de ces royaumes,

jusqu'aux montagnes situées sur la rive droite de la Leytha. Elle se continue ensuite dans l'archiduché d'Autriche, le long de Hof, de Mannersdorf et de Summerein, derrière Kœnigstaetten, et Bruck sur la Leytha, jusqu'à Presbourg. C'est alors qu'elle se trouve dans le cercle au-dessous du mont Saint-Médard, en s'étendant en demi-cercle sur les bords du Danube. Parvenant au-delà des frontières de l'Autriche, cette plaine se prolonge plus loin dans la Hongrie et la Moravie, vers le nord-est. On l'y voit bornée par les belles collines de Wolkersdorf, de Stammersdorf et Strebersdorf, qui vont se réunir avec celles de Langenenzersdorf, situées en face du Kahlenberg. Cette vaste surface est arrosée, sur la rive droite du Danube, par quatre ruisseaux, dont le lit est marécageux pendant l'été, mais qui dans l'hiver sont quelquefois à redouter, à cause de l'impétuosité de leurs eaux.

Une ancienne tradition annonce que cette plaine a servi de lit au Danube. Ainsi, suivant cette tradition, il y a environ six cents ans que le bras principal de ce fleuve se portoit des monts Bisam vers les collines d'Hohenleiten, dont il est aujourd'hui très-éloigné : en sorte qu'il ne rejoignoit son lit actuel qu'au-delà des hauteurs de Schlossof, vers Breitensée et Lussée. Le restant de la plaine jusqu'à Vienne étoit traversé par d'autres

petits bras plus ou moins considérables, et une partie, celle par exemple qui entoure la petite ville d'Enzersdorf, se trouvoit sur la rive gauche du Danube. Peu à peu le lit du fleuve s'est rempli de sable, les eaux se sont rapprochées de la capitale, parce que le terrain va en pente de ce côté, et enfin elles ont fini par s'écouler dans l'endroit où on les voit aujourd'hui. Cette opinion est en quelque sorte confirmée par les ravins marécageux, le sable et le gravier qu'on trouve abondamment dans la plaine de la March, et qui sont recouverts d'une couche de terre végétale d'une petite épaisseur. D'ailleurs on a trouvé en plusieurs endroits sous terre de gros anneaux de fer qui servoient sans doute autrefois à fixer les bateaux (1). Un semblable changement dans le cours du Danube a dû survenir insensiblement : en effet, ce fleuve nous présente encore tous les jours de pareils changemens dans les îles dont il est si abondamment parsemé aux environs de Vienne. C'est ainsi que depuis quinze ans on en compte plus de quarante nouvellement sorties du sein des eaux, entre les cercles au-dessous de la forêt de Vienne et du mont Saint-Médard. La formation de ces nouvelles îles est due à la grande

(1) Stütz. *Mineralogisches Taschenbuch.* Wien und Triest, 1807, p. 174.

quantité de sable que charrie le Danube, quantité si considérable, qu'elle encombre le lit de ce fleuve, et l'oblige de regagner en largeur ce que l'élévation du sol lui fait perdre en profondeur. En effet, de grands bancs de sable remplissent ce fleuve dans les environs de la capitale. Il est probable que le Danube finira par envahir de nouveau la plaine de la March, et convertir en îles une grande partie de ce terrain. Du moins peut-on regarder comme détachée de cette plaine la belle île située au-dessous de Vienne, que les Allemands appellent *in der Loebau.*

Dans une des sections de notre Aperçu général, nous avons indiqué, sans y attacher aucune importance, l'espèce de rapport qui paroît exister, entre les plaines salées et sablonneuses de la Hongrie et celles de la Haute-Egypte. Sans doute, la comparaison que nous avons cherché à établir est assez précaire, et ne repose pas sur des bases bien solides. Cependant elle n'est pas aussi dépourvue de fondement qu'on pourroit le croire : or, comme on peut en quelque sorte considérer la plaine de la March comme une continuation de celle qu'occupe le centre de la Hongrie, puisqu'elle se prolonge, pour ainsi dire, sans interruption avec cette dernière, nous croyons pouvoir étendre jusqu'à elle le parallèle éloigné que nous avons établi.

Les habitans de cette portion de la Basse-Autriche offrent un caractère particulier et entièremeut différent de celui que l'on retrouve chez ceux des autres cercles. Loin d'avoir cette activité que les peuples de la rive gauche du Danube paroissent avoir empruntée aux laborieux habitans de la Haute-Autriche, ceux qui vivent sur la rive droite du Danube et sur les bords de la March participent à l'indolence et à l'inactivité des Slowaques hongrois. Au milieu d'une plaine qui pourroit, si on la cultivoit mieux, devenir le grenier de Vienne, comme l'Egypte l'étoit autrefois de la capitale du monde, ils vivent dans la pauvreté, et à peine parviennent-ils à tirer d'un sol fécond ce qu'exigent les légers besoins de leur existence. Cependant la plaine de la March jouit d'une grande fertilité. Arrosée par le plus beau des fleuves de l'Europe, et couverte du limon qu'il y entraîne sans cesse, elle ne tarderoit pas, si ses habitans étoient plus industrieux, à leur fournir des récoltes abondantes. Mais il n'en est point ainsi; depuis la moisson jusqu'au temps des semailles, le sol est stérile et presque sans culture. Aucune verdure n'y réjouit l'œil du voyageur, et à peine peut-il trouver un arbre pour se mettre à l'abri de l'ardeur du soleil. Le manque de bois oblige les paysans à se chauffer avec du fumier desséché ou avec

de la paille, de manière qu'ils enlèvent à la terre un engrais qui contribueroit à la fertiliser, et qu'ils privent ainsi leurs bestiaux d'une litière dont ils auroient grand besoin dans les froides étables où ils sont renfermés. Depuis Neusiedel jusqu'à Oberweiden, c'est-à-dire, dans une étendue de quatre lieues, la plaine de la March ressemble presque à un désert. On n'y voit ni sources, ni arbres, ni habitations, si ce n'est des cabanes à demi ruinées, qui servent d'asiles à de malheureux pâtres. Une herbe rougeâtre et grêle couvre tout ce vaste terrain. Les vents, qui élevent sans cesse des nuages de sable et de poussière qu'ils dispersent au loin, rendent ce séjour funeste aux hommes qui l'habitent, en même temps qu'ils lui donnent un aspect affreux aux yeux de celui qui vient de parcourir les plaines riantes des environs de Vienne. La partie située sur les bords du Rustbach, auprès de Lassée, d'Haringsée et de Breitensée, est remplie de marais qu'on pourroit dessécher sans beaucoup de peine. Leur sol fangeux pourroit même servir d'engrais aux déserts sablonneux de la partie occidentale : mais jusqu'ici on s'est borné à faire usage des roseaux qui croissent sur les bords de ces eaux stagnantes.

Les marais des environs de Lassée, ainsi que les terrains dont ils sont environnés, renferment quelques tourbières. Le sol s'y enfonce et tremble

sous les pieds du voyageur ; à chaque pas il en voit sortir un fluide noirâtre. Des joncs et quelques genêts sont les seules plantes qui croissent dans ces terrains, dont on retire aussi de grandes pierres calcaires. Ces pierres sont probablement les restes d'une colline que le Danube a recouverte, et qu'il a ensevelie avec les forêts qui la couronnient sous une couche épaisse de limon. D'agréables collines embellies par de beaux vignobles se trouvent dans le voisinage. A l'exception de celles de Schlosshof et de Sachsengang, il n'en existe pas de considérables dans toute la plaine de la March; encore la dernière paroît-elle l'ouvrage des hommes. Cette petite colline n'est en effet qu'un retranchement élevé par les Saxons lorsque, sous la conduite de Rodolphe de Hapsbourg, ils y établirent leur camp dans la guerre contre Ottocar (1).

Les autres plaines de la Basse-Autriche n'ont rien d'intéressant. Dans le cercle au-dessous de la forêt de Vienne, on voit les landes arides de Neustadt, et la plaine de Stein, adossée à ces landes; dans le même cercle, on peut également remarquer la plaine de Turner, qui s'étend depuis la ville de Tuln jusqu'à l'Enns; et enfin, dans le cercle au-dessus du mont Saint-Médard, la plaine d'Ips, sur les bords de cette rivière.

---

(1) *Vaterlaendische Blaetter*. 1808, p. 13 et 26.

Le Danube est le seul fleuve de cette province qui soit navigable dans tous les temps de l'année. Ce fleuve parcourt la Basse-Autriche de l'ouest à l'est, et reçoit, chemin faisant, plus de vingt rivières. Les principales sont, la Kamp et la Weiden, dans le cercle au-dessus du mont Saint-Médard; l'Ips, l'Erlebach, la Maelk, la Bielach, la Trasen et le Perschling, dans le cercle au-dessus de la forêt de Vienne; la March, le Golder et la Schmida, dans le cercle au-dessous du mont Saint-Médard; enfin la Triesling et la Piesting dans le cercle au-dessous de la forêt de Vienne. On a voulu déterminer à Vienne l'élévation du Danube au-dessus du niveau de la mer Adriatique; mais les observations sont si peu d'accord entre elles, qu'elles vont jusqu'à faire ce niveau de 100 toises (195 mètres), plus ou moins élevé. Cependant, d'après de nouvelles mesures faites avec soin, cette élévation paroît être de 60 à 65 toises, (105 à 115 mèt.), quoique Pezzel (1) l'estime de 80 (156 mèt.), et que Schultes partage son avis (2). Les rives de ce fleuve sont presque partout bordées de rochers escarpés. Lorsqu'on s'embarque à Lintz, on voit, après une navigation de cinq heures, à peu de distance du château de Spiel-

(1) *Beschreibung und Grundriss der Haupt und Residenzstadt Wien.* Wien, 1802, p. 1.

(2) *Reise auf den Glockner.* T. II, p. 307.

berg, le lit de ce fleuve se resserrer et être comme encaissé entre les montagnes. C'est dans cet étranglement que se trouve le fameux tourbillon connu sous le nom de Wirbel. Ce passage est d'autant plus dangereux, qu'une île de rochers rétrécit considérablement le lit peu étendu du Danube. En effet, de grandes masses de rochers détachées de cette île, ainsi que de la rive opposée, ne laissent entre elles qu'un espace étroit, que le nautonnier est obligé de traverser avec la plus grande prudence; car, lorsque les eaux sont basses, il court le risque de faire naufrage contre les écueils visibles ou cachés dont le fleuve est rempli. L'Hengang, ou le bras du Danube situé sur la droite de l'île, ne présente aucun danger; il n'y a cependant que de très-petites barques qui peuvent le passer (1).

Un peu plus loin et dans le milieu du fleuve, on aperçoit une seconde île formée de rochers et couronnée par les ruines d'une tour, bâtie dans les temps de la chevalerie. Le rétrécissement du lit du fleuve augmente prodigieusement sa rapidité dans cette partie. Les flots écumeux se brisent avec fracas contre cette île, qu'ils semblent menacer d'engloutir, et forment un vaste tourbillon, nommé strudel, qui embrasse toute la largeur du fleuve. Si le batelier ne glisse

(1) Sartori, *loc. cit.* 1807, tit. I, p. 70.

pas avec rapidité sur le centre du tourbillon, il court le danger, surtout quand les eaux sont hautes, d'être enseveli dans l'abîme. Le bras qui coule à la droite de cette île n'est navigable que pour de petites barques. A gauche, on voit sur un rocher l'ancien château de Struden. Le gouvernement a fait sauter et enlever de très-grandes masses de rochers au passage du Strudel; ainsi le lit du Danube y a pris peu à peu une plus grande largeur. Ce fleuve forme, auprès de Vienne, une infinité d'îles; les unes sont habitées, les autres couvertes de bois. Ces îles deviennent moins nombreuses, lorsque, parvenu au-dessous de la ville de Haimbourg, il pénètre en Hongrie. La rapidité et la largeur du Danube en général, très-variables, dépendent de la pente du terrain, et du plus ou du moins d'étendue du lit dans lequel il est renfermé. Cependant ce fleuve est d'autant plus rapide et d'autant plus encaissé, qu'il se rapproche de la Haute-Autriche, où plusieurs causes contribuent à rendre son cours extrêmement accéléré.

La March, second fleuve de la Basse-Autriche, prend sa source en Moravie. On le voit se diriger d'abord du nord au sud, en formant la limite du cercle au-dessous du mont Saint-Médard et de la Hongrie. Cette rivière, dont les bords sont peu escarpés, reçoit la Teya et douze autres rivières moins considérables.

La Teya, qui sert en quelques endroits de limites à la Basse-Autriche et à la Moravie, reçoit à Wulzenhofen, au-dessus de Laa, la Bulka qui vient des montagnes occidentales, et se réunit ensuite à la March, à peu de distance du château de Ravensbourg. Cette rivière est formée par deux ruisseaux, dont l'un se trouve en Bohême, et l'autre en Autriche, dans le cercle au-dessus du mont Saint-Médard, auprès de Schmeigers. Elle parcourt les deux cercles au-dessus et au-dessous du mont Saint-Médard, et entre dans le second à quelque distance du château de Kheia.

La grande et la petite Kamp proviennent toutes deux des montagnes situées à l'ouest de Greinerwald. Elles se réunissent ensuite à Rupateustein en une seule rivière, qui reçoit à Zwettl le ruisseau du même nom. Alors leur cours, d'abord dirigé vers l'est, se courbe vers le sud auprès de Gars, et va enfin se terminer au Danube, sur les frontières des deux cercles du mont Saint-Médard.

La Leytha est formée par la réunion de la Schwartza et de la Trasen, qui prennent toutes deux leur source dans les montagnes méridionales du cercle au-dessous de la forêt de Vienne, en confondant leurs eaux à Lanzenkirch, village peu éloigné de Neustadt. La Leytha coule d'abord du sud-ouest au nord-ouest, puis de l'ouest à

l'est, et s'étend ensuite dans les plaines de la Hongrie, près du village de Hallern.

La Fischa, qu'on voit naître dans les environs de Neustadt, se dirige du sud au nord, reçoit, auprès de Grametneusidl, la Piesting à Schwadorf, et va se terminer à Fischament dans le Danube.

La Schwaecha vient des montagnes situées à l'ouest du couvent et du village de Sainte-Croix dans le district de Baden, coule du nord-ouest au sud-est, puis à l'est, et se détourne ensuite au nord-ouest. Elle reçoit à Schwaecha la Trieting et la Kaltengang réunies, et se jette à Ebersdorf dans le Danube.

La Tulner, la Perschling, la Trasen, la Bielach, la Maelk, l'Erlaph et l'Ins, proviennent toutes des montagnes qui bornent le cercle au-dessous de la forêt de Vienne, soit à l'est, soit au sud. Elles coulent toutes vers le nord, et se jettent dans le Danube, auprès des lieux dont elles ont pris les noms.

Il n'existe en Autriche aucun lac bien considérable. Parmi les plus grands, on distingue celui d'Erlaph, sur les frontières de la Styrie, qui donne naissance à la rivière d'Ins. Il s'en trouve encore deux autres plus petits dans le cercle au-dessus de la forêt de Vienne, l'un à Ebreichsdorf, l'autre à Gundranesdorf.

Les environs de Feldsperg et de Neudorf, dans

le cercle au-dessous du mont Saint-Médard, présentent quelques marécages, ainsi que ceux du village d'Ottenschlag, dans le cercle au-dessus de cette montagne, et ceux de Minkendorf, de Felling et de Moosbrunn, dans le cercle au-dessous de la forêt de Vienne.

Si on étudie la Basse-Autriche sous le rapport de sa température et de sa position, on voit que cette province est située dans le huitième climat mathématique. Les plus grands jours y sont presque partout de seize heures. La plus longue durée du crépuscule est de 3 heures 34 minutes, et la plus courte d'une heure 50 minutes. Mais si la longueur des jours se ressemble à peu près dans toute cette province, il n'en est pas de même du climat. En effet, la température est modérée dans les cercles au-dessous de la forêt de Vienne et du mont Saint-Médard; dans les deux autres, et particulièrement dans les parties septentrionales du cercle au-dessus de la forêt de Vienne, l'air est extrêmement vif, mais très-salubre; aussi les épidémies sont-elles fort rares dans toute la Basse-Autriche. Cette province est exposée à des vents très-violens et souvent continus. La seule partie située au-dessus des monts Kahlen se trouve abritée contre les vents du midi et de l'est, tandis qu'elle est entièrement ouverte aux vents du nord et de l'ouest. Ce dernier est peu à craindre, puisqu'il souffle très-rarement; il n'en

est pas de même du nord-ouest, dont la fréquence est souvent fatigante. Le vent du nord amène presque toujours du froid et un temps sec, tandis que le vent d'est élève la température, en occasionnant souvent des orages; ceux du midi donnent de l'humidité et ceux du sud-est, de l'est et du nord-est, amènent toujours la sécheresse. Le nombre des jours secs surpasse de beaucoup celui des jours pluvieux et neigeux, en sorte qu'il tombe à peine 18 pouces d'eau par an.

L'hiver commence ordinairement dans cette province vers la fin de novembre, et l'été dans les derniers jours du mois de mai. La chaleur, souvent excessive en été, n'y est pas d'une longue durée; il en est de même des froids très-rigoureux. Communément le thermomètre ne s'élève pas au-delà de 27° en été, et ne descend pas au-dessous de 15 en hiver. Cependant on a vu, dans quelques années, un froid de 17°; mais cela est fort rare. La chaleur moyenne est ordinairement de + 8, 17; et la hauteur du baromètre s'y maintient, en terme moyen, à 28 pouces 75. Enfin on y observe que le nombre des jours orageux y varie de 13 à 19, et celui des ouragans de 3 à 5 (1).

Plusieurs tremblemens de terre se sont fait

(1) Lichtenstern. *Beytraege zur genauen Kentniss der Oesterreichischen Staaten und Provinzen.* Wien und Leipzig, 1791, t. I, p. 22.

ressentir à diverses époques dans différens lieux de la Basse-Autriche. On cite surtout ceux qu'on a éprouvés à Neustadt, à Vienne et à Schodwien, dont le dernier a eu lieu le 22 avril 1783. Quant à la déclinaison de l'aiguille aimantée, on l'observe à Vienne de 15° 57′, et son inclinaison de 69° 1/2. La longueur du pendule à secondes est de 452,739 lignes(0 mètres 99383228), et l'accélération de la force de gravitation de 15 pieds de Vienne, 512, (4 mètres 9033789).

Plusieurs physiciens font à Vienne des observations météorologiques; ceux qui s'occupent de cet objet utile avec le plus de constance sont MM. Hell, astronome de la cour, et Pilgram. Le premier publie ses observations dans la gazette de la cour; nous en joignons ici les principaux résultats. Il seroit à désirer que l'on mît encore plus de soin dans ces observations; que l'on tînt un compte exact des variations barométriques et de la quantité d'eau qui tombe annuellement. Enfin, il seroit bien important pour l'exactitude des observations, que les physiciens de Vienne fissent usage des baromètres à niveau constant, imaginés par M. Fortin, ainsi que des méthodes de calcul, perfectionnées en France. Les beaux travaux de M. Ramond sont malheureusement peu connus à Vienne; on sait cependant combien ils ont donné de précision à toutes les observations faites avec le baromètre.

TABLEAU des Observations météorologiques faites à Vienne pendant quinze années, indiquant les vents qui ont régné, et l'état du ciel.

	NOMBRE DE JOURS PENDANT LES ANNÉES														
	1793	1794	1795	1796	1797	1798	1799	1800	1801	1802	1803	1804	1805	1806	1807
Vent du N.	69	75	55	57	42	23	14	13	11	21	13	4	10	13	10
N. E.	4	7	12	19	25	8	12	7	5	8	5	6	7	5	8
E.	6	5	10	9	7	6	4	4	»	2	4	3	3	4	»
S. E.	31	31	51	36	41	52	71	68	68	93	91	117	66	100	57
S.	98	79	62	71	56	16	17	15	20	15	12	14	11	16	24
S. O.	6	10	4	5	4	2	7	6	8	7	3	4	11	11	9
O.	119	121	101	127	93	91	85	77	98	74	99	78	93	81	94
N. O.	25	31	41	22	23	89	91	52	75	109	108	102	131	111	128
Calme. . . .	7	6	31	20	74	78	64	123	80	36	30	38	33	24	35
Pluie.	57	70	83	72	69	83	86	73	106	68	113	120	127	100	106
Neige. . . .	5	17	27	20	17	31	32	23	24	21	53	40	32	16	35
Brouillard .	34	46	35	30	29	20	33	26	34	52	24	38	35	21	22
Orage. . . .	8	17	8	7	12	12	10	19	13	15	15	16	22	17	14
Ouragans .	4	6	2	12	8	10	»	1	5	2	4	3	2	4	2

CHAPITRE III.

DES PRODUCTIONS NATURELLES.

SECTION PREMIÈRE.

Productions minérales. Mines.

Sous le rapport des productions minérales la Basse-Autriche est un des pays les moins riches de la monarchie autrichienne. En effet, elle est loin d'égaler la Styrie, la Carinthie, la Hongrie et la Transylvanie. Nous citerons d'abord les eaux thermales de Baden, dont on retire une grande quantité de soufre, qu'on utilise ainsi que le sulfate de fer fourni par les schistes alumineux de Thalern. Dans les environs de Gaming, on voit une source abondante de pétrole dont on pourroit tirer un parti plus avantageux ; on n'en fait d'autre usage que pour graisser les roues et les machines qui doivent éprouver un grand frottement. On trouve également du bitume solide dans plusieurs parties de la chaîne des monts Kahlen, ainsi qu'à Thalern, village peu éloigné de Gottweih.

Le succin ou l'ambre jaune a été indiqué dans un grand nombre de houllières de l'Autriche. Ainsi on assure l'avoir observé auprès du village

de Murstaetten dans le cercle au-dessus de la forêt de Vienne et dans les monts Kahlen. Il en a encore été découvert en assez grande quantité en 1603, par George Rupper, à quelque distance de Koenigstaetten et de Saint-André; mais il seroit possible que l'on eût confondu avec le succin le bitume luisant (*schlackiges erdpech*) : Stütz (1) penche assez vers cette opinion. Le charbon de terre n'est pas rare dans la Basse-Autriche; il paroît qu'on est encore loin d'avoir découvert toutes les mines de ce genre que renferme le sol de cette province. On en a tout récemment trouvé dans le Schneeberg une mine très-abondante qui fournit une houille presque aussi bonne que celle d'Angleterre. Les mines de Klingenfurt et de Riegelsbrunn renferment des bois bitumineux si bien conservés, qu'on pourroit les reconnoître à leur écorce. Il existe également des mines de lignite à Greften, et d'autres à Grossau, à Thalern, à Grunzing, à Wildeg et auprès d'Ips. La mine de Thalern donne un charbon de terre qui exhale en brûlant une odeur extrêmement désagréable. Elle a été découverte en 1758 (2), et peu de temps après sa découverte, on en transporta

(1) *Mineralogisches Taschenbuch.* Wien und Triest, 1807, p. 205.

(2) Poda. *Geschichte des Arzbergs und Beschreibung des Graetzer Kabinets.* P. 120-138.

les produits à Vienne; mais en 1778 on s'aperçut que le toit de cette mine étoit formé par un schiste alumineux très-abondant. Depuis cette époque le charbon de terre de Thalern n'a plus servi de combustible que dans la fabrique d'alun, qui ne tarda pas à s'établir auprès de ce village.

En 1628 on a découvert à Schodwien une mine d'or et d'argent, qui a été bientôt abandonnée à cause du peu de produit qu'on en retiroit. Aujourdhui on n'en exploite aucune dans la Basse-Autriche. Cependant le cobalt noir de Kleinmariazell renferme une certaine quantité d'or, dont on trouve aussi quelques paillettes disseminées dans le sable du Danube. Le sable de ce fleuve, d'une couleur grisâtre, est composé principalement de quartz, d'argile, de pierre calcaire et de particules de mica blanc et jaune (1). Le lavage lui fait perdre cette teinte grise : alors on reconnoît qu'il est formé de grenats rougeâtres, de quartz blanc un peu transparent et de fer oxidulé. L'œil armé d'une loupe y découvre aussi quelques traces d'or. Un certain nombre d'orpailleurs s'occupent à retirer ce métal auprès de Klosterneubourg : on peut voir dans l'église de cette abbaye un calice fait avec l'or du Danube. Il est vrai que ce métier rapporte si peu à ceux qui l'exercent, que les pauvres seuls

(1) *Marsigli, Danubius Pannonico Miruis.* T. III, p. 9.

s'y adonnent, et l'abandonnent même très-souvent. Cpendant il y avoit autrefois beaucoup d'orpailleurs à Langenlebern, au-dessous de la ville de Tuln.

L'argent est un peu plus commun dans la Basse-Autriche; cependant la mine d'Annaberg, la seule de la province, est maintenant abandonnée. Située à une lieue environ d'Annaberg, elle a été découverte par M. de Justi, qui commença, en 1754, à l'exploiter. D'abord très-riche, elle a donné jusqu'à 3 à 10 marcs d'argent par quintal: ainsi, en 1791, elle avoit fourni 20,000 marcs (1) de ce métal; mais, à cette époque, elle étoit si peu abondante, qu'à peine suffisoit-elle pour nourrir quatre mineurs. Les filons métalliques, très-irréguliers et fort souvent interrompus, se trouvent dans une gangue calcaire; les variétés d'argent qu'on y voit sont l'argent natif, l'argent sulfuré et antimonié sulfuré. Justi avoit donné à ces minerais le nom de *mina alkalina argenti cum calce mixta.* On observe encore à Annaberg du molybdate de plomb assez bien cristallisé, et l'argent s'y trouve mêlé avec le plomb sulfuré au Schneeberg et à Tirnitz.

Autrefois on exploitoit une belle mine de cuivre à Spitz; on y avoit aussi établi une fabrique de vitriol, mais les frais considérables qu'occasionnoit

(1) Stütz, *loc. cit.* P. 256.

l'entreprise, et la pauvreté de ceux qui s'en étoient chargés, l'ont fait totalement abandonner depuis quelques années. Le cuivre y existe dans un schiste argileux un peu micacé, mêlé de fer oxidé, ou bien dans une roche quartzeuse. Le minerai le plus ordinaire, le cuivre oxidulé terreux, et la variété pisiforme (*Kupferpecherz*), est souvent traversé par de petits filons de cuivre carbonaté terreux, qui quelquefois l'enveloppent : le cuivre natif et sulfuré y sont beaucoup plus rares. Dans les derniers temps où cette mine étoit exploitée, on portoit les morceaux les plus riches à Annaberg pour y être fondus ; on exposoit le reste à l'air, afin d'en obtenir du vitriol.

Il existe auprès de Reichenau trois mines de fer; savoir, à Oltenbourg, à Grillenberg et à Schendlegg. La première paroît la plus riche : elle renferme du fer spathique. On trouve encore du fer à Rettenbach, Neuberg, Mittelbach, et dans une infinité d'autres lieux, où il n'est pas utilisé, parce qu'on craint de nuire aux importantes mines d'Eisenerz en Styrie. On avoit cependant commencé, en 1614, à en exploiter à Geistriz, mais les travaux ne sont plus en activité depuis long-temps.

Diverses variétés de minerais de plomb se trouvent à Annaberg; les principales sont le plomb sulfuré, soit laminaire, soit compacte, soit enfin le plomb carbonaté. Les premières variétés

donnent jusqu'à 50 pour cent de plomb, et à peu près 4/100 d'argent. Les mêmes variétés se rencontrent également au Schneeberg et à Brandeben, village du district de Neustadt. A l'ouest du bourg de Tirnitz se trouve la mine de plomb de Schwarzenberg, qui a été découverte par un pêcheur. Les différens minerais qu'on y rencontre, sont ; le plomb sulfuré, lamellaire et compacte ; le plomb noir, tacheté, mêlé avec le zinc oxidé, et renfermé dans le calcaire. Le plomb sulfuré compacte donne de 60 : 70 pour cent de plomb, et une petite quantité d'argent. On porte tous ces minerais à Annaberg, où on les fond ; mais la mine n'est plus aussi riche qu'autrefois.

Justi (1) parle d'un minerai de cobalt oxidé noir trouvé, de son temps, dans le village de Kleinmariazell ; il prétend qu'un quintal de ce minerai donnoit une à deux onces d'argent, et que cet argent renfermoit un peu d'or. Il regrette qu'on n'ait pas continué l'exploitation de cette mine ; ce qui est en effet d'autant plus étonnant, que la fabrique de matières colorantes, située dans les environs de Kleinmariazell, à Glocknitz, n'auroit pas été obligée d'aller chercher à Dobschau et à Rosenau en Hongrie le cobalt dont elle a besoin, et qu'elle auroit pu se procurer dans son voisinage.

(1) *Neue Wahrheiten zum Vortheile der Naturkunde.* P. 483.

On trouve aussi un peu de zinc à Annaberg et à Trasen; enfin, le zinc sulfuré existe dans différens lieux de la Basse-Autriche.

Scopoli avoit remarqué (1) que l'alun qu'on exploitoit à Krems n'étoit point fourni, comme à l'ordinaire, par un schiste alumineux, mais par une espèce de gneiss décomposé, qu'Estner (2) a décrit avec détail. C'est au baron de Zerbel que l'on doit la première indication de ce gneiss. Depuis 1760, on s'en est servi pour en fabriquer une assez grande quantité d'alun à Thalern, ainsi que pour en former des sulfates de cuivre et de fer.

Les différentes espèces de terres à poterie sont beaucoup plus répandues dans la Basse-Autriche que dans la plupart des autres provinces. L'argile surtout s'y présente en grande abondance et sous une infinité de couleurs. Les principales variétés sont la terre à poterie du village de Herrnhals, celle à porcelaine que le conseiller de Born prétend exister aux environs de Vienne, et la terre à foulon qu'on tire des environs de Bœhmisch-Waidhofen. La marne n'est pas rare non plus à Doebling, Liesen, Gottweih et Feldsperg, mais surtout aux environs de Maelk et d'Ips, où elle est employée pour amender les terres.

Les environs de Gottweih fournissent à la

(1) *Einleitung in dem Gebrauche der Fossilien.* P. 36.

(2) *Versuch einer Mineralogie.* T. III, sect. 2, p. 654.

manufacture de porcelaine de Vienne une terre excellente pour les gazettes : on se sert aussi, pour le même objet, de l'argile, qu'on tire du village de Dross.

On trouve à Zursach, village peu éloigné de Gottweih, des grenats d'un rouge violet, renfermés dans une belle serpentine verte, mêlée d'asbeste : on en fait divers objets d'ornement assez agréables. Ces grenats sont d'un rouge aussi foncé que ceux de Bohême : ils ont souvent une teinte purpurine ; quelquefois ils approchent de l'améthyste ; ils sont alors presque toujours chatoyans. On voit encore de beaux grenats rouges isolés à Spitz (1), à Friederspach, à Horn et à Meissau. Les environs de Rastenberg, de Friedersbach, de Lichtenfels et de Meissau, renferment de l'épidote et du disthène assez bien cristallisé. Le feldspath se rencontre aussi dans plusieurs lieux différens. On trouve également de beaux granits dans les environs de Gottweih, des jaspes à Primersdorf, Zursach et Liesingbach, du quartz sinople dans cette dernière localité, des agates et des calcédoines à Rastenberg, des opales jaunâtres à Maedling, du silex pyromaque à Liesing et à Rastenberg, des améthystes à Eggenbourg, des cristaux de roche à Perneg, et enfin parmi les

(1) Poda. *Beschreibung der Graezer Kabinets.* P. 115-116.

cailloux roulés du Danube. L'amphibole et le mica se trouvent dans une infinité de lieux différens, principalement à Lengenfeld, avec l'asbeste. Les roches gypseuses se montrent dans le mont Semmering avec les pierres meulières, peut-être les plus dures que l'on connoisse. Quant aux roches calcaires, elles existent presque partout dans la Basse-Autriche, qui semble appartenir toute entière à la formation secondaire et de transition; on peut remarquer encore les belles stalactites calcaires de Baden et de Liesing, avec les beaux marbres de Lilienfeld, Neustadt, Ipsiz, Burkersdorf et Rastenbach. La plus belle carrière de pierre calcaire de toute la province est celle de Margaretten san Loretto.

Les eaux minérales sont en grand nombre dans la Basse-Autriche; plusieurs jouissent d'une certaine célébrité : telles sont les eaux de Baden. Les bains de Baden ont été connus des Romains dans les premiers temps de notre ère. En 1764, on découvrit les ruines d'un monument sur lequel on lisoit distinctement ces mots : *Thermæ pannonienses*. Peut-être existoit-il autrefois dans les archives de la ville des documens sur ce point d'histoire; ils auront probablement été dévorés par les flammes pendant la guerre contre les Turcs et les Suédois. On présume pourtant, avec quelque vraisemblance, que ces bains sont les mêmes que ceux décrits par

Antonin (1). Ce n'est plus ensuite que vers le seizième siècle que les écrivains en ont fait mention.

Les sources de Baden sont au nombre de seize, toutes différentes par leur degré de chaleur. Elles sortent du mont Calvaire, située à l'ouest de la ville; quelques-unes sourdent du pied de cette même montagne, d'autres ne paroissent qu'après avoir parcouru un certain espace ou sterre. On ne sait pas si elles viennent de ce mont calcaire, ou si quelques-unes ne tirent point leur origine de la montagne qui s'élève vers le nord-est, et qu'on nomme l'Aringer : cette dernière opinion a été adoptée par le docteur Schenk (2).

La chaleur des eaux n'est pas généralement la même. Ainsi, celles qui offrent une température de 28° à 28 1/2, fournissent au bain de Joseph (*Josephsbad*), à celui des femmes (*Frauenbad*), et aux demi-bains (*Halbbaeder* ou *Ursprungsbaeder*). Les sources qui offrent de 27° à 27 1/2, sont : le bain acide (*Sauerbad*), le bain de Saint-Antoine (*Antonibad*), celui du duc (*Herzogbad*), le nouveau bain (*Neubad*), les six bains de Sainte-Thérèse (*Theresienbaeder*), le bain de Saint-Jean (*Johannisbad*), le bain militaire (*Militair-*

(1) Eggers. *Reise durch Franken, Baiern, Oesterreich, Preussen, und Sachsen.* 1810, t. II, p. 75.

(2) *Taschenbuch für Bade gaeste. Badens in Nieder-Oesterreich.* Wien, 1805, 8.

bad), le bain des pauvres (*Armenbad*), enfin le bain de la Sainte-Croix (*Heiligenkreuzerbad*). Les sources dont la température s'élève jusqu'à 25 à 27°, donnent l'eau aux bains d'Engelsbourg [*Engelsburgbaeder*] (1). Enfin, celles qui ont de 22 à 25° fournissent au nouveau bain établi dans la maison de Sainte-Thérèse, à celui du château de Guttenbrunn, au bain de Mariazell, ainsi qu'à celui des pélerins.

Les eaux de Baden ont une saveur désagréable, un peu salée, et une odeur analogue à celle de la poudre à canon. Au moment où on les puise, elles sont claires et limpides; bientôt après elles déposent au fond du vase une poudre fine d'un blanc jaunâtre, qui n'est autre chose que du soufre mêlé de muriate de soude et de sulfate de chaux : leur pesanteur spécifique est de 1,7000; leur composition est à peu près la même partout. Selon le docteur Schenk, 8 livres et demie contiennent 55 grains de muriate de soude, 35 de sulfate de chaux, 11 de chaux, et 3 d'oxide de fer; elles sont en outre chargées d'une grande quantité de gaz hydrogène sulfuré. Il est facile de juger que cette analyse n'a pas été faite avec l'exactitude que l'on a atteinte depuis.

La source principale, nommée Ursprung, a été

(1) Hoefer. *Naturschoenheiten und Kunstanlagen von Baden.*

connue des Romains : on y arrive par un conduit souterrain assez élevé, et long de quarante-cinq pas. Il mène dans une large caverne où l'on voit la source venir de la montagne. Il y a une quarantaine d'années que cette caverne étoit si petite et si basse, qu'on pouvoit à peine s'y tenir à genoux ; mais en 1764 on creusa le rocher; on établit une voûte en pierres, et le trou par lequel l'eau sort fut également élargi. Sur la gauche du canal souterrain, on trouve une chambre chauffée, où se reposent ceux qui veulent mettre la température de leur corps en équilibre avec celle de la caverne. Au pied de cette chambre existe une cavité, dans laquelle on jette de l'argile, qui, s'imprégnant d'eau sulfureuse, forme une boue artificielle. Différens sels en couvrent les murs. L'analyse a prouvé qu'ils étoient composés de sulfate de magnésie, de muriate de soude et de sulfate de soude, qu'on vend sous le nom de sel de Baden. L'intérieur de la grotte offre une température très-élevée. On observe au milieu une fosse carrée, creusée dans la pierre, et entourée d'une galerie peu élevée d'environ trente-six pieds carrés. C'est de là que coule la source sulfureuse. On y a pratiqué quatre conduits qui mènent l'eau dans les bains de Sainte-Thérèse, dans le bain du duc et dans celui de Saint-Antoine. On peut admettre, d'après des calculs assez exacts, qu'il sort par heure 675 pieds cubiques par cette

source. On prétend que depuis le tremblement de terre de 1768, sa chaleur, son abondance et son odeur sulfureuse ont sensiblement augmenté.

C'est à l'entrée de cette source principale qu'on a élevé en 1797 une belle maison dans le goût oriental et d'après le plan qu'en avoit donné le comte Lambertin. Le bâtiment est très-commode; on y a placé deux briques antiques, découvertes lorsqu'on en creusa les fondemens. Elles paroissent avoir appartenu à un bain des Romains. A cent pas de cette maison, se trouvent les bains de Sainte-Thérèse, qu'on a rétablis de nouveau en 1795. Ils sont au nombre de sept; le septième n'a été établi qu'en 1796.

Le bain du duc et celui de Saint-Antoine sont dans la ville. Le premier peut contenir cent cinquante personnes, et le second environ une centaine. Celui des femmes est bâti dans l'église dite Frauenkirche, sur une source particulière: il ne sert qu'à la noblesse et aux personnes qui ont droit de siéger à la diète. C'est aussi celui qui donne l'eau la plus claire. Hors de la ville se trouvent le nouveau bain et le bain de Joseph, dont le premier ne sert qu'aux juifs et aux personnes peu aisées. Le bain des pélerins est alimenté par une source particulière. Celui de Mariazell est aujourd'hui abandonné. Le bain militaire le plus éloigné de la ville est un grand bâtiment, qui peut recevoir trente officiers et deux cents soldats.

Dans le voisinage se trouve le bain d'Engelsbourg, dont l'eau n'a que 26 à 27° 1/2, quoique sa température soit, à la source, de 28° 1/2; mais elle se refroidit en traversant les conduits qui l'amènent. Le bain acide est un des plus recherchés, à cause de sa température peu élevée et de la clarté de son eau. Le bain des pauvres est destiné pour les personnnes qui n'ont pas le moyen de payer dans les autres établissemens. Enfin le bain de Saint-Jean, en face de ce dernier, a été rebâti à neuf en 1802; sa source est tellement abondante, qu'en une heure et demie elle donne environ 1,584 pouces cubes d'eau.

C'est dans le onzième siècle qu'on a commencé à utiliser les bains de Baden. A cette époque, il se trouvoit déjà une église paroissiale dans l'emplacement actuel de la ville, et le village s'est ensuite considérablement accru dans le treizième siècle. Pour dédommager Baden des ravages causés par les Turcs, l'empereur Ferdinand Ier lui céda en 1531 le bain des femmes et le nouveau bain. Cette ville acheta ensuite le bain de Saint-Joseph en 1650, le bain principal, celui du duc et celui de Saint-Antoine en 1716, enfin celui des pélerins en 1770. Depuis 1758, époque où Marie-Thérèse donna mille ducats pour la construction du bain qui porte son nom, les bains de Baden ont pris une nouvelle importance.

Le général Lambertin s'est beaucoup occupé de leur embellissement.

Il existe plusieurs sources d'eaux minérales à Vienne, l'une dans le faubourg Alster, où elle est connue sous le nom de Bründelbad, l'autre dans le faubourg Rossau. La première est employée avec succès dans plusieurs maladies. Elle a besoin d'être échauffée avant qu'on puisse s'en servir. Les bains d'Altenbourg, sur la rive droite du Danube et à peu de distance de Haimbourg, sont assez célèbres en Autriche. Ils contiennent beaucoup de soufre. Les bains d'Heiligenstadt, aujourd'hui très-fréquentés, étoient déjà connus des Romains, qui les appeloient *Thermæ Cetiæ*. Ils ont été ensuite oubliés jusqu'à la fin du siècle dernier, où un certain Jean Burger les remit en réputation (1). Enfin nous nommerons encore les eaux minérales de Laa, près de Lanzendorf; celles de Mannersdorf; les eaux ferrugineuses de Mauer, village peu éloigné de Schoenbrunn; celles de Meidling, et enfin celles de Rodaun. Les eaux improprement nommées cuivreuses de Saint-Polten, celles de Garschenthal, près de Feldsperg; de Pirawarth et de Poechlern jouissent encore de

(1) M. Klinger en a donné l'analyse dans sa *Beschreibung der Eigenschaften und Wirkungen des Heiligenstaedter Badwassers*. Wien, 1784. — Voyez aussi *Wanderungen und Spazierfahrten in die Gegenden um Wien*. 64 heft.

quelque renommée. On cite encore les eaux alumineuses situées à une lieue de la ville de Krems, ainsi que les eaux minérales de Gmünd, de Marbach, de Weitra et de Zweltel.

SECTION II.

Productions végétales. Culture du sol.

Quoique le sol de la Basse-Autriche soit en général assez fertile, l'agriculture n'y a pas fait de grands progrès, si ce n'est dans le cercle au-dessous du mont Saint-Médard et sur les bords du Danube. Il faut toutefois en excepter la partie occidentale du cercle au-dessus de la forêt de Vienne, où l'habitant de la campagne, stimulé par l'exemple de ses voisins de la Haute-Autriche, s'occupe avec plus de zèle de la culture des terres.

Un tiers de la Basse-Autriche, ou 100 milles carrés environ (54 myr. carrés), est consacré à l'agriculture. Chaque joch carré (57 ares 7744) exige pour les semailles près de trois metzens de Vienne (184 litres). Le blé, l'orge, le seigle et l'avoine y sont généralement cultivés : les trois premiers rapportent communément de six à huit, et dans les endroits les plus fertiles jusqu'à dix ou même seize fois la semence. Cependant la Basse-Autriche ne produit pas assez de grains pour sa

consommation. Elle est obligée d'en tirer de la Hongrie. Le plus beau blé qu'on y recueille est celui des plaines de Turner et de la March. On s'adonne aussi à la culture du maïs dans plusieurs parties de cette province, surtout sur la rive droite du Danube et vers les frontières de la Moravie. Quant aux prairies, elles ne sont guère mieux soignées que les autres branches de culture : leur étendue totale est d'environ 60 milles carrés (32 myr. 922).

Le jardinage et la culture des fruits ont fait beaucoup de progrès dans tout le pays, principalement dans les environs de Vienne, où les jardins potagers sont très-nombreux. La chicorée y est cultivée très en grand, non-seulement pour en faire usage comme salade, mais encore parce que la racine est employée en guise de café. Les arbres fruitiers sont très-abondans dans les vergers qui garnissent la rive droite du Danube. Dans les environs de Moelk, les mieux cultivés de la Haute-Autriche, on élève une grande quantité de poiriers et de pommiers; c'est aussi de cette contrée que se tire la majeure partie du cidre qu'on boit dans la Basse et la Haute-Autriche ainsi que dans les provinces environnantes.

La récolte du vin est d'une grande importance pour la Basse-Autriche; aussi est-elle un des principaux objets sur lesquels s'exercent l'industrie des cultivateurs. On estime à 8 milles carrés (4,390 myr.

carrés) l'étendue des vignobles de cette province. La plupart se trouvent dans les cercles au-dessous de la forêt de Vienne et du mont Saint-Médard. Les vins y sont distingués en ceux de la montagne et en ceux du Danube. On pense généralement que toutes les vignes cultivées au bord du Danube et dans la plaine, produisent des vins d'une mauvaise qualité; celles situées sur les montagnes donnent un vin léger qui se conserve bien, et contracte avec le temps un goût agréable. La mauvaise qualité des vins de la plaine tient à deux causes, d'abord à celle du terrain, et en second lieu à une variété de raisins blancs (Weissen) qu'on y cultive. Les vins rouges d'Autriche y sont fort rares. On peut évaluer à 2,000,000 eimers (113,203,000 litres) la quantité qui s'en récolte annuellement. Les principaux vins cultivés sur les montagnes ou collines sont ceux de Brunn an Gebirg et de Psaffstaedten. Ce dernier est rouge et plein de feu; il provient originairement des plants de Bourgogne. On doit encore citer les vins de Kahlenberg, de Kritzendorf, de Grinzing, d'Enzersdorf, de Bruk, de Modling, de Baden et Meidling. Les vins qu'on récolte à Klosterneubourg, Ottergrün, Berchtolsdorf, Gompoldskirchen, Daebling et Dornbach n'ont pas moins de célébrité. On voit encore un grand nombre de vignes à Hoeflein, Kahsberg, Herrenhals, Hleiligenstadt, Mauer, Nuss-

dorf, Neustist, Ottakrin, Salmansdorf, Siwering et Woering. Enfin les dernières vignes existent à Weinhaus, Bisamberg, Feldsperg, Raez, Zissersdorf, Hollabrunn, Mistelbach, Stillfried, Herrenbaumgarten, Garschenthal, Oberlichtenwaert, Greifenstein, Koenigstaetten et Tubling. Les vins qu'on récolte à Krems et à Langenlois sont beaucoup moins bons que les précédens. Les plaines de la Basse-Autriche où la vigne est cultivée, s'étendent depuis Galbrunn jusqu'à Brurk, au pied de la Laithasberg. M. Helbling nous a fait connoître (1) les diverses espèces de raisins que l'on cultive dans les environs de Vienne. Il a surtout dirigé l'attention sur les plus importantes. Mais depuis trente ans on a fait peu d'essais pour améliorer la fabrication du vin. M. de Portenschlag a cependant traduit depuis peu l'excellent traité de M. Chaptal. On préfère acheter les vins françois que de chercher à améliorer ceux de l'Autriche ou ceux de Hongrie, qui en seroient plus susceptibles.

Le safran se cultive avec succès à Kirchberg am Wagram, le long du Danube jusqu'à Herzogenbourg, à Moelk et enfin aux environs de Ravelsbach (2).

---

(1) *Abhandlung einer Privat Gesellschaft in Boehmen*, t. III, p. 350-390; t. IV, p. 83-101.

(2) Il a paru une instruction sur la culture du safran,

Il ne croît que peu de chanvre et de lin dans la Basse-Autriche; cette dernière plante s'observe surtout dans les environs de Boehmisch-Waidhofen. Sa graine est employée à faire de l'huile, qui devient un article très-important de commerce avec l'intérieur de la monarchie.

L'excellente moutarde de Krems est renommée dans toute la monarchie autrichienne et même chez l'étranger. On cultive beaucoup de pavots en Autriche. Par un usage assez bizarre, les paysans mêlent la graine avec leurs alimens farineux. La garance est un grand objet de culture dans les environs de Doebling et de Krems, tout comme le houblon et le tabac près de Haimbourg sur les frontières de la Hongrie.

Quant aux plantes qui croissent spontanément dans la Basse-Autriche, on en peut lire la description dans la Flore d'Autriche et des environs de Vienne, par M. de Jacquin, ainsi que dans les ouvrages de MM. Host et Cranz (1).

---

sous le titre de: *Praktischer Unterricht den nieder Oesterreichischen Safran zu bauen.* Wien und Prag, 1797; et une description assez détaillée de la manière dont on cultive cette plante en Autriche, dans les *Vaterlaendische Blaetter.* Jahrg. 1808, n°s 32 et 33, p. 254 et 262.

(1) Jacquin. *Flora austriaca.* 1773-1776. — *Enumeratio stirpium quæ sponte crescunt in agro Vindobonensi.* 1762. — Cranz. *Stirpium austriacarum rariorum.* 1762-69, p. 2. — Le D. Krapf a aussi publié sur les champignons de l'Au-

Après avoir décrit les productions végétales de la Basse-Autriche, nous devons dire un mot de ses forêts, qui y sont assez abondantes. Elles y occupent une surface de 86 milles carrés (47 myriamètres).

Vienne fait une telle consommation de combustible, et ces forêts sont tellement éloignées, que le transport du bois ne laisse pas que de présenter de grandes difficultés. Les transports par terre, les seuls à peu près qui puissent avoir lieu, entraînent de grands frais. D'un autre côté, l'art du forestier y est presque entièrement négligé. Il seroit fort à désirer que l'exemple de M. Rupert trouvât des imitateurs. Ce respectable ecclésiastique s'est occupé d'améliorer la culture des forêts dans les environs de Leesdorf, près de Baden. Si le gouvernement dirigeoit son attention sur un objet aussi important, la Basse-Autriche ne seroit point obligée de tirer autant de bois de Passau et de la Haute-Autriche. Dorfleitner a proposé de faire parvenir le bois des forêts de la Moravie jusqu'à Vienne. Le prince de Schwarzenberg a cherché à réaliser ce projet, en réunissant, par des canaux, plusieurs rivières de la Moravie avec le Danube; mais ces tentatives n'ont pas eu malheureuse-

---

triche un excellent ouvrage, orné de planches enluminées, dans lequel il détermine les espèces vénéneuses et celles qui peuvent êtres mangées sans danger.

ment de suite. La principale forêt de la Basse-Autriche est celle qu'on appelle forêt de Vienne (*Wienerwald*). Elle couvre une grande partie des monts Kahlen, et se compose presque toute entière de chênes, d'ormeaux et de frênes. On en tire annuellement plus de 60,000 toises (116940 mèt.) de bois, qu'on transporte à Vienne, soit sur des voitures, soit en radeaux sur la Schauha ou la Baden. Les forêts les plus étendues du cercle au-dessus de la forêt de Vienne sont celles de Gaming, de Lilienfeld et du mont Atscher, dont on tire des radeaux qui se chargent sur la Trasen, l'Erlaph, l'Ips et la Bielach. Il n'y a pas de bois fort considérables dans le cercle au-dessous du mont Saint-Médard; les plus étendus sont ceux des environs d'Ort, bourg situé sur les bords du Danube. Enfin, on voit dans le cercle au-dessus de cette dernière montagne, et sur les frontières de la Bohême, une forêt dont l'étendue est de 7,000 jochs (40,304 ar. 42). Cette forêt porte le nom de *Greinerwald* ou de *Weinsbergerwald*. Nous citerons encore les forêts bien moins importantes au nord de Litschau, de Heidenreichften et de Horn, celle de Gfaels, auprès du bourg de ce nom; enfin celles qui se trouvent sur les bords du Danube auprès de Weitenegg et dans la vallée de l'Ips aux environs du bourg de Besenberg ou de Pirsenbourg.

SECTION III.

Productions animales. Éducation des bestiaux.

Le nombre des bestiaux n'est pas fort considérable dans la Basse-Autriche. Il a sensiblement diminué depuis quelques années, et nous avons déjà indiqué quelles étoient les causes de cette diminution, commune, au reste, à toutes les provinces de cette monarchie. Aujourd'hui on n'y compte que 251,430 bœufs, quantité insuffisante non-seulement pour les travaux de l'agriculture, mais encore pour la consommation du pays; aussi est-on obligé d'en faire venir un grand nombre de la Hongrie. Cependant les bêtes à cornes sont assez multipliées aux environs et dans la ville de Vienne; ce qui tient à la grande quantité de lait qui se consomme journellement dans cette capitale.

Les bêtes à laine ont augmenté en proportion de la diminution du gros bétail. Les plus beaux troupeaux de la Basse-Autriche sont ceux de Schoenau, de Mannersdorf, de Sumerein, d'Jnzersdorf, de Mannsswaerth, de Lichtenwaerth, et d'Unterwaltersdorf. On en voit encore de bien considérables à Pottendorf, Zilingdorf, Saeuring, Essling, Saint-Polten et Schalabourg. Ces troupeaux fournissent une laine extrêmement

estimée. On compte qu'il existe dans toute la province environ 255,808 moutons. Les chevaux de la Basse-Autriche, qui s'élèvent à 60,552, ne sont pas très-beaux : du reste, ils supportent parfaitement les fatigues, et jouissent d'une grande vigueur. Quant aux cochons, ils sont fort multipliés dans cette province ; cependant on en consomme une telle quantité à Vienne, qu'on est obligé d'en faire venir un grand nombre de la Hongrie : ces derniers y forment une race particulière.

Le plaisir de la chasse semble beaucoup moins en vogue dans l'Autriche qu'il ne l'a été autrefois ; cependant l'empereur et plusieurs seigneurs de la cour élèvent diverses espèces de gros gibier dans leurs parcs ; il est seulement défendu d'en peupler les forêts qui ne sont pas entourées de murs : le Prater est pourtant excepté de cette règle générale. On assure qu'il se trouve quelques ours dans les hautes montagnes qui entourent le Schneeberg, et même dans le mont Semmering, sur les frontières du duché de Styrie. Quant aux oiseaux de basse-cour, on en nourrit une quantité immense dans les environs de la ville de Vienne et dans le village d'Eipoldau, qui fait partie du cercle au-dessous du mont Saint-Médard. La volaille de la Basse-Autriche n'est pas aussi estimée que celle de la Styrie, qui peut être comparée à celle du Mans. Il y a aussi quel-

ques faisanderies à Trautmannsdorf, à Ebergassing, à Felling et dans les environs de Hunberg.

La pêche n'est pas d'une grande importance dans cette province. Il est vrai cependant qu'on retire du Danube (1), de l'Ips et de l'Erlaph beaucoup de carpes, de brochets et surtout plusieurs excellentes espèces du genre saumon; mais la quantité de poisson qu'on tire de ces fleuves ne suffit pas à la consommation du pays, de manière qu'on est obligé d'en faire venir de la Bohême et de la Hongrie. Cependant les carpes de la partie du Danube qui est dans la Basse-Autriche, sont préférées à celles de ces derniers royaumes, et se vendent aussi plus cher. Enfin, pour terminer l'histoire du règne animal, nous observerons que les abeilles sont en si petit nombre dans la Basse-Autriche, qu'à peine en obtient-on annuellement quarante quintaux de cire, et huit cents de miel (2).

---

(1) Voyez Meidinger. *Icones piscium Austriæ indigenorum.*

(2) On peut consulter, sur les insectes de cette province, Schrank : *Enumeratio insectorum Austriæ indigenorum*, 1781; et pour les papillons des environs de Vienne, le bel ouvrage des PP. Denis et Schiffermüller, intitulé : *Systématisches Verzeichniss der Schmetterlinge der Wienergegenden.* 1776.

CHAPITRE IV.

DU GOUVERNEMENT ET DE L'INDUSTRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Constitution et Priviléges.

Nous avons fait connoître dans notre Aperçu général les prérogatives dont jouissent dans la Basse-Autriche le souverain et la nation, ainsi que la manière dont l'administration y est dirigée : il ne nous reste donc plus qu'à dire un mot des états de cette province, partagés en quatre classes.

La première, ou celle des prélats, est composée de l'abbé de Moelk, qui en est le primat et le président; du prieur de Klosterneubourg, des abbés de Gottweih, de Sainte-Croix, de Zwettel, de Lilienfeld, ainsi que du prieur d'Herzogenbourg : on y comprend encore les abbés du couvent des bénédictins à Vienne, de Seitenstaetten, de Wienerisch-Neustadt, de Geras, ainsi que le prieur d'Eisgarn. Le prevôt du chapitre métropolitain de Vienne, le recteur de l'université, et enfin l'administrateur des domaines

impériaux de la Basse-Autriche font également partie de la classe des prélats. La seconde classe comprend les seigneurs, les princes, les comtes et les barons, et parmi eux la première place appartient au prince de Lichtenstein. La troisième est celle des chevaliers. Enfin la quatrième se compose d'un certain nombre de députés, dont la moitié est envoyée par la ville de Vienne, et l'autre moitié par les villes de Krems, Stein, Klosterneubourg, Egenbourg, Korneubourg, et Bruck sur la Leytha. Les villes de Tuln, Ketz, Zwettel, Waidhofen sur la Taya, Baden, Ips, Haimbourg et Laa, ainsi que les bourgs de Langenlois, de Berchtolsdorf, de Medling et de Gumpoldskirchen jouissent également des mêmes prérogatives.

Les affaires dont s'occupe la diète sont confiées à deux colléges, le collége des élus et le collége supérieur, tous deux composés de membres tirés des trois premières classes. Le premier, qui a six conseillers, élus pour six années seulement, a pour attribution principale la répartition des impôts; le second, formé de douze conseillers à vie et présidé par le maréchal de la diète, présente à la sanction des états ses rapports sur les travaux du collége des élus. Ces deux colléges se réunissent souvent pour accélérer la marche des affaires.

Pour répandre l'instruction dans toutes les classes, on a établi dans les villes et les principaux

bourgs, ainsi que dans les villages paroissiaux, des écoles primaires où l'on enseigne à lire, à écrire et à compter. Il y a également des écoles plus relevées à Vienne, à Bruck sur la Leytha, à Klosterneubourg et à Neustadt dans le cercle au-dessous de la forêt de Vienne. Il en existe de semblables à Ernstbrunn dans le cercle au-dessous du mont Saint-Médard, à Horn, Krems, et Meissau dans le cercle au-dessus du mont Saint-Médard, enfin à Saint-Polten, à Moelk et à Haidhofen sur l'Ips, dans le cercle au-dessus de la forêt de Vienne. On trouve encore des écoles normales à Vienne, Haimbourg, Klosterneubourg, Neuhaus, Penzing, Taubeswinkel, Kirchschlag. Il en existe également à Neuenkirch, Ernstbrunn, Enzersdorf, Enzeffeld et Mistelbach. Enfin depuis peu de temps on en a établi a Pirawarth, Stammersdorf, Egenbourg, Japons, Meissau, Krems, Maelk, Ferschnitz, Ips, Pira et Wilhemsbourg. Vienne possède trois gymnases ; Saint-Polten n'en renferme qu'un seul, et l'on a fondé une académie à Wienerisch-Neustadt. La ville de Vienne offre encore une université, une académie de peinture et de sculpture, une académie orientale, une académie thérésienne pour les jeunes nobles, une école médico-chirurgicale, et plusieurs autres établissemens d'instruction que nous décrirons dans la suite avec plus de détail.

SECTION II.

Industrie manufacturière. Relations commerciales.

De toutes les provinces de la monarchie autrichienne, la Basse-Autriche est celle dans laquelle on trouve le plus de manufactures. Il y en existe de fort considérables et de très-importantes. L'industrie avoit déjà commencé à y faire de grands progrès sous le règne de Marie-Thérése, et un grand nombre d'artistes avoient été généreusement secourus par cette princesse. Mais, de tous les princes qui ont gouverné l'Autriche, Joseph II est celui qui s'est le plus attaché à perfectionner l'industrie nationale. Au milieu du grand nombre de fabriques qu'offre cette province, il est assez difficile de citer toutes celles qui ont un certain degré d'importance, sans entrer dans des détails fastidieux et fatigans pour un grand nombre de lecteurs. Nous nous bornerons donc à donner une idée des principales, en le faisant avec autant de brièveté qu'il nous sera possible.

Les filatures de coton se multiplient tous les jours dans la Basse-Autriche. Parmi les plus importantes, on peut citer celles de Pottendorf, de Testorf, de Schwadorf et d'Ebreichsdorf. La première, située à six lieues au sud de Vienne,

et sur les frontières de la Hongrie, existe depuis l'année 1802. M. Hartl de Luchsenstein, conseiller de régence, est le fondateur de cet établissement. Pour le porter au degré de splendeur auquel il l'a fait parvenir, il a créé une société de plusieurs particuliers, dont la banque de Vienne, le prince de Schwarzenberg et le prince Esterhazy sont les principaux actionnaires. La première opération qu'on ait faite a été de construire un grand canal, qu'alimente la Leytha. Ce canal a 1,200 toises de long (2339 mètres) sur deux et demie (4 mèt. 87) de large, et 8 pieds de profondeur (2 mètres 6). La place de l'établissement forme un carré de 60 arpens (20 hect. 51), et à gauche du canal existe une grande maison de filature, appelée, selon l'expression angloise, *factorey* ou *factory*. C'est un bâtiment carré à six étages, dans lequel sont placées les machines à filer. Au premier étage, on a disposé dans quatre grands ateliers 128 de ces machines, qui ont chacune 180 bobines: d'où il résulte que 23,040 bobines sont continuellement en mouvement. Toutes ces machines, ainsi que celles à carder et celles qui sont auxiliaires, au nombre de 298, sont mises en mouvement par une seule grande roue qui a dix-huit pieds de diamètre sur six pieds de largeur. Le plan de cet établissement est le plus vaste qui existe en Europe. A cet égard, nous remarque-

rons que les filatures de l'Autriche ressemblent pour ainsi dire à des palais. En Angleterre, au contraire, où ce genre d'industrie a atteint une grande perfection, ce ne sont que de petits bâtimens. Ainsi, en Allemagne, les établissemens de ce genre exigent des avances considérables, avant d'en retirer le moindre profit. La filature de Pottendorf a été portée à un haut degré de splendeur par l'habile mécanicien Thornton. On y fait toutes les espèces de filatures fines que l'on appelle en anglois *muletwiste*. On peut évaluer son produit annuel à 2,500 quintaux (1224 kilogrammes). On pourra l'augmenter de manière à produire le quart de ce qui est nécessaire à la consommation de la monarchie autrichienne. Comme il a été long-temps fort difficile de se procurer du coton des Indes, on a été réduit à se servir de celui de Macédoine; on est cependant parvenu à lui donner un degré de finesse que l'on n'a pas encore pu atteindre en Angleterre.

La filature de Testorf appartient à la maison de commerce Puthon : elle est dirigée par un François nommé Hernute. Elle rivalise avec la précédente pour la beauté des bâtimens et la perfection des machines ; cependant elle ne travaille pas aussi en grand. Les machines y sont ingénieusement disposées ; on y a même perfectionné certains procédés. Ces deux établissemens

méritent d'autant plus l'attention du gouvernement, que les progrès qu'ils ont faits depuis leur création, doit faire espérer les plus heureux résultats. La filature d'Ebreichsdorf est encore dans l'enfance. Elle a été établie par l'anglois Michel. On n'y fait pas des fils très-fins, et l'on se borne à en fabriquer pour l'usage de la manufacture de coton qui se trouve dans le même lieu.

Les anglais Tyser et Rayce ont établi à Bruck une manufacture de machines à filer. Ils les exécutent avec l'exactitude qui caractérise les machines anglaises, et n'emploient cependant qu'un très-petit nombre d'ouvriers. A Gumpoldskirchen, se trouve également une filature de soie qui appartient à M. Rick : elle est dirigée par un Italien. La soie qu'on y file se tire de l'Italie et de la Hongrie. On préfère cependant la première, à cause de sa qualité et de sa plus grande pureté. Toutes les machines sont mises en jeu par l'eau. Cette même fabrique a formé un second établissement à Moedling. Quant aux manufactures de toiles de coton et autres cotonnades, elles sont extrêmement multipliées dans la Basse-Autriche. Il y en a une de mousseline et de perkale à Moedling, une autre à Dobersbourg; une de cotonnades orientales, d'étoffes de soie et de coton, de casimir, et surtout de schals façon de ceux du Levant, à Petersdorf; et enfin

d'autres à Ebreichsdorf, Fischament et Keltenhof. La manufacture de Moedling appartient à une veuve nommée Mme Ahterhalter; elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, à cause de l'impossibilité de se procurer du fil d'Angleterre : on préfère celui qui sort des ateliers de Testorf.

Les fabriques de Petersdorf offrent jusqu'à vingt-huit tables d'impression; on y imprime des étoffes de soie et de coton. Elles sont établies depuis vingt-trois ans. Le directeur et les ouvriers sont presque tous François. On s'y attache surtout à varier le mélange et l'assortiment des couleurs.

La manufacture d'Ebreichsdorf appartient au baron de Lang; elle rivalise avec celle de Kettenhof pour la perfection des machines, la beauté des ouvrages, et lui est supérieure pour le nombre des ouvriers, la grandeur et l'étendue des bâtimens. Ses fileurs sont presque tous dispersés dans la Bohême et la Moravie, et rattachés à plusieurs factoreries, dont la principale se trouve à Teltsch. Elle occupe environ 20,000 personnes. Cette manufacture se vante d'être la seule de la monarchie qui puisse imiter le beau bleu des Anglais. On y est du moins parvenu à utiliser les rognures de coton, qui, dans un aussi grand établissement, ne laissent pas que d'être considérables. Autrefois elles passoient dans le commerce sous le nom

de Wata; mais aujourd'hui on les carde et on les file à l'aide d'une machine particulière qu'on a construite exprès. On profite, dans cette manufacture, des vapeurs qui s'élèvent des chaudières où se préparent les liqueurs colorantes, pour échauffer les divers ateliers.

La manufacture de Kettenhof est une des plus anciennes de l'Autriche; il n'y a guère plus de vingt ans qu'elle est parvenue à l'état florissant où elle se trouve aujourd'hui. Elle occupe dans la maison environ 1,100 personnes, et plus de 14,000 au-dehors, particulièrement en Bohême et dans le cercle au-dessus du mont Saint-Médard. Elle entretient à cet effet quelques factoreries, dont la plus éloignée est à Kulm, dans le cercle d'Eger. Une grande partie du fil qu'elle emploie est fournie par la filature de Schwadorf, dont le propriétaire est un des intéressés. Les fils de cette fabrique, quoique très-beaux et très-fins, sont cependant inférieurs à ceux d'Angleterre. On prétend que ces derniers doivent le brillant et la solidité qui les font tant rechercher, à la pression forte et continuelle qu'ils éprouvent pendant le transport. Il est aussi raisonnable de l'attribuer à la beauté du coton dont ils font usage, et à la perfection des machines. On compte cent trente-cinq tables d'impression dans cette manufacture, qui produit à peu près 60 à 80,000 pièces par an : elle ne débite ses

produits que dans l'intérieur ; ce qui rend son existence très-précaire.

La manufacture de Fischament appartient à M. Fehr : comme elle a été établie il y a quelques années seulement, elle n'a pas fait encore de grands progrès. Les étoffes qu'elle fabrique de préférence sont les manchesters. Elle tire son fil de Schwadorf; en même temps elle a plusieurs factoreries en Bohême, en Moravie et dans la Haute-Autriche. Il y a encore quelques fabriques importantes d'indiennes dans la Basse-Autriche : telles sont celles de Neukirchen, de Saint-Polten, de Fridau, d'Enns et de Schwoecha.

La manufacture de toiles imprimées de Guntramsdorf a été établie, il y a une vingtaine d'années, par M. Lepper : avec celle de Himberg, c'est la seule de ce genre qui existe en Autriche. Ses produits alloient en Italie avant que les François fussent maîtres de ce pays ; aujourd'hui ils passent presque tous en Hongrie. Cette fabrique prépare une grande quantité de toiles pour le Levant : ce sont principalement des toiles bleues avec des points noirs. Les toiles qu'elle imprime se tirent de la Bohême et de la Silésie, où elle a, pour les recueillir, des établissemens à Mistek, Fridek, Engelsberg, Wikstadt, Wurbenthal et Fulneck. Ces toiles ont 42 aunes de long, mais à Guntramsdorf on les réduit en pièces de 14 aunes. Cette manufacture

a été vendue 100,000 florins (225,000 francs) à un négociant grec, nommé Jankowitsch.

La fabrique de porcelaine de Vienne mérite une des premières places parmi toutes celles du pays. Elle a été établie, en 1718, par Claude Innocent de Paquier; et, dans l'origine, elle n'occupoit que dix personnes, dont le nombre fut bientôt porté à vingt. Il étoit impossible alors qu'elle fît de grands profits; aussi les entrepreneurs contractèrent-ils des dettes, et la fabrique auroit été détruite pour toujours si Marie-Thérèse ne s'en étoit chargée. En 1744 cette souveraine acheta le bâtiment et toutes les marchandises qui s'y trouvoient, moyennant la somme de 45,000 flor., et une pension viagère de 1,500 florins. Cette fabrique, soumise pour lors à l'inspection de la députation ministérielle de la banque, s'agrandit peu à peu, et parvint enfin à l'état de splendeur où on la voit aujourd'hui. Elle occupe actuellement plus de 400 personnes, divisées en plusieurs classes, dont chacune a son inspecteur. Elle tire les terres dont elle a besoin, de l'Autriche, de la Styrie, de la Hongrie et de Passau; elle a aussi quelques entrepôts à Lintz, à Prague et à Lemberg. Le Levant et les provinces russes sont ses principaux débouchés.

La fabrique de glaces de Neuhaus peut être mise au nombre des plus belles de l'Europe. Quoiqu'elle tire les matières premières dont elle fait

usage, de Gleissenfeld, dans les environs de Neukirchen, on a jugé plus convenable de l'établir dans la première ville, à cause des eaux et des bois qui s'y trouvent. Le verre de Neuhaus est formé de 60 livres de sable ou de quartz, 45 de potasse, 10 de chaux, 4 de salpêtre, 2 de muriate de soude, 1 d'arsenic et 8 de magnésie. Les glaces une fois coulées, on les transporte à Fahrafeld, où l'on a établi, sur la Priesting, des moulins à polir: ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques géographes, qui ont avancé que la fabrique s'y trouvoit. Cependant on a, depuis quelque temps, abandonné les moulins de Fahrafeld, parce que les glaces y cassoient souvent, ne se polissoient pas très-bien, et s'amincissoient d'une manière inégale; ce qui a fait perdre une partie de son importance à ce petit bourg, déjà connu dans l'histoire depuis 1430. La fabrique de Neuhaus fournit de très-belles glaces à un prix modéré. On en a coulé une pour le prince de Lichtenstein, qui avoit jusqu'à 120 pouces de hauteur sur 60 de largeur: cette glace, une des plus grandes qui aient jamais paru, offre une égalité parfaite dans son tain. La fabrique de Saint-Ildephonse, en Espagne, n'en a jamais livré de plus de 109 pouces sur 48 (1), et celle de Saint-Gobin, de 117 sur 64. La plaque mobile en

(1) Sartori. *Naturwunder der Oesterreichischen Monarchie.*

cuivre sur laquelle on coule à Neuhaus le verre en fusion, à 130 pouces de long sur 75 de large, et un pouce et demi d'épaisseur : elle a été fondue en 1754. La manufacture fournit deux sortes de glaces : la qualité la plus inférieure porte le nom d'*Auschuss*. Une glace de 60 pouces sur 48 coûte, dans les premières qualités, 407 florins (916 fr.), et, dans la seconde qualité, 305 flor. (686 fr.). Lorsque la glace n'a plus que 60 pouces sur 30, sa valeur n'est que de 229 florins (486 fr.) première qualité, et 171 flor. 51 kr. (385 fr.) pour la seconde qualité.

Ainsi, 18 pouces de plus sur une hauteur de 60 pouces, augmentent le prix de la glace de 178 flor. (400 fr.). Quand l'étendue dans les deux sens croît dans le rapport de 2, 4, 8, le prix augmente aussi dans celui de 1, 9, 124. Les glaces de 60 pouces sur 48 sont les plus grandes dont le prix soit fixé par les tarifs ; celles qui dépassent ces dimensions sont estimées par l'entrepôt de la fabrique à Vienne. Outre cette manufacture de glaces, il s'en trouve encore une, mais moins considérable, à Viehofen, près de Saint-Polten ; on voit aussi une fabrique de verres et de cristaux à Durnitz, bourg situé à six lieues, au sud, de Saint-Polten.

La manufacture d'armes de Pottenstein a été établie, en 1760, par Steiner. Les marteaux, les soufflets, les moulins à polir et à aiguiser, en un mot, toutes

les machines sont mises en mouvement par l'eau. Les armes qui sortent de cette manufacture sont très-renommées; la manière dont on y prépare l'acier est tenue sous le plus grand secret. Les pierres à aiguiser viennent du pays de Saltzbourg; chacune coûte 70 à 100 florins (157 fr. à 225 fr.): elles durent tout au plus deux années, et se cassent très-souvent. Avant de livrer les armes blanches, comme sabres et baïonnettes, à la commission militaire de Stockerau, on les essaye de la manière suivante. On les enfonce d'un demi-pouce dans un étau, et on les ploie ensuite fortement à droite et à gauche: celles qui se fendillent ou demeurent courbées sont rejetées. La même épreuve se renouvelle à Stockerau, et il est rare que l'on en rejette plus de huit sur mille: toutes ces armes portent le nom de Pottenstein. Il existe encore une autre grande manufacture d'armes à Lilienfeld; celle-ci, qui appartient à M. Oesterling, est éloignée de quatre lieues de Saint-Polten.

La fabrique de tabac de Haimbourg est la plus grande de toute la monarchie; elle approvisionne la Haute et la Basse-Autriche, ainsi que le pays de Saltzbourg, et livre, outre le tabac ordinaire, d'autres qualités supérieures. Les feuilles qu'on y travaille viennent presque toutes de la Hongrie, de Szegedin, de Funfkirchen, de Czakathurn, de Debretzin et de Waitzna; cependant on en tire

encore un peu de la Russie et de la Turquie. Les tabacs hongrois sont recueillis dans un magasin qui se trouve à Pesth, et ensuite apportés par le Danube jusqu'à Haimbourg. On a, depuis quelques années, inventé dans cette dernière ville une machine qui sert à réunir les feuilles en gros ballots. C'est la ville de Haimbourg qui expédie les tabacs crus à la manufacture de Klosterbruch, en Moravie, où on les transporte soit sur des chevaux, soit sur la March. Chaque province que fournit la fabrique de Haimbourg a ses qualités favorites de tabacs, qui sont distinguées par le choix des feuilles, leur préparation, et même la manière de les empaqueter. Les plus grossières s'envoient dans la Haute-Autriche; une autre qualité, aromatisée avec l'anis, s'expédie pour le pays de Saltzbourg; enfin, le tabac qu'on appelle *Gesellschafts taback*, ou tabac de société, passe presque tout en Galicie.

A Gumpoldskirchen se trouve une fabrique de boutons et de fil de laiton : ce dernier article ne se fabrique plus en ce moment, à cause du manque de cuivre; on se borne à y faire des boutons, destinés presque tous pour les militaires. La fabrique de fil de laiton et de galon de Mannersdorf mérite aussi d'être vue. Elle appartient à la compagnie Steininger; on y fabrique surtout du fil de cuivre, que l'on dore et que l'on argente. Elle tire son cuivre du Bannat, de la Moldavie et de

Kalslwang en Styrie, et envoie presque tous ses produits en Hongrie et en Turquie.

La fabrique de poterie de grès de Sumerein ne se distingue ni par la couleur de ses vases, qui sont jaunâtres, ni par leur forme, mais bien par la modicité de leur prix. Elle tire ses matériaux de Gottweih, d'Eisenstadt en Hongrie, et de la Moravie, et commerce avec l'Autriche et la Hongrie, provinces entre lesquelles elle se trouve située.

Ebergassing est le seul endroit de la monarchie où il existe une forerie de canons; elle a été établie, en 1767, par le prince Wenzel de Lichtenstein, auquel l'artillerie autrichienne est redevable de tant de perfectionnemens: on y fore les canons fondus à Vienne, et les mortiers qui viennent de Mariazell. C'est en Styrie, dans le Ramsau, qu'on prépare les instrumens nécessaires à cet établissement.

Les moulins à papier d'Ebergassing méritent quelque attention, quoique la fabrication du papier soit presque dans l'enfance en Autriche. Ils appartiennent à M. de Trattner, occupent cent trente ouvriers, et produisent annuellement plus de 30,000 mains de papier de toutes espèces. Il existe aussi une assez belle manufacture de papier à Saint-Polten.

Telles sont les principales fabriques de la Basse-Autriche et les plus dignes d'une attention

particulière. Il en existe encore une immense quantité d'autres; car cette province et la ville de Vienne semblent être le centre de l'industrie manufacturière de la monarchie autrichienne. Au milieu de ce grand nombre de fabriques, il nous est impossible de les citer toutes. Aussi nous contenterons-nous d'en faire connoître les plus importantes. Au premier rang, on peut placer la fabrique de rubans de soie et de velours de Neustadt, intéressante à cause de la perfection qu'elle a apportée dans ce genre de fabrication. La manufacture de laiton et de cuivre jaune, de la même ville, mérite d'être visitée à cause de la bonté des produits qu'elle fabrique. L'établissement de Glocknitz, où l'on prépare le schmalt ou le verre bleu, coloré par l'oxide de cobalt, est encore plus connu en Allemagne que les belles fabriques de couleurs bleues ou vertes, ou de mitis, qui existent à Kichberg. La manufacture des ouvrages en laiton, désignés en Autriche sous le nom de *niederberger Waare*, et que l'on voit à Lichtenwerth, a également une grande importance. La filature de laine de Sigreichsdorf, et la fabrique d'alun de Thalern, offre encore un certain intérêt. Il en est de même de celle de rubans de lin de Klosterneubourg et de Boehmisch-Waidhofen. Les rubans de laine qu'on fabrique à Tulln, comme les rubans de soie de Vienne, passent pour être aussi bien tissus que

239060B

teints d'une manière solide. Un d'industrie que Vienne a le plus long-temps conservé presque exclusivement, est la fabrication du blanc de plomb, plus connu sous le nom de blanc de Krems. La manufacture de ponces et de pierres artificielles de M. Hartmouth est également très-curieuse. Elle prépare aussi d'excellens crayons, des creusets très-réfractaires et de l'encre de la Chine. M. Hartmouth prépare cette encre avec le noir de fumée obtenu par la combustion de la cire. Enfin les fabriques d'ouvrages en fer de Waidhofen ont une grande importance, à cause de l'immense quantité d'objets qu'elles préparent. On cite les hameçons qui sortent des ateliers de Waidhofen. On y en fait de si fins, qu'il en faut environs onze cents pour peser une once. Le fil de fer et les faux sont encore un des objets sur lesquels s'exercent les habitans de Waidhofen.

Les fabriques de Micheldorf dans la Haute-Autriche sont du même genre. On sait avec quelle perfection on fabrique à Vienne les divers instrumens de musique, et celle que les Autrichiens ont apportée dans l'art de polir les bois et d'employer avec avantage dans l'ébénisterie les bois les plus communs ; aussi ne ferons-nous que les rappeler ici.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à dire un mot de l'état du commerce dans cette province. Nous observerons d'abord que les grandes routes

commerciales y sont en général dans un bon état et bien entretenues; on ne peut en dire de même des chemins vicinaux, qui, la plupart, sont impraticables, surtout en hiver. Le nombre des grandes routes commerciales ne s'élève qu'à six dans toute la Basse-Autriche. La première est celle de Vienne en Styrie par Neustadt; la seconde et la troisième sont celles de Vienne en Hongrie par Presbourg ou Oedenbourg; la quatrième est celle de Vienne en Moravie et en Galicie par Walkersdorf, Nikolsbourg et Brunn; la cinquième est celle de Vienne en Bohême et le nord de l'Allemagne par Korneubourg, Stockerau. Celle-ci se divise à peu de distance de Vienne; l'une se dirige vers Znaim et Prag, et l'autre par Horn et Wittingau sur Budweis dans la partie méridionale de la Bohême. Enfin la sixième est celle de Vienne dans la Haute-Autriche et la Bavière par Saint-Polten, Moelk et Amstetten jusqu'à Enns. Il y en a encore une autre moins importante, qui part de Saint-Polten pour se rendre dans la Styrie.

La navigation du Danube est très-étendue dans cette province. On peut évaluer qu'il arrive toutes les années d'Ulm, de Scharding ou de Ratisbonne plus de deux mille bateaux. Les bateaux avec lesquels on navigue sur le Danube sont construits presque tous dans la Haute-Autriche; il en vient très-peu de la Basse. Cependant il en existe un

chantier à Klosterneubourg. Il ne sert du reste qu'à la construction des petits bâtimens de guerre que l'Autriche entretient sur ce fleuve, en Hongrie et vers les frontières de la Turquie. Les autres rivières de la province ne servent qu'au transport des radeaux; cependant la March est employée à voiturer les marchandises, et entre autres les tabacs de Haimbourg dans la Moravie. On voit aussi dans cette province un canal qui commence auprès de Neustadt et va se terminer à Vienne. Il sert pour le transport du fer et celui du charbon de terre que fournissent les riches mines du voisinage. Ce canal, entrepris d'abord par une société de particuliers, abandonné ensuite au gouvernement, doit être continué jusqu'en Hongrie, afin de faciliter les relations commerciales entre les deux provinces.

Il se tient, toutes les semaines, des marchés pour les grains à Stockerau, Korneubourg et Fischament, et une ou plusieurs foires par an à Vienne, Baden, Haimbourg, Ips et Klosterneubourg. Depuis peu il s'en est établi de semblables à Korneubourg, Krems, Neustadt, Saint-Polten et Tuln.

La Basse-Autriche fait un commerce très-considérable soit avec les autres provinces de la monarchie, soit avec les états dont elle est environnée. Cette province tire du sel, du bois, du drap, des poteries, des marchandises en fer, des ouvrages en

bois et du papier de la Haute-Autriche. La Styrie lui fournit de la terre à porcelaine, des eaux minérales, un certain nombre de pierres à fusil, du fer, de la volaille et surtout des chapons. La Carinthie y envoie des marbres, du plomb et de la calamine. La Bohême lui donne de la terre à porcelaine, de l'alun, de l'étain, des perles, du houblon, des noix de galle, du verre, des grenats, de la toile, du fil, du drap et des chapeaux. La Moravie, du drap, de la cire, du lin, des toiles et des cochons. La Silésie lui fournit du lin, du chanvre, de la toile et du fil. La Galicie, du miel, de la cire, de la laine et quelques bœufs. Enfin la Hongrie, lui envoie de l'or, de l'argent, du cuivre, de la potasse, du blé, du savon, du tabac, du vin, des fruits, de la soie, des peaux, des bœufs et des cochons. Quant au commerce d'importation avec l'étranger, il est restreint par les ordonnances, qui défendent d'introduire les marchandises qui se fabriquent hors du pays, et plusieurs productions naturelles, telles que l'or, l'argent, le lin, le houblon et quelques autres articles moins importans. Cependant la Basse-Autriche tire encore de l'Allemagne du blé, du trèfle et des chevaux; elle fait venir du Levant, de l'alun, du sel ammoniac, du borax, des grenats, des perles, du coton, de la soie, du poil de chameau et des maroquins. Cette province tire de l'Italie, du riz, de l'huile et de la soie; de la France, de l'huile et des pierres à fusil.

L'Espagne lui envoie du tabac, et enfin l'Angleterre lui fournit des maroquins et toutes sortes de peaux.

Le commerce d'exportation que la Basse-Autriche fait avec les autres états de cette monarchie, consiste en safran, vin, porcelaine, gland, chapeaux, indiennes, soieries et marchandises de galanterie. Celui qu'elle entretient avec les royaumes qui l'environnent consiste en marchandises de plomb, de fer et d'acier, en fil, chapeaux, glaces, vins, soieries, draps, indiennes et toiles grossières. Les principaux débouchés de l'extérieur sont la Russie, la Pologne, la Turquie et l'Italie.

Le commerce de transit et de commission que fait la Basse-Autriche est assez considérable, surtout avec la Turquie. Cette province, et principalement la ville de Vienne, a été pendant long-temps un des grands entrepôts pour les cotons du Levant. Quoique les circonstances actuelles doivent faire présumer que ce commerce va diminuer, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il sera long-temps d'une grande importance pour ce pays.

La balance du commerce n'est pas favorable à cette province, surtout en la comparant avec celle des autres états autrichiens; ce qui tient à la grande consommation de la capitale : en revanche la Basse-Autriche fait de grands profits avec les puissances étrangères. On peut cependant

prévoir que la balance du commerce pourra tourner à son avantage si l'industrie manufacturière, qui depuis un certain nombre d'années y a fait de grands progrès, continue à s'y perfectionner, et si la quantité des produits que peuvent fournir ses manufactures parvient à couvrir l'énorme consommation de la ville de Vienne.

CHAPITRE V.

DES DIVISIONS TERRITORIALES.

SECTION PREMIÈRE.

De la Capitale de la Monarchie autrichienne.

La ville de Vienne (en allemand *Wien*) se trouve, depuis Maximilien Ier, la capitale de la Basse-Autriche et de la monarchie autrichienne. Sa situation est délicieuse. Placée au milieu d'une plaine que varient des collines de l'aspect le plus pittoresque, et auprès d'un des plus grands fleuves de l'Europe, elle réunit toutes les grandes beautés de la nature. Des promenades charmantes, des sites très-variés et des terres fertiles en feroient un séjour enchanté, si un climat variable et un ciel souvent brumeux ne donnoient à ses monumens, comme à ses campagnes, un aspect triste et monotone. Bien différente des grandes villes de l'Allemagne, ses rues sont étroites, comme dans les villes du midi de l'Europe. Ses palais, presque tous bâtis par des étrangers, en rappelant les monumens de l'Italie, sembleroient annoncer une civili-

sation différente et des habitudes moins tranquilles (1).

---

(1) Il a paru de nombreux écrits sur la ville de Vienne; il est hors de notre sujet de les indiquer : nous dirons seulement un mot des principaux. Küchelbecker est un des plus anciens écrivains qui se soient occupés de cet objet; son ouvrage, intitulé *Beschreibung des K. Residenzstadt Wien*, a été publié à Hanovre en 1730. — Fuhrmam a fait ensuite une description historique de cette même ville : *Historische Beschreibung und kurzefaste Nachricht von Wien*. Wien, 1778. — De Ponty ne s'est pas borné à décrire la ville de Vienne ; il a dit encore quelques mots des environs : *Verzeichniss der in Wien sammt dazu gehorigen Vorstadten und Gründen*. Wien, 1779. — Luca a également donné une description de Vienne, intitulée : *Beschreibung des K. Residenstadt Wien*. Wien, 1787. — Geusau nous a donné l'histoire de la capitale de la monarchie autrichienne, en considérant en même temps l'histoire particulière de ses environs : *Geschichte der stadt Wien in einiger Verbindung miteder Geschichte des Landes*. Wien, 1807. — A la description de Vienne, Pezzels a joint le plan de cette ville : son travail a été reproduit en françois en 1802. — Outre ces divers travaux, on en trouve d'assez importans sur le même sujet dans plusieurs journaux. Des auteurs anonymes en ont publié qui méritent d'être cités ; nous ferons mention des suivans : *Neue Wiener prospecte oder Ansichten der Pallaste, Garten, in der Residenzstadt Wien*. Wien, 1795. — *Neuester Sittengemalde von Wien*. Wien, 1801. — *Neue Skizze von Wien*. Wien, 1805. — Enfin divers journaux, comme les *Archiv für die Laender und Wolkerkunde*, renferment des notices bonnes à consulter.

Vienne compose, pour ainsi dire, deux cités, la ville proprement dite et les faubourgs. Les mœurs, ainsi que les édifices, présentent de grandes différences dans ces deux parties d'un même tout. Autant l'on est étonné de la beauté et de l'étendue des faubourgs, autant on l'est peu de celle de la ville. Tout y est entassé, et la population qui l'habite semble y être trop à l'étroit, pour y jouir de quelques-unes de ces commodités de la vie, dont l'habitude nous a fait un besoin. Si dans quelques grandes villes de l'Europe, les hommes, ou, si l'on veut, les habitans ne semblent point en rapport avec l'étendue et la grandeur des monumens, il en est ici tout le contraire. Ainsi, malgré la modestie et la simplicité des goûts des Viennois, ils paroissent gênés dans leurs habitations resserrées; aussi s'empressent-ils de les quitter dès que le printemps ramène les beaux jours. Ailleurs, on peut dire qu'il n'y a de grand que les monumens; ici l'on ne peut pas même dire que les monumens soient en rapport avec la capitale d'un grand empire. Les faubourgs de Vienne sont comme la ville d'été des seigneurs et des habitans aisés. Leurs larges rues, leurs jardins spacieux, leurs vastes palais, tout en fait un séjour délicieux dans une saison où il est si nécessaire d'être à son aise. Du reste, de grands fossés, et des murailles élevées séparent la ville des fau-

bourgs, où sont venus se réfugier les artisans ainsi que les manufacturiers.

On a fixé la longitude de Vienne à 31° 20′ 22″ et sa latitude à 48° 12′ 36″. Quant à la distance qui la sépare de la mer Adriatique, elle est d'environ 64 milles, et de 171 milles de la mer d'Allemagne. De grandes discussions se sont élevées à différentes époques au sujet de l'étymologie du mot Vienne. Les uns ont cru qu'il dérivoit des Windes qui, avant l'arrivée des Romains, avoient bâti un village dans l'emplacement actuel de la ville. Ils ont regardé le nom latin *Vindobona* comme provenant de l'ancienne langue winde. Ces écrivains ont supposé que ce mot signifioit habitation dans la Winde. Winde paroît du moins avoir désigné autrefois un lieu entouré de bois et traversé par des eaux courantes. Le terrain qu'occupe Vienne est en effet entre les deux ruisseaux de l'Als et de la Vienne, et de la grande île de la Leopoldstadt qu'entoure le Danube. D'autres enfin ont pensé que le nom de Vienne rappeloit celui de Faviana, qu'avoit reçu cette ville sous le règne de Fava ou de Favianus, roi d'une peuplade de Goths. On auroit ainsi adopté dans la suite le nom de Viana, comme plus court, et enfin celui de Vienna par corruption. Quelques-uns ont pensé, à la vérité, et c'est le plus petit nombre, que le nom de Vienne étoit dérivé de l'ancien mot saxon *vin*,

qui veut dire vin, d'où l'on a fait Vindobona, (*vin to bon*), c'est-à-dire, vignoble. De toutes ces étymologies, la première paroît la plus probable.

Les ruisseaux de l'Als et de la Vienne arrosent les murs de Vienne, ainsi que le Danube, dont les bras mille fois divisés forment une infinité d'îles charmantes qui donnent aux environs de la ville un aspect des plus pittoresques. Rien n'est plus singulier que de voir ce Danube, dont les eaux sont si rapides lorsqu'elles traversent la Haute-Autriche, se replier mille fois sur lui-même dans les environs de Vienne, et y former des îles quelquefois d'une grande étendue, souvent aussi très-peu considérables. On diroit que ce fleuve abandonne à regret des bords aussi charmans. A mesure qu'il avance vers la Hongrie, les eaux prennent leur vitesse accoutumée, et deviennent aussi rapides qu'impétueuses. Dès lors elles ne déposent plus un limon précieux, et ne laissent après elles que des graviers ou des marais, que l'art du laboureur cherche en vain à fertiliser.

Un des bras du Danube coule entre la ville et le faubourg nommé Leopoldstadt; il sert à la navigation des bateaux, qui remontent ou qui descendent le fleuve. On a établi quatre ponts principaux pour faciliter les communications entre les deux rives. Ces ponts, tous en bois, n'ont

rien de remarquable sous le rapport de leur construction.

Quant à la petite rivière de la Vienne (*Wien fluss*), elle prend sa source à trois lieues au sud-ouest de la ville dans la forêt de Vienne. Dès son origine, elle est composée de deux branches, dont l'une se rend à Pressbaum, et l'autre à Gablitz. Ces deux branches se réunissent ensuite à Burkerdof. On a établi sur cette rivière plusieurs ponts en pierre, que la crue des eaux a souvent emportés. Les inondations que cette rivière a causées en 1785, ne sont pas encore sorties de la mémoire des habitans; l'Als (*Alserbach*), qui vient des montagnes situées derrière Dornbach, est moins terrible. Cette rivière reçoit son nom du bourg d'Herrenalz, qu'elle traverse dans toute son étendue. Après avoir arrosé plusieurs faubourgs de Vienne, l'Als termine son cours au Danube, où viennent aussi se réunir les eaux qui coulent de l'ouest à l'est, comme celles dont la pente se trouve du sud au nord.

Dans les premiers temps de son origine, Vienne n'occupoit que le terrain compris entre ce qu'on appelle aujourd'hui Fischmarkt, Salzgries, Tiefen-Graben, Hof-Graben, Brandstadt et Lichtensteg. Depuis lors elle s'est considérablement augmentée, car elle occupe aujourd'hui une surface de 768,000 toises carrées ou de 10 milles carrés 25 (6 myria-

mètres). Quant à la ville proprement dite, sa forme générale est celle d'un ovale, dont le grand diamètre a plus de 3,200 toises, et le plus petit, seulement 2,200; ce qui donne, pour la circonférence de la ville, 13,800 toises. Le nombre des faubourgs de Vienne s'élève à trente-trois. Parmi les principaux on compte la Leopoldstadt, ainsi que les faubourgs de Wieden, de Rossau et de Mariahilf. Au commencement du siècle passé, plusieurs de ces faubourgs étoient encore des villages et des possessions seigneuriales, éloignées des véritables faubourgs. Mais Joseph II ayant aboli toutes les juridictions particulières, ils ont été assujétis aux magistrats de la ville, et, par une suite de cette mesure, on les a vus s'augmenter avec assez de rapidité.

L'existence des faubourgs de Vienne ne remonte pas au-delà de 1684. Avant cette époque, cette capitale en offroit bien trois ou quatre; mais ils furent tous brûlés en 1683 à l'approche de l'armée turque. Le reste de ces faubourgs a même été tout-à-fait détruit pendant le fameux siége de Vienne, qui, sans Sobiesky, auroit peut-être donné aux Ottomans une des premières capitales de l'Europe. Ces faubourgs, disposés en demi-cercle autour de la ville, en sont séparés par les remparts et de larges fossés.

Les remparts sont devenus une des promenades les plus fréquentées de la ville. Le bastion qui

se trouve en face du palais (*Burg bastey*) est le rendez-vous ordinaire des élégans et des étrangers. Les uns et les autres s'occupent moins de la vue agréable dont on y jouit, que des femmes qui s'y rassemblent et des plaisirs qu'on a cherché à y réunir. Auprès de ce bastion, on voit un jardin charmant qui sert de promenade habituelle à la famille impériale. C'est dans ce jardin qu'on a placé la statue équestre et en bronze de l'empereur François Ier, habillé à l'espagnole.

La ville de Vienne est partagée en quatre quartiers, connus sous les noms de Stuben, de Carinthie, de Wiedden et d'Écosse. C'est d'après ces quartiers qu'on a classé les rues ainsi que les maisons. En 1812, on comptoit dans Vienne jusqu'à 7600 maisons et 224,092 habitans, c'est-à-dire, 106,269 hommes et 117,823 femmes. Parmi ces 224,092 habitans, il n'y en avoit que 46,437 qui logeoient dans la ville : le reste occupoit les faubourgs. Cependant Gaspari n'admet dans Vienne que 6,935 maisons et 222,000 habitans, dont 12,000 militaires.

Depuis 1768, la population de Vienne a été toujours en augmentant, par une suite des grandes émigrations qui ont eu lieu de l'Italie, des Pays-Bas, de la Hollande, de la Pologne, de la Suisse et de l'Allemagne. Cependant la mortalité a toujours été plus grande depuis lors,

sans qu'il soit possible d'en assigner la cause. Peut-être le peu d'étendue des habitations y a-t-il contribué pour beaucoup. Ainsi jusqu'en 1786, il est mort à Vienne annuellement de 9 à 10,000 personnes; mais depuis 1790, ce nombre a été de 13 à 15,000 individus, et même dans certaines années jusqu'à 16,000. Cette augmentation dans la mortalité n'est nullement proportionnée avec celle qui pourroit résulter de l'accroissement de la population. En général, la mortalité y est de deux sur trente, et les exemples de longévité y sont fort rares.

Le plus grand nombre des maisons de Vienne sont construites en briques et couvertes en ardoises, quelquefois en bois; mais cette manière de recouvrir les maisons devient de plus en plus rare, d'autant qu'elle est maintenant défendue. Les seules maisons de la ville ont quatre, cinq ou six étages: celles des faubourgs sont moins élevées. Généralement peu élégantes, elles ne sont pas non plus fort spacieuses. On y voit peu de luxe dans les ameublemens, si ce n'est dans les palais des princes, ou bien chez les banquiers et les négocians qui aiment à jouir de leur aisance, et veulent se donner toutes les commodités de la vie.

Les cheminées sont presque inconnues dans les maisons des particuliers de Vienne; et ce qui étonne le plus l'habitant du midi, c'est de ne

pas même en trouver dans les cuisines. On ne peut point, en effet, appeler cheminées ces constructions à hauteur d'appui où l'on dispose le foyer, et où il est impossible de se chauffer les pieds, dans un pays où cependant l'humidité est si pénétrante. Ces sortes de constructions sont une suite du goût des Viennois pour les viandes flambées à un feu vif, et plutôt surprises que cuites. Elles annoncent en même temps que la cuisine doit y être fort peu recherchée. En effet, plus heureux que nous, les habitans de Vienne ne connoissent point ces ragoûts multipliés qui ne semblent inventés que pour le malheur de notre santé.

Le goût simple des habitans de Vienne se fait remarquer dans tous les circonstances de la vie. Ils aiment la sobriété, par une suite de leur amour pour le calme et la paix. Ceux même qui oublient les leçons de la tempérance ne troublent pas pour cela l'ordre et le repos des autres, la tranquillité dépendant autant de l'excellence de leur caractère que de leurs institutions. Dans un pays où le calme paroît le premier des biens, les plaisirs ne peuvent jamais être ni bien nombreux ni bien vifs. Ils le paroissent d'autant moins à un étranger, que les habitans de Vienne y mettent autant de régularité que dans les affaires, et souvent autant d'étiquette que dans une cérémonie d'apparat.

Les plaisirs de toutes les classes de la société sont la promenade et les spectacles. Quant aux promenades, elles sont très-fréquentées à Vienne. A la vérité elles méritent de l'être; la végétation est si belle et si imposante dans un pays où tout la favorise, qu'on ne peut jamais se lasser d'en admirer les progrès. Mais les Viennois en jouissant chaque soir, et toujours aux mêmes heures, de la magnificence de leur Prater, songent-ils jamais à la beauté des arbres qui les couronnent et qui leur prêtent un ombrage frais? Ils sont seulement charmés que l'étranger s'en étonne, et pensent avec une nouvelle joie qu'ils jouiront long-temps et sans peine d'un plaisir qui ne peut troubler leur calme habituel.

Les femmes font à peu près à elles seules tout le charme de la société de Vienne. Presque toutes, du moins celles qui ont reçu une éducation soignée, parlent avec beaucoup de grâce la plupart des langues de l'Europe. Le françois a même dans leur bouche un agrément tout particulier. Il en est quelques-unes qui évitent, autant qu'il leur est possible, de parler l'allemand, parce qu'elles craignent qu'on leur réponde en autrichien. Le dialecte autrichien est en effet aussi désagréable à l'oreille qu'inintelligible pour ceux qui ne connoissent que l'allemand. Il a quelque chose de sifflant et de traînard qui produit l'effet le plus bizarre, surtout lors-

qu'il est prononcé avec dureté, comme cela arrive toujours dans les gens du peuple.

Les femmes de Vienne m'ont paru en général se plaindre des jeunes gens qui habitent cette capitale. Elles les accusent de manquer d'instruction et d'esprit. Peu familiers avec la bonne compagnie, ces jeunes gens y paroissent, ou déplacés, ou sans amabilité. On a eu raison de dire que la vie d'un homme désœuvré étoit bien plus futile que celle des femmes les plus légères. Chasser et jouer sont, dans tous les pays, la seule ressource de ces hommes qui font supporter aux autres tout le poids de leur inutilité. Ils sont encore plus communs à Vienne que partout ailleurs. Les lettres sont si peu honorées dans cette capitale, et par cela même si peu cultivées, qu'elles ne deviennent jamais une occupation réelle que pour un petit nombre d'hommes. Les savans et les littérateurs y font même une classe à part, et communiquent peu avec les gens du monde. Il en résulte que les uns manquent de grâce et d'usage, et les autres se plaisent dans leur ignorance, ou, ce qui est à peu près la même chose, dans leur sottise.

Les habitans de Vienne accueillent en général les étrangers; on peut dire qu'un accueil favorable leur est plus nécessaire qu'ailleurs; car il y est si difficile de se procurer avec de l'argent ce

que l'on désire, qu'on est doublement charmé d'avoir moins de besoins. Les auberges de Vienne, ainsi que nous le dirons plus tard, sont en très-petit nombre, et en général aussi chères que mal tenues. Quant aux restaurateurs, ils y sont à peu près inconnus, si ce n'est depuis la campagne de 1809, où plusieurs Français y ont formé divers établissemens. Aussi un voyageur de beaucoup d'esprit a dit qu'on avoit toujours peur à Vienne d'être réduit à mourir de faim : ce qui seroit certainement une fort triste destinée. Un étranger doit ne pas oublier d'avoir toujours de la monnoie dans ses poches; car il est d'usage de distribuer de l'argent à tous les domestiques qui appartiennent à la maison où l'on va dîner. Il faut en avoir de même lorsque le soir on va faire une visite de cérémonie. Cet usage peut paroître fort singulier à un Français; mais s'il négligeoit de s'y conformer, il passeroit tout au moins pour un homme peu généreux. On assure que le grand nombre de juifs et d'Italiens qui se sont établis successivement à Vienne ont contribué à rendre cet usage à peu près général.

Le climat de Vienne est fort variable, et souvent, dans l'espace de quelques heures, on passe de l'excès de la chaleur à un froid assez vif (1).

(1) *Pilgram Ueber das Warhrscheinliche der Wetterkunde durch zwanzig Jahrige Beobachtungen.* Wien, 1788.

Cependant le climat de cette ville n'est pas très-malsain, soit à cause des vents continuels qui y règnent, soit enfin parce que l'air y est plutôt sec qu'humide. Presque tous les jours il s'élève, vers les dix heurs du matin, un vent plus ou moins violent, qui est fort utile à la santé des habitans. Les vents qui soufflent le plus ordinairement sont ceux d'ouest, du nord-ouest et du sud-est. Le vent d'est, quoique froid, amène presque toujous le beau temps, tandis que le vent d'ouest est le plus souvent accompagné de pluies abondantes. Quant au vent du nord, on a remarqué qu'il étoit presque toujours suivi d'un froid subit et quelquefois d'orages violens. Le sud, en élevant la température, cause souvent des pluies; mais elles ne sont jamais aussi fortes que celles produites par le vent d'ouest.

Il n'est pas probable que Vienne doive les différentes variations qu'éprouve sa température à son élévation. En effet, d'après les observations de Pilgram, la hauteur de Vienne au-dessus du niveau de la mer, hauteur prise au niveau de l'église de Saint-Etienne, ne seroit que de 451 pieds (146 mètres 5). A la vérité, Francomtois l'a trouvée de 495 pieds (160 mèt. 8); mais aussi d'autres observations n'ont donné pour cette même élévation, prise au niveau de l'université, que 404 pieds (129 mètres 9).

L'eau que l'on boit à Vienne n'est pas très-

salubre ; elle cause souvent une légère diarrhée aux étrangers. Celle du Danube est très-agréable lorsqu'elle a été filtrée. Si l'on ne prend pas cette précaution, on la voit troublée par de l'argile et de la terre calcaire qui se déposent par le contact de l'air, et à mesure que l'acide carbonique s'évapore. L'eau de Schœnbrunn retient une grande quantité d'acide carbonique. Elle contient également un peu de sulfate de chaux, qu'on retrouve dans la plupart des fontaines et des puits de la ville. Il existe cependant dans les faubourgs un peu élevés un certain nombre de fontaines où l'eau est excellente.

Il est peu de villes d'une aussi petite étendue que Vienne, où il y ait un plus grand nombre de places publiques. On en compte jusqu'à huit de principales, et peut-être autant de moins considérables. La plus régulière de toutes est le Hof. Cette place doit son nom au palais destiné à la cour, qu'y avoient fait bâtir les anciens margraves d'Autriche. Léopold Ier, voulant donner à cette place une plus grande magnificence, y fit élever une colonne en l'honneur de la Vierge. Le sculpteur qu'il choisit pour remplir ses désirs, crut ne pouvoir mieux faire que de représenter la Vierge dans une attitude triomphante, et entourée d'anges qui terrassent, par leur seule présence, les monstres de l'enfer. Ce monument, entièrement en bronze, répond peu à la richesse

de la matière. Un goût bizarre et un mauvais style lui ont fait perdre la dignité et la noblesse qu'il auroit pu avoir. On doit à Mathieli les deux figures en marbre qui décorent les fontaines placées auprès de ce monument.

C'est sur la place du haut-marché (*hohe-markt*) que l'empereur Charles VI a fait bâtir en 1732 un temple corinthien, que tous les étrangers remarquent, à cause de la singularité de son architecture. Auprès de ce monument en marbre se trouve une fontaine dont les eaux viennent d'Ottokrin, village peu éloigné de Vienne. Quant à la place elle-même, elle n'a rien de bien curieux; sa forme, qui est celle d'un carré allongé, sembloit cependant se prêter à la régularité des édifices qui l'entourent.

Le Graben, presque au centre de Vienne, n'est à proprement parler qu'une rue fort spacieuse, qui est le rendez-vous ordinaire des oisifs et des étrangers. Des cafés assez brillans lui donnent de l'agrément et répandent un peu de gaîté et de mouvement au milieu de la tranquillité qui règne dans l'intérieur de cette capitale. Rien n'est aussi bizarre que la colonne qui se trouve au milieu de cette place. Léopold Ier la fit élever en 1693 en l'honneur de la Trinité. On dit qu'elle est la suite d'un vœu qu'avoit fait ce prince pour obtenir la fin de la peste qui désoloit Vienne. Cette colonne, en marbre blanc, offre une hauteur de

soixante-six pieds. Il n'est pas inutile de remarquer que ce marbre provient des carrières de Saltzbourg. On a donné à cette colonne la forme d'une pyramide triangulaire, et à sa base on a placé la figure symbolique de la foi ainsi que celle de la peste, terrassée par un ange. L'empereur, dans l'attitude la plus humble, remercie le ciel de la délivrance de son pays, et semble douter encore que ses prières aient pu être exaucées. Studl a fait preuve de talent dans l'exécution des différentes statues qui ornent cette colonne. Les deux fontaines que l'on voit à l'extrémité du Graben, et que Fischer a ornées de statues colossales en plomb, sont d'un meilleur goût que la plupart des monumens de Vienne.

Dans la place du Marché neuf (*Neumarkt* ou *Mehlmarkt*) on a placé, on ne sait trop pourquoi, la statue de la Prudence. Des enfans qui jouent avec des poissons, entourent cette statue, et sont eux-mêmes accompagnés des principaux fleuves de l'Autriche, le Danube, la March, l'Enns et la Leytha. Ces figures en plomb se font remarquer par une meilleure exécution que celles des enfans qui folâtrent. Elles ont été coulées par Donner.

De toutes les places de Vienne, la plus imposante, sans doute, est celle de Josephplatz. Formant presque un carré régulier, elle est entourée par des bâtimens qui, sans être d'une belle architecture, en imposent cependant par

leur masse et leur ensemble. La bibliothèque, le muséum d'histoire naturelle sont les plus grands édifices qui embellissent cette place, tandis que l'hôtel du comte de Fries se fait remarquer par l'élégance de son architecture et le fini de ses détails. Au centre s'élève la statue colossale de l'empereur Joseph II, vêtu à la romaine, et la tête ceinte de la couronne de laurier, symbole du génie et de la victoire : d'une main il gouverne un cheval impétueux, tandis qu'il étend l'autre sur le peuple en signe de force et de protection. La tête de l'empereur est belle, et l'exécution de l'ensemble de cette figure équestre est généralement bien. Cependant on est étonné qu'un monument aussi colossal ne produise presque aucune impression, et vous laisse froid au premier moment qu'on l'aperçoit. Qu'y manque-t-il donc, si ce n'est cette vie et ce don du génie que l'art ne sauroit donner, mais que produisent seules ces inspirations divines qui élèvent le peintre et le poëte comme au-dessus d'eux-mêmes, lorqu'ils créent des beautés nouvelles ? Alors seulement les œuvres des arts exaltent la pensée et l'imagination, en présentant à nos regards cette beauté idéale empreinte dans notre âme, et qui nous décèle à la fois notre origine et notre avenir.

Zauner peut être un sculpteur d'un grand mérite ; mais il ne s'est point montré grand artiste.

L'art ne doit jamais se faire apercevoir; le talent consiste même à ne point laisser entrevoir les difficultés que l'on a eues à vaincre. Les dimensions de ce monument en présentoient en effet de bien grandes pour son exécution, et, sous ce rapport, Zauner a droit à toutes sortes d'éloges. La statue de Joseph, dont la hauteur est de trente-six pieds en y comprenant le piédestal, est la statue la mieux coulée qui ait jamais été fondue : les artistes la regardent même, sous ce dernier rapport, comme la plus parfaite qui existe. Il est extrêmement rare que la fonte n'éprouve pas quelques irrégularités dans l'opération du coulage; mais elle a été si bien conduite dans cette statue, qu'il n'y en a pas eu une seule. Le piédestal qui la supporte est en beau granit de Hongrie. Ce n'est point le même granit que celui dont Vienne est pavée, quoique ce dernier soit aussi d'une grande beauté. Le piédestal est orné de bas-reliefs également en bronze, qui représentent pour la plupart différens traits de la vie de Joseph II. Des inscriptions précises et fort courtes indiquent les circonstances que le sculpteur a représentées, et se font remarquer par une grande simplicité. On peut reprocher à ces bas-reliefs les mêmes défauts qu'à la statue colossale de Joseph. Ils manquent d'élévation et de sentiment. Ils sont bien sous le rapport de l'art, mais non sous celui de la pensée.

La place de Saint-Étienne, autrefois un cime-

tière, n'offre rien de remarquable. Il n'en est pas de même de celles des Franciscáins, dont l'église des Cordeliers décore une des faces. En 1798 on l'orna d'une belle fontaine, et Fischer y placa Moïse faisant jaillir l'eau du rocher. Cette statue rappelle bien peu celle qu'on doit au ciseau de ce Michel-Ange dont le génie embrassa tous les arts.

De tout temps, les habitans de Vienne ont été religieux, et les princes qui ont gouverné la bonne ville ont toujours participé aux sentimens du peuple. Aussi ces princes ont-ils fait élever un grand nombre de monumens en l'honneur du Dieu de paix, et la piété des fidèles s'est plue à les embellir et à les rendre dignes de la divinité qu'on y implore. Peu de villes, si ce n'est celles d'Italie, réunissent plus d'églises que Vienne et ses faubourgs.

Au-dessus de toutes, domine la cathédrale consacrée à Saint Étienne, et dont l'architecture gothique rappelle que Vienne a été la patrie des anciens Windes. Son clocher, élancé dans les airs comme une immense aiguille, sert de loin au voyageur à reconnoître sa route, et à se diriger vers les rives du Danube. Ce clocher est d'une telle élévation, qu'on le voit souvent sous ce ciel brumeux dépasser la région des nuages. Cette église doit sa fondation au premier duc d'Autriche, Henri Jasomir. Il en jeta les fondemens en 1144.

L'évêque de Passau consacra ensuite cette église, et l'éleva au rang de métropole, quoiqu'à cette époque elle fût encore au-dehors des murs de la ville. Un violent incendie la consuma entièrement en 1258; mais peu de temps après, vers 1265, on la rétablit de nouveau. Par une fatalité sans exemple, elle éprouva encore une seconde fois un pareil malheur, et le roi Ottocar fut obligé de la faire rebâtir en 1270. Plein de générosité et de religion, il donna à cette église une plus grande étendue, et la dota de beaucoup de richesses. Totalement terminée en 1275, elle fut jugée assez grande pour servir de lieu d'assemblée à un concile qu'un nonce du pape vint présider.

Successivement cette église s'augmenta par la piété des empereurs d'Autriche. Ainsi, en 1326 on y ajouta plusieurs chapelles, et en 1359 le duc Rodolphe IV, conjointement avec ses frères Albert II et Léopold, firent bâtir le chœur et commencer les deux tours. A la mort de ce souverain, ses frères continuèrent ce travail, et il fut également repris par le roi Mathias, l'empereur Frédéric IV et les successeurs de cet empereur. Peu à peu cette belle église est parvenue à l'état où nous la voyons aujourd'hui, et se lie de cette manière avec toute l'histoire d'Autriche. De tous nos monumens, les églises sont en effet ceux qui rappellent le plus de souvenirs. Si leurs voûtes ne retentissent plus aujourd'hui que des prières des simples

de cœur, et si les malheureux seuls vont y chercher des consolations, on ne peut oublier qu'autrefois les rois y venoient puiser des leçons devant l'image d'un Dieu humilié. Ainsi, ceux qui font une partie si considérable des grandeurs humaines aimoient à visiter les temples où l'on apprend à les mépriser. En entrant dans ces églises antiques où tant de prières se sont confondues, on peut se croire entouré de tous ces héros que des tombeaux, derniers restes de notre néant, distinguent encore à nos yeux de la foule de ces hommes qui, quoique plus obscurs, n'en étoient peut-être que meilleurs.

Ce fut en 1365 que l'église de Saint-Étienne fut érigée en collégiale, et dans la suite, en 1468, on en fit un évêché, et enfin, en 1723, un archevêché; aujourd'hui elle compte parmi ses suffragans les évêques de Lintz et de Saint-Polten. Sa plus grande longueur est d'environ trois cent quarante-deux pieds, et sa grande largeur de trente-sept toises; la coupole, qui est soutenue par dix-huit pilastres de la plus grande légèreté, offre une hauteur de soixante-dix-neuf pieds. L'architecture de l'intérieur de l'église est élégante, et appartient au bon temps du style gothique. On aime la simplicité qui y règne; on n'y voit point d'ornemens superflus, ni un luxe profane. Des boucliers, des armures et des drapeaux déchirés au milieu des combats, rappellent les temps heureux de la

chevalerie où les guerriers, aussi braves que pieux, ne croyoient pouvoir mieux faire que de consacrer les fruits de leur victoire à orner ces temples où tout parle de paix et de bienfaisance. Des inscriptions tracées à côté de ces trophées redisent encore les noms de ces guerriers généreux, et apprennent au voyageur le sort de ceux qui, comme lui, ont été errans sur la terre.

Mais le nom d'un héros ennoblit seul l'église de Saint-Étienne; c'est sous ses voûtes, et dans une chapelle solitaire, que repose ce prince Eugène dont le nom a jadis rempli l'univers. Que lui reste-t-il de sa gloire? Les uns soupirent de ne l'avoir plus pour défenseur, tandis que les autres redoutent encore que son nom puisse enflammer le courage des ennemis de leur patrie! Mais tout est passé: en vain nous élevons des monumens pour perpétuer notre souvenir; des mausolées, des tombeaux ne peuvent dire que notre néant. Une puissance involontaire vous arrête devant les restes du héros de l'Autriche, mais rien ne vous attache auprès du mausolée de Frédéric IV. On passe, et l'on n'y donne pas même un regret: il ne suffit donc pas d'être grand pour mériter le suffrage des hommes! Les archevêques Kollonitz et Thrautson ont en vain fait orner leurs tombeaux de la longue liste de leurs titres; ils ont tout dit, et tout ce qui flattoit leur vanité, et

cependant le pauvre peut se demander : « Ces hommes comblés des biens de la fortune ont-ils fait quelque bien? » Hélas ! dans ce moment une goutte d'eau donnée au nom de Dieu leur seroit plus comptée que toutes ces grandeurs, qui ne sont point éternelles comme les bienfaits. Auprès de ces fastueux chefs de l'église, on a placé la tombe du modeste bourgmestre de Vienne, Jean Spiesshammer. Tour à tour historien, philosophe, poëte, rhéteur ou médecin, il charmoit ses concitoyens par la grâce de son style, ou cherchoit à apaiser leurs douleurs autant par l'effusion de sa charité que par la vertu de ses remèdes. D'un esprit conciliant et persuasif, comme maire et comme magistrat, il consoloit les uns, rassuroit les autres, rétablissoit l'union dans les familles divisées, et devenoit pour tous un appui, et quelquefois même un ami. La reconnoissance lui a élevé un modeste mausolée, mais le pauvre qu'il consola l'a arrosé plus d'une fois de ses larmes. Qui pourroit passer devant la tombe d'un homme dont la vie entière fut un bienfait, sans donner des larmes à sa mémoire, et sans désirer de devenir meilleur? Ainsi, l'homme de bien est encore utile, même lorsqu'il n'est plus : il fait réfléchir le méchant, et console l'être sensible.

La tour de Saint-Étienne est d'une construction aussi hardie qu'imposante; en se terminant par une pyramide aiguë, elle semble disparoître

dans les airs, et ne plus tenir à la terre. Commencée en 1360, elle a été totalement achevée en 1435; sa hauteur est au-delà de quatre cent trente-cinq pieds, sans y comprendre l'aiguille qui la termine; sept cents marches conduisent au sommet, qui se trouve incliné d'environ trois pieds vers le nord. Cette inclinaison, quoique peu sensible lorsqu'on considère la tour de sa base, le devient au contraire beaucoup en la jugeant du sommet. Elle rappelle la fameuse tour de Pise.

On a placé sur le sommet de la tour une cloche énorme que Joseph Ier donna à la cathédrale. Cette cloche ne pèse pas moins de trois cent soixante quintaux ; on assure que le poids du battant va jusqu'à treize cents livres. Entièrement en bronze, cette cloche a été faite avec les canons pris sur les Turcs par le prince Eugène.

L'intérieur de l'église de Saint-Étienne n'offre point de tableaux en rapport avec l'ensemble de son architecture; on n'y en voit même que de fort médiocres. Celui du maître-autel se fait cependant remarquer par la matière sur laquelle il a été peint. On le croit de Book (1), qui a eu l'habitude de faire ses tableaux sur des lames d'étain. Quant à l'*Ecce homo* qu'on voit également sur le maître-autel, il est loin d'être digne du

(1) *Beschreibung und Grundriss der Haupt und Residenzstadt Wien von Pezzl.* Wien, 1807, p. 46.

peintre célèbre auquel on l'attribue; si l'on en croyoit les habitans, il seroit dû au beau talent du Corrége: c'est compromettre un grand nom que de lui attribuer des œuvres indignes de lui.

En 1702, l'empereur Léopold Ier jeta les fondemens de l'église Saint-Pierre, qui sert aujourd'hui d'ornement à une des places de Vienne. Cette église a été construite dans un style analogue à celui qui domine dans les églises de l'Italie: ce ne peut être que par erreur que quelques voyageurs ont prétendu que cette église rappeloit la magnifique église de Saint-Pierre de Rome. Rothmayer a déployé tout son talent à peindre la coupole, mais je n'oserai dire s'il a réussi. On voit avec plaisir qu'on a songé à honorer la mémoire de l'habile historien Wolfgang Lazius. Doit-il à la piété filiale, ou à la générosité de ses concitoyens, le mausolée qu'on lui a érigé? c'est ce que je ne saurais dire.

Du temps des croisades, un grand nombre de religieux bénédictins quittèrent l'Écosse, et vinrent demander un asile aux Allemands. Plusieurs de ces religieux, enflammés d'un saint zèle, accompagnèrent les croisés, et leur furent utiles dans leurs glorieuses entreprises. Reconnoissant des services qu'ils leur avoient rendus, les princes allemands fondèrent en leur faveur plusieurs couvens: les premiers furent établis à Ratisbonne et à Erfurt. Le duc d'Autriche, Henri Ier, accueillit aussi,

en 1158, un assez grand nombre de ces bénédictins écossois; il leur accorda même un couvent qu'il venoit de faire bâtir. Ces religieux en restèrent maîtres jusqu'en 1418, qu'ils furent remplacés par des moines allemands: cependant le nom d'écossois resta toujours à ce couvent, dont l'abbé devint dans la suite membre des états de la Basse-Autriche.

Une des églises de Vienne qui doivent attirer le plus l'attention des voyageurs, est celle des augustins. Bâtie en 1330 par Frédéric le Bel, elle fut cédée aux augustins, en 1630, par l'empereur Ferdinand II. Mais, pour donner aux religieux des marques encore plus évidentes de sa protection, il déclara qu'à l'avenir toutes les cérémonies religieuses qui auroient rapport aux membres de la famille impériale y seroient célébrées. Joseph II l'embellit ensuite, et la fit communiquer avec le palais impérial. Ce qui lui donne un intérêt tout particulier, c'est le beau mausolée que le duc Albert y a fait ériger en l'honneur de Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche. Canova pouvoit seul l'exécuter et en faire un monument national: en juste appréciateur du mérite, le duc Albert l'en chargea.

Ce mausolée, en marbre de Carrare, représente une vaste pyramide de vingt-huit pieds de hauteur, que soutient un piédestal proportionné à son élévation: deux escaliers en marbre blanc

conduisent à la pyramide, dont la basse ouverte laisse voir un tombeau. Sur la plinthe du monument, on lit ces mots :

UXORI OPTIMÆ ALBERTUS.

Au-dessus de cette inscription, un génie, les ailes étendues, porte un médaillon. Sur le médaillon on voit le portrait de Marie, entouré d'un serpent, symbole de la prudence et de l'immortalité ; de l'autre côté un génie, les ailes déployées, prend son essor, et présente à Marie la palme due à ses vertus.

Les degrés qui conduisent à l'entrée de la pyramide sont couverts d'un riche tapis. Une jeune fille dont la tête est couronnée de fleurs va descendre dans la tombe. Une femme d'un âge mûr va aussi s'enfoncer dans la nuit du tombeau. Enveloppée dans une longue draperie plissée, ses cheveux en désordre, retenus seulement par une couronne d'olivier, annoncent la pensée qui occupe son âme. Elle porte dans ses mains l'urne funèbre qui contient les seuls restes d'une princesse chérie. Abîmée de douleur, sa tête se penche malgré elle sur ces tristes débris, qui lui rappellent encore l'objet d'une pure et tendre affection. Une jeune fille suit de près ses pas. Ses regards baissés et son air attendri annoncent que rien ne peut résister à la mort, qui règle la destinée des hommes : sa douleur naïve inspire

de la pitié pour celle qui cause tant de regrets. Ce premier groupe s'avance avec lenteur, mais sans effort. Ces femmes plaintives montrent toutes une résignation angélique; mais Marie ne leur en a-t-elle pas donné l'exemple?

Plus loin s'avance un second groupe; sa marche est plus lente, et les sentimens qui animent les personnages qui le composent, n'ont point la même égalité. Une jeune femme entraîne avec elle un vieillard aveugle, qui, quoique courbé par l'âge, semble craindre encore plus les horreurs de la mort que le jeune enfant qui le suit, et dont les mains jointes annoncent la résignation. Ainsi, selon la pensée admirable du sculpteur, l'enfance, en apparence peu éloignée du trépas, est souvent la première à descendre au tombeau, et le vieillard, quoique tourmenté par toutes les infirmités de l'âge, craint plus de perdre un reste de vie que le jeune homme dont les années ont à peine commencé. A gauche et à l'entrée de la pyramide, un lion couché penche sa tête avec douleur; plus bas, et sur le premier degré, un génie ailé et presque nu s'appuie sur la crinière du lion: une douce mélancolie est empreinte sur son visage céleste, et la puissance de la mort, qui a su paralyser le courage du lion, emblème de la force, semble aller jusqu'à glacer le feu du génie même.

Mais, admirable chef-d'œuvre, comment pou-

voir te décrire? Je dois plutôt faire comme ces poëtes qui, ne pouvant atteindre jusqu'à la tête des Dieux, laissoient tomber leurs couronnes à leurs pieds. Oui, groupe divin, en toi tout est admirable, pensée, sentiment, expression; et tu portes dans l'âme ce sentiment pénible et lugubre de la mort, qui frappe de la même main les rois et les laboureurs!

On voit encore dans la même église des Augustien différens mausolées, mais on n'y retrouve plus Canova. Zauner a exécuté le tombeau de l'empereur Léopold II: ce monument a été érigé en 1792. Le sculpteur a représenté l'empereur dans une attitude noble et calme. Il voit la mort approcher et ne s'en émeut point: la religion seule, en habits de deuil, donne des larmes à son sort, et annonce ainsi ce que le monde devoit attendre d'un empereur couronné par tant de vertus. Ce groupe, en marbre blanc, composé de deux figures, ne manque point de noblesse; on y désireroit seulement plus de sentiment et d'expression.

A côté du tombeau de Léopold, se trouve celui du fameux maréchal Dawn, afin de montrer qu'il n'y a point de différence entre porter la couronne ou la soutenir. Rien n'est plus simple que ce mausolée; mais l'homme auquel il est consacré ne lui donne-t-il pas assez d'intérêt? Les portraits du maréchal, mort en 1764, et de Marie-Thérèse,

y sont réunis. Ainsi ces deux noms, qui appartiennent tous deux à une époque bien glorieuse pour l'Autriche, sont aujourd'hui confondus. Des bas-reliefs également en cuivre rappellent le souvenir des victoires du maréchal Dawn; mais la mort a depuis long-temps anéanti et les vainqueurs et les vaincus. A peu de distance de ces tombeaux, on voit une chapelle consacrée à la mort. Elle renferme les cœurs de tous les membres de la famille impériale. Enchâssés dans des vases précieux, on les expose, à de certaines époques de l'année, au souvenir des fidèles, et on demande des prières pour ceux qui ont commandé à la terre.

Le couvent des capucins, fondé par l'empereur Mathias et par la piété de sa femme, mérite d'attirer les regards de l'étranger. Ce monument n'a été terminé qu'en 1622, par le zèle de l'empereur Ferdinand II. Ce souverain y fit construire avec soin un caveau qu'il destina à la famille impériale. Éclairé par une seule lampe sépulcrale, on n'en approche point sans respect en se voyant entouré de cette longue suite d'empereurs qui tous ont porté le sceptre avec plus ou moins de gloire. Le silence qui règne sous ces voûtes funèbres, et qui n'est interrompu que par le bruit monotone de la goutte d'eau qui tombe, cette humidité des tombeaux qui vous pénètre, tout inspire des idées de tristesse et de recueillement. En lisant

sur ces tombes les pompeuses inscriptions et les titres imposans qui jadis rendoient ces empereurs le respect du monde, on sent tout le contraste qui existe entre notre amour-propre et notre néant.

Au milieu de ces nombreux mausolées, mon guide me fit remarquer ceux où reposoient Léopold Ier, Joseph Ier et Charles IV. Je m'approchai ensuite du tombeau de Marie-Thérèse, qui a voulu, même après sa mort, être peu éloignée d'un époux dont l'unique mérite fut de savoir lui plaire. Le tombeau de Joseph II est plus élevé; il les domine tous, et semble annoncer ainsi l'esprit dominateur du souverain dont il recouvre les dépouilles. On ne peut quitter le couvent sans témoigner sa reconnoissance au frère quêteur qui vous accompagne, et qui n'aime point les ingrats.

L'église que l'on voit sur la place du Hof a été donnée aux jésuites par Ferdinand Ier, et plus tard en 1625 Ferdinand II la destina à la maison professe de cet ordre. Après la destruction des jésuites, la chancellerie de guerre s'établit dans l'ancienne maison professe, tandis que l'église fut rendue au culte, et devint une des paroisses de Vienne. L'architecture de l'église, sans être d'un beau style, a cependant de la noblesse. Il en est de même du fronton, que l'impératrice Éléonore fit bâtir en 1662.

On doit aussi aller visiter l'ancien bâtiment qu'occupoient les templiers, et qui appartient aujourd'hui aux dominicains. L'église du couvent, bâtie en 1605 sous Ferdinand II, n'a rien de remarquable. Cependant on y voit quelques tableaux estimés de Pozzo, de Bachmann et de Bock. On m'en montra aussi quelques autres qui appartenoient à l'ancienne école allemande, et qu'on me dit avoir été peints par Rothier et Spielberger. Denzala a également fait preuve de talent dans les peintures qui ornent la coupole du temple. Le tombeau de Claudia-Félicité, seconde épouse de Léopold, et qui mourut en 1676, s'élève d'une manière majestueuse au milieu de l'église. Quant à l'église de l'université, elle est également peu curieuse. Il en est de même des églises de Sainte-Anne et de Saint-Rupert. A cette dernière, s'attachent cependant de grands souvenirs. Elle est la première église de Vienne où l'on ait célébré le culte du Christ. C'est dans son enceinte que les Avares abjurèrent en 1740 le paganisme, et se firent chrétiens. Tombant presque de vétusté, on la fit reconstruire en grande partie vers 1436. Enfin la dernière des églises de Vienne, qui mérite d'être citée ici, est celle consacrée à Saint-Charles. C'est la plus régulière des églises de Vienne, et peut-être la plus grande. Charles VI la fit bâtir, les vœux qu'il avoit formés pour obtenir la fin de la peste qui

ravageoit la ville de Vienne, ayant été accomplis. Les bas-reliefs qui représentent les ravages affreux que cette peste fit éprouver à cette capitale, sont peu dignes de leur sujet. On y remarque en général un mauvais goût de dessin, et peu de grandiose dans l'exécution. L'église est du reste décorée dans son intérieur par un grand nombre de tableaux. On doit les principaux à Schupen, Gran et Rosmayer, tous artistes allemands. Les peintures qu'on attribue à Ricée et à Pellegrini m'ont paru peu remarquables sous le rapport de l'art.

Le palais impérial ou le Burg se trouve à l'extrémité occidentale de la ville et auprès des remparts. C'est un édifice immense, dont les différentes parties n'ont point une architecture uniforme, ayant été bâti sous plusieurs souverains et à diverses époques. Le bâtiment principal offre deux grandes ailes qui entourent une tour carrée assez régulière et ornée de statues colossales. Ces ailes tiennent d'un côté au château et de l'autre à la chancellerie d'état, en sorte que l'espace qu'elles laissent entre elles, forme une place carrée dont la longueur est d'environ soixante-cinq toises sur une largeur de trente-cinq. L'aile orientale est la plus ancienne de tout ce vaste bâtiment. Construite au commencement du douzième siècle par Léopold III, duc d'Autriche,

elle a été en grande partie brûlée en 1275. Ottocar, roi de Bohême et duc d'Autriche, la fit rebâtir. De nouveau détruite, elle ne fut restaurée que sous le règne d'Albert Ier, fils du grand Rodolphe, et vers la fin du quatorzième siècle. Ferdinand Ier qui y fixa sa résidence depuis 1536 jusqu'en 1552, embellit peu à peu ce bâtiment informe, et le porta au point de splendeur qui convenoit à la demeure d'un grand souverain. Marie-Thérèse l'ayant habité quelque temps, chargea son architecte Paccasi de le rendre plus digne d'elle. Paccasi y fit construire un bel escalier, qu'on appelle aujourd'hui l'escalier des ambassadeurs, et mit dans l'ensemble de l'architecture du palais plus de noblesse et de grandeur. Il rendit enfin l'aile principale aussi magnifique qu'on le pouvoit sans la détruire, et depuis lors elle sert d'habitation aux empereurs d'Autriche.

Le bâtiment du milieu, commencé en 1660 par l'empereur Léopol Ier, est principalement destiné aux cérémonies d'apparat et à tout ce qui demande une grande représentation. Les beaux appartemens sont loin cependant d'offrir ce luxe et cette richesse qu'on voit en France, et leurs ornemens sont plutôt massifs que de bon goût. C'est dans ce bâtiment que Marie-Thérèse a donné ses belles fêtes et a tenu ses cérémonies de cour. L'aile occidentale, construite

vers la fin du dix-septième siècle, a toujours été appelée le pavillon d'Amalie, depuis que cette princesse y a fait sa résidence habituelle.

On voit dans le palais impérial deux chapelles qui sont également fort simples, et qui n'ont rien de ce luxe que l'on reproche ordinairement aux cours. La plus vaste a été bâtie en 1448 par l'empereur Frédéric III, et celui qui a présidé à sa construction n'a pas fait preuve de beaucoup de goût. L'intérieur de ces chapelles n'a du reste rien de remarquable, si ce n'est les tableaux qui décorent le maître-autel, et qu'on assure être de la main du Titien. Je doute beaucoup qu'ils aient une aussi noble origine. Il est plus sûr que la belle croix que l'on voit sur le même maître-autel a été coulée par Donner.

C'est dans le palais qu'on conserve le trésor impérial. Sous Joseph II, ce trésor se composoit de la couronne de Hongrie, de celle de Bohême et du chapeau archiducal d'Autriche. Mais les états de ces provinces ayant réclamé les marques de la dignité souveraine, elles furent portées à Presbourg, à Prague et enfin à Klosterneubourg. Parmi les objets précieux que l'on y voit encore, on distingue le gros diamant appelé le Florentin, qui, après avoir été perdu par Charles le Hardi, duc de Bourgogne, à la bataille de Granson, fut déposé dans le trésor de Florence, et ensuite apporté à Vienne par François Ier, alors grand

duc de Toscane. Ce diamant pèse 139 1/2 karats. A la fin du siècle dernier, on l'estima 1,043,334 florins (2,295,334 f.). On fait également voir un autre brillant extrêmement gros, taillé en forme de bouton, et que François Ier acheta à Francfort en 1764. L'habit de ce même empereur, dont tous les boutons sont en brillans, vaut, assure-t-on, plus de 257,600 florins (566,720 francs). Le trésor renferme encore un nombre infini de vases en or et en pierres précieuses. Parmi ces objets, il en est plusieurs qui sont antiques. On cite surtout un vase en agate, dont le diamètre est d'environ vingt-six pouces. Ce qui n'est pas moins curieux, c'est l'habit de couronnement d'un empereur romain avec sa couronne et son épée. Tous ces détails du costume d'un empereur ont été exécutés sur un habit et une épée qui avoient réellement servi à une cérémonie du couronnement, et que l'on conservoit avec beaucoup de soin à Nuremberg. On doit également se faire montrer la belle pendule dont le landgrave de Hesse fit présent à Marie-Thérèse. A chaque heure du jour, elle montre les portraits de l'empereur, de l'impératrice et du landgrave. Des bas-reliefs, des statues, des bustes et des camées en matière précieuse font encore partie du trésor impérial, et mériteroient d'être décrits avec un détail que le plan de cet ouvrage ne peut comporter.

On cite le manége de Vienne comme un des plus beaux de l'Europe; il est du moins un des plus grands. L'empereur Charles VI l'a fait construire, et l'a réuni au palais impérial. Ficher en a dirigé l'exécution. C'est un vaste bâtiment carré, soutenu par des colonnes d'ordre dorique, et entouré par une belle galerie, supportée par quarante-six pilastres. L'intérieur du manége est décoré par de belles statues; son ensemble est si imposant, que cette salle sert, dans les grandes fêtes, soit de salle de danse, soit de banquet. Cependant l'intérieur du manége est encore bien moins grand que le salon d'Apollon, qui se trouve dans un des faubourgs de Vienne. On estime que ce salon peut contenir plus de dix mille personnes. Je ne sais si cela est bien exact; mais tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu se promener dans cette salle une population immense; et elle étoit loin d'être remplie. Pour jouir du coup d'œil imposant que présente un local aussi vaste, illuminé avec goût, et rempli de danseurs, on a placé à son entrée une grande plate-forme, d'où la vue s'étend jusqu'à l'extrémité. En y arrivant pour la première fois, il est difficile de ne pas être surpris de l'étendue de ce monument et de la foule qu'il peut réunir. Si un pareil café existoit à Paris, je ne sais s'il seroit toujours tranquille; il faut être bien sûr de l'humeur calme et paisible des habitans de

Vienne, pour avoir osé faire bâtir un local capable de réunir plus de dix mille hommes. Tout s'y passe cependant avec ordre; et ceci est encore une preuve de la douceur et de la tranquillité des habitans. Les François, de peu de goût, m'ont paru plus étonnés de l'Apollo saal que de tout ce qu'ils avoient pu voir à Vienne; ils mettoient bien au-dessus des charmes du Prater les plaisirs qu'on goûtoit dans ce lieu de délices.

On doit à Fischer la plupart des monumens qui existent à Vienne. C'est lui qui a donné le plan de la chancellerie d'état qui se trouve en face de l'ancien château. Le conseil y tient ses séances, et tous les papiers relatifs à la chancellerie d'état y ont été déposés depuis long-temps. Les statues colossales que l'on voit des deux côtés du palais sont loin d'être d'une belle exécution. Elles sont lourdes et massives. D'ailleurs leur sujet paroît bien mal choisi, lorsqu'on considère le but du bâtiment près duquel elles sont placées. Dans l'une, on voit Hercule terrassant Antée; l'autre représente Hercule combattant le minotaure. Il est près d'en triompher, et déjà le dédain est sur ses lèvres, et la certitude de la victoire dans l'expression de ses regards.

Le bâtiment destiné aujourd'hui à la chancellerie de guerre a servi autrefois de résidence aux souverains de l'Autriche. Dans le dix-septième siècle on le donna aux jésuites, et plus tard, lors

de la destruction de cet ordre, on y réunit toutes les archives qui ont rapport à la guerre. La reconnoissance a fait placer dans la salle du conseil les bustes des maréchaux Lawdon et Lacy, dont les noms seront long-temps chers à la nation autrichienne. Joseph II se trouve entre ces deux guerriers, et en reçoit un nouveau lustre. Quant aux bâtimens des chancelleries d'Autriche, de Bohême et de Hongrie, ils n'ont rien de remarquable. Ils servent de dépôt aux archives de ces différens pays.

Le Belvedère, bâti par le prince Eugène, est un des plus beaux bâtimens de la capitale de l'Autriche. Situé sur une colline assez élevée, on y jouit d'une vue très-étendue. On le distingue en haut et bas belvedère. Le premier se trouve à l'extrémité du faubourg Rennweg. La façade du bâtiment principal est belle sans être d'une architecture bien remarquable. Un double escalier conduit à un péristyle assez noble, que soutiennent des colonnes d'ordre corinthien. De ce péristyle on entre dans une belle salle toute revêtue en marbre, et qui sépare les deux ailes du bâtiment. Le jardin, dessiné avec une sorte de recherche, conduit au bas belvedère. Depuis un certain nombre d'années on a réuni dans ce palais une très-belle collection de tableaux des grands maîtres. Cette collection est fort riche en tableaux de l'ancienne école allemande. Je crois

cependant que le muséum de Munich ne le cède pas à celui de Vienne sous ce rapport.

La cour de Vienne doit à l'empereur Charles VI d'immenses écuries où elle peut réunir une très-grande quantité de chevaux. On porte la longueur de ces écuries à six cents pieds, et le nombre des chevaux qu'elles peuvent contenir à plus de quatre cents. Ce bel édifice a beaucoup souffert dans le dernier siége de Vienne.

La capitale de l'Autriche étant le séjour habituel d'un grand nombre de seigneurs dont les richesses sont immenses, réunit aussi plusieurs palais d'une grande magnificence. On cite surtout ceux du duc de Saxe-Teschen, du prince de Lichstenstein, et enfin celui du prince de Schwarzenberg, que l'on voit dans un des faubourgs de cette capitale. L'intérieur du palais du duc de Saxe-Teschen est décoré avec autant de goût que d'élégance. Les parquets, surtout, frappent le voyageur françois, peu accoutumé à voir mettre autant de délicatesse et de recherche dans cette espèce d'ameublement. Les lustres, en cristaux de Bohême, peuvent rivaliser avec ce que nos fabriques produisent de plus beau. Le palais du prince de Lichstenstein est peut-être meublé avec plus d'élégance. On y montre avec complaisance aux étrangers la grande galerie toute en stuc; elle est très-remarquable sous le rapport du fini et de la délicatesse du travail. Le salon de compagnie

et le boudoir à la turque frappèrent mes regards, et m'étonnèrent par l'élégance des ameublemens. De beaux parquets, des lustres magnifiques et quelques meubles de l'Orient décorent sans trop de luxe l'intérieur des appartemens, et se font tous remarquer par un bon goût de dessin. La bibliothèque du prince réunit un grand nombre de livres précieux. Le local où elle se trouve est fort beau. C'est une vaste salle d'une longueur de soixante-quatorze pieds sur une largeur de trente-six, décorée dans toute son étendue par de belles colonnes corinthiennes. A la vérité ces colonnes sont un peu écrasées, et d'un module un peu trop court. La petite salle de spectacle du prince, sans être d'une architecture bien imposante, plaît cependant par l'élégance de ses proportions.

Les bâtimens où l'on a placé la bibliothèque impériale tiennent au palais même de l'empereur. Ils occupent tout un côté de la place de Joseph II. Commencé sous l'empereur Charles VI, ce bâtiment a été ensuite terminé en 1726 par Fischer. Il offre deux entrées, l'une correspond au palais, et l'autre sur le côté gauche de la place Joseph. Cette dernière est la seule qui soit abandonnée au public. L'escalier qui conduit à l'étage supérieur, où se trouvent les livres, est orné d'une infinité d'antiquités romaines. Un des objets les plus précieux de ces antiquités est un sarcophage en marbre de Paros, qui repré-

sente le combat de Thésée contre les Amazones. Le comte Fugger a rapporté ce sarcophage d'Éphèse, et, par une générosité assez rare aujourd'hui, il en a fait cadeau à cet établissement. La salle où se trouve labibliothèque sembleroit, au premier aspect, être plutôt destinée à servir de temple aux muses que de dépôt à des livres ou à des manuscrits. Sa longueur n'est pas moindre de deux cent soixante pieds, tandis que sa largeur ne s'étend pas au-delà de cinquante. Cette salle représente un parallélogramme très-allongé, au centre duquel s'élève une coupole ovale, soutenue par huit colonnes d'ordre corinthien. Au milieu de cette coupole se trouve la statue de Charles VI, de cet empereur auquel Vienne doit un grand nombre de ses plus beaux établissemens. Dans une attitude noble et fière, il semble commander aux souverains qui l'entourent, et être ainsi le roi des rois. Tous les princes dont on a placé les statues au milieu de la bibliothèque, appartiennent à l'illustre maison de Hapsbourg, qui a produit tant de grands souverains. L'or, le marbre et les tableaux n'ont pas été épargnés pour donner de la magnificence à un lieu destiné à réunir les productions du génie comme les écarts de la sottise.

Je ne sais si je me trompe, mais toute cette magnificence paroît ici bien déplacée. On désire plus de modestie et de simplicité dans un lieu qui

rassemble les écrits de ces hommes qui, ne s'étant pas laissé séduire par un éclat trompeur, cherchèrent dans le calme de la retraite à perfectionner leur intelligence et à être utiles non-seulement à leur siècle, mais encore aux races futures. Les Pensées de Pascal ou les Méditations d'A-Kempis sont en effet déplacées au milieu des lambris dorés et de toute la recherche du luxe le plus raffiné. Par une idée plus heureuse, Daniel Gran a représenté sur la coupole de la bibliothèque toutes les sciences unies par une même pensée, marchant ainsi vers cette perfection qu'il leur est permis d'atteindre.

La collection qui compose aujourd'hui la bibliothèque impériale a été commencée en 1498 par les empereurs Maximilien, Rodolphe II et Ferdinand III. Successivement, Léopold Ier, Charles VI, Marie-Thérèse, dont le nom se trouve toujours lorsqu'il s'agit d'idées utiles, et enfin Joseph II l'ont augmentée considérablement, et y ont réuni la bibliothèque qu'avoit formée le prince Eugène. Telle qu'elle se trouve aujourd'hui, elle est composée d'environ trois cent mille volumes, parmi lesquels on compte un très-grand nombre d'anciennes éditions. Une salle particulière est uniquement destinée aux éditions qui datent de 1457 à 1500. Cette même collection, infiniment précieuse, renferme encore plusieurs éditions stéréotypes. En entrant dans

nos grandes bibliothèques, il est bien difficile de ne point se sentir écrasé par l'immense quantité de livres que l'envie d'écrire ou d'être utile a fait produire. En voyant cette foule immense d'ouvrages, on peut bien s'étonner que tout ne soit pas dit, et que nous trouvions encore des moyens d'émouvoir et d'intéresser. On sent bien que je n'ai point la prétention de décrire les ouvrages remarquables qui existent dans la bibliothèque de Vienne; je me contenterai de dire un mot de ceux que l'on m'a désignés comme les plus curieux.

On me montra d'abord un petit Traité imprimé avec le bois en 1440, et dont le titre est *Ars memorabilis super Evangelium.* On me le dit fort rare, ainsi que le *Catholicon,* publié par Schœffer en 1460, et enfin la fameuse *Bible* de Gottemberg, imprimée en lettres monacales et sans date. La *Bible* dite *Mazzarine,* et qui date de 1455, y est conservée avec autant de soin qu'un *Tite-Live* qu'Oldarius Gallius fit paroître à Rome en 1467. Ce dernier est en caractères italiques. On me fit également remarquer l'*Histoire naturelle* de Pline, imprimée à Venise en 1472, sur parchemin, par Nicolas Jenson, françois d'origine; et enfin le premier *Psautier* que Furst ait imprimé avec des caractères mobiles. L'exemplaire que possède la bibliothèque est en vélin, et porte la date de 1457 et la suscription de Mayence. Les bibliographes regardent comme très-rare l'édition de

l'*Histoire de la chevalerie*, de Lancelot, que Berard fit paroître en 1494 avec de belles gravures, et l'exemplaire que possède cette collection a encore un mérite de plus. Il est en parchemin, de même qu'une édition d'*Apulée*, publiée à Rome en 1469. Un *Virgile* de 1471, imprimé en majuscules, attira ensuite mon attention, ainsi qu'une jolie édition des *Dialogues de Lucien*, qu'un Vénitien avoit fait paroître en 1494. Des gravures faites avec soin et des vignettes charmantes rendent cette édition très-précieuse.

Ceux qui aiment à connoître la manière d'écrire des hommes célèbres, n'oublieront certainement pas de se faire montrer une *Bible* latine, imprimée à Leipsick en 1544, et qui servoit habituellement à Luther. Elle est toute chargée de notes; sous ce rapport elle est bien plus curieuse que la superbe *Bible* allemande de Charles Wenzel. Le premier volume de cette bible a été orné de miniatures charmantes, d'après les ordres de Frédéric IV. L'une d'entre elles rappelle les traits de la jeune fille qui fit évader Wenzel de prison. Cette bibliothèque possède également un grand nombre de livres où l'on a mis tout le luxe de la typographie. On me montra un exemplaire des *Tragédies* d'Eschyle, imprimé à Glascow en 1795, ainsi qu'une magnifique édition sur parchemin des *Poésies* de Jean Petter, et enfin le poëme de Léonora, également sur parchemin.

Lambeck et Kollar nous ont fait connoître la plupart des manuscrits curieux que possède la bibliothèque de Vienne : on en évalue le nombre à douze mille. Il en existe de fort précieux sur papyrus. L'un de ces manuscrits a été reconnu par Mabillon pour être le contrat d'achat qu'un citoyen de Ravenne avoit fait d'un champ. On n'a point encore déchiffré le second. Les manuscrits qui renferment divers écrits originaux des Mexicains, et sur lesquels on voit une infinité de figures symboliques, mériteroient d'être expliqués. Robertson en a décrit plusieurs du même genre dans son *Histoire d'Amérique*. Au milieu de ces manuscrits on conserve une infinité de livres de prières, sur lesquels les peintres ont exercé tout leur talent, à une époque où il étoit de mode de porter à l'église des livres enrichis d'élégantes miniatures. Quelques-unes de ces miniatures se distinguent par la délicatesse et le fini des détails, tandis que d'autres annoncent un goût bizarre et même souvent barbare. Du reste, dans un lieu où il y a tant de choses à voir, on ne doit pas oublier de se faire montrer un almanach très-curieux, fait à Gratz en 1710, et gravé sur pierre, ainsi que la carte choréographique du royaume de Wurtemberg, dressée en 1703, et exécutée en relief sur la pierre.

Après ces deux curiosités, on m'en montra d'autres non moins intéressantes. Ainsi on mit

devant mes yeux un manuscrit mexicain, écrit sur de la peau humaine, un *Tite-Live* du cinquième siècle, un manuscrit chinois, et enfin un fragment des *Évangiles* de *Saint Marc* et de *Saint Luc* en lettres d'or et d'argent. Mon guide me montra ensuite les lettres originales de l'empereur Rodolphe Ier. Il ne suffit pas d'être roi pour que de pareilles lettres aient quelque intérêt; mais il faut être un Henri pour y rattacher de si doux et de si beaux souvenirs. Je trouvai plus curieux un très-bel *Alcoran* manuscrit, qu'on me dit avoir été trouvé dans le camp des Turcs après la bataille de Kahlenberg, le 12 septembre 1683. Un manuscrit de Dioscoride, du huitième siècle, et qui offre un grand nombre de plantes figurées en couleurs, ne me parut pas moins intéressant que l'original du concile provincial tenu à Vienne en 1267. Mais j'abandonnai bien vite tous ces manuscrits pour parcourir celui de la *Jérusalem délivrée*, écrit de la propre main du Tasse. Il me sembloit y voir des traces encore plus frappantes de son génie; du moins étois-je heureux de contempler et de toucher ce monument d'un génie immortel. Dans l'irrégularité de l'écriture je croyois apercevoir toutes les nuances de ces affections qui passoient dans cette âme brûlante, et qu'il a su si bien faire partager à ceux qui le lisent. Je m'arra-

chai avec peine de ces restes d'un grand homme. Pour m'en éloigner, mon guide m'assura à plusieurs reprises que la bibliothèque ne possédoit rien d'aussi précieux que le sénatus-consulte sur les bacchanales, donné l'an 186 avant J.-C. ou l'an de Rome 567. Hélas qu'il apprécioit peu les écrits du génie! Ce sénatus-consulte, tracé sur le bronze, a été découvert en Calabre chez le prince Cigala. C'est le même dont parle Tite-Live dans le neuvième livre de sa quatrième décade.

On me fit voir dans la salle des manuscrits le buste de Furst, que les Allemands regardent comme l'inventeur de l'imprimerie. J'admirai la belle horloge que l'on doit à Charles Neftsfell, tourneur de Wurtzbourg. Cette machine est d'autant plus étonnante, que celui qui l'a exécutée n'avoit aucune sorte d'instruction. François Ier, l'époux de Marie-Thérèse, l'acheta en 1754. Elle donne une idée parfaite des mouvemens des planètes, et avec d'autant plus d'exactitude qu'un rouage particulier les met toutes en mouvement. Neftsfell a suivi dans la construction de sa machine le système de Copernic. La bibliothèque renferme encore une très-belle collection de gravures et de cartes géographiques. Elle possède un superbe exemplaire de l'*Atlas* de Blaeu, en trente volumes, qu'elle a acheté 30,000 florins (67,500 francs),

des successeurs du prince Eugène. Les gravures composent 737 volumes, et sont évaluées au nombre de 26,000.

Les autres bibliothèques publiques de Vienne sont beaucoup moins considérables. Celle que Joseph II a donnée à l'université réunit plus de 90,000 volumes. La bibliothèque particulière de l'empereur François Ier est fort riche en livres d'histoire naturelle. On cite celles du duc de Saxe-Teschen et du prince de Lichstenstein, comme précieuses pour les auteurs classiques. Il en est de même des bibliothèques du prince Esterhazy et du chancelier Teleky. On voit également de beaux livres et des collections de gravures fort précieuses chez les comtes Harwach, Appongi et Fries. La collection de livres du baron Prandau est très-curieuse, à cause du soin qu'on a mis à y réunir à peu près tout ce qui a été écrit sur l'histoire.

On a également placé dans le palais impérial le cabinet des antiques, ainsi que celui des médailles. Le cabinet des pierres gravées et des médailles antiques renferme des objets infiniment précieux. On cite comme une des choses les plus rares qui y existent, un superbe camée représentant l'apothéose d'Auguste. Ce beau camée a été apporté de l'Orient par les chevaliers de Jérusalem. On me fit également remarquer une très-belle sardoine où Auguste se trouve avec

Livie et Germanicus. Du reste, les objets les plus remarquables de cette collection ont été très-bien décrits dans un ouvrage publié à Vienne en 1788, sous le titre de Choix des pierres gravées du cabinet impérial de Vienne. Outre les camées, cette collection réunit un grand nombre de vases grecs, dont plusieurs sont aussi remarquables sous le rapport de la conservation que sous ceux de la beauté et de la richesse du travail. On y voit encore tous les dessins que Tischbein avoit faits à Naples des plus beaux vases et des antiquités les plus remarquables qui s'y trouvent. Les vingt-deux vases en or trouvés dans le Bannat en 1799, et qu'on juge, d'après les caractères et les figures qui y ont été tracés, avoir été fabriqués à Bizance dans le sixième siècle, sont également fort curieux. Depuis peu, on a enrichi la collection des médailles antiques. On l'a augmentée des collections de divers amateurs, parmi lesquels on cite surtout les comte Granelli, Arrosti et le prince de Lorraine. On y a réuni également les cabinets qu'on voyoit autrefois au château d'Ambras en Tyrol, ainsi qu'à Windhay. Enfin cette collection s'est accrue de toutes les médailles que le baron de Herbert avoit achetées à Constantinople. Le nombre de ces médailles a été évalué à environ trente mille. L'abbé Eckel en a décrit les plus intéressantes.

Les empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II, et Rhodolphe II, avoient commencé à réunir des collections des monnoies modernes; mais François Ier est vraiment le créateur de celle de Vienne. Cette collection possède un très-grand nombre de monnoies du temps de Charlemagne, et renferme plus de trente mille pièces, soit en or, soit en argent. La plupart de ces monnoies ont été gravées avec soin dans un ouvrage particulier, dont l'empereur fait des cadeaux aux différentes cours étrangères, ainsi qu'aux ministres. On a réuni également auprès de ce cabinet une collection de livres anciens et modernes qui ont rapport à la numismatique ou à la science de l'antiquité. Cette collection est devenue très-précieuse, à cause des recherches que l'on a faites pour la rendre la plus complète possible.

Le cabinet d'histoire naturelle de Vienne est extrêmement riche en minéraux, surtout en minéraux de l'Autriche; et l'on sait combien cet empire réunit de mines différentes. Les animaux y sont, au contraire, peu nombreux : parmi les espèces les plus rares, on peut surtout remarquer les *Simia satyrus* et *ferox*. L'*Echidne hystrix* et *fetusa* sont également dans fort peu de cabinets, ainsi que l'*Hyrax syriacus*, le *Capra ibex*, et enfin le *Moschus ceverianus*. On voit aussi dans ce cabinet une belle suite de poissons de

l'Adriatique, et une collection immense de vers intestinaux, formée, avec des soins et une patience infinis, par MM. Schreibers et Bremser. Parmi les substances minérales, plus précieuses sous le rapport de leur valeur que sous celui de la science, on cite surtout une fameuse opale, du poids de dix-sept onces. C'est la plus grosse que l'on connoisse. On y remarque encore une belle suite de mosaïques, de marbres et d'aérolithes. Les imitations en cire des fruits, des fleurs et des plantes même, ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'exactitude et du fini des détails. J'en dirai autant des champignons en cire, que l'on doit au talent de plusieurs artistes de Vienne.

On estime que la galerie des tableaux qui existe dans le Belvedère, en réunit plus de quatorze cents des quatre principales écoles. Ces tableaux sont distribués dans différentes salles, toutes éclairées par côté : ce qui nuit beaucoup à leur effet. Cette galerie doit la plupart de ses richesses à Joseph II, dont la grande ambition étoit d'inspirer le goût des beaux-arts à des peuples qui en paroissent peu susceptibles. Du moins ne voit-on pas que la vue des chefs-d'œuvre qu'on y a réunis ait encore formé un seul grand artiste. A son retour en Autriche, Joseph, riche de toutes les acquisitions qu'il avoit faites dans ses voyages, ordonna à Michel de Bâle de lui mettre en ordre ses collections,

et de distribuer ses tableaux par école. Michel entreprit ce travail en 1778 et le termina en 1781; dès lors il en publia le catalogue, et fit ainsi connoître les richesses du Muséum de Vienne. Dans la suite, l'empereur Joseph ayant aboli un grand nombre de couvens, en fit retirer tous les tableaux précieux qui pouvoient s'y trouver, et les fit placer dans la galerie du Belvedère. Aussi le directeur Rosa fut-il alors obligé de faire un grand nombre de changemens dans la disposition générale de la galerie, afin que tous les tableaux pussent y être placés. De pareils changemens ont également eu lieu dans la suite, et ils ont tous été avantageux sous le directeur actuel M. Fugger, qui joint à l'avantage d'apprécier les arts celui de les cultiver lui-même avec distinction.

Aujourd'hui les seuls tableaux de l'école italienne que renferme ce musée s'élèvent à plus de trois cents. Ce musée en possède plusieurs du Titien, de Paul Véronèse, du Corrége et des deux Carrache. Quoique les Raphaël, les Léonard de Vinci soient bien plus rares, on y en voit cependant quelques-uns. Il en est de même des tableaux de Michel-Ange et de Jules Romain. Quant au nombre des tableaux de l'école flamande, on ne l'estime pas au-delà de deux cents. Les plus beaux ont été peints par Rubens, Wandyck et Verhagen. Enfin on y a réuni près de

quatre cents tableaux de l'ancienne et de la moderne école allemande. Parmi les maîtres les plus illustres, on doit citer au premier rang Albert Durer et le fameux Holbein. Les tableaux de Dietrich de Prague, de Nicolas Wurmser et de Michel Wohlgemulh, se font remarquer par de la naïveté, et souvent par un coloris d'une grande vérité. Les tableaux de Lucas de Cronach, élève chéri d'Albert Durer, rappellent quelquefois le talent de ce grand artiste, qui, comme Michel-Ange, fut à la fois graveur, peintre et sculpteur. On montre avec empressement aux étrangers une assez belle tête, qu'on dit avoir été peinte en 1297 par Mutina. Si cela étoit, ce seroit certainement la plus ancienne peinture à l'huile qui existe; mais nous sommes loin d'être certain que cette date soit exacte. A la vérité, on retrouve dans ce tableau ce fini et ce précieux, ainsi que le goût de dessin qui caractérisent les productions de la plus ancienne école allemande. Du reste, à l'exception d'Albert Durer, aucun peintre allemand ne paroît s'être élevé jusqu'au beau idéal, et encore, dans les meilleurs tableaux de ce maître, on retrouve toujours de la bizarrerie et une infinité de détails qui nuisent à l'effet de l'ensemble. On pourroit dire, avec quelque vérité, que les Allemands ne savent pas plus exécuter un tableau avec une certaine perfection, que faire un livre. Ces peuples sont, en effet, restés plus

supérieurs dans la théorie des beaux-arts que dans leur pratique. Le ciel brumeux du nord, si peu favorable à tout ce qui est du ressort des yeux, n'y a-t-il point influé, en disposant l'esprit plutôt à réfléchir et à méditer, qu'à exécuter et à entreprendre? Il ne faut pas croire pour cela que les Allemands ne sont point susceptibles d'apprécier et même de juger avec beaucoup de justesse des beaux-arts. Pour y parvenir, ils doivent seulement perdre leurs habitudes et aller chercher des inspirations sous un autre ciel, et au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ainsi s'est formé Winkelman, dont l'influence a été si grande sur les arts d'imitation. En effet cet habile écrivain parut à une époque où les beaux-arts étoient tombés dans une singulière décadence, et où le goût avoit dégénéré en affectation. Il ne fallut pas moins que son génie pour montrer combien cette route étoit fausse, et pour ramener les artistes à l'étude des monumens antiques, où ils devoient puiser les sources du beau. Winkelman, égaré cependant par l'enthousiasme qu'avoit produit en lui la vue des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, conseilla, peut-être à tort, aux jeunes peintres de transporter dans leurs tableaux des beautés dont la sculpture peut seule s'emparer avec succès. Si les peintres doivent méditer, et méditer long-temps, sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité que nous ne connois-

sons que par la sculpture, ils doivent aussi ne pas négliger ces inspirations puissantes que produit presque toujours la vue des beautés de la nature.

Mengs a évité dans ses écrits le seul reproche qu'on puisse faire à Winkelman. En proposant aux peintres le Corrége pour modèle, il a cherché à leur faire sentir que, tout en imitant les anciens, ils devoient aussi ne pas négliger la magie du coloris. Goethe a poussé peut-être trop loin ses réflexions à cet égard; mais il y a toujours tant de grâce dans ses écrits, qu'on ne peut s'empêcher d'y applaudir, lorsque même on ne partage pas ses opinions.

Le musée de Vienne possède encore un assez grand nombre de tableaux de l'ancienne école des Pays-Bas : leur nombre est même évalué à environ quatre cents, parmi lesquels on distingue plusieurs beaux tableaux de Wandyck, de Breughel, de Walckenbourg et de Winkenboom. Quant aux tableaux de l'école françoise, ils n'y sont pas en très-grande quantité. Quelques Poussin et quelques Vernet sont presque les seuls qu'on y observe. On montre avec empressement aux étrangers les beaux portraits en mosaïque, des empereurs Joseph II et de Léopold II, que Clément XIV avoit envoyés en 1773 à Marie-Thérèse. Ces mosaïques sont sorties des ateliers de Regoli, un des premiers artistes que Rome ait présentés dans ce genre.

Vienne offre encore plusieurs collections de tableaux : celle du prince de Lichstenstein est une des plus intéressantes. Elle renferme plus de sept cents tableaux, parmi lesquels il y en a quelques-uns de Raphaël, du Guide, de Léonard de Vinci et de Jules Romain. On y voit également plusieurs œuvres de l'école allemande et flamande. On cite surtout plusieurs Holbein et Albert Durer, ainsi que divers tableaux de Rubens et de son élève chéri Wandyck. Ce musée réunit encore plusieurs morceaux de sculpture et un grand nombre de vases en bronze ou en agate. Du reste, les curieux ont jugé cette collection assez digne d'intéresser les amateurs, pour en faire une description détaillée. Cette description a été publiée à Vienne en 1780, et depuis lors le prince de Lichstenstein l'a considérablement augmentée.

Le duc de Saxe-Teschen s'est attaché à former une collection de gravures aussi complète que possible ; ses soins continuels l'ont rendue très-précieuse. Cette collection réunit aujourd'hui plus de cent mille gravures différentes, qui sont arrangées et classées environ dans cinq cents volumes. En la classant, on a suivi l'ordre chronologique, et l'on a distribué les productions des divers artistes en neuf écoles différentes. On voit également dans le musée du duc de

Saxe-Teschen un assez grand nombre de dessins que l'on a réunis dans cent cinquante volumes. On estime que le nombre de ces dessins s'élève aujourd'hui à plus de cinq mille, parmi lesquels il y en a de fort intéressans de Dietrich et d'Albert Durer.

Après ces principales collections, on peut encore citer les galeries de tableaux du prince Kaunitz, du comte Fries et de Schœnboen. La collection de gravures du prince de Paar, et surtout celle qu'a formée le comte de Harriach, jouissent à Vienne d'une assez grande renommée. Elles sont surtout fort nombreuses en caricatures. Le voyageur, qui désire connoître tout ce que Vienne renferme de curieux, doit également se faire montrer la belle galerie du conseiller de Birkenstein, ainsi que le choix de gravures qu'a réunies le banquier van der Mull. On y remarque une belle suite de tout ce que Bartholozzi a produit de meilleur.

Les amateurs des arts ont fondé à Vienne une galerie destinée à réunir une copie de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, en statues, en vases, ou enfin en candélabres; lorsqu'il leur est possible de se procurer des originaux, soit modernes, soit antiques, ils le font également: c'est ainsi qu'ils se sont procuré une belle statue équestre, qu'on assure avoir été consacrée au consul romain Balbus. Ils ont de même placé dans leur

galerie la statue du feld-maréchal Lacy, et, par un usage qu'il est assez difficile d'approuver, ce maréchal y est représenté en costume romain. Cette statue pourra bien, comme tant d'autres, embarrasser à l'avenir les antiquaires qui voudroient en donner l'explication. On peut encore moins applaudir à l'idée qui a porté quelques amateurs de Vienne à chercher une composition qui pût donner aux statues la couleur de la chair. C'est vraiment dégrader l'art que d'employer de pareils moyens, et ils sont indignes de ceux qui ont quelque sentiment et un goût tant soit peu délicat.

Parmi les monumens de l'Autriche consacrés à l'instruction publique, on doit remarquer celui de l'université, qui a été bâti, en 1237, par l'empereur Frédéric II. Pour se conformer aux usages de leur siècle, les ducs Rodolphe IV et Albert firent confirmer cette fondation par des bulles des papes Urbain V et Urbain VI. Dans la suite, et en 1662, l'empereur Ferdinand II confia l'éducation de la jeunesse aux jésuites, et leur céda tous les bâtimens qui appartenoient à l'ancienne université. Mais, en 1752, Marie-Thérèse cédant aux demandes de van Swieten, résolut de faciliter dans ses états l'étude de la médecine. Non-seulement elle accorda à van Swieten les bâtimens de l'université, mais elle lui donna en outre des sommes consi-

dérables, afin qu'il pût faire construire un édifice assez vaste pour réunir tout ce qui pourroit faciliter ses vues. Van Swieten ne perdit point de temps, et l'édifice immense qu'il fit commencer en 1753 fut totalement fini en 1755; l'ouverture solennelle eut lieu la même année, et les cours commencèrent à la même époque. Dans la suite, Joseph II y ajouta un cabinet d'anatomie avec un fort bel amphithéâtre; il y réunit les plus belles préparations anatomiques que l'on connût alors, et acheta une partie du cabinet de Ruysch. Successivement ce cabinet s'enrichit des préparations d'Albin, de Liebeckühn, ainsi que de celles que firent certains professeurs de l'université, parmi lesquels on doit distinguer principalement Bart et Proschaska.

Marie-Thérèse, qui jugeoit les hommes en femme d'un esprit supérieur, sentit tout le mérite de van Swieten, et, pour l'honorer, lui rendit un hommage jusqu'alors inconnu dans un pays où la naissance étoit à peu près tout. Elle fit placer elle-même, en 1769, le buste de van Swieten dans la grande salle de l'université, et l'inauguration eut lieu avec une pompe digne de celle qui en avoit eu l'idée. Marie-Thérèse ordonna qu'à l'avenir les professeurs pourroient avoir leurs bustes à l'université, lorsque les élèves voudroient leur rendre cet hommage, soit par reconnoissance, soit à cause des services

qu'ils auroient pu rendre aux sciences. Ainsi, il est bien plus honorable pour un professeur de Vienne d'avoir son buste dans l'école où il est attaché, que dans certaines universités de France, où cet hommage est moins rendu au talent qu'à la place qu'on occupe. Dans le local de l'université se trouve l'observatoire, dont la position est, du reste, peu favorable aux observations astronomiques. Placé presqu'au centre de la ville, et dominé dans plusieurs directions, il y est impossible d'observer tous les points du ciel; d'ailleurs, on n'a point encore donné de bons instrumens à cet observatoire, et ceux qui y existent peuvent à peine servir. Cependant MM. Burg et Trisnecker ont triomphé de tous ces obstacles, et leurs travaux sont si connus, que les signaler c'est assez en faire l'éloge.

Ce fut également d'après les conseils de van Swieten que Marie-Thérèse accorda, en 1758, un fort beau local à l'université, pour y établir un jardin botanique. On voit ce jardin auprès du Belvedère, dans le faubourg Rennweg. Le directeur actuel, M. de Jacquin le fils, lui a donné un nouveau lustre, et l'a rendu très-utile pour l'instruction des élèves. Il a divisé ce jardin en trois parties : l'une est consacrée aux arbres et aux arbustes, l'autre aux plantes médicinales, et la dernière, enfin, aux différens systèmes. On y a fait construire plusieurs serres et quelques

couches hollandoises pour les plantes grasses. Les deux jardiniers qui dirigent cet établissement sont des savans distingués. A peu de distance de ce jardin, et dans l'intérieur du Belvedère, on en a fondé un, uniquement destiné à réunir les plantes qui croissent dans l'intérieur de l'Autriche. M. Host, qui en a la direction, est chargé de parcourir toutes les provinces de cet empire, afin de rassembler le plus grand nombre des plantes qui y croissent. Il a publié les nombreuses observations qu'il a eu occasion de faire dans ses voyages, dans un petit écrit intitulé : *Synopsis plantarum in Austria sponte crescentium.* Cet ouvrage a paru à Vienne en 1797 ; depuis lors, M. Host a réuni dans ce jardin un très-grand nombre de graminées, et la plupart des saules de l'Europe, dont il veut donner une monographie. Ces deux collections, peut-être uniques dans leur genre, sont faites pour intéresser les botanistes; l'une d'elles a un but d'utilité qui la rend déjà fort précieuse.

Si Vienne doit à Marie-Thérèse l'excellente école de médecine qui s'y est formée, elle n'a pas moins d'obligation sous ce rapport à Joseph II, qui a fondé l'école de chirurgie. Cette école, qui conserve le nom de son fondateur, et qu'on désigne à Vienne sous le nom d'académie Joséphine, a formé d'excellens élèves depuis l'époque de sa création. Bambilla, chirurgien de

Joseph II, ayant senti toute l'imperfection qui existoit en Autriche dans la chirurgie militaire, et le besoin urgent que l'armée avoit de chirurgiens habiles, conçut le projet d'établir à Vienne une école semblable à celle de Berlin. Afin de parvenir plus sûrement à son but, il proposa à Joseph II d'envoyer cinq chirurgiens instruits dans les diverses parties de l'Europe, pour qu'ils pussent se former dans l'art d'enseigner, et en même temps qu'ils pussent connoître parfaitement l'état de la science. A leur retour, ces chirurgiens furent nommés professeurs dans le nouvel établissement, et contribuèrent beaucoup à sa splendeur.

Joseph II ne se contenta pas de faire élever un beau bâtiment pour y réunir l'académie de chirurgie, il lui accorda de nombreux priviléges. Cette académie eut le droit d'accorder le titre de docteur, et de permettre ainsi l'exercice public de la médecine. Elle représenta donc à la fois et une académie médico-chirurgicale et une école de médecine; on en confia la direction à un conseil suprême de guerre. Ainsi, cette académie fut régie par un directeur, qui avoit sous ses ordres dix professeurs, deux membres correspondans résidant à Vienne, un inspecteur de la chancellerie et un bibliothécaire. Le cours d'instruction comprend deux années; après ces deux années, l'élève subit un dernier examen, et, si on l'en

juge digne, on lui accorde le titre de docteur en chirurgie. Lorsqu'il a reçu son brevet de docteur, on le fait passer ordinairement dans un régiment : du reste, cette académie réunit tous les moyens qui peuvent faciliter l'instruction, comme une belle bibliothèque, un jardin des plantes, et un cabinet d'histoire naturelle. On a placé dans la bibliothèque le buste de Joseph II, et, en voulant honorer sa mémoire, les professeurs n'ont pas été heureux dans la manière. On lit au-dessous du buste cette inscription d'un bien mauvais goût : *Josephus ubique secundus, hic verò primus*. L'amphithéâtre d'anatomie est un des plus beaux qui existent ; pour lui donner plus d'intérêt, on a réuni dans les salles du bâtiment une collection intéressante de pièces anatomiques et pathologiques. La collection des pièces anatomiques, faites en cire, et préparées à Florence par Sullini sous la direction de Mascagni, est aussi remarquable sous le rapport de la beauté des pièces qui la composent, que sous celui du nombre. Enfin, pour donner aux élèves tous les moyens de compléter leur instruction, on a placé auprès de l'académie Joséphine un hôpital militaire qui peut contenir jusqu'à douze cents malades.

Le grand nombre de relations que l'Autriche entretient journellement avec la Turquie, a engagé cette puissance à fonder une académie où

les langues de l'Orient fussent cultivées. Cet établissement doit sa création à Marie-Thérèse, qui y fut engagée par l'habile prince Kaunitz. Dans le principe, cette académie a été destinée à former douze jeunes gens dans la connoissance des langues orientales, et même à apprendre la plupart de celles qu'on parle en Europe. Une fois que ces jeunes gens avoient terminé leurs études, on les envoyoit auprès de l'ambassadeur d'Autriche, à Constantinople, afin de leur faire acquérir de la facilité par un usage journalier. Une fois qu'ils avoient pris cette facilité, on les plaçoit auprès de l'ambassade, ou auprès de la chancellerie d'état; certains étoient employés comme vice-consuls dans les échelles du Levant, ou bien comme agens du gouvernement dans les provinces frontières. Quant à l'académie orientale elle-même, elle se trouvoit sous la direction de la chancellerie d'état, et on lui avoit donné une belle collection de manuscrits orientaux.

Cet établissement a, du reste, fourni un grand nombre d'hommes très-distingués par leurs connoissances littéraires. De son sein est sorti Thugut, d'abord envoyé dans la Bukowine, et auquel on confia ensuite plusieurs missions importantes; il se distingua tellement dans les missions qui lui furent données, qu'on le nomma ambassadeur à Naples, et puis enfin ministre des relations extérieures à Vienne: le comte de Cobentzel lui suc-

céda. Ainsi, les noms de Thugut, de Revizky et de Jenisch, tous trois élèves de l'académie orientale, figurent avec honneur dans les annales de l'Autriche, et se rattachent à celui du plus grand orientaliste de cette monarchie. M. de Busbech, qui fut ambassadeur à Constantinople depuis 1555 jusqu'à 1562, recueillit en Orient une foule de médailles et de manuscrits précieux qui devinrent le fondement de la riche collection que Vienne possède en ce genre. Mais ces richesses littéraires seroient restées long-temps dans l'oubli, si les orientalistes de Vienne n'avoient cherché à les faire connoître. Ainsi, M. Hammer fonda, en 1809, une société de savans dont l'unique soin devoit être de publier ce que cette collection pouvoit avoir d'intéressant.

Cette société s'adjoignit les savans les plus distingués; on vit dans son sein Alexandides, traducteur d'*Albufeda* en grec moderne; Chabert, auteur d'une biographie des poëtes turcs; et Dombay, auquel nous devons non-seulement une histoire des rois de Mauritanie, mais encore une grammaire persanne. Ganz, célèbre par ses aperçus sur les sciences de l'Orient et ses traductions, se trouvoit également dans cette société, où brilloit aussi Frédéric Schlegel, si connu par ses nombreux écrits, et par ses beaux travaux sur la littérature des Indiens.

Dans tous les établissemens de Vienne qui an-

noncent des vues généreuses, on retrouve toujours les noms de Marie-Thérèse ou de Joseph II. Ainsi, la noblesse de l'Autriche doit à cette grande souveraine les maisons d'éducation qui lui sont destinées. Marie-Thérèse fut aidée dans cet utile dessein par la princesse Emmanuelle de Savoie, qui avoit fondé un établissement semblable, et qui, réuni avec celui créé par l'impératrice, porta le nom de *Theresianum*. A la vérité, il ne subsista pas long-temps avec la forme qu'on lui avoit donnée, et, dès 1784, il fut supprimé par Joseph II. Cet empereur consacra les revenus dont jouissoit cet établissement à des pensions qu'il distribua aux jeunes nobles, qui pouvoient ainsi faire leurs études, soit à l'université, soit dans leurs provinces, selon que cela leur étoit convenable. François Ier n'approuvant point les changemens que Joseph avoit faits dans cet établissement, le rétablit sur son ancien pied, et le consacra, comme autrefois, à l'éducation de la noblesse. Aujourd'hui on compte plus de deux cents jeunes nobles dans l'académie thérésienne; et l'instruction y est assez bonne.

L'Autriche doit à Joseph II son école vétérinaire; il la fit établir en 1777, dans le faubourg de la Landstrasse. Tous les citoyens peuvent y envoyer leurs bestiaux, et ils y sont guéris pour un prix modéré. Les cours qui doivent composer l'instruction complète des élèves durent trois ans;

ils sont de rigueur pour ceux qui veulent devenir maîtres dans l'art vétérinaire. Depuis la création de cet établissement, on a formé de semblables écoles à Prague, à Pesth, à Lemberg et à Gratz, et leur influence s'est fait grandement sentir sur l'amélioration des bestiaux.

Le collége de Lœwenbourg, dans la Leopoldstadt, ainsi que celui des Piaristes, étoient consacrés dans l'origine à l'instruction de la jeune noblesse de l'Autriche. Ils ont été fondés en 1732 par la générosité du comte de Lœwenbourg : ce riche seigneur avoit fait tous ses efforts pour que les jeunes nobles y pussent trouver une instruction solide et agréable. En effet, on y réunit un cabinet de physique et une belle bibliothèque. Il languit cependant beaucoup lors du rétablissement de l'académie thérésienne, et ce n'est que depuis 1802 qu'il a repris un peu faveur, les pensionnaires du gouvernement ayant été forcés de venir étudier dans ce collége.

Vienne réunit encore plusieurs autres établissemens d'instruction, qui tous ont un but d'utilité. On doit citer, sous ce rapport, celui qu'a fondé le cardinal Jean Pazmann en faveur des jeunes nobles de la Hongrie et des frontières militaires. Cet établissement est uniquement consacré à ceux qui veulent s'adonner à l'étude de la théologie. Les jeunes gens qui y obtiennent des places sont obligés d'assister aux cours de l'université,

et de suivre tous les exercices qui doivent en former de bons ecclésiastiques. Lorsque Joseph II établit des séminaires dans toutes les provinces, il réunit ce collége au séminaire de Presbourg; mais comme il étoit dit qu'aucune institution formée par ce prince ne pourroit lui survivre, on abolit la plupart des séminaires à la mort de cet empereur, et le collége des Pazmanites fut rétabli sur l'ancien pied.

C'est à l'empereur Léopold que Vienne doit son académie des beaux-arts. Joseph Ier et Charles VI lui donnèrent beaucoup plus d'éclat; ce dernier y ajouta même une académie d'architecture. Marie-Thérèse et son fils Joseph II, également jaloux de contribuer au progrès des arts, firent tous leurs efforts pour donner de l'éclat à cette académie : mais leurs soins ont-ils eu le succès qu'ils en avoient espéré, et cette école a-t-elle produit des maîtres dignes de notre siècle? C'est ce qu'il m'appartient moins qu'à personne de décider. Cette académie fut transportée, par les ordres de Joseph, dans l'ancien collége des jésuites, et on la sépara en six classes principales. Une de ces classes fut destinée aux peintres d'histoire, une aux sculpteurs, une aux architectes, et une aux peintres de paysages. Les deux dernières étoient destinées aux graveurs et à ceux qui s'adonnoient aux arts mécaniques.

Déjà, avant qu'on eût fondé l'académie des

beaux-arts, on avoit établi en 1770 une académie pour les fabricans. Cet établissement a formé d'excellens artistes, et a contribué pour beaucoup à répandre le goût de l'industrie chez un peuple qui, par une suite de son amour de l'ordre, est naturellement porté vers tout ce qui est utile.

On peut encore compter parmi les établissemens de Vienne dont le but est de répandre l'instruction, l'école des ingénieurs et des cadets, ainsi que celle destinée aux bombardiers : celle-ci a été fondée en 1787, par Joseph II. Auparavant, et en 1750, Marie-Thérèse avoit établi à Vienne une fonderie de canons, qui depuis lors a pris encore un plus grand accroissement. Les canons une fois fondus, sont envoyés à Ebergassing, où on les fore et où ils reçoivent le dernier travail. Tous ces divers établissemens se trouvent sous la direction d'officiers d'artillerie; et pour donner aux artilleurs les connoissances nécessaires à cet égard, on y a fondé un cours de chimie appliqué uniquement à l'art de fondre les métaux. A l'exemple de sa mère, Joseph II institua en 1785 une fabrique d'armes qui a pris tellement d'accroissement, qu'elle peut aujourd'hui préparer la plupart des armes nécessaires à l'armée autrichienne. On y compte aujourd'hui plus de cinq cents ouvriers.

Les arsenaux de Vienne sont infiniment

curieux, à cause de la quantité et de la variété des armes qu'on y a rassemblées. L'arsenal bourgeois a été commencé sous le règne de Maximilien II, et terminé par l'empereur Léopold. Dans une des salles de ce monument, on a placé le buste du prince Wenzel de Lichstenstein, au-dessous duquel on lit cette inscription : *Restaurator rei tormentariæ*. Marie-Thérèse, toujours reconnoissante pour les services rendus à la patrie, a donné cette marque de souvenir à un homme dont les travaux ont été si utiles à l'artillerie autrichienne. On voit avec plaisir le buste de cette grande reine à côté de celui qu'elle a honoré, et il est doux de voir réunis le bienfait et le bienfaiteur. Quant à l'arsenal bourgeois, il a été établi en 1732 aux frais de la bourgeoisie. L'inscription placée sur la principale porte l'annonce. On y lit : *Imperante Carolo VI, instauravit anno* 1732. Les habitans de Vienne ayant montré beaucoup de courage dans les deux siéges qu'ils ont soutenus contre les Turcs, ont eu depuis lors le privilége de se garder eux-mêmes et d'être toujours armés. Leur arsenal réunit des armes pour plus de vingt-quatre mille hommes. On y voit des armures très-curieuses, et surtout un grand nombre d'armes turques. La tête du grand visir Hara-Mustapha, qui commandoit au siége de Vienne, y est conservée. Ce malheureux seigneur, après avoir été

étranglé à Belgrade, par ordre du sultan, fut ensuite exhumé et décapité par les troupes autrichiennes; plus tard on envoya sa tête à Vienne. Pour donner une organisation tout-à-fait militaire à la bourgeoisie de Vienne, on l'a divisée en infanterie, en cavalerie et en corps d'artillerie. Cette garde est depuis long-temps fort bien exercée, et rivalise presque par sa tenue avec les troupes de ligne.

A l'exemple de Louis XIV, Joseph II jugea convenable que les vieux militaires pussent avoir un lieu de retraite : ainsi il fonda à Vienne un hôtel des invalides, où les militaires infirmes trouvent les secours qu'exigent et leurs blessures et leurs anciens services. C'est également par des vues de bienfaisance que cet empereur créa en 1783 un institut pour les pauvres. Selon leur plus ou moins grande misère, les indigens infirmes reçoivent de cet institut depuis quatre sous jusqu'à huit sous par jour. Ce sont les curés des divers arrondissemens de Vienne qui déterminent la classe dans laquelle chaque pauvre doit être compris. Lorsqu'ils le jugent convenable, ils donnent des certificats aux indigens, avec lesquels ils sont reçus dans les hôpitaux publics. Chaque mois, la gazette de Vienne donne le détail des sommes qu'a reçues l'institut de bienfaisance, et, à la fin de l'année, elle en rend un compte général. Cet institut n'a aucun revenu fixe,

et les seuls fonds qu'il possède proviennent, ou des dons que le peuple fait dans les églises, ou des legs des personnes aisées.

Ce n'est que depuis 1707 que les établissemens des monts de piété sont connus à Vienne. On y a réglé que l'intérêt de l'argent que prêtent ces établissemens seroit de cinq pour cent. Enfin, les effets qu'on y dépose en garantie de la somme reçue, n'y peuvent demeurer plus d'une année sans être vendus. Quant à la maison des Enfans-Trouvés, elle reçoit sans aucune rétribution les enfans des personnes indigentes, et même elle en prend en pension, dont le prix se règle d'après la fortune qu'on suppose à leurs parens. Cet établissement n'est pas moins utile que la maison des Orphelins, fondée en 1785 par Joseph II. Les orphelins reçoivent dans cette maison une éducation assez soignée; ils n'en sortent même pas sans être en état d'exercer un métier quelconque. On fait suivre les cours de l'université et de l'académie des beaux-arts à ceux qui montrent des dispositions. Enfin, pour prévenir les cas d'infanticide, Joseph II a établi en 1784 une maison pour les femmes en couches. Constamment fermée, on ne l'ouvre que lorsqu'une femme s'y présente et demande à y être introduite; mais aucune de celles qui viennent y chercher un asile, n'est obligée de déclarer son nom : elles doivent seulement le porter sur elles dans un billet cacheté. Si

cela leur paroît plus convenable, elles peuvent y rester entièrement inconnues, et y être toujours voilées. Il leur est permis également de rester quelques jours dans la maison après leur délivrance, ou de sortir tout de suite, si elles le jugent nécessaire.

Comme la plupart des établissemens de bienfaisance de la ville de Vienne, l'institut des sourds et muets doit sa création au zèle de Joseph II. A la vérité, il y fut grandement excité par l'abbé de Stork, qui étoit venu en France recevoir l'instruction suffisante pour veiller à l'éducation de ces infortunés.

Les hôpitaux de Vienne sont dirigés dans le meilleur esprit; on peut dire en général que la bienfaisance y est exercée avec tant d'ordre et une si grande générosité, qu'il est peu de capitales où il y ait moins de pauvres. L'hôpital général, fondé en 1784 par Joseph II est le plus considérable de tous ces hôpitaux, C'est un édifice immense, construit à grands frais dans le faubourg d'Altergasse, et qui possède beaucoup de richesses. Il réunit plus de deux mille lits. En temps de guerre, il a reçu jusqu'à quatorze mille malades. Les fonds qui appartiennent en propre à cet hôpital s'élèvent à plus d'un million soixante mille florins, et l'on estime que les revenus accessoires composent en outre un capital de plus de deux cent mille florins. Vienne

réunit encore d'autres établissemens de charité; et comme ils sont à peu près les mêmes que dans toutes les grandes villes, nous les passerons sous silence.

Joseph II consacra des sommes considérables à fonder un hôpital pour les insensés, et généralement pour tous les genres d'aliénation. Cet hôpital est un des mieux organisés de l'Europe; et les médecins qui ont étudié son système d'administration intérieure le regardent comme un modèle à suivre. Enfin, on doit citer comme le dernier des établissemens fondés pour le soulagement de l'humanité, celui qu'on a établi à Vienne pour rappeler à la vie les asphyxiés.

La police de Vienne est loin d'avoir l'activité et la vigilance de celle de Paris; mais aussi est-elle peu nécessaire dans une ville où les crimes sont si rares et les passions si tranquilles. Cependant elle y veille non-seulement au maintien du bon ordre, mais encore à tout ce qui peut assurer l'ordre et le repos public. Ainsi, Vienne est une des capitales de l'Europe les mieux pavées. Elle doit, à la vérité, cet avantage à la beauté des pierres dont on y fait usage. C'est une belle syénite, d'un gris agréable, qu'on tire de la Hongrie et de la Bohême. Cette syénite est taillée pour former les trottoirs qu'on place auprès des maisons, en sorte que toute cette partie du pavé est parfaitement plane et

unie. Les trottoirs sont même souvent composés avec un granit très-dur qu'on tire des montagnes de la Haute-Autriche; ce granit est encore plus beau que les syénites de Hongrie. Si la ville est parfaitement pavée, il n'en est pas de même des faubourgs. Ces faubourgs sont presque impraticables l'hiver, à cause de la boue qui les couvre; l'été ils ne sont guère plus agréables, les vents violens auxquels Vienne est exposée dispersant le sable qui les couvre, en des torrens de poussière.

Rien n'est plus aisé que de maintenir Vienne dans une grande propreté; en effet cette ville est traversée en tout sens par des canaux souterrains qui vont s'ouvrir au Danube. D'autres canaux moins considérables portent les immondices dans de vastes égoûts qui parcourent les rues. L'usage des lanternes y est du reste assez ancien. Il remonte à l'année 1688: c'est au bourgmestre Sonnenfels que Vienne doit cette utile institution. Ces lanternes ne sont point disposées comme celles que l'on voit dans les rues de Paris. Au lieu d'être suspendues dans le milieu des rues, elles sont au contraire placées de chaque côté des maisons. On leur a donné la forme d'un vase arrondi, et on les a fait supporter par une petite colonne. Il résulte de cette manière d'éclairer, que l'on voit mieux sur les côtés des rues que dans leur milieu. Enfin, une garde à pied et à cheval est chargée à Vienne de

veiller à la tranquillité publique. Toujours en activité, elle remplit ses devoirs avec zèle. On la compose ordinairement de vieux militaires qui, hors d'état de servir d'une manière active, peuvent cependant faire encore un service sédentaire.

Il est peu de villes où un étranger soit plus à plaindre qu'à Vienne : rien n'est souvent plus difficile pour lui que de trouver un logement; car le nombre des hôtels garnis y est fort restreint. Aussi est-il prudent de se faire retenir un logement d'avance, lorsqu'on ne veut pas courir la chance d'être fort mal logé, quoique fort chèrement. Les auberges de Vienne sont distinguées en deux classes. Il y en a où l'on trouve à la fois et le logement et la nourriture, et d'autres où l'on ne peut avoir que le logement. Dans quelques-unes on trouve une table d'hôte; rarement y fait-on bonne chère, et plus rarement encore peut-on y avoir du bon vin. En effet, quoique Vienne soit entourée de vignobles, le vin n'y est cependant pas commun, du moins y est-il toujours fort cher lorsqu'il a quelque bonté. La bière est la boisson générale du peuple, et même d'un certain nombre de gens aisés. Les lieux publics où l'on ne vend que de la bière, sont fréquentés par la haute classe de la société, à peu près comme en France les cafés.

Le premier café qu'on ait vu à Vienne y a été établi par un Polonois nommé Koltschitzky, qui

reçut une autorisation de l'empereur Léopold Ier. Depuis cette époque, ces sortes d'établissemens sont devenus d'autant plus communs, que les premiers avoient réussi. Plusieurs des cafés de Vienne peuvent rivaliser par leur élégance avec les plus jolis de Paris. Il n'en est pas de même des théâtres. Vienne n'en réunit pas un grand nombre, et cependant ceux qu'offre cette capitale, sont loin de présenter une belle architecture ni des acteurs bien distingués. On compte deux théâtres dans l'intérieur de la ville, et trois dans les faubourgs. Les deux premiers appartiennent à l'empereur, et sont dirigés ordinairement par les gentilshommes de la chambre, sous la surveillance d'un grand chancelier. Depuis longtemps le baron de Braun a affermé les théâtres de Vienne, et comme vice-directeur il est chargé de tous les détails de leur administration. Lui seul admet les acteurs, fixe les pièces qu'on doit représenter, et règle enfin tout ce qui a rapport à leur conduite. Les premiers sujets s'engagent pour la vie, ou du moins pour un certain nombre d'années, que l'on détermine suivant le mérite de l'acteur. Ils reçoivent toujours une pension lorsque l'âge ou les circonstances les empêchent de continuer leur service. Parmi les acteurs les plus distingués du théâtre de la cour, on a toujours cité M. Lange et Mme Weissenthurm. Cette dernière compose des pièces

de théâtre; elle en a fait quelques-unes que le public de Vienne voit toujours avec un nouveau plaisir.

Quant aux théâtres des faubourgs de Vienne, on peut les assimiler à nos spectacles des boulevards, surtout celui de la Leopoldstadt, où l'on joue des farces presque toujours aussi bêtes que ridicules. Ce théâtre a été entièrement rebâti, il y a une quinzaine d'années; et cependant le bon goût n'a pas plus présidé à sa décoration intérieure qu'à son architecture. Le théâtre de la ville de Vienne est décoré avec plus d'élégance et un meilleur goût. Les acteurs y sont également meilleurs, et la société qui s'y réunit un peu mieux choisie.

Un des grands agrémens de Vienne, c'est sans contredit ses promenades. On peut les regarder comme les plus belles qui existent en Europe. Elles donnent à cette ville un charme tout particulier, et que les étrangers éprouvent encore plus que les habitans. Rien ne peut être comparé au Prater, vaste forêt située aux portes de Vienne, et sur les rives du Danube, le fleuve le plus imposant de l'Allemagne. L'étendue du Prater n'est pas moindre d'un mille; sa largeur est à peu près la moitié de sa plus grande longueur. Cette immense promenade commence à deux cents pas environ des dernières maisons du faubourg Jaegerzeill. D'énormes châtaigniers, des chênes d'une grande vétusté et des tilleuls magni-

fiques composent la plus grande partie de cette forêt. Le feuillage en est si touffu, qu'on y jouit à tous les instans du jour d'un ombrage épais. Cependant, comme l'aspect d'une forêt aussi vaste pourroit paroître monotone, on a ménagé de distance en distance de grands espaces tapissés de gazon, où l'on peut jouir du contraste d'une vive lumière, et du ton sombre produit par l'épaisseur du feuillage. D'immenses troupeaux de cerfs animent cette belle scène. On les voit revenir chaque matin et s'enfuir chaque soir, lorsque les promeneurs viennent troubler leur solitude ou leur repos.

Deux chemins conduisent au Prater, l'un passe par la Leopoldstadt et l'autre par le faubourg de Jaegerzeill. En sortant de ce dernier on trouve une place circulaire qui se divise en quatre allées principales; ces allées vont se terminer au Danube. On en voit plusieurs fréquentées tous les jours et à peu près aux mêmes heures par les promeneurs enclins à la mélancolie. Tout se fait à Vienne avec tant de régularité, que l'on met presque autant d'exactitude dans ses plaisirs que dans ses affaires. A l'extrémité de ces belles allées, on jouit d'une vue délicieuse. Rien n'est aussi agréable que les îles nombreuses dont le lit du Danube est parsemé, et dont ses beaux arbres viennent se réfléchir dans le mobile cristal des eaux. Tout en effet paroît animé dans cette

nature riante : d'un côté, les vents qui règnent ordinairement sur ces bords agitent la feuillée, tandis qu'ils donnent un mouvement encore plus accéléré aux eaux du Danube. En voyant passer ce fleuve qui s'écoule sans jamais se ralentir, l'imagination se représente notre vie passagère et le temps qui en est la mesure. Nous fuyons de même que ces eaux, et une force invisible nous ramène également au point où nous étions d'abord. Le souffle de Dieu nous anima, et son souffle va détruire ce qui tient en nous à la matière : et qui sait si les élémens qui composent notre corps périssable ne sont point nécessaires à d'autres êtres qui vivront et finiront comme nous ?

C'est dans la grande allée du Prater que se rendent la foule bruyante et ceux qui cherchent moins à se promener qu'à se faire voir. La bonne compagnie va s'y montrer, et l'élégant citadin vient y étaler son luxe et le faste de ses équipages. De belles livrées, de magnifiques voitures, l'image d'une population heureuse et paisible, tout y attire les regards de l'étranger. Il aime d'ailleurs à contempler à son aise tant de nations réunies. C'est en effet une chose assez singulière de voir au milieu d'une capitale de l'Europe un grand nombre de Turcs, dans tout le luxe de leurs costumes orientaux, fumer nonchalamment leurs longs calumets à côté de la vive Hongroise, dont les habits légers et les manières enjouées forment un

si grand contraste avec les vêtemens amples et la gravité des Musulmans. Plus loin, des Grecs frappent vos regards. A leurs longues robes, on les prendroit pour des prêtres, si leur coiffure et leur physionomie ne vous faisoient juger de votre erreur. Ces Grecs vont moins au Prater pour jouir du charme de la promenade, que pour causer d'affaires avec les juifs de la Galicie, que l'on reconnoît facilement à leurs robes violettes et à leurs grandes barbes. Il n'y a pas jusqu'aux marchands tyroliens et même jusqu'aux Czingares qui n'aillent au Prater chercher à se défaire de leurs marchandises, ou réjouir les passans par leurs chants aigus et variés. Cependant, au milieu de tant de nations différentes jamais on ne voit le moindre tumulte. L'étiquette, auquel le bon peuple de Vienne tient autant que les hautes classes de la société, empêche que la joie n'y soit jamais bruyante ni les plaisirs bien vifs. C'est par une suite de cette étiquette qu'on ne voit jamais les nobles et les élégans dépasser dans leurs promenades un petit pavillon placé à une des extrémités des allées du Prater. Ce pavillon se nomme Lusthaus. A la vérité, la vue dont on y jouit est si agréable, qu'on a peu de désirs de poursuivre sa route; mais on y songe peu, et il suffit pour qu'on s'arrête, que l'étiquette prescrive qu'il ne faut pas aller plus loin. Du reste, n'en est-il pas de même parmi nous? La

mode n'est-elle point pour nos merveilleux ce que l'étiquette est pour les nobles et les bourgeois de Vienne ?

Autrefois le Prater n'étoit ouvert aux voitures que l'été ; mais en 1766 Joseph II le rendit public. Dès lors l'entrée en fut permise à toutes les classes de la société. L'empereur Joseph y fit faire plusieurs embellissemens, et il jugea convenable de combler le petit bras du Danube qui passoit entre cette forêt et le faubourg. Enfin, et vers 1786, on plaça, d'après ses ordres, le long de la grande allée, des fontaines qui sont devenues très-utiles pour arroser la route que doivent suivre les voitures.

Le Prater n'est point la seule promenade de Vienne; il en existe au contraire bien d'autres. L'Au-Garten, par exemple, situé à l'extrémité de la Leopoldstadt, est un immense jardin qui a l'avantage d'être réuni au Prater par deux grandes allées. Il n'en est séparé que par la grille du Brigitten-Au. Le parc de ce jardin a été planté par Ferdinand III. Ce ne fut qu'en 1775 que Joseph II le rendit public. Il devint dans la suite la demeure favorite de ce prince. Comme les inondations du Danube y faisoient souvent de grands dégâts, pour les empêcher l'empereur y fit construire plusieurs chaussées, et depuis lors elles ont totalement cessé. On montre avec respect aux étrangers la modeste demeure que Joseph II s'étoit

choisie, et où il cherchoit à oublier le poids du trône dans le calme de la retraite et le charme de la solitude. Un ombrage frais et une vue délicieuse sont les seuls agrémens de ce jardin. Les habitans de Vienne y vont peu, et pourquoi iroient-ils davantage, eux qui font tout par habitude? Ils alloient hier au Prater, ils y iront demain, tant qu'une puissance plus forte pour eux que l'habitude, s'il peut en exister, ne dérangera pas l'ordre qui leur convient, et où ils placent le bonheur de la vie.

On peut encore compter le Brigitten-Au comme une des promenades les plus agréables de Vienne. En effet le Danube l'entoure de ses eaux rapides, et l'on sait que rien n'égale la beauté de ses rives. Ce jardin, réuni autrefois aux parcs de Spital et de Korneuburg, en a été séparé lorsqu'on a établi le nouveau lit dans lequel coule le Danube. La direction qu'on a donnée au fleuve a fait qu'un nouveau bras arrose maintenant les murs de Vienne, et facilite en même temps l'approvisionnement de cette capitale. Enfin, autrefois on voyoit les ponts du Danube en face du Brigitten-Au. C'est pour cette raison qu'on donne encore aujourd'hui le nom de vieux Tabor à la partie qui touche l'Augarten. Le dernier de ces ponts ou le Wolfsbrüche étoit défendu, sur la rive droite du Danube, par une tête de pont nommée Wolfschanze. Un événement malheureux qui

arriva dans ce même lieu à l'archiduc Léopold pendant la guerre de trente ans, y fit construire une église qu'on dédia à Sainte Brigitte. Cette église subsiste encore aujourd'hui.

Les environs de Vienne sont généralement aussi fertiles que pittoresques. Au nord, on découvre les îles du Danube, couvertes de bois touffus où l'on trouve toujours un ombrage épais. A l'ouest s'élève le Kahlenberg, dont la cime est couronnée de maisons de campagne, que les habitans de Vienne se plaisent à embellir. Des montagnes tapissées de beaux vignobles, ainsi que de vastes forêts, donnent à toute la partie méridionale un aspect enchanteur. A l'est se développe la vaste plaine de la Marsch, variée par d'agréables habitations et de belles prairies où paissent d'immenses troupeaux. Ce charmant tableau est terminé par des collines peu élevées, qui terminent l'horizon par des lignes sinueuses et ondulées. On peut embrasser d'un seul coup d'œil tout ce que Vienne et ses environs présentent d'agréable, en s'élevant sur la terrasse située devant le palais du Belvedère. Mais si l'on veut avoir un horizon encore plus étendu, il faut monter sur la tour de Saint-Étienne, ou gravir sur la cime du Kahlenberg. La vue dont on jouit du hameau champêtre de Dornbach est peut-être encore plus variée, et je dirai même plus agréable. En effet, quel immense rideau n'y

a-t-on pas à ses pieds ! Ces vastes plaines des environs du Danube, ces nombreuses îles flottantes dont le lit du fleuve est parsemé, enfin la ville de Vienne sortant comme du sein des forêts, et dont les clochers en aiguille se perdent dans les nues, forment le premier plan du tableau. Derrière les monts élancés de la Hongrie, s'élèvent en amphithéâtre et coupent par leurs crêtes aiguës ces lignes sinueuses, mais peu saillantes. Tout contribue à faire de ce tableau une de ces vues qui frappent d'admiration, et dont on ne perd jamais le souvenir. En effet, l'aspect d'une belle contrée produit à peu près sur nos âmes la même impression que l'image du bonheur : et comment ne pas croire au bonheur lorsque l'on a devant les yeux une nature aussi riante ? Heureux, me disois-je, est donc l'habitant de ces belles campagnes ! La guerre vient un instant troubler sa félicité ; mais bientôt, en reprenant sa charrue, il la trouvera plus grande encore, en songeant aux maux qui ont troublé son repos. Ainsi, pour sentir tout son bonheur, l'homme doit en avoir été privé ; et plus il a eu de craintes, et plus l'âme en goûte tous les charmes.

Derrière la vallée formée par la petite rivière de la Vienne, s'élève Schoenbrunn, ce moderne palais des modernes césars. Autant il existe de différence entre les palais des césars et ceux des empereurs germaniques, autant il y en a entre

leur puissance. Le nom de César appartenoit au monde ; à peine celui de l'empereur d'Allemagne appartient-il à cette contrée déjà trop vaste dans notre nouvelle politique, pour être soumise à un seul chef. En quittant Vienne rien n'annonce la demeure d'un grand empereur. Vous traversez le faubourg de Mariahilf, et vous arrivez au village de Reindorf, qui s'agrandit tous les jours, à cause de sa proximité de la capitale. Une fois sorti de Reindorf, on aperçoit une grande allée, et l'on vous montre au bas de la vallée un château assez vaste : c'est Schoenbrunn. De beaux villages annoncent l'aisance qui suit les lieux où résident les souverains, et les bienfaits de ceux de l'Autriche ont contribué à enrichir Penzing, Hitzing et Grunberg, dont la population augmente tous les jours.

En suivant la grande route, on traverse un pont en pierre ; bientôt on entre dans une cour régulière, qui précède le château. Auprès de la porte qui ferme la cour, s'élèvent deux obélisques que décorent deux belles fontaines. Les statues de l'Inn, de l'Enns et du Danube, en rappelant les fleuves dont les eaux fertilisent le sol de l'Autriche, contribuent à l'ornement de la cour. Aux bords de la seconde de ces fontaines on a placé, on ne sait trop pourquoi, les figures allégoriques de la Galicie, de la Lodomérie et de la Transylvanie. Toutes ces statues, sorties des

ateliers d'Hagenhauer, sont loin du talent qui brille dans les premières, que l'on doit à Zauner. Déjà, dans le septième siècle, il existoit à Schoenbrunn une maison de chasse, que les empereurs d'Autriche se plaisoient à visiter. Peu à peu ils y firent planter un très-beau parc, que, pour se donner le plaisir de détruire, les Turcs ravagèrent presque entièrement en 1683. Cependant on replanta le parc, et l'empereur Léopold ayant trouvé un grand charme dans le séjour de Schoenbrunn ordonna en 1690 qu'on y construiroit un palais. Il eut l'idée de faire de ce palais un lieu de retraite et de plaisir pour son fils Joseph Ier, qu'il affectionnoit d'une manière toute particulière. Fischer en traça le plan, et l'exécution lui en fut confiée. Ainsi, c'est à cette époque qu'a été bâti l'ancien château, dont on voit encore quelques restes. Les travaux furent terminés en 1700, et les souverains de l'Autriche, enchantés de leur nouvelle demeure, y donnèrent de belles fêtes et de brillans tournois.

Lorsque Marie-Thérèse se fut affermie sur le trône autant par son courage que par l'étendue de son génie, elle chercha une retraite, et crut en trouver dans Schoenbrunn une convenable à ses goûts, comme à la grandeur de son rang. Elle choisit donc ce palais pour le lieu de sa résidence d'été. Ce n'est point sans attendrissement qu'on visite le cabinet de verdure où cette grande souveraine a formé tant de desseins utiles à la gloire de son

pays, et nécessaires au repos de l'Europe. On y montre le banc où, assise avec son confident, le prince Kaunitz, elle dictoit des lettres de la plus haute importance, et donnoit des ordres dont les résultats devoient se faire ressentir non-seulement sur les contrées qui lui étoient soumises, mais encore sur tout le continent.

Charmée de cette solitude Marie-Thérèse ne cessa, depuis 1744 jusqu'en 1750, d'y faire des embellissemens. Cependant, économe jusque dans ses plaisirs, elle ordonna à son architecte Paccasi de conserver le vieux château, et de se borner à l'élever ainsi qu'à l'agrandir. De cette économie mal entendue, est résultée une grande irrégularité dans l'ensemble du palais, qui en impose cependant par sa masse et son ensemble. Paccasi ajouta dans la suite un double escalier sur les deux façades du bâtiment. Il en termina également les deux ailes, et en fit bâtir deux nouvelles. Il décora avec élégance l'intérieur du château sans cependant y mettre un luxe fort recherché. Enfin, d'après les ordres de Marie-Thérèse, il donna une grande attention aux jardins, et les distribua d'une manière plus agréable et plus commode. Cependant, les jardins de Schoenbrunn doivent presque tous leurs embellissemens au souverain actuel de l'Autriche; c'est lui qui a le plus agrandi le parc, et qui a formé le jardin à la hollandoise. Ce jardin, comme la

ménagerie, est l'objet de l'admiration des curieux et le charme de tous les amateurs des sciences naturelles. Les serres qui lui ont donné une si haute réputation, ont été également construites sous ce souverain, qui se plaît à cultiver lui-même les plantes qu'elles réunissent. En entrant dans ces serres, les plus vastes qui existent, on pourroit facilement se croire transporté au milieu des forêts de l'Amérique, tant la végétation y est belle et imposante. L'illusion est d'autant plus complète, qu'au milieu des palmiers, des bambous et des cannes à sucre, volent les oiseaux des tropiques, qui peuvent aussi croire, en se voyant entourés des arbres où ils s'étoient mille fois reposés, n'avoir point quitté la terre natale.

L'intérieur du château de Schoenbrunn, sans être magnifique, plaît cependant par le bon goût qui a présidé à la distribution des appartemens. De riches tapis, des porcelaines de la Chine, des glaces de la plus grande beauté, des lustres qui sortent des grandes manufactures de la Bohême, sont, avec quelques tableaux, les principaux ornemens de ce palais. Dans un salon tout en glaces, on me fit remarquer un plafond peint par Guglielmi, le même qui a montré du talent dans les peintures dont il a décoré la coupole de la grande salle de l'université, à Vienne. C'est dans une des pièces voisines de ce salon que l'on voit les bustes en albâtre de François Ier et de

Joseph II. Cerauchi a développé de grandes connoissances en donnant à la tête de cet empereur une expression digne du caractère que l'histoire lui attribue. On doit au Viennois Moll le buste de l'empereur François. Il y a plus de talent dans celui du prince Kaunitz que l'on voit au Belvedère.

Dans les autres appartemens du château, on a placé différens tableaux de Rosa, l'ancien directeur de la galerie du Belvedère. Mais les plus curieux sous le rapport des costumes sont ceux qui représentent les cérémonies du mariage de Joseph II avec la princesse de Parme. Ils ont également un intérêt historique, par la quantité de portraits qu'ils réunissent. Toutes les têtes ont été exécutées par Meystens; le reste a été peint par différens artistes, ainsi que par les élèves de ce maître. Dans la pièce où l'on voit ces tableaux, on vous fait remarquer une fort belle cheminée en albâtre, toute chargée de sculptures d'une très-belle exécution. Pie VI en a fait présent à Joseph II. Ce même Meystens a peint également les différens tournois qui eurent lieu à diverses époques dans le manége de Vienne : ces tableaux n'ont pas moins d'intérêt que ceux qui représentent les cérémonies de la distribution de l'ordre de Saint-Étienne, que Marie-Thérèse fit avec la plus grande pompe, et enfin celui où l'on voit François Ier distribuant

l'ordre militaire, prix de la valeur et de l'intrépidité. Pittoni a répandu peu de charme sur le tableau qui représente l'entrevue de Joseph II avec son frère Léopold. Enfin on ne doit pas oublier de se faire montrer la chapelle de la cour, qui se trouve dans une des ailes du palais. On attribue les peintures de sa coupole à Daniel Gran, peintre peu connu.

Le jardin de Schoenbrunn se trouve tout-à-fait derrière le palais. Un grand nombre de statues, la plupart attribuées à des artistes allemands, parmi lesquels on cite Beyer et Goth, en décorent les allées, et répandent l'image de la vie au milieu de la solitude qui y règne. Ces statues n'ont rien de remarquable : on veut cependant trouver du talent dans celles qui rappellent les malheurs de Méléagre et de Jason, et les charmes de Calliope et d'Aspasie. Enfin, au pied de la colline qui fait face au château, on voit un grand bassin où l'on a placé les statues de Neptune et de Thétis, entourées des néréides, des tritons et des chevaux marins. Ce groupe, de la même main que les autres statues, n'annonce point le grand artiste. On y voudroit plus de vie, et surtout un meilleur goût de dessin. Il en est de même de la statue de Joseph II, de la main de Beyer, et des deux groupes de naïades du même artiste, qui ne sont point, à la vérité, dépourvus de grâce ni de sentiment. Le groupe

d'Aréthuse et d'Hespérie, que l'on voit au milieu d'une des grandes allées du parc, n'est pas sans quelque mérite sous le rapport de l'exécution.

En face du château et du bassin dont nous venons de parler, on a placé sur une petite hauteur un monument qu'on appelle la Gloriette. Il est disposé de manière à faire point de vue, et à servir de repos à l'œil. Il auroit donc fallu lui donner une architecture aussi élégante que légère. Au lieu de choisir l'ordre dorique, il auroit été plus convenable de faire un temple ionique dans le goût de celui qui se trouve au-dessus des cascatelles de Tivoli. Mais, à la place d'un édifice élégant, on a élevé un monument lourd, massif, et dont les proportions n'ont aucune légèreté; à la vérité, lorsqu'on y est arrivé, on l'oublie aisément pour ne plus songer qu'à la beauté de la vue qui s'offre à vos regards. La ville de Vienne est à vos pieds, et le beau bassin du Danube qui l'entoure, accompagne d'une manière piquante, par la richesse de sa végétation, les nombreux édifices qui s'élèvent du sein de cette capitale. Ce tableau se prolonge par les plaines fertiles de la Hongrie, que des montagnes dont la hauteur va toujours en croissant, terminent à l'extrémité de l'horizon. Les chasseurs oublient seuls la beauté de ce paysage pour aller visiter la grande faisanderie, qui s'étend jusqu'à Hetzendorf. Les autres monumens

que l'on voit au milieu du jardin, méritent peu d'arrêter les regards du voyageur. On lui montre cependant avec une certaine emphase le monument qu'on appelle la Ruine, et qui représente un arc de triomphe que le temps semble avoir en partie détruit. Ce monument n'est pas d'un meilleur goût que l'obélisque égyptien qui décore une des allées du jardin. Supporté par quatre tortues dorées, cet obélisque a ses faces toutes chargées d'hiéroglyphes. Un aigle dont les ailes sont déployées en couronne le sommet. On prétend qu'en élevant ce monument, on a voulu imiter l'obélisque égyptien que l'on voit à Rome; mais je n'oserai assurer que l'on a réussi.

Si l'homme élève une foule de monumens qui prouvent son génie, et son désir de vivre dans l'avenir, la reconnoissance, aussi bien que le devoir, le force presque toujours à en édifier qui attestent son néant. On peut même dire que la plupart de nos monumens ne montrent jamais que notre impuissance et le temps borné qui nous est accordé. En effet, tous ne sont-ils pas consacrés à rappeler des souvenirs, ou un être qui n'est plus. Le néant existe toujours sous les lambris dorés, ou sous ces marbres magnifiques que nous chargeons d'inscriptions pompeuses, dernière preuve de la vanité qui nous poursuit. A l'extrémité d'une des allées solitaires du parc de Schoenbrunn, on a placé le tombeau d'une

femme qui fut reine : aujourd'hui, une pierre la distingue à peine de ceux qui, comme elle, ont payé le funeste tribut. Une colonne en granit, sur laquelle sont des fleurs, image bien vaine de la beauté périssable de la femme, est le simple monument élevé à une reine par la piété filiale : une inscription touchante apprend au voyageur qu'elle vécut heureuse au milieu de Naples, cette seconde capitale de l'Italie, et qu'elle sut ne jamais abuser du pouvoir. Pourroit-on s'empêcher de verser quelques larmes auprès du tombeau de celle qui en a tant essuyé ?

En quittant Schoenbrunn, vos guides vous engagent presque toujours à aller visiter le château et le village de Hetzendorf. On se laisse facilement entraîner, d'autant qu'on aperçoit à une petite demi-lieue le village et le château s'élever d'une manière pittoresque sur le revers méridional de la colline où se trouve une partie de la ville de Vienne. Le château impérial d'Hetzendorf n'est pas fort étendu, ni d'une belle architecture. Il rappelle du moins quelques souvenirs : C'est là que Joseph II a passé les dernières années de sa vie, et a conçu la plupart des projets qu'il méditoit pour le bonheur de son pays, mais que toute sa puissance ni son génie n'ont pu faire adopter là où l'habitude a tant de force. Aujourd'hui tout-à-fait désert, ce palais paroît triste et comme étonné de sa solitude. En tra-

versant ces longues galeries, où vous n'entendez que le bruit de vos pas, on se reporte au temps où la foule des courtisans inondoit ses portiques, et plaçoit son bonheur dans un sourire, ou même dans l'apparence d'une attention. La foule a disparu avec le maître pour aller ailleurs solliciter la faveur et l'obtenir même, s'il le faut, par la constance de l'importunité. Les courtisans ne savent que trop que les souverains ont le plus souvent le cœur au bout des yeux. Le mérite leur reste inconnu, tandis que la médiocrité, toujours heureuse, ne craint point de les étourdir des services qu'elle n'a jamais rendus et des talens qu'elle ne peut avoir.

Allez à Laxenbourg, et vous y trouverez ces courtisans qui ont succédé à ceux qui jadis flattoient Joseph, et à qui, dans peu, d'autres viendront succéder. Autrefois Laxenbourg n'étoit qu'un vieux bâtiment fort irrégulier, bâti dans le quatorzième siècle, et qui, par conséquent, ne réunissoit aucun de ces agrémens que les progrès de notre civilisation nous ont rendus presque nécessaires. Entouré de fossés remplis d'une eau sale et croupissante, sans promenade, ainsi que sans vue, ce château ne paroissoit guère pouvoir devenir l'habitation favorite d'un grand souverain; mais que ne peut la puissance! Ces fossés ont été comblés et convertis en un parterre enrichi des plus belles fleurs. Ce château,

qui tomboit en ruine, est devenu, non pas une belle habitation, mais une maison commode et agréable. On y cherchera toujours la vue; mais le pouvoir ne va pas jusqu'à en faire naître. Cependant, malgré tous ces embellissemens, on a bien senti qu'un souverain ne pouvoit guère loger dans une maison aussi simple, et peu à peu on s'est décidé à bâtir un nouveau château. A la vérité, le château moderne, qu'on appelle la Maison-Bleue, n'est pas plus magnifique, et peut-être même est-il trop modeste. A un seul étage et de l'architecture la plus simple, il est loin d'annoncer la demeure d'un grand prince.

Les jardins de Laxenbourg ont eu le sort des bâtimens. On a cherché à leur donner de l'agrément; mais on ne commande pas à la nature comme aux pierres qu'on veut aligner. Il a fallu bien du temps et bien des dépenses pour vaincre tous les obstacles qu'opposoit un sol ingrat et pierreux aux embellissemens que l'on se proposoit d'y faire. Cependant, à force de soins, on est parvenu à donner aux jardins de l'élégance et une beauté qui tient moins à la nature qu'à l'art. On a de même agrandi et augmenté le parc, et pour l'embellir on y a élevé plusieurs monumens. Ainsi, on y a placé la statue équestre de Joseph II. Cette statue est semblable à celle qui se trouve à Vienne. Quant au monument consacré à Diane, il est aussi peu

remarquable que le temple de la Concorde. Le temple de la Joie est encore un des monumens du parc. C'est une petite maison de campagne dont les fenêtres sont garnies de vitres colorées, et dont chaque pièce exprime une idée différente et souvent grotesque. L'architecture de ce temple est un mélange de gothique et d'égyptien. Les portes représentent une volière, une citadelle, un bastion de Vienne et un colombier. En entrant dans la cuisine, on voit plusieurs diables occupés à jouer aux cartes, et l'on est frappé de l'aspect de ces singuliers personnages. Le cabinet de toilette est décoré d'une manière non moins bizarre : des chiens, des singes et des ours tiennent tous les instrumens nécessaires à la toilette, et semblent prêts à présider aux atours d'une belle. Le salon de musique présente également un aspect singulier. Tous les meubles, chargés de notes, ont la forme d'instrumens de musique, et l'on juge bien qu'une chaise transformée en violon peut paroître assez extraordinaire. On vous fait ensuite entrer dans le cabinet de paille, où tout est fait avec cette matière : la table où sont les figures de tous les jeux, offre des peintures charmantes.

Toutes ces curiosités du parc de Laxenbourg intéressent peu, parce qu'elles ne rappellent rien à l'esprit, et qu'elles paroissent d'ailleurs plus bizarres que de bon goût. Il n'en est pas de même du petit château gothique. On a voulu y rassem-

bler tout ce qui pouvoit donner une idée des mœurs chevaleresques et des monumens qui appartiennent à cette époque brillante du moyen âge. Mais, pour ne point se laisser aller à ce que l'imagination auroit pu faire inventer, on a choisi pour modèle Ambras, château du Tyrol qui avoit été bâti dans le quinzième siècle par Maximilien Ier. Ce prince l'avoit décoré avec la plus grande magnificence. On n'y a mis d'ailleurs aucun meuble ni aucun ornement qui ne datât de la même époque, ou au plus du treizième ou du quatorzième siècle, en sorte que l'illusion est vraiment complète. Il règne beaucoup de goût dans la disposition et l'ameublement de la salle du jugement, de la salle d'armes, et enfin de la salle du conseil, que l'on a éclairée par un jour doux et mystérieux. De beaux vitraux ont été placés dans l'intérieur du château, et lui donnent cet air de vétusté que contribuent à y répandre encore ces voûtes sombres sous lesquelles on passe pour communiquer d'un appartement à l'autre. On pense bien qu'on n'y a pas oublié et la cour des tournois, et le pont-levis, et la tour élevée d'où l'on pouvoit apercevoir les chevaliers qui venoient visiter le seigneur suzerain, ou qui vouloient attaquer un château défendu par des princes redoutés. Le nain sonne encore du cor lorsqu'on veut passer le fleuve, et le dameret vient vous présenter l'ai-

guière et l'écharpe, lorsqu'on a obtenu l'honneur d'y être introduit. La cour de Vienne s'est donné une fois le plaisir de faire exécuter devant elle un tournoi semblable à ceux qui avoient lieu dans le quinzième siècle. On assure que le coup d'œil en étoit enchanteur : toutes les balustrades étoient garnies de seigneurs habillés comme les anciens chevaliers, et de dames vêtues comme celles aux pieds desquelles les chevaliers armés venoient déposer le prix de leur valeur pour recevoir une récompense non moins douce. Je n'ai point vu ces tournois pendant mon séjour à Vienne, et j'en ai eu bien du regret. En me trouvant seul au milieu de cette cour où tout retraçoit ces jeux d'une des époques les plus brillantes et les plus aimables de l'histoire, je regrettai de n'avoir pas vécu dans un siècle où la bonne foi étoit dans tous les cœurs, comme les sentimens généreux dans toutes les âmes.

De Laxenbourg, je fus à Erlau, joli village situé à une demi-lieue d'Hetzendorf, et où le prince de Stahremberg fait sa résidence. Le château où habite le prince n'a par lui-même rien de bien remarquable. Il est cependant fort vaste, et curieux à visiter, à cause de la richesse des meubles qui en décorent l'intérieur. Quoique fort régulier, le jardin est très-agréable, et de jolies fabriques, avec une belle faisanderie, semblent placées à l'extrémité du parc comme pour

le plaisir des yeux. Je passai ensuite à Herrenals, un des plus beaux villages des environs de Vienne, et que l'industrie la plus active s'est plue à embellir. Rien n'annonce le bonheur comme ce village; l'aisance semble exister chez tous les habitans, à en juger du moins par l'aspect et la propreté des maisons. Mais tout ne s'embellit-il pas aux yeux du voyageur? Cependant je fus si frappé de voir dans un petit village tant de jolies maisons et de jardins charmans, que je m'informai si vraiment les habitans y vivoient heureux. On me dit qu'ils devoient leur aisance à leur industrie et aux nombreuses manufactures qu'ils y ont fondées. Ce village doit son nom à la petite rivière d'Als, qui le traverse; et comme il appartenoit aux templiers, on l'appela Herren-als (*Alsa Dominorum*). C'est dans l'église de ce village que se trouve le tombeau du célèbre général Clairfayt, mort en 1780. Ce tombeau est simple; mais le nom qui y est inscrit ne vaut-il pas mieux qu'une splendeur mal placée? En face de cette église on voit la maison d'éducation destinée aux filles des officiers. Cette maison, fondée en 1784 par Joseph II, fait honneur aux vues de ce grand empereur.

Les amateurs des beaux sites ne quittent point Vienne sans aller visiter Dornbach, autrefois la retraite chérie du maréchal Lacy. Aujourd'hui, cette demeure champêtre appartient au prince de

Schwartzemberg. Le parc de Dornbach est de la plus grande étendue, et présente à chaque pas des sites enchanteurs. L'art n'a presque rien eu à faire pour embellir ces beaux lieux; il lui a suffi de faire valoir celles que la nature semble avoir pris plaisir à y prodiguer. Dornbach est devenu une des promenades habituelles des habitans de Vienne. Les dimanches, les bourgeois aisés partent de bonne heure avec leur famille pour aller jouir à leur aise du charme de la promenade: les seuls étrangers s'étonnent qu'un parc qui appartient à un particulier soit ouvert à la foule, et cela sans aucune distinction; mais ils ne le sont plus, lorsque le lendemain ils vont visiter ces mêmes lieux. En effet, lorsque la foule s'est écoulée, on ne voit pas qu'il manque une seule fleur; tout est à la même place, comme si personne ne s'étoit promené dans ces jardins. Ce respect que le bon peuple de Vienne conserve toujours pour ce qui n'est pas à lui, annonce combien ses mœurs sont pures et sa probité sévère. Ce que je viens de dire paroît d'autant plus singulier, que la sobriété n'est point leur vertu du dimanche: on peut même dire que ce qu'une famille consomme en nourriture dans un seul jour de fête, pourroit ailleurs suffire aux besoins d'une semaine.

La beauté de la vue dont on jouit à Hutteldorf y attire beaucoup d'étrangers. A la vérité, il en est quelques-uns qui y vont pour visiter les

tombeaux du baron Grechter et de l'aimable poëte Denis. Ce Grechter étoit un original assez singulier, qui trouva le moyen, par l'agrément de ses saillies et la vivacité de son esprit, de devenir fournisseur général de l'armée autrichienne, de simple charretier qu'il étoit d'abord. Il amassa une telle fortune, qu'à sa mort ses héritiers furent très-agréablement surpris de se partager huit à dix millions. Leur reconnoissance lui a payé un dernier tribut qui rappelle tous les titres de gloire du fastueux charretier. Quant à Denis, c'étoit un poëte aussi aimable dans sa conversation que dans ses écrits. Ses poésies ont de la grâce et de la facilité et un enjouement qui n'est pas fort commun dans les écrits des Allemands.

Le petit village d'Hadersdorf doit toute sa célébrité au maréchal Lawdon ou Laudon. On y voit son tombeau dans l'ancien château qui avoit appartenu à ses pères. Exécuté par Zauner, il n'a rien de remarquable sous le rapport de l'art; mais que ne dit point cette belle inscription, tracée par la main d'une épouse!

NEC CÆSAR, NEC PATRIA,
SED UXOR.

D'Hadersdorf on m'engagea à aller visiter le village de Woeslau, où le comte de Fries a fait bâtir un château charmant : c'est une des plus aimables retraites des environs de Vienne. Elle

a été embellie avec tant de goût, qu'il est difficile de s'en arracher. Après avoir joui du charme d'une belle nature, on aime à contempler ces tableaux où l'on a cherché à en donner une idée. On ne sent jamais mieux la difficulté de l'art que lorsque, encore ému par le souvenir d'une belle campagne, on jette les yeux sur ces peintures où tout l'art des Claude Lorrain, des Ruysdael ou des Vernet est encore si loin de la nature. Le peintre n'a jamais qu'un moment, et sa palette n'est composée que d'un certain nombre de nuances. Comment pourroit-il rendre ces tons variés qui se perdent les uns dans les autres, et qui varient souvent avec la rapidité de l'éclair sans jamais fatiguer l'œil? On doit lui savoir gré de ses efforts; mais ses tableaux ne sont jamais que des beautés de convention : aussi faut-il une certaine étude pour apprendre à y lire. Rendons grâces cependant à ceux qui cherchent à nous rappeler le bonheur qu'on éprouve en contemplant une nature tranquille, ou l'effroi que produit la vue d'une mer agitée et couverte cependant de vaisseaux qui nous annoncent et le génie de l'homme et les dangers qu'il ne craint pas de braver.

M. le comte de Fries aime les arts, et les juge avec ce tact délicat qui n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes : aussi a-t-il réuni dans sa charmante maison un grand nombre de

statues et de tableaux qui font honneur à son goût. Sa famille aime tant cette solitude, que tous les membres qui la composent, ont désiré y avoir leur dernière demeure. M. le comte de Fries a mis du luxe dans la construction du caveau qui réunit les mausolées élevés par sa tendresse filiale à des parens chéris. Ces mausolées, la plupart exécutés sur les dessins de Fischer, ont été embellis par le talent de Zauner. On va voir également à Schoenau le tombeau du poëte Alxinger, mort en 1797. Alxinger est fort connu en Allemagne par son charmant poëme chevaleresque intitulé : *Doolin de Mayence* et *Bliomberis*. Sa traduction en vers de Numa Pompilius est également fort estimée. Un des plus beaux monumens du parc est le fameux temple de la Nuit, dont on parle sans cesse aux étrangers, et qui est assez singulier pour piquer leur curiosité. A l'extrémité du parc et aux bords d'un lac assez vaste, on aperçoit l'entrée d'un souterrain, qui se prolonge par de longues galeries. On est tenté d'en sonder la profondeur, mais à peine y a-t-on fait quelques pas, qu'on entend le bruit sourd des torrens qui se précipitent, et dont le fracas épouvantable est rendu plus terrible encore par les voûtes sonores de l'édifice. On seroit alors tenté de retourner en arrière, craignant de tomber dans quelque précipice; mais la curiosité l'emporte, et l'on veut voir la fin de cette

aventure. En avançant, on se sent mouillé par l'eau qui s'écoule, et l'on n'arrive ainsi que plus vite à une place circulaire, qui se termine par des portes d'airain dont la hauteur et la beauté attirent les regards. A peine les a-t-on considérées quelques instans, qu'elles s'ouvrent comme d'elles-mêmes. Une lumière mystérieuse permet de distinguer un temple de la plus belle architecture. Dès que vous en avez touché le seuil, une musique céleste se fait entendre et vous invite au doux repos. Revenu de ce premier étonnement, on n'est pas moins surpris en portant ses regards sur tout ce qui vous entoure. On se trouve dans un temple tout resplendissant de marbre, dont la voûte est rendue plus brillante encore par une infinité d'étoiles scintillantes d'une vive clarté. La lune y paroît tantôt dans tout son éclat, tantôt enveloppée par des nuages épais qui la dérobent par intervalles, en donnant au jour un ton plus mystérieux encore. La divinité de la nuit préside seule dans un lieu où tout retrace sa modeste beauté. Assise dans un char d'argent que traînent des chevaux ailés, du noir le plus sombre, la déesse, couronnée d'une guirlande de fleurs que laisse à peine entrevoir un voile blanc, parsemé d'étoiles, semble aller prendre son vol dans l'empire des airs, et répandre le repos sur les humains fatigués. On se sent même saisi d'un sommeil involontaire, et il paroît se glisser dans

les veines avec plus de douceur que jamais. Ce jour mystérieux, cette musique que l'on entend dans le lointain et que l'écho de la caverne répète et répète encore, tout vous porte au repos et à des idées de mélancolie. Il n'y a pas jusqu'au bruit éloigné des torrens, qui se prolonge sous les voûtes sonores des galeries, qui ne charme l'oreille et ne porte à la rêverie. Il faut l'avouer, si l'on ne venoit d'entrer dans ce lieu enchanté, si l'on ne savoit qu'on est auprès de Vienne, on pourroit croire assister à quelques mystères d'Isis, et commencer ces terribles initiations où le prestige des prêtres faisoit croire aux trop faciles humains que des choses trop hautes pour notre commune foiblesse leur étoient dévoilées. En cherchant à peindre ce que j'ai éprouvé, et en voulant donner une idée de cette imitation parfaite d'une des grandes scènes de la nature, j'étonnerai ceux qui n'ont point vu, et je paroîtrai exagéré à ceux qui n'ont jamais senti l'impression qu'un spectacle inattendu peut produire sur notre imagination. Plus d'un lecteur malin trouvera peut-être aussi que je me suis trop étendu sur les environs de Vienne; mais qu'il se rappelle combien il est difficile de ne point retracer ce qu'on a vu avec plaisir, puisque nous plaçons nos plus douces jouissances dans le charme des souvenirs.

DISTRICTS SITUÉS SUR LA RIVE GAUCHE DU DANUBE.

SECTION II.

Du Cercle au-dessous de la forêt de Vienne.

Le cercle au-dessous de la forêt de Vienne (*Viertel unter den Wienerwald*) comprend une surface de 81 milles 58 ou 44 myriamètres carrés 58. Ses bornes sont, au nord le Danube, à l'est le mont Leytha, au midi la Styrie, et à l'ouest le cercle au-dessus de la forêt de Vienne.

VILLES.

Vienerisch-Neustadt est une ville fortifiée, assez agréable à habiter, bien bâtie, composée de 570 maisons et peuplée de 6,000 âmes. Gaspari n'y en compte que 5,000. C'est, après Vienne, dont elle est éloignée de six milles, la seconde ville du cercle. La rivière de la Leytha l'arrose. Les rues en sont larges, alignées au cordeau, les places assez belles, et ornées de statues. L'ancien château archiducal a été cédé à l'académie militaire, qui y a été établie par Marie-Thérèse. L'évêché de Neustadt a été fondé en 1470; mais le siége en a été transféré à Saint-Pölten. Cette ville, bâtie en 1200 par l'archiduc Léopold VIII, se trouve sur la route de la Styrie, au sud de Vienne. On doit y remarquer une fabrique d'épingles et de fil de laiton. Cette manufacture est une des plus belles de l'Allemagne. On a fixé

la latitude de Vienerisch-Neustadt à 47° 48′ 27″, et sa longitude à 33° 53′ 17″.

Baden, *Aquæ Pannonicæ*, ville très-ancienne, à quatre milles de Vienne, sur la petite rivière de Schwaecha et au pied du Calvaire, montagne peu élevée, qui dépend du Kahlenberg. Baden tire son nom des bains chauds qui s'y trouvent. En 1480, l'empereur Frédéric IV lui accorda le droit de ville et le privilége de tenir un marché toutes les semaines. On y voyoit autrefois un château, nommé Haug; il a été entièrement détruit, étant devenu à plusieurs reprises un lieu de retraite pour les voleurs. L'enceinte de la ville ne renferme pas plus de 86 maisons; mais on en compte plus de 300, en y comprenant celles des faubourgs. Le nombre des habitans de Baden s'élève à environ 2,000. On remarque dans cette ville une colonne en pierre, ornée de statues et d'inscriptions; elle a été érigée en 1714, en action de grâces de la fin de la peste. La maison de ville est un ancien bâtiment assez irrégulier; l'église paroissiale est d'un beau gothique; celle des Augustins, dont la porte est également gothique, a été bâtie avec assez de goût; l'église *Frauen* a été convertie en un magasin de bois: on voit à Baden un hôpital (on l'appelle *Mariazeller-Hof*) destiné aux pauvres qui doivent prendre les eaux; le théâtre a été bâti en 1775, et le casino en 1786. On a également construit en 1800, à côté du théâtre, un assez

belle salle de danse. On ne doit pas négliger de visiter le jardin de Marie-Thérèse, appelé le parc : il a été planté en 1792. La ville de Baden est du reste bien bâtie et bien éclairée ; ses rues sont également pavées avec soin ; des trottoirs règnent le long des maisons, et des aqueducs souterrains servent à l'évacuation des immondices. Baden a été fort embellie depuis vingt ans : les eaux minérales y attirent beaucoup d'étrangers qui la rendent riche et très-vivante. Les environs sont charmans et remplis de beaux jardins, la plupart ouverts à ceux qui font usage des eaux. Les nombreux divertissemens qu'on trouve dans cette ville y amènent beaucoup de Viennois. La latitude de Baden a été déterminée : on la trouve de 48° 2′ 20″, et sa longitude de 33° 55′ 30″.

Kloster-Neubourg, ville à deux milles au nord-est de Vienne, sur le Danube. Ses portes et ses murailles annoncent qu'elle a été jadis une colonie romaine. Le *Kirlinger*, petit ruisseau peu considérable, la divise en deux parties : la basse ville est la plus ancienne. Elle est aussi fort singulièrement bâtie : les Turcs la brûlèrent en 1683, tandis que les habitans de la haute ville, sous la conduite d'un certain Marcellin, résistèrent à tous leurs efforts. On compte dans Kloster-Neubourg environ 3,000 habitans. Cette ville présente quelques monumens intéressans pour l'histoire du pays : il n'en est aucun qui mérite l'attention des

étrangers, si ce n'est le chantier où l'on construit des péniches armées. La première de ces péniches a été mise à flot en 1768. On voit dans les magasins du chantier beaucoup de pontons, différens modèles de vaisseaux de guerre, et les pavillons de toutes les puissances maritimes. La célèbre abbaye de Kloster-Neubourg est une collégiale de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, dont le margrave Léopold IV a jeté les premiers fondemens le 14 juillet 1114, et qui fut rebâtie avec plus de goût en 1730, sous Charles VI. On n'a terminé que deux ailes de cet immense et magnifique bâtiment. Auprès de l'église, se trouve une chapelle consacrée au fondateur du couvent Saint-Léopold : elle renferme le corps de ce prince dans un cercueil d'argent. Chaque année, le 15 novembre, jour de Saint-Léopold, on célèbre avec pompe la fête de ce patron de l'Autriche, et on promène ses cendres dans l'église pour les exposer à la vénération publique. On conserve dans le trésor de l'abbaye la couronne archiducale, faite en 1516, et dont l'archiduc Maximilien lui fit présent en 1616. Depuis cette époque, on la porte à Vienne lorsqu'un nouveau souverain monte sur le trône. Le couvent possède une bibliothèque de vingt-cinq mille volumes, plus de deux cents manuscrits hébreux, arabes et latins; une bible allemande, imprimée à Mayence en 1462 par Jean Furst; une collection des ouvrages les plus

célèbres qui ont paru depuis 1320 jusqu'en 1570, un petit cabinet d'histoire naturelle, enfin une belle collection de médailles. Rien de plus beau que les caves de ce couvent, qui forment un labyrinthe de corridors disposés par trois étages. On voit dans ces caves un tonneau qui contient plus de 60,000 litres de vin; c'est le plus gros de l'Allemagne après celui d'Heidelberg. Diverses observations que l'on peut croire exactes donnent à Kloster-Neubourg une latitude de 48° 19′, et une longitude de 33° 57′.

Haimbourg, ville à neuf milles de Vienne, sur le Danube, au pied d'un rocher sur lequel on voit les ruines d'un ancien château. Cette ville renferme 260 maisons. On a reconnu que sa latitude étoit de 48° 9′, et sa longitude de 34° 33′.

Bruck, *Leythæ Pontum*, à cinq milles de Vienne, sur la Leytha, est divisée en vieille et en nouvelle ville. Le roi Mathias s'en rendit maître en 1483, après un siége opiniâtre : elle devint la proie des flammes en 1766. On y compte maintenant environ 300 maisons.

Ebenfort, petite ville sur la Leytha, entourée de murs et de fossés, et bâtie par les Templiers.

BOURGS.

Laxenbourg, bourg médiocrement étendu, mais très-bien bâti, à une lieue et demie de Vienne,

sur le chemin d'OEdenbourg, dans une belle plaine entre le canal de Neustadt et la Triesting. Il s'appeloit, il y a un siècle, Lassendorf ou Laxendorf : il date de 1276. Le château de plaisance a été bâti, en 1377, par le duc Albert III, lorsqu'il eut terminé la guerre contre les Prussiens. La cour a coutume d'y passer quelques mois de la belle saison. Le parc est très-beau et a deux lieues de tour; il deviendra un jardin anglais des plus variés si on l'achève sur le même plan. On ne voyoit autrefois que des eaux stagnantes dans ce parc; aujourd'hui il est traversé par la Schwaecha, dont les eaux baignent le beau château gothique, construit par l'empereur actuel d'Autriche.

Schwaecha, bourg bien bâti, à une lieue et demie de Vienne, sur la rivière du même nom. C'est un des bourgs les plus importans de l'Autriche, à cause de ses fabriques. Très-ancien, il date de 1058. On le divise en partie haute et en partie basse, séparées par la rivière et réunies par un pont. Au-dessous de Schwaecha, la rivière se partage en deux bras, dont l'un se dirige vers Ebersdorf, et l'autre vers Mannsberg, laissant entre eux une île où se trouve le beau village d'Albern.

Fischament, ancien bourg, autrefois repaire de voleurs, et nommé *Vischagemunde*, situé au

confluent de la Fischa et du Danube, à quatre milles à l'est de Vienne.

Maennersdorf, gros bourg, avec un beau château, au midi de Laxenbourg, dans une plaine et sur la Triesting. L'empereur François Ier y fit construire, en 1757, un vaste et beau bâtiment pour la commodité des personnes qui visitent les eaux thermales. Ce bourg a été en grande partie la proie des flammes en 1761.

Medling, bourg, à deux milles au sud de Vienne, avec une ancienne église sur une hauteur, et une maison de ville également remarquable par son ancienneté. Il y a dans ce bourg plusieurs fabriques de rubans et de mousselines, dirigées par des Suisses. A un quart de mille vers l'ouest, on voit sur une montagne les ruines d'un château dont les Hongrois étoient autrefois maîtres; il leur fut enlevé en 584 par Léopold Ier, et servit de résidence à plusieurs archiducs pendant le douzième siècle et la première moitié du treizième.

Berchtolsdorf, grand bourg bien bâti et très-peuplé, appartenoit autrefois aux Templiers; son église, rebâtie en 1441, ressemble beaucoup à celle de Medling. Après l'extinction de la maison de Berchtoldsdorf, ce bourg appartint aux ducs du pays, et Albert VI le donna au comte Sigismond de Presing, qui non-seulement refusa de

le rendre à l'empereur Frédéric IV, mais encore mit une garnison dans le château. Frédéric ne put s'en rendre maître qu'après un siége en règle. En 1683, les habitans, pour échapper aux Turcs, se réfugièrent dans l'église, où ils se défendirent long-temps avec courage; mais s'étant confiés à la générosité de leurs perfides ennemis, ils furent tous égorgés ou menés en esclavage.

Gumpoldskirchen, ancien bourg, caché en grande partie dans une vallée qui s'étend de l'ouest à l'est entre les montagnes. Il est devenu célèbre par ses vins, les meilleurs de l'Autriche.

Draiskirchen, bourg de 138 maisons, dont il est fait mention dans l'histoire depuis 1113. On y trouve une belle filature. Il est situé à trois milles de Vienne, et à 90 toises (175 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Brünn-am-Gebirge, bourg, à un mille au sud de Vienne, célèbre par le bon vin qui croît dans ses environs.

Gutenstein, bourg de 60 maisons, avec cinq forges, quelques moulins à scies et plusieurs fabriques d'épingles. Les habitans ne s'occupent qu'à travailler le fer ou à faire des planches et des tonneaux. Le nouveau château se trouve dans le fond de la vallée; à côté est le vieux château, bâti, en 1220, sur un rocher uni, d'où le Piesting se précipite. Gutenstein est à 234 toises (456 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Leobersdorf ou *Loibersdorf*, ancien bourg déjà connu en 1073, à deux fortes lieues de Neustadt sur la Triesting.

Piesting, bourg, de 100 maisons, avec plusieurs bonnes forges; à une demi-lieue existe une grande fabrique de marmites de fonte.

Pottenstein ou *Bodenstein*, bourg bien bâti, de 98 maisons, au pied d'une montagne couronnée de forêts et dans une belle vallée, à quatre lieues de Fernitz. C'étoit autrefois un château, déjà célèbre en 1186.

Altenbourg, bourg, à huit milles de Vienne, au pied d'une montagne peu élevée, où l'on voit les ruines de l'ancien château de Haimbourg.

Gœtzendorf, bourg, avec un château.

Pitten, bourg, avec un château sur un rocher.

Pottendorf, bourg, avec un ancien et fameux château des comtes de Stahrenberg.

Trautmansdorf, bourg, avec un château, à trois milles de Vienne, sur le chemin de la Hongrie.

Kirschlag, bourg, avec un château sur une montagne.

Wiesmath, bourg, voisin de l'ermitage de Saint-Wolfgang.

Schaidwien ou *Schottwein*, bourg, à dix milles de Vienne, au pied du mont Semmering.

Saint-Veit, beau château, sur une montagne. C'est un des endroits les plus agréables des environs de Vienne.

Glocknitz, bourg, avec un prieuré de bénédictins. Ce bourg est à 220 toises (428 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Buchberg, sur les frontières de la Hongrie, au pied du Schneeberg. Quoiqu'on le compte au nombre des bourgs, à peine peut-il passer pour un misérable village.

GROS VILLAGES.

Ebersdorf, près du Danube, sur un bras de la Schwaecha, avec un beau chateau de plaisance. Ce village est connu dans l'histoire depuis 1288. On prétend que c'est l'antique Alanava des Romains.

Daebling, le plus beau village des environs de Vienne, rempli de belles maisons de campagne et de jardins agréables. Il se divise en haut et en bas. On y compte plus de cent cinquante maisons.

Ottokrin, ancien village, près du Kahlenberg, renommé par son excellent vin. Il tire son nom d'Odoacre, roi des Hérules. Charlemagne y bâtit une église après l'expulsion des Avares.

Ebreichsdorf, village très-bien bâti, avec une belle manufacture d'indienne.

Simmering, beau village paroissial, à une demi-lieue de Vienne, sur la route de la Hongrie. Il s'embellit tous les jours : à sa droite se trouve

un canal navigable. Quoique le sol y soit mauvais et formé seulement d'une couche peu épaisse de terre végétale, on est parvenu à le rendre assez fertile. A quelque distance est Neugebauen, autrefois château impérial. Ce bâtiment est élevé sur la place où le sultan Soliman établit son quartier général en 1529, lors du premier siége de Vienne : c'est pour cette raison que les Turcs le respectèrent dans le second siége qui eut lieu en 1683.

Nussdorf, gros village dans une belle vallée et dans un site romantique, sur la rive gauche du Danube. Il est rempli de maisons de campagne bâties avec goût, et de beaux jardins. De Nussdorf à Vienne règne une belle chaussée, élevée à grands frais pour empêcher les débordemens du fleuve.

Petronell, village, sur les bords du Danube, avec un beau château.

Heiligenstadt, village où l'on voit les restes d'un château des templiers. Son nom dérive d'un couvent que Saint Severin fit élever en 454 près de Vienne.

SECTION III.

Du Cercle au-dessus de la forêt de Vienne.

Le cercle au-dessus de la forêt de Vienne (*Wiertel ob dem Wienerwald*) a 94 milles carrés 98 52 myr. 126). Ses bornes sont, au nord le Danube, à l'est le cercle au-dessous de la forêt de Vienne, au sud la Styrie, et à l'ouest l'Enns.

VILLES.

Saint-Polten ou *Saint-Hippolyte* (*fanum Sancti-Hippolyti*), chef-lieu du cercle, jolie ville à huit milles de Vienne, dans une plaine sur la rive orientale de la Drasen. Elle doit son origine à un chapitre de chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin, fondé dans le huitième siècle par les comtes Adalbert et Ottocar, et dissous en 1784. Depuis cette époque, la ville est devenue la résidence d'un évêque qui siégeoit autrefois à Neustadt, et qui est suffragant de l'archevêque de Vienne. Sa population est de 4,500 âmes. Cette ville offre une belle manufacture de toiles de coton et de papier. Près de Saint-Polten, à Wishofen, existe une manufacture de glaces; enfin celle de toiles de coton que l'on voit à Fridau, appartient au prince Corsini. La latitude de cette ville est de 48° 12′ 32″, et sa longitude de 33° 15′ 52″.

Tuln, ancienne ville, sur la rivière du même

nom, à quatre milles de Vienne, et sur la rive méridionale du Danube. Ce qu'elle présente de plus remarquable, c'est un ancien temple des Romains qu'on a converti en une église chrétienne. On y voit aussi une manufacture de rubans de laine. La position de ces deux villes n'étant pas différente, on a trouvé la latitude de cette dernière de 48° 19′, et sa longitude de 33° 42′.

Ips (*Ipsium*, *Ibissa*), jolie ville bien bâtie, au confluent de la rivière d'Ips et du Danube, et enfin à seize milles de Vienne; probablement c'est l'ancienne Pons Isis ou *Isipontum*. On a fixé la latitude d'Ips à 48° 13′, et sa longitude à 32° 30′.

Waidhofen ou *Bayerisch Waidhofen*, ville à dix-huit milles de Vienne, sur la rive gauche de l'Ips, près des frontières de la Styrie. Elle a été donnée en 995 à l'évêque de Freysing par l'empereur Othon III. La latitude de Waidhofen est exprimée par 47° 50′, et sa longitude par 32° 18′.

Mautern, petite ville sur le Danube, qui communique par un beau pont avec celle de Stein, située sur l'autre rive du fleuve. Les Autrichiens y perdirent une bataille en 1484; les Hongrois étoient alors leurs ennemis.

Trassmaner, petite ville, sur la rive orientale de la Trasen, avec un château fortifié.

Pechlarn, petite ville, avec un château peu

éloigné de l'endroit où l'Erlaph se jette dans le Danube.

BOURGS.

Maelk (*Melicium*), bourg, assez bien bâti, à trois milles de Saint-Polten, sur la rivière du même nom, qui se jette, à quelque distance de ce bourg, dans le Danube. Il est situé au pied d'un rocher, sur lequel se trouve une riche et magnifique abbaye de bénédictins, établie depuis 1089, époque où Léopold III supprima les chanoines que son prédécesseur Léopold Ier avoit institués. Ce superbe bâtiment présente, du côté du bourg, une façade de 62 fenêtres. On y voit une belle bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et une collection de médailles.

Herzogenbourg, bourg assez triste, sur le Trasen, entouré d'un mur et d'un fossé, et situé dans une plaine marécageuse. On y compte environ 150 maisons et un chapitre de chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin, fondé en 1112. La bibliothèque de cette abbaye est considérable.

Zeiselmauer, entre ce bourg, qui est très-ancien, et le village de Greifenstein, se trouvoit autrefois la ville de Comogena.

Scheibs, gros bourg, sur la rive orientale de l'Erlaph.

Grafendorg, sur la Bielach, à l'est de Vienne,

Holenbourg, sur le Danube, à peu de distance de Mautern.

Furth, au pied de la montagne sur laquelle est bâti le couvent de Gottweig, près du Danube et de Mautern.

Lilienfedl (*Campililium*), sur la rive orientale de la Trasen, à douze milles de Vienne, avec une riche abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1206. Son église, toute revêtue en marbre noir, est une des plus belles de l'Autriche. C'est dans ce bourg que se trouve une belle manufacture d'armes.

Rabenstein, bourg, avec un château sur la Bielach.

Wilheimsbourg, bourg, à dix milles de Vienne, sur la Trasen, entre Saint-Polten et Lilienfeld.

Seifeinstellen, bourg, avec un riche couvent de bénédictins, fondé en 1112 par Udarschale de Stille : la bibliothèque, composée de 30,000 volumes, est fort riche en livres rares. Le cabinet d'histoire naturelle mérite d'être visité. On y a rassemblé un assez grand nombre d'antiquités romaines, déterrées à Esling, village peu éloigné. Parmi les statues de bronze qu'on y a découvertes, une petite figure représentant un dieu therme, est à remarquer.

Loosdorf, au couchant de ce bourg et sur la droite, est le château de Schallebourg, situé sur une montagne. C'est là que se trouve le plus

ancien gymnase. Il a été fondé en 1524 par Christophe de Lafenstein.

Amstetten ou *Amstaedten* ou *Abstetten*, à seize milles de Vienne.

Zeilern, à douze milles de Vienne, entre Amstetten et Oed.

Strengberg, à dix-neuf milles de Vienne, sur une haute montagne qui lui donne son nom.

Sieghartskirchen ou *Sitzkirchen*, à quatre milles de Vienne.

Dürnitz, à quatorze milles de Vienne, sur la rivière du même nom.

Ipsitz, très-petit bourg, remarquable par une mine de houille et quelques carrières de marbre.

DISTRICTS SITUÉS SUR LA RIVE DROITE DU DANUBE.

SECTION IV.

Du Cercle au-dessus du mont Saint-Médard.

Le cercle au-dessus du mont Saint-Médard (*Wiertel ob dem Mannhartsberg*), a 90 milles carrés 37 d'étendue (49 myriamètres 588). Ses

bornes sont, au nord-ouest la Bohême, au nord la Moravie, à l'est le cercle au-dessous du mont Saint-Médard, au sud le Danube et à l'ouest la Haute-Autriche.

VILLES.

Krems, chef-lieu du cercle, ville de 6000 âmes, bien bâtie, sur les bords du Danube. Elle reçoit la Krems, a cinq églises et un couvent de dominicains. Lat. 48° 27′, longit. 33° 13′.

Zwettl, petite ville, de 150 maisons, sur les bords de la Kam, à 15 milles de Vienne. Lat. 48° 37′, longit. 32° 48′.

Waidhofen ou *Boehmisch-Waidhofen*. Elle a 170 maisons, avec un château sur la Theya, à 16 milles de Vienne. Lat. 48° 50′, longit. 32° 55′.

Hardeck, sur la Theya. Lat. 48° 55′, long. 32° 36′.

Horn, ville, avec un château, sur la rivière de Tesser. Cette ville est très-connue dans la capitale de la monarchie autrichienne, à cause de l'excellente bière que l'on y prépare. Lat. 48° 41′, longit. 33° 11′.

Weitra, petite ville, avec un château, sur la rivière de Launitz. Lat. 48° 42′, longit. 32° 30′.

Stein, sur le Danube, en face de Mantera. Elle est réunie à Krems par une belle avenue d'arbres.

Gemund, petite ville, avec un château.

Durrenstein, sur le Danube, avec une abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin.

Drossendorf, ville et château, sur la Theya.

Altensteig, petite ville, avec un château.

Litschau, petite ville, sur les frontières de la Bohême.

Egenbourg, ancienne ville, près du mont Saint-Médard.

BOURGS.

Gerass, abbaye, sur la frontière de la Moravie, fondée par Egobert, comte de Berneck, et confirmée en 1188 par Dipold, évêque de Passau.

Ispern, couvent et bourg, sur le ruisseau du même nom.

SECTION V.

Du Cercle au-dessous du mont Saint-Médard.

Le cercle au-dessous du mont Saint-Médard (*Wiertel unter den Mannhartsberg*) a 87 milles carrés 26 (47myriamètres 874) de superficie. Ses bornes sont, au nord la Theya, à l'est la March, au sud le Danube, et à l'ouest le cercle au-dessus du mont Saint-Médard.

VILLES.

Korneubourg, chef-lieu du cercle, petite ville de 3000 âmes, à un quart de lieue de la rive gauche du Danube et à deux milles de Vienne, en face de Klosterneubourg, autrefois très-florissante, mais aujourd'hui ruinée par les suites de la guerre. Lat. 46° 20', longit. 34°.

Laa ou *Laha*, ville fortifiée, sur la Theya, à huit milles de Vienne. Elle passe pour la plus ancienne de l'Autriche, et renferme 170 maisons. Lat. 48° 44', long. 33° 58'.

Feldsperg, petite ville de 250 maisons, avec un château et un palais magnifique. Elle est située sur les frontières de la Moravie. Lat. 48° 44', long. 34° 22'.

Marchegg, petite ville sur la Theya, bâtie en 1286 par Ottocar II, roi de Bohême, surnommé Przemysl. Lat. 48° 14', long. 34° 32'.

Zistersdorf, petite ville, avec un château. Lat. 48° 32', long. 34° 22'.

Raetz, sur les frontières de la Moravie. Latitude 48° 49', longit. 33° 30'.

Enzersdorf, petite ville près du Danube, entourée de murs et de fossés. Elle a été bombardée et réduite en cendres par les François dans la dernière campagne.

Neissau, petite ville, avec un bon château.

Schrattenthal, petite ville, avec un bon château.

BOURGS.

Hockerau, à une demi-lieue du Danube.

Pulkau, gros bourg, sur la Pulka.

Aspern, bourg, avec un château.

Falbenstein, château, sur une montagne.

Hollabrunn. Deux bourgs portent ce nom : on les distingue par l'épithète de haut et de bas ; ils sont assez éloignés l'un de l'autre.

Fellabrunn. On donne aussi ce nom à deux bourgs également distans, et distingués en haut et en bas.

II. HAUTE-AUTRICHE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE TERRITORIALE ET DE LA POPULATION.

La Haute-Autriche (*Oesterreich ob der Enns*), située entre les 47° 26′ et les 48° 40′ de latitude septentrionale, et à peu près entre les 30° 14′ et les 32° 39′ de longitude orientale, a pour bornes, au nord, la Bohême; à l'est, la Basse-Autriche; au sud, le pays de Saltzbourg et la Styrie; et enfin à l'ouest, la Bavière. Son étendue est de 203 milles carrés géographiques [126 myriamètres carrés] (1).

Le Danube se partage en deux portions inégales, l'une septentrionale, et l'autre méridionale. La première, ou la moins étendue, porte le nom de cercle de la Mühl (*Mühlviertel*); la seconde comprenoit, avant le traité du 14 octobre 1809, les trois cercles de l'Inn (*Innviertel*), de l'Hausrück (*Hausrückviertel*), et de la Traun (*Traun-*

(1) *Europaischen Annalen*. 1810, st. II, p. 269.

Viertel); mais, par ce traité, l'Autriche avoit perdu le cercle entier de l'Inn, et les trois cinquièmes de celui de l'Hausrück ; savoir, tout le pays situé à l'ouest d'une ligne qui, partant du Danube auprès du village de Strass, passeroit par Weissenkirch, Widersdorf, Michelbach, Greist, Munkenhoffen, Heist, Jeding, suivroit ensuite la grande route jusqu'à Schwannstadt, passeroit derrière cette ville et remonteroit la rivière d'Alter, ainsi que le lac du même nom, jusqu'au point où ce lac touche le pays de Saltzbourg (1). Ainsi l'Autriche avoit perdu, dans les provinces de la Haute-Autriche, 5 villes, 23 bourgs, 3,687 villages, 37,226 maisons et 218,710 habitans (2). Tout ce territoire avoit été cédé par la France à la Bavière.

On compte encore aujourd'hui dans les trois cercles de la Haute-Autriche 9 villes, 69 bourgs, 2,960 villages, 66,664 maisons, et une population de 428,649 individus. Presque tous les habitans descendent des Franconiens et des Bavarois; cependant Lucca (3) prétend qu'on rencontre quelques Slawes dans la partie du cercle de la Traun qui avoisine la Styrie. Comme il ne cite aucune autorité à l'appui de cette assertion, nous avons

(1) Moniteur universel, du 29 octobre 1809.

(2) *Vaterlaendische Blaetter, etc.* 1811, n° 16, p. 96.

(3) *Geographisches Handbuch von dem Oesterreichischen Staats.* Wien, 1791, t. I, p. 36.

peine à la croire fondée, d'autant que nous n'en avons point observé.

En général, la Haute-Autriche présente un aspect sévère et imposant. Elle est encore, surtout les contrées situées sur la rive droite du Danube, conforme au tableau que Tacite nous a tracé de cette antique Germanie, *asperam cœlo, tristem cultu aspectuque*. Cependant tout le pays situé entre Kremsmunster, Steyer, Saint-Florian et Lintz, est en quelque sorte le jardin de la monarchie autrichienne. La nature, aidée par les soins de cultivateurs intelligens et industrieux, y prodigue de toutes parts ses richesses. Tous les arbres réussissent parfaitement, et ne tardent pas à couvrir la terre d'un épais feuillage. De longues allées d'arbres fruitiers ploient sous le faix des poires, des prunes et des pommes, qu'on y récolte en grand nombre. Les champs sont tapissés d'immenses pâturages : des milliers de bras s'occupent à récolter les moissons ou à préparer le sol, afin qu'il puisse recevoir les grains qui doivent le féconder. Les villages, quoique bâtis avec simplicité et sans élégance, annoncent cependant l'aisance des habitans. Les vergers, les jardins potagers, les prairies, les champs de blé qui les entourent, contribuent encore à en rendre l'aspect plus agréable. A proprement parler, il existe peu de villages dans ce canton; mais on ne peut y faire un pas sans y rencontrer de nombreuses habitations : ceci tient

à ce que les propriétés y ont été très-divisées, et que chaque paysan a son habitation au milieu de ses terres. En général, leurs domaines ne sont pas au-delà de ce qu'ils peuvent cultiver; aussi leurs bœufs et leurs chevaux ne reviennent point fatigués du labour, puisque leur course ne s'étend pas au-delà d'un quart de lieue. Cette disposition produit un avantage dans la province de la Haute-Autriche. On n'y voit point en effet de ces incendies funestes qui dévorent si souvent des villages et même des bourgs entiers; et si le feu se déclare dans une ferme, les voisins, tranquilles sur le sort de leurs maisons, que leur éloignement met à l'abri d'un pareil désastre, peuvent accourir sans crainte au secours de l'habitation où s'est déclaré l'incendie. L'activité, l'industrie, voilà les sources principales de la richesse du peuple; il n'est pas rare d'y rencontrer des paysans, particulièrement aux environs de Saint-Florian, qui ont jusqu'à 10 à 12,000 flor. (22,000 : 26,400 fr.) de revenu.

On observe un contraste frappant entre ce scantons et les sites romantiques du Salzkammergut, les lacs multipliés, et les cascades du Waldbach et de la Traun, forment un spectacle des plus majestueux. Il en est de même des landes de Wels, qui retracent en partie celles qui existent aux environs de Neustadt et aux portes même de Vienne.

Les habitans de la Haute-Autriche sont doux, résignés et soumis; quoique aimant le plaisir, ils

conservent toujours une certaine gravité, qui se manifeste jusque dans la couleur de leurs vêtemens : en général, ils ne portent que des étoffes brunes ou noires. Ils mettent sur leurs têtes de petits chapeaux qu'ils ont le soin d'entourer d'un large ruban de soie. Quant à leurs vêtemens ordinaires, ils se composent de longues redingotes garnies de boutons de métal ou de soie verte, et doublées en toile de coton rouge, que par élégance ils font paroître sur les coutures. Leur veste, presque toujours en coton, présente également une longue rangée de gros boutons. Leurs culottes sont de cuir noir, soutenues quelquefois par des bretelles de coton ou par une ceinture en cuir, leurs bas, le plus généralement bleus, descendent jusques dans leurs souliers, garnis de boucles en cuivre ou en argent. Les femmes ont des jupons fort courts, des corsets assez longs, et des bonnets d'une forme arrondie, le tout d'une étoffe d'une couleur foncée, à l'exception de leurs bonnets, ordinairement blancs. Leur chaussure est à peu près la même que celle des hommes : comme ces derniers, elles portent le plus généralement des bas bleus.

L'attachement de ces peuples pour leur pays natal est tel, que rarement on voit des émigrations partir de ces contrées. La langue allemande est la seule dont ils fassent usage; ils parlent presque tous un dialecte particulier, aussi incorrect que désagréable à l'oreille. Le plus grand

nombre des habitans de l'Autriche sont catholiques. On croit que la religion chrétienne a été introduite dans cette contrée un peu avant le troisième siècle. Ses habitans, naturellement religieux, comme tous les peuples montagnards, embrassèrent avec ardeur une religion dont la morale s'accordoit parfaitement avec leur croyance et leurs idées d'ordre et de justice. Dès qu'on leur annonça un Dieu qui se dit lui-même le Dieu des malheureux et le père des infortunés, ils crurent à lui et l'aimèrent avant de le connoître. De nombreuses églises s'élevèrent de toutes parts et couronnèrent les cimes les plus escarpées. Ainsi on vit l'étendard de la croix planté au-dessus des neiges éternelles, et son signe salutaire servit de ralliement au pâtre grossier, comme à l'habitant plus fortuné de la bienheureuse vallée. Dès l'année 350, ce pays avoit déjà un évêque, nommé Gérard; il résidoit à Lorch, petit bourg situé sur la rivière du même nom, et à une demi-lieue au nord de la ville d'Enns. Cependant, vers le seizième siècle, le luthéranisme commença à s'introduire dans la Haute-Autriche; et il y fit un grand nombre de prosélytes, surtout dans la ville de Steyer. Du reste, tout le pays resta toujours soumis à la juridiction de l'évêque de Lintz, dont l'évêché a été fondé, en 1785, par Joseph II.

CHAPITRE II.

ASPECT DU PAYS. — MONTAGNES. — FLEUVES. — LACS. — CLIMAT.

La Haute-Autriche est un pays très-montueux, surtout dans la portion des cercles de l'Hausrück et de la Traun, qui confine avec la Styrie et le pays de Saltzbourg. Les plus hautes montagnes sont, de ce côté, le *Zachstein*, de 1,280 toises (2,426 mètres) (1); le *Rinnerkogel*, de 810 toises (1,569 mètres) (2); et le *Priel*, de 1,094 toises (2,182 mètres). Cette dernière, qui a deux sommets, dirigés, l'un vers l'ouest, le second vers le sud, porte dans le pays le nom de *Gressenberg* ou de *Groestenberg* : c'est pourquoi la plupart des géographes l'indiquent ordinairement sous cette dénomination; mais ils l'ont regardé à tort comme la montagne la plus élevée de la Haute-Autriche. Après le Priel, on doit encore citer les montagnes d'Hallstadt et d'Ischel, dont on tire une grande quantité de sel, et dont la première offre une

(1) Schultes. *Reise durch Oberoesterreich.* T. I, p. 19.
(2) *Id. ibid.*

hauteur de 667 toises (1,296 mètres), et la seconde de 594 toises (1,188 mètres). On peut également remarquer le *Traunstein*, dont l'élévation selon Lucca, est de 675 toises (1,316 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et qui offre des pentes presque abruptes de tous les côtés (1). Mais, d'après les observations plus exactes du docteur Klinger et de Schultes, cette montagne atteint jusqu'à 842 toises (1,578 mètres) de hauteur (2). On doit regarder comme dénuée de vraisemblance l'opinion du P. Fuhrmann (3), qui la croyoit déjà connue des Romains, et les noms de *Mons Drunae* ou de *Drunae lapis*, qu'il dit lui avoir été donné par cet ancien peuple, sont très-probablement de son invention. Le cercle de la Mühl n'est guère moins montueux que les deux précédens, surtout du côté de la Bohême, où l'on voit au nord-ouest le *Plekenstein*, qui servoit autrefois de limites entre ce royaume et la Haute-Autriche.

Vers le sud, sur les frontières de la Styrie, les montagnes sont formées par un calcaire de tran-

(1) *Geographische Handbuch von dem Oesterreichischen Staats.* T. I, p. 435.

(2) Sartori. *Neueste Reise durch Oesterreich, Salzburg, Berchtesgaden, Kaernthen und Steyermark.* Wien, 1811, t. I, p. 316.

(3) *Chorographie*, ou *Landesbeschreibung.* III theil, p. 528.

sition qui repose sur le granit, et sur plusieurs autres roches primitives qu'on voit souvent reparoître au pied des montagnes : c'est ainsi qu'on trouve de l'hornstein brune à Hallstadt, au pied du mont Langenweise, qui est entièrement calcaire. On rencontre également un wetzstein gris à Weissenbruch, dans les environs d'Ischel. Le granit forme aussi la base des montagnes calcaires qui bordent la rive méridionale du Danube, et dans lesquelles il est recouvert par des couches de schiste. La même formation s'observe encore dans les montagnes qui ceignent le cercle de la Mühl, du côté de la Bohême. Lorsqu'on quitte le Danube, et qu'on gravit le mont Pfennig, dont le pied est baigné par ce fleuve, on rencontre du granit, qui continue ensuite jusqu'au cercle de Budweis en Bohême. Ce granit est presque toujours à petits grains. Parmi les roches qui le composent, le feld-spath est la plus abondante, surtout auprès de Freystadt. Il devient encore plus grossier aux environs de Weigersdorf et de Neumarkt. Cependant, même en cet endroit, on voit alternativement des masses de granit à gros grains et à grains fins, dont la direction est presque toujours vers le nord et le nord-est. Cette espèce de roche est si abondante dans la province, qu'on l'emploie presque exclusivement à Lintz pour la construction des édifices publics, et même des maisons particulières.

Un sol aussi généralement inégal et aussi entrecoupé de montagnes que celui de la Haute-Autriche, ne peut présenter qu'un petit nombre de plaines. La seule un peu remarquable qu'on y voie, c'est la grande lande de Wels, qui commence au chemin d'Ebersberg à Lintz, et se porte à environ quatre milles au midi. Jusqu'au village de Marchtrenk, on ne sème que des lentilles; mais depuis ce village jusqu'à Wels, c'est-à-dire dans une étendue de plus de deux lieues, elle est presque entièrement inculte. Dans le cercle de la Mühl, les montagnes, quoique d'une hauteur médiocre, sont tellement rapprochées les unes des autres, qu'à l'exception des plages de Landshaag, d'Ufahr et de Grain, il est difficile de trouver dans l'intérieur des terres une plaine de quelques arpens.

Outre le Danube qui arrose et traverse la Haute-Autriche dans toute sa longueur, plusieurs autres rivières y viennent porter le tribut de leurs eaux. Les plus considérables sont:

1°. La Traun, qui prend naissance en Styrie, auprès du bourg d'Aussée, résulte de la réunion de trois petites rivières qui viennent des lacs d'OEden, de Grundel et d'Altaussée. De là elle se porte vers le lac d'Hallstadt, et y entre vers Traundorf. Elle se dirige ensuite vers Goisern, reçoit un peu plus bas la Weissenbach, passe à Laufen, où elle forme une cataracte assez

dangereuse, et de là à Ischel, où elle se réunit à la rivière du même nom. Après avoir reçu au-dessus de ce bourg la Rettenbach; et au-dessous, la Frauenweissenbach, la Steinbach et la Roehrbach, elle coule vers Ebensée, où elle se précipite dans le lac de Gmunden. Elle en ressort entre la ville de Gmunden et le château de Weyer, coule vers Au, reçoit l'Aurach au-dessus d'Eglau, la Vœckl à Lambach, l'Alben à Waeschenberg; arrose les murs de Wels, où on la traverse sur un pont de bois, et reçoit l'Aitesbach en face de Lichteneck. Elle passe ensuite à Kremsmunster, ainsi qu'à Ebersberg. La Krems lui apporte le tribut de ses eaux. Enfin elle finit au Danube, au-dessous de Lintz, dans le canton appelé Zizelau. C'est par cette rivière que les sels fabriqués à Gmunden sont transportés dans les magasins d'entrepôt et de débit, pour être ensuite envoyés à Vienne et à Mauthausen. On navigue sur la Traun avec des radeaux et des bateaux plats. Son cours rapide, et son lit qui varie en raison de la force des eaux, obligent souvent d'y faire des travaux dispendieux. L'administration des salines de Gmunden s'en charge. Ces travaux se font sous la surveillance d'une commission établie dans la ville de Wels. La navigation y est surtout dangereuse à l'endroit où elle se précipite obliquement de plus de 143 toises (269 mètres) de hauteur, entre

Gmunden et Schwannstadt. On divise cette rivière en supérieure et en inférieure, selon qu'on l'a considère au-dessus ou au-dessous de sa cataracte. On y pêche du poisson excellent, et surtout des écrevisses remarquables par leur grosseur.

2°. L'Enns prend sa source dans les montagnes du pays de Saltzbourg, traverse une portion de la Haute-Styrie, qu'il quitte à Engelbuner, près d'Altenmarkt, entre alors dans le cercle de la Traun, qu'il borde vers l'est, et se jette enfin dans la Steyer, auprès de la ville du même nom.

3°. La Steyer, rivière moins considérable que les deux précédentes, naît dans les montagnes de la Styrie, traverse le cercle de la Traun, et donne son nom à la capitale de ce district. Elle y reçoit l'Enns, et va ensuite se jeter dans le Danube.

4°. La Mühl est partagée à son origine en deux branches, dont la plus grande prend sa source dans la forêt de Pleckenstein, coule du nord-ouest vers le sud, et, après avoir reçu la petite Mühl à Dorf, va se terminer au Danube.

5°. La Narn naît également par deux branches, l'une qui vient de la forêt de Gresnberg, l'autre qui prend sa source dans la forêt dite *Kœnigzwald*, située sur les frontières du cercle, au-dessus du mont Saint-Médard. Cette rivière se perd dans le Danube, à Eitzendorf.

Parmi les nombreux lacs de la Haute-Autriche, on peut remarquer ceux d'Alter et de Mond, dans le cercle de l'Hausrück, et enfin ceux de la Traun, d'Hallstadt et de Gmunden, dans le cercle de la Traun : tous ces lacs font partie du Salzkammergut. C'est près de leurs bords que l'on observe les différens établissemens destinés à la fabrication et à l'emballage du sel.

Le lac d'Alter, qu'on appelle aussi Kammer-see (à cause du château de Kammern), est situé au sud de Vœcklbruck. C'est le plus grand lac de la Haute-Autriche. Son étendue n'est pas moindre de quatre lieues, et sa largeur d'environ une grande lieue. Ce lac communique, vers le sud-ouest, avec le lac de Mond. Sa profondeur, même en été, s'élève en certains endroits à 300 toises (579 mètres) et au-delà. On y pêche de l'excellent poisson; entre autres différentes espèces de truites (*Salmo fario* et *alpinus*). On voit à quelque distance le joli lac d'Aber.

Le lac de Mond n'a pas un aspect fort agréable; il est encaissé de tous côtés par des montagnes d'une grande élévation. Sous ce rapport, il ressemble assez à celui de la Traun ou de Gmunden. Il est situé sur les frontières du pays de Saltzbourg, auquel il est réuni par le lac d'*Irrsée*. Sa longueur est d'environ un mille et demi (5 myr. 720), et sa largeur d'un mille (3 myr. 813).

Le lac de la Traun ou de Gmunden doit ses deux noms à la rivière qui le traverse, ainsi qu'à la jolie ville bâtie sur ses rives. Sa longueur est d'environ deux milles. Sa largeur est moindre d'un demi-mille, et sa profondeur, de 300 toises (585 mètres). Il confine au sud avec le Salzkammergut. On s'étonne que Lucca (1) prétende qu'il se trouve au nord de la Traun, puisque cette rivière y pénètre vers le sud et en sort vers le nord. Les eaux du lac sont si rapides, que l'on peut distinguer le fond à plus de dix pieds de profondeur. Lorsque les vents agitent sa surface, il prend une couleur verte qu'il communique à la Traun. Cette rivière conserve cette dernière teinte jusqu'à son confluent dans le Danube. Les observations de Klinger et de Schultes fixent le niveau du lac à 261 toises (495 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Le lac de Hallstadt se trouve à 244 toises (475 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Lucca (2) lui donne un mille et demi (11 kilomèt.) de largeur et autant de longueur. Cette donnée est évidemment fausse, car le lac est beaucoup plus long que large. Il reçoit à l'ouest la Gosach, au sud-est la Traun, et au nord-est la Fluderbach. Il est également entretenu par un grand

(1) *Landeskunde von Oesterreich ob der* Enns. P. 34.
(2) *Idem*, p. 35.

nombre de sources souterraines, qu'on aperçoit distinctement en hiver pendant les basses eaux. Sa plus grande profondeur est de 105 toises (204 mètres); ce qu'il a de remarquable, c'est qu'il acquiert cette profondeur d'une manière brusque. Autrefois, bien plus considérable qu'aujourd'hui, il occupoit l'emplacement de Goisern et de Sainte-Agathe au nord, ainsi que la large vallée de la Traun à l'est. Il paroît même que, plus anciennement encore, il communiquoit avec les lacs de Gründel et d'Aussée en Styrie.

Les marais sont peu communs dans la Haute-Autriche. On ne doit pas s'en étonner, cette province étant une des mieux cultivées de tout l'empire : cependant on en voit quelques-uns, mais d'une très-petite étendue, entre la Narn et le Danube, ainsi que sur les bords de l'Alst.

Tout ce que nous venons de dire du sol de la Haute-Autriche, ainsi que des montagnes et des fleuves qui s'y trouvent, nous amène à dire quelques mots sur le climat de cette province. L'élévation du sol de la Haute-Autriche, ainsi que les sources innombrables qui le sillonnent, ou les nombreuses rivières qui le parcourent, et enfin la situation des montagnes qui y ferment l'accès aux vents du sud, indiquent assez que le climat de cette province doit être généralement froid et humide. Le froid se fait vivement ressentir dans la partie méridionale où les montagnes

s'élèvent et se rapprochent de plus en plus. Avec la température la végétation change également. Les plantes alpines y deviennent plus communes, et les *Saxifraga nivalis* avec les *Capanula graminifolia* étalent leur verdure incertaine sur les rochers des Hautes-Alpes. Le climat n'est pas plus doux vers le nord. Il devient cependant moins rigoureux dans le centre de la province et sur les bords du Danube. Aussi, d'après les observations faites à Lintz, la température moyenne y est déjà de + 7, 4, c'est-à-dire à peu près la même que celle de la Basse-Autriche. Le nombre des jours brumeux y est constamment supérieur à celui des jours sereins. La quantité de pluie qui tombe annuellement dans la Haute-Autriche, est à peu près de 23 pouces, et les vents qui y règnent le plus ordinairement sont ceux de l'ouest et de l'ouest nord-ouest. Les observations rassemblées à l'observatoire de Kremsmunster indiquent que la plus grande chaleur qu'on éprouve dans cette province est de + 24° 4, et le plus grand froid de 24° au-dessous de zéro, thermomètre de Réaumur. Enfin, le minimum du froid y est de 9° 3/4.

CHAPITRE III.

DES PRODUCTIONS NATURELLES.

La principale richesse de la Haute-Autriche réside sans contredit dans les belles mines de sel gemme du canton désigné sous le nom de Salzkammergut. Ce canton, l'un des plus intéressans de la monarchie, tire son nom du sel qu'on y exploite. Il est situé dans le cercle de la Traun. On le voit entouré par de hautes montagnes, et couvert de lacs d'un aspect très-pittoresque. Ses bornes sont au nord le cercle de l'Hausrüch, au nord-est le lac de la Traun, au sud-est et au sud la Haute-Styrie, au sud-ouest le pays de Saltzbourg, et à l'ouest le cercle de l'Hausrück. Son étendue est à peine de douze milles carrés (11 myriamètres carrés). Il forme la partie sud-ouest de la Haute-Autriche, celle où cette province confine avec le pays de Saltzbourg et la Styrie. L'empereur d'Autriche a la propriété des bois dépendans du Salzkammergut, et faisant partie de la terre de Mondsée. On y vient de Gmunden par le lac de la Traun; le chemin de la Haute-Styrie passe par Pœtschenberg. La Traun, une des rivières les plus

rapides de l'Allemagne, le traverse du sud au nord, dans une étendue d'environ 11 milles (37 kilom.). On y remarque encore deux rivières, l'Ischel et la Gosach, et deux lacs principaux, ceux d'Hallstadt et de Gosa; en outre il confine avec les lacs d'Alter et de la Traun. On doit en outre y remarquer seize autres lacs plus petits; nous nous bornerons à en donner les noms : ce sont ceux de Nussen, de Wolfgang, de Munnich, de Hallewies, de Mitter, de Mond, de Zell, d'Alben, de Landach, de Gmunden, d'Offen, de Wilden, le lac Noir, et enfin les deux lacs Langbath. La chaîne de montagnes qui le borne naît des frontières du pays de Saltzbourg, se contourne autour du lac d'Alben; et, s'étendant vers la rive droite de l'Ischel et du lac d'Hallstadt, se perd dans les montagnes de Rainisch et d'Aussée, situées en Styrie. Cette chaîne est intéressante à cause des mines de houille qu'elle renferme près de Rainisch. Le sel gemme, les marbres, l'albâtre avec de belles roches de gypse, n'y sont pas rares non plus (1). Le climat et la nature des terres y forcent le cultivateur à ne semer que du seigle et de l'avoine, et encore n'en obtient-il pas des

(1) On peut lire une description de tous les minéraux intéressans de cette chaîne dans les *Abhandlungen einer privat Gesellschaft in Bœhmen*, t. III; ainsi qu'une description des arbres et arbrisseaux du Salzkammergut, dans l'*Oesterreichische Staatenkunde*, t. III, p. 194; et un cata-

récoltes fort abondantes. Des prairies fertiles l'en dédommagent. On compte que le total des terres cultivées sur les deux rives de l'Ischel et de la Traun s'élève à environ 19,110 jochs (11,003 hec.), dont la moitié est laissée tous les ans en jachères. Les lacs, les rivières, les chemins et les habitations forment un total de 9,101 joch (5,240 hect.). Le reste est en forêts qui s'élèvent à 67,339 jochs (38,772 h.) L'Autriche en retire annuellement des sommes considérables par la vente des bois. On compte dans ce canton trois bourgs, Ischel, Hallstadt, Laufen, et cinq villages, Ebensée, Langwies, Gosa, Goisern et Lambath. Sa population, qui s'élève à 14,004 individus, se trouvoit répartie de la manière suivante en 1810.

NOMS des LOCALITÉS.	Maisons.	Familles.	Population.	Hommes.	Femmes.	Luthériens.	Calvinistes.
Goisern. .	602	677	3,185	1,548	1,637	1,972	1,213
Gosa . . .	182	240	1,223	579	644	1,096	127
Hallstadt .	298	421	1,742	869	873	732	1,006
Laufen . .	66	80	333	170	163	2	331
Ischel. . .	988	627	4,520	2,144	2,376	92	4,428
Lambath .	380	935	3,001	1,532	1,469	»	3,001

Les salines de la Haute-Autriche se trouvent

logue des plantes phanérogames de ce même canton, dans Sartori, *Neueste Reise durch Oesterreich, Salzburg, Berchtergaden, Kaernthen und Steyermark*, t. III, p. 225.

à Ischel et à Hallstadt; la seconde est plus au nord que la première, qui a été découverte, vers la fin du treizième siècle, par Élisabeth, la femme d'Albert Ier, duc d'Autriche. Avant cette époque, cette province achetoit le sel dont elle avoit besoin aux archevêques de Saltzbourg, qui exploitoient déjà les mines de Hallein; aussi Conrad de Breitenfurt voyant avec peine s'établir une saline qui pouvoit rivaliser avec la sienne, la détruisit en 1295. Elle demeura abandonnée jusqu'en 1311, que Élisabeth, veuve d'Albert Ier, vint à Hallstadt, et accorda plusieurs priviléges aux habitans ainsi qu'aux mineurs, afin de remettre l'exploitation en vigueur. Quant à la saline d'Ischel, elle étoit déjà connue en 1177 : située à une lieue d'Ischel, elle se trouve sur la rive droite de la Traun (1).

Dans ces deux endroits, le sel ne forme pas des filons bien réguliers; rarement le trouve-t-on

(1) On peut consulter, sur les salines de la Haute-Autriche, les ouvrages suivans : *Reformirte Ordnung der Salzwesens zu Gmunden und Hallstadt*, 1524. — *Beschreibung der grossen Saline bey Gmunden*, par J. A. Weber. Tübingen, 1789. — *Reformirte Ordnung der Salzwesens zu Gmunden und Hallstadt, aufgerichtet im Jahr.* 1752. Wien, 1752. — *Reformirte Ordnung der Salzwesens zu Gmunden, Hallstadt, Ischel und Ebensee, angefangen, anno* 1655, *und geendigt im Jahre*, 1666. Wien.—Schultes. *Reise durch Oberoesterreich, etc.*

en blocs d'une grosseur remarquable ; il est presque toujours disséminé dans une argile grise, ou bien en petites couches entre les masses de cette roche. Il n'est pas rare non plus de l'observer intimement mélangé avec elle, de manière que ces deux substances ne forment plus qu'une seule masse. Quelquefois le sel offre la même couleur que le gypse, entre les couches duquel il se trouve rarement. Cependant, les montagnes d'Ischel et d'Hallstadt sont si riches en sel, qu'il est rare d'y creuser une galerie sans en trouver. A la vérité, cette substance y est infiniment moins pure qu'à Bertchtesgaden ou qu'à Bochnia et Wieliczka en Galicie, et cela parce qu'on n'y est pas encore parvenu aux formations inférieures. Les chaudières destinées à la coction des eaux salées sont toutes réunies à Ebensée, Ischel et Hallstadt. Elles fournissent par an jusqu'à 800,000 quintaux de sel (44,800 kilogrammes), dont la majeure partie se vend en Autriche, en Bohême et en Moravie, rapportant environ 100 millions de florins (2,200,000 fr.). On appelle *Fudersalz* celui qui est en pains coniques, et *Kukelsalz* celui qu'on vend en tonneaux sans forme régulière. L'entrepôt général du sel est à Gmunden. Il y en existe d'autres moins considérables à Wels et à Enns : ceux-ci sont approvisionnés par le premier.

Comme les opérations nécessaires pour la pré-

paration et la coction de l'eau salée exigent une grande quantité de combustible, on a cherché à diminuer la consommation du bois en se servant du charbon de terre, dont on a découvert une mine à Wolfseck, bourg peu éloigné de Gmunden. Cette houillère renferme beaucoup de lignite et peu de houille proprement dite. Depuis l'année 1794, on a tiré des mines de Wolfseck environ 143,000 quintaux (915,000 myriagr.) de houille ou de lignite; maintenant elle en fournit annuellement 30,000 quintaux (150,000 myriagrammes), dont dix à douze mille sont envoyés à Vienne.

Après les salines dont nous venons de parler, la Haute-Autriche ne renferme aucun minéral un peu important. Néanmoins il existe à Windsbach, à l'ouest de Steyer, une petite mine de fer qui occupe une vingtaine d'ouvriers, et qui fournit une petite quantité de fer, mais d'une assez mauvaise qualité. On exploite aussi, aux environs d'Ebersberg et sur le Strenberg, une grande quantité de marne calcaire, dont on se sert, comme dans la Basse-Autriche, pour amender les terres. On trouve encore en différens endroits de la craie, des marbres de toute espèce, du gypse soit cristallisé, soit compact; des cristaux de roche, des pierres à aiguiser, et une infinité de pierres meulières. Ces dernières se tirent particulièrement des environs du bourg de Berg, dans le cercle de la

Mühl; on les envoie presque toutes à Vienne. Nous ne devons pas oublier de parler de la pierre dite céleste (*Himmelstein*), qui n'est autre chose qu'une chaux sulfatée anhydre bleuâtre, non transparente, qu'on observe dans les environs de Traunkirchen et d'Ebensée, ainsi que dans les salines d'Hallstadt. Le peuple lui attribue des vertus secrètes contre un grand nombre de maladies; aussi porte-t-il ces pierres en amulettes, et les emploie-t-il comme médicamens.

La Haute-Autriche renferme encore quelques eaux minérales, celles de Muhlacken et de Kirschlag sont les plus fréquentées. Celles de Hals, qui sont ferrugineuses, ont, à ce qu'on prétend, la propriété de guérir les goîtres; c'est encore une de ces erreurs si communes parmi le peuple.

L'agriculture a fait plus de progrès dans la Haute-Autriche que dans la Basse; les propriétés rurales y étant moins étendues, peuvent être mieux cultivées. Les habitans laborieux ont su profiter de toutes les ressources que leur offroit la bonté du sol. Ils le rendent meilleur en répandant sur sa surface les marnes calcaires d'Ebersberg, que les pluies ne tardent pas à délayer, et à incorporer en quelque sorte dans le terrain. La Haute-Autriche renferme 465,592 jochs (267,710 hectares) de terres labourables, et 281,770 jochs (161,998 hec.) de prairies. Le cercle de l'Hausrück est celui où l'agriculture est le plus suivie, sur-

tout depuis quelques années; il possède à lui seul 165,627 jochs (95,731 hectares) de terres labourables, et la proportion des récoltes y est bien plus considérable que dans les deux autres, si on en excepte toutefois la partie du cercle de la Traun située entre les villes d'Enns et de Steyer, principalement les domaines de l'abbaye de Saint-Florian. Dans les parties les plus fertiles, on sème d'abord du froment, puis de l'orge, des pommes de terre, du seigle et de l'avoine; et, la sixième année, on laisse la terre en jachère: dans les contrées plus ingrates, après trois récoltes successives de seigle, d'avoine et de pommes de terre, le sol reste en friche et sert de pâturages pendant un temps plus ou moins long. Le cercle de la Mühl renferme 159,848 jochs ou arpens (92,268 hectares) de terres labourables, 102,881 jochs (59,657 hectares) de prairies, 58,709 jochs (33,695 hectares) de bruyères, et 221 jochs (127 hectares) de jardins. En général assez ingrat, le sol de ce cercle n'est fertile que dans les petites plaines d'Ufahr, de Landshang et de Grein; mais, excepté ce canton ainsi qu'une partie des bailliages de Stegereck, de Schwertberg, de Clam, et de Baumgartenberg, les récoltes sont très-médiocres. On ne doit donc pas s'étonner si le blé et le seigle ne suffisent point pour la nourriture de la population. Aussi l'exportation des grains est-elle sévèrement défendue, tandis qu'on

importe ceux qui sont nécessaires pour les ouvriers des salines et pour ceux qui travaillent le fer. D'après des calculs basés sur l'observation de plusieurs années, le blé produit en général cinq fois et demie la semence, le seigle cinq fois, l'orge huit fois, et l'avoine huit fois et demie. On s'adonne peu à la culture des céréales dans le cercle de la Mühl; en revanche, on y sème une grande quantité de lin et de chanvre. Il faut avouer que les pommes de terre et les légumes farineux, qu'on cultive avec succès presque partout, suppléent en partie au défaut des grains, mais seulement d'une manière très-imparfaite.

Dans presque toutes les campagnes de la Haute-Autriche, à l'exception des contrées tout-à-fait méridionales et voisines des hautes montagnes de la Styrie, on trouve une immense quantité d'arbres fruitiers, et entre autres des pommiers dont les fruits sont convertis en cidre d'une médiocre qualité. Ce cidre supplée en partie au manque de vin; il se consomme dans la Haute-Autriche, et le reste s'exporte jusque dans les provinces voisines.

A peine les vignobles de la Haute-Autriche méritent-ils qu'on en fasse mention : ils sont très-peu considérables, puisque leur étendue totale, soit dans le cercle de l'Hausrück, soit dans celui de la Traun, s'élève à peine à 80 jochs (46 hectares). Le vin qu'ils fournissent est d'une très-médiocre

qualité. La presque totalité de celui qu'on boit dans le pays, vient de la Basse-Autriche et surtout de la Hongrie.

Les prairies sont en général très-fertiles, surtout sur la rive gauche du Danube; on doit surtout remarquer les beaux champs de trèfle qu'on rencontre à chaque instant dans la Haute-Autriche. Cette province rivalise, à cet égard, avec la Styrie: le trèfle y réussit si parfaitement, que l'on fait tous les ans de grandes exportations des graines de cette plante. Enfin, nous observerons que la plupart des montagnes de la Haute-Autriche sont couvertes d'épaisses forêts; les plus considérables se trouvent dans le Salzkammergut. Ce genre de culture y est même beaucoup plus avancé que dans la Basse-Autriche. On compte que le nombre des forêts est si considérable dans le cercle de la Traun, qu'elles y occupent une surface de 338,636 jochs (194,979 hectares). Dans le cercle de la Mühl, les forêts ne sont répandues que sur 126,629 jochs (72,927 hectares). On retire de ces deux cercles une grande quantité de bois de chauffage qu'on expédie ordinairement à Vienne. Ils fournissent encore annuellement plus d'un million d'échalas, qui sont utiles aux propriétaires des vignes de la Basse-Autriche. Toutes les forêts réunies de la Haute-Autriche comprennent une superficie de 528,145 jochs (304,094 hectares): elles sont composées, surtout celles des montagnes, d'arbres

verts; cependant, dans les vallées et les parties basses de la province, on trouve aussi des chênes, des ormes, des tilleuls et des frênes, ainsi que quelques autres espèces.

Dans quelques parties du cercle de la Traun, les paysans élèvent des bestiaux; néanmoins on tire annuellement plus de 12,000 bêtes à cornes de la Styrie, 4,000 de la Hongrie, et à peu près 3,000 du pays de Saltzbourg. Ces bestiaux sont ensuite revendus pendant l'hiver dans les provinces voisines, surtout à Vienne ainsi que dans la Bavière, malgré les défenses positives qui existent à cet égard; ce commerce, sans contredit l'un des plus importans, s'est beaucoup accru depuis quelques années.

Les chevaux de la Haute-Autriche sont en général peu vigoureux, quoique d'une belle taille : le paysan ne connoît point l'art de les nourrir; le trèfle les rend souvent aveugles, et d'ailleurs on les attelle à la charrue bien avant l'époque où l'on devroit s'en servir. Les seuls cercles de la Mühl et de l'Hausrück élèvent assez de chevaux pour leurs besoins; celui de la Traun tire la plupart des siens de la Hongrie et de la Bohême.

D'après le relevé des bestiaux dressé en 1809, il existoit dans le cercle de l'Hausrück 6,308 chevaux, 52,372 bœufs, et 26,084 moutons; dans celui de la Traun 4,827 chevaux, 57,390 bœufs, et 32,000 moutons; enfin, dans celui de la Mühl,

2,651 chevaux, 65,311 bœufs, et 40,137 moutons.

Les bêtes fauves ont beaucoup diminué dans ce pays depuis une vingtaine d'années; cependant les grandes forêts, assez communes dans la province, renferment encore beaucoup de gibier, surtout vers les frontières de la Styrie et le pays de Saltzbourg. La pêche est aussi très-abondante, non-seulement dans le Danube, mais encore dans les petites rivières et les lacs du Salzkammergut. Outre les espèces ordinaires de poissons d'eau douce, on y pêche d'excellens saumons, surtout celui que les Allemands appelle Juck (*Salmo Jucko*), des perches, des ides, et des brochets qui atteignent souvent une grosseur considérable.

La petite rivière de Rottel, dans le cercle de la Mühl, nourrit aussi des écrevisses remarquables par leur grosseur et la délicatesse de leur chair. Enfin différentes rivières de ce cercle, entre autres la Rana et la Pesen, fournissent des perles qui approchent, par leur beauté, de celles de l'Orient.

CHAPITRE IV.

DU GOUVERNEMENT ET DE L'INDUSTRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Constitution et Priviléges.

Les états de la Haute-Autriche sont, comme ceux de la basse, divisés en quatre classes. La première, ou celle des prélats, se compose de l'évêque de Lintz, de l'abbé de Kremsmünster, de l'abbé de Leitenstatten, du prieur de Saint-Florian, des abbés de Lambach, de Wihlaring, de Schlaegel, de Spital-am-Pührn, et de Schlierbach. La seconde classe renferme les seigneurs ou les princes, les comtes et les barons; la troisième comprend les chevaliers, et la quatrième les députés des villes de Lintz, Steyer, Wels, Gmunden, Enns et Freystadt. Le chef des états est le président du collége provincial. Les affaires qui sont du ressort de ces états se traitent au collége supérieur et à celui des états, dont les attributions sont les mêmes que pour la Basse-Autriche. Les capitaines des cercles reçoivent ici leurs ordres du président du conseil supérieur, ou du

conseil de régence qui siége dans la capitale de la province. Les capitaines des cercles ont aussi sous leur juridiction des baillis, qui exercent leur autorité sur les arrondissemens des cercles, et qui en rendent compte aux capitaines. Ces derniers, à leur tour, sont tenus d'en faire part au président de la régence.

Les établissemens consacrés à l'instruction publique se composent d'écoles secondaires, établies dans les villes, les bourgs et les villages paroissiaux. Les écoles principales qui existent dans plusieurs villes, comme Steyer, Wels, Kremsmünster et Freystadt, en font également partie. Enfin, parmi les derniers établissemens de ce genre on peut compter le lycée et l'école normale de Lintz, les gymnases de Lintz, de Freystadt et de Kremsmünster, ainsi que la maison d'éducation des dames ursulines à Lintz.

SECTION II.

Industrie manufacturière. Relations commerciales.

La Haute-Autriche est remplie de manufactures. Les plus importantes sont celles de fer, de draps, de toiles et de coton. Les fabriques de fer, extrêmement répandues, surtout dans les deux cercles qui bordent la rive gauche du Danube, nourrisent près de cinq mille familles.

Elles préparent toutes sortes d'ouvrages de quincaillerie, particulièrement une immense quantité de faux, faucilles, petits marteaux, enclumes, ciseaux et couteaux, sabres, limes, rasoirs, clous, scies, poinçons, alênes, hameçons, fil d'archal, enfin toutes sortes de vases de ménage, comme casseroles, pots et marmites. Elles tirent toutes de la Styrie le fer cru qui leur est nécessaire. Les principales sont celles de Steyer, de Weyer, de Lofenstein, de Kirchdorf et de Micheldorf.

Dans cette dernière manufacture, on fabrique des hameçons si petits, qu'il en faut onze mille sept cent soixante pour peser une once. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ceux-ci sont faits à la main. On façonne les autres à l'aide d'une machine particulière. Le commerce de ces hameçons est assez considérable pour un objet d'une aussi petite importance. Ils passent tous en Italie, d'où on les expédie en Turquie. Les plus gros se vendent à milliers, et les petits à la douzaine. Ceux-ci coûtent 36 kreutzers (1 franc 30 cent.) la douzaine.

La ville de Steyer est célèbre, depuis le seizième siècle, par le grand commerce de fer qu'elle entretenoit avec l'empire germanique, la Hongrie et les états de Venise. Elle avoit même part à l'exploitation des mines de la Styrie; mais la cour ne tarda pas à lui retirer ses actions,

moyennant des indemnités pécuniaires. C'est au grand commerce qu'elle faisoit alors, que cette ville devoit ses grandes richesses et son crédit. Elle surpassoit à cet égard toutes les villes de l'archiduché d'Autriche, excepté Vienne. Quoique plus restreint aujourd'hui, il ne laisse pas que d'être encore considérable, et Steyer est peuplée entièrement d'ouvriers en fer qui s'occupent à faire des couteaux, des lames d'épée, des sabres et autres objets semblables.

Les scies de Steyer ont une très-grande réputation en Allemagne; elles la doivent à la qualité de leur trempe, ainsi qu'à celle de l'acier dont elles sont formées. Pour faire une scie, les ouvriers de Steyer prennent de l'acier déjà corroyé et façonné en barres, le font rougir et le battent à quatre, afin de bien l'élargir. On bat ainsi la scie jusqu'à ce qu'elle ne soit plus rouge et qu'elle ne puisse plus s'étendre. Alors le maître ouvrier la bat seul, et perfectionne l'ouvrage. Il la fait de nouveau rougir, la bat encore avec ses trois ouvriers, et l'égalise avec plus de soin. Quand il la juge étendue bien également, il la trempe dans l'eau froide, et la remet ensuite au feu. On recommence de nouveau les battages de la lame d'acier jusqu'à ce qu'on juge qu'elle est convenablement aplatie. Il faut observer que l'on trempe plusieurs fois la lame d'acier dans l'eau froide avant de la faire rougir de nouveau. C'est

de ces trempes, données plus ou moins à propos, que dépend la bonté de la scie. On en forme les dents avec une cisaille à ressort, qui coupe aussi avant qu'on le désire; il ne s'agit plus ensuite que de donner à la scie le poli et le tranchant nécessaire. Steyer offre des fabriques où l'on met un grand soin à cette opération, qui semble si simple, mais qui présente cependant des différences suivant le but auquel on destine l'instrument que l'on veut aiguiser. Toutes ne doivent pas être aiguisées avec des meules en pierre; il en est un grand nombre qui exigent des meules de bois: ordinairement on préfère le chêne pour cet objet. Les scies doivent être aiguisées avec des meules en pierre; il faut les y appuyer fortement, et les passer presque toujours dans le sens transversal. Ainsi, pour repasser les couteaux, les alênes et les fourchettes, on se sert de meules de bois de chêne; les premiers sont aiguisés en les passant sur la meule obliquement et transversalement, et en aiguisant tour à tour le dos et le tranchant du couteau. Pour les alênes, on va d'abord de bas en haut en suivant le mouvement de la meule; il en est de même des fourchettes; on les tient cependant toujours assez inclinées.

Les lames de sabre sont aiguisées sur des meules en pierre fort larges, dont le mouvement est moins rapide. On les appuie assez fortement, soit transversalement, soit longitudinalement.

On suit avec soin la courbure de la meule, afin de maintenir la même égalité d'épaisseur dans la lame. Les scies sont frottées sur la pierre dans le sens transversal, en allant de droite à gauche avec des mouvemens irréguliers, et sans presque cesser ces mouvemens. Enfin, pour les rasoirs, on les aiguise en les tenant continuellement dans le sens transversal, et appuyant sur le tranchant d'une manière un peu oblique.

Une des fabriques les plus importantes de Steyer est celle des canons de fusil. On y en voit quatre foreries. Les bâtimens dans lesquels ces foreries sont établies appartiennent à l'état; les travaux sont entrepris par des maîtres forgerons auxquels la cour fournit du fer et du charbon, et accorde une certaine somme à chaque livraison qu'ils font. Dans le même endroit, se trouve la fabrique des batteries de fusil. Quant aux baïonnettes, elles sont faites par des maîtres de la ville, qui travaillent pour le compte de la cour.

C'est à cinq lieues au sud-est de Steyer, à Kirchdorf et à Micheldorf, que se fabriquent les meilleures faux et faucilles de toute la Haute-Autriche; il y en a encore sept manufactures dans le cercle de la Mühl à Helmansed. Les faux de Kirchdorf et de Micheldorf sont envoyées en France, en Bavière et surtout en Turquie. On porte à cent mille florins (225,000 francs) le produit de cette fabrication. Plus de 40,000 ouvriers forgent

aussi dans les environs de ce bourg, ainsi que dans ceux de Steyer, toutes sortes d'instrumens en fer. Ce commerce est devenu moins considérable, à cause des pertes que les guerres ont fait souffrir à la province; il en est de même des manufactures de toiles et d'étoffes de laine. Les premières produisoient annuellement jusqu'à 50,000 pièces, et les secondes environ 3,000; en 1808 à peine en a-t-on fait les trois quarts.

On voit également à Steyer diverses fabriques de fer, ainsi que plusieurs forges. A Josephsthal il y a une manufacture d'aiguilles établie par le comte de Thurheim : ces aiguilles sont bonnes; mais on n'en fabrique annuellement que 1600 milliers, qui se vendent en Hongrie au prix de deux à seize florins (4 francs 50 cent. à 36 francs) le mille. Le fil d'archal qu'on fabrique à Freystadt est ordinairement destiné pour la Bohême. Enfin, les couteaux de Steinbach sont renommés dans toute la monarchie.

Les manufactures de draps sont aussi importantes que les fabriques de fer. Outre le grand nombre d'ouvriers qui travaillent pour leur compte, particulièrement dans les deux cercles de la Mühl et de l'Hausrüch, la Haute-Autriche possède une manufacture importante de draps et de tapis à Lintz. Cette fabrique, qui occupe plusieurs milliers d'individus et à laquelle sont consacrés de vastes bâtimens, a été établie en

1669. Depuis 1752, elle est administrée, au compte de l'empereur, par une direction particulière, sous les ordres de la chambre des finances de Vienne. Le débit principal se fait en Bohême, en Hongrie et en Turquie. Les draps y sont bien fabriqués. On se sert pour les tondre d'une machine particulière que nous avons indiquée dans nos considérations générales sur la monarchie autrichienne. Les tapis de pied, quoiqu'un peu étroits, sont tramés avec une fort belle laine. Leurs couleurs se font remarquer par leur éclat et leur vivacité. Outre les douze cents ouvriers employés dans la manufacture, elle occupe plus de cent métiers dans la province. L'on évalue à 15,000 individus le nombre de ceux qui filent la laine pour cette manufacture, soit en Bohême, soit dans l'archiduché d'Autriche. Les recettes de cette fabrique s'élèvent annuellement à 100,000 florins (225,000 francs). Cet établissement est un objet d'émulation pour toutes les fabriques de l'empire.

La fabrique de bonneterie de laine de Ponneken fournit par an deux cents douzaines de paires de bas. Celles de bonnets rouges turcs du docteur Prener, à Lintz, faisoit autrefois un grand débit de ses produits; depuis les dernières guerres, les demandes ont beaucoup diminué. Ces bonnets sont d'abord tricotés, puis teints en rouge avec la cochenille; ils reçoivent ensuite

un apprêt qui leur donne l'apparence et la solidité de l'étoffe.

La ville de Steyer possède une fabrique de velours de coton et de manchester, qui se perfectionne tous les jours. Elle n'offre encore rien de remarquable, si ce n'est le bas prix auquel elle livre ses produits. La manufacture de toiles de coton imprimées de cette même ville pourra devenir importante. Il y en a une autre à Panneken; une de rubans et de piqué à Enns; enfin une de toile de coton à Helmansie. Cette dernière vend annuellement sept cent pièces de trente aunes chacune.

Quant à la toile dont la fabrication occupe dans la Haute-Autriche plus de 4,000 ouvriers, presque tous fixés dans le cercle de la Mühl, elle est généralement très-grossière. Le lin qui sert à la préparer, se tire en grande partie du dehors. La manufacture de tamis de Langhauen, près de Neufelden, avoit autrefois un débit assez considérable; mais Marie-Thérèse, ayant autorisé la fabrique de Lintz à faire aussi des tamis, et Joseph II ayant supprimé le privilége de Langhauen, il n'en sort plus aujourd'hui et annuellement que 1,800 pièces de trente aunes, au lieu de 3,000 qui s'exportoient auparavant dans la Bavière et le Tyrol.

Parmi les fabriques moins importantes de la Haute-Autriche, on peut remarquer la manu-

facture de porcelaine d'Engelhardszell, régie au compte de l'empereur d'Autriche. Quoiqu'enclavée dans le territoire bavarois, elle dépend de la grande manufacture de Vienne. La majeure partie de porcelaine de cette dernière ville y subit les premières préparations; cependant on l'y cuit quelquefois. Le village de Grieslach fournit la meilleure terre dont on se serve à Engelhardszell.

La manufacture de laiton et de toutes sortes d'ustensiles de cuivre de Lichtenegg, près de Wels, occupe de 15 à 20 ouvriers. La cherté du cuivre a diminué son importance depuis quelques années.

Plusieurs tanneries, entre autres celles de Wels, d'où l'on tire des cuirs maroquinés et basanés d'une belle qualité.

Une fabrique d'instrumens et ustensiles de ménage, ainsi que de joujoux d'enfans, à Saint-George, dont les produits sont transportés et vendus à Vienne.

Deux verreries à Frankenhaag et à Kogel, dont les produits sont d'une qualité inférieure, et se débitent dans l'intérieur de la province. Une autre verrerie à Schlaegel, mais dont le verre ne peut soutenir la comparaison avec celui de Bohême.

Quatre papeteries dans le cercle de l'Haus-

rüch, dont le papier est mauvais et d'un prix assez élevé.

Une fabrique de poterie noire à Hafnerzell; enfin une manufacture de poterie ordinaire à Berg.

SECTION III.

Commerce.

Le commerce intérieur de la Haute-Autriche a beaucoup plus de facilités que le commerce extérieur, qui a moins de débouchés. Cependant on observe dans cette province quatre grandes routes principales.

La première conduit de Lintz à Passau, par Efferding, Peuerbach et Siegharding. La seconde mène de Lintz à Saltzbourg, par Wels, Lambach, Schwannstadt, Woecklabruch et Frankenmarkt. La troisième va de Lintz en Styrie, par Enns, Steyer, Edlau et Altenmarkt. La quatrième, qui est la grande route de Vienne, passe de Lintz à Ebersberg, et de là à Enns, où elle quitte la province. L'entretien des grandes routes est confié à une administration des ponts et chaussées, établie dans la capitale de la province. Les fonds qui y sont affectés proviennent d'un impôt particulier et des droits de barrières, qui se perçoivent dans toute la pro-

vince. Les chemins communaux sont entretenus par les propriétaires sur les terrains desquels ils passent. Les ponts, les aqueducs, et en général tous les travaux d'art se font aux frais du seigneur; les vassaux sont seulement chargés de la main d'œuvre et du transport des matériaux.

La navigation est très-active dans la Haute-Autriche. Un grand nombre de rivières y sont navigables, au moins pour des radeaux; le Danube y supporte des charges de trois à quatre mille quintaux, et la Traun ainsi que l'Enns permettent aux bateaux de les remonter : cette dernière les conduit jusque sur les frontières de la Styrie.

Les principaux marchés sont ceux de Lintz, de Steyer et de Freystadt. La ville de Lintz tient tous les ans deux foires, que fréquentent les marchands de Vienne et de la Bohême. L'une est destinée au débit des toiles, l'autre aux soieries, aux ouvrages de galanterie et aux étoffes fines : toutes deux apportent dans le pays des sommes considérables.

Le commerce d'importation consiste en blé, houblon, volaille, étain, verrerie, toiles fines, fil, et draps de la Bohême; le safran, la moutarde, les vins, le tabac, la porcelaine, les glaces, le blanc de plomb, les soieries et les indiennes, peuvent encore être cités parmi les objets d'importation. Il en est de même des chapeaux et des cuirs de la Basse-Autriche, des draps, du vin, des

bœufs, des cochons, du blé, des noix de galle, du cuivre, de la potasse et du coton de la Hongrie. Le fer et les volailles de la Styrie viennent se vendre dans la Haute-Autriche, tout comme le cuivre, les tapis et les cotonnades du Tyrol. Enfin on importe encore du blé, du lin, du chanvre, du café, du sucre, du thé, et des aromates.

Les principaux articles d'exportation sont le sel, le bois de chauffage et de construction, les différens ouvrages de quincaillerie, la toile, les cotonnades, les bas de laine, les tamis et les ouvrages en fer. Le plus grand nombre de ces marchandises passe dans la Basse-Autriche, et notamment à Vienne.

Si l'on estime les produits que donnent tous ces trafics, et qu'on y joigne le grand commerce de transit et de commission qui a lieu dans cette province, surtout avec l'Allemagne et la France, on est forcé de convenir que la balance du commerce est en faveur de la Haute-Autriche. Mais comme la plupart des propriétaires de biens fonds et des possesseurs de fabriques résident dans la Basse-Autriche ou à Vienne, il en résulte que la majeure partie des profits sort aussi de la province pour aller enrichir la capitale de la monarchie.

CHAPITRE V.

DES DIVISIONS TERRITORIALES.

SECTION PREMIÈRE.

Du cercle de l'Hausrück.

Le cercle de l'Haüsruck (*Hausrückviertel*) est borné au nord par le Danube, et le cercle de la Mühl; à l'est et au sud, par le cercle de la Traun; enfin, à l'ouest, par la Bavière. Son étendue jusqu'en 1812 a été de 35 milles carrés (19 myriamètres 204).

VILLES.

Lintz, capitale de la Haute-Autriche et chef-lieu du cercle, se trouve à vingt-quatre milles de Vienne, trente-deux de Prague, trente-un de Graetz, dix-sept de Saltzbourg, trente-un de Munich, et douze de Passau. On la divise en villes et en faubourgs : ceux-ci sont au nombre de trois. On regarde encore comme faisant partie de Lintz les villages de *Margarethen* et de *Kalvarienwand*. Ce dernier tire son nom du mont Calvaire, éloigné d'une demi-lieue. La ville est partagée en vieille et en nouvelle; la vieille ville consiste en une rue qui s'étend du sud au nord : elle renferme le château

archiducal, situé sur une montagne, d'où l'on jouit d'une vue charmante. Les uns prétendent que les Romains ont jeté les fondemens de ce château : les autres veulent qu'il ait été bâti par l'empereur Frédéric. La nouvelle ville n'a qu'une seule place, ornée d'une colonne en marbre, dédiée à la Sainte-Trinité; elle a été élevée en 1717, et se trouve entre deux fontaines décorées, l'une d'un Jupiter, l'autre d'un Neptune. On y remarque encore l'hôtel de ville, celui des diètes, et le palais épiscopal. Lintz renferme 1,243 maisons et 16,476 habitans. La plupart des maisons y sont belles, régulières, et à deux ou quatre étages. Le voisinage du Danube et le commerce que ce fleuve donne la facilité de faire, la rendent très-vivante. Cluver, Schoenleben et Latz la regardent comme la colonie romaine de Lentia; mais cette opinion n'est fondée sur aucune autorité. Les premiers possesseurs de cette ville dont l'histoire fasse mention, sont les comtes de Kyrnberg. Lintz se rendit célèbre dans la guerre civile de la Haute-Autriche, en opposant une vive résistance à Fadinger, qui vint l'assiéger à la tête des paysans, pour se défaire du gouverneur Herberstorf, que sa tyrannie avoit rendu odieux. C'est pendant cette guerre que le célèbre Képler perdit une partie de ses ouvrages, qui furent dévorés par les flammes au moment où il alloit les faire imprimer. Latitude, 48° 18′ 54″; longitude, 31° 56′ 30″.

Wels. Quoique plusieurs antiquaires placent à Lambach la colonie romaine d'*Ovilabis* ou d'*Ovila*, il paroît plus convenable de la supposer à Wels avec Cluver, Lambez et Wesseling, d'autant que la distance indiquée dans le voyage d'Antonin entre *Ovilabis* et *Laureacum* (aujourd'hui Lorch), s'accorde avec celle qui existe entre Wels et Lorch. Wels, située sur la Traun, est une ville régulière, bien bâtie, mais peu agréable : on y voit le château des princes d'Auersberg et celui du prince de Polhaim. Ses églises sont belles; l'hôpital est assez vaste, ainsi que le temple protestant, bâti en 1784. L'empereur Maximilien Ier, et Charles V, duc de Lorraine, y ont terminé leur illustre carrière. On fait à Wels un grand commerce de bois, de blé et de bestiaux. Latitude, 48° 9′ 13″.

Efferding ou *Efferting*, petite ville dans la vallée du Danube, à peu de distance de ce fleuve.

BOURGS.

Lambach, sur la Traun : bourg bien bâti, et aujourd'hui tout neuf, car en 1809 il a été en grande partie consumé par un incendie. On y voit une abaye de bénédictins, fondée dans le onzième siècle, et un très-beau haras. Lambach est aussi un entrepôt des sels de Hallstadt et d'Ischel. Ils y sont expédiés par la direction de Gmunden.

Kematen, bourg peu considérable.

SECTION II.

Du cercle de la Traun.

Le cercle de la Traun (*Traunviertel*) est borné au nord par la Traun, à l'est par l'Enns, au sud-est par la partie occidentale du cercle au-dessus de la forêt de Vienne, au sud par la Haute-Styrie, au sud-ouest par le pays de Saltzbourg, et à l'ouest par la partie méridionale du cercle de l'Hausrück. Son étendue est de 92 milles carrés (50 myriamètres 480).

VILLES.

Steyer, chef-lieu du cercle, est situé dans une belle vallée entre les deux rivières de l'Enns et de la Steyer. Ces rivières se réunissent au-dessous de cette ville, et la séparent de ses deux faubourgs *Ennsdorf* et *Steyersdorf*. Elle a environ une lieue de tour. Des bâtimens réguliers, de beaux jardins et d'agréables maisons de campagne, annoncent une ville riche et opulente. Presque au centre de la ville s'élève le château, bâti vers la fin du dixième siècle par le margrave Ottocar Ier. Il l'avoit destiné à protéger contre les Huns le pays de Trutgau, qu'Othon le Grand lui avoit donné. Après l'expulsion de ce peuple guerrier, des maisons se réunirent autour de ce château, et la ville commença à se bâtir. On y compte huit cents maisons et 10,000 âmes. C'est la patrie

du poëte Blumauer. On y remarque deux grandes manufactures de cotonnades, une fabrique de manchesters, et une foule d'ouvriers occupés à faire des couteaux, des hameçons, des scies, des limes, des épingles et des armes à feu. Latitude 48° 4′ 45″, long. 31° 59′ 30″.

Enns, *Anisia*, *Anasum*; *Anassianum*, ville de 4,400 habitans, bien bâtie, fortifiée, et située sur les bords de l'Enns, et sur une montagne. Beaucoup de géographes la regardent à tort comme l'antique Lorch : car, à un quart de lieue plus loin, au confluent de l'Enns et du Danube, se trouve un petit village appelé encore aujourd'hui Lorch. Ce Lorch étoit la résidence du commandant de la seconde légion et de la flotille romaine sur le Danube. Il devint de bonne heure le siége d'un évêque. Quoiqu'on ait débité sur sa grandeur bien des contes dénués de fondement, il est certain que jamais il n'a été la capitale de la Norique. En effet, Ptolomée ne parle point de Laureacum, qui n'a sans doute été bâtie que sous les Antonins, et Ammien Marcellin est le premier qui en fasse mention. Les Avares détruisirent cette ville en 737, et en ravagèrent les environs. Il est probable que bientôt après parut un hameau dans le même endroit; car, dans les ordonnances publiées en 805 par Charles, il est parlé de Lorch. Quant à la ville d'Enns, autrefois *Ensburg*, elle a été bâtie en 900

par les Bavarois pour protéger leurs frontières contre les Avares. Latit. 48° 13′ 30″, long. 32° 6′.

Gmunden, sur le lac de la Traun, à 9 milles au sud-ouest de Lintz. Tous les géographes l'indiquent comme faisant partie du Salzkammergut. Elle n'y appartient pas cependant, et n'a d'autre relation avec lui que la direction générale des salines qui s'y trouve. On n'y fabrique point de sel ; c'est là seulement qu'on l'embarque. Cette ville faisoit déjà ce commerce en 1340. Dans une position charmante, elle possède un hôtel de ville très-bien bâti. Selon quelques historiens, elle auroit été connue des Romains sous le nom de Laciacum, opinion que partagent Cluver, Schoenleben et Cellarius. Lorsque les habitans des montagnes et les mineurs croyoient aux choses superstitieuses et aux récits fabuleux, on fit des fables innombrables au sujet du démon qui présidoit aux mines, et qu'on désignoit en allemand sous le nom de *Bergamt*. C'est ainsi que s'est accrédité le conte de l'apparition du démon au bas du Salzberg, sous la figure d'une chèvre sauvage. Les mineurs croient encore qu'en se plaçant dans l'endroit où il a coutume de se montrer, il arrive dès qu'on l'invoque. Non-seulement cette fable s'est conservée dans le pays par tradition, mais encore de nombreux dessins retracent ces prétendues apparitions du démon. Lat. 47° 54′ 30″, long. 31° 20′ 45″.

BOURGS.

Kremsmünster. Joli bourg, situé dans la vallée de la Krems, et célèbre par son couvent de bénédictins, l'un des plus beaux et des plus riches de toute l'Allemagne. Ce bourg est construit autour d'une colline sur laquelle se trouve l'abbaye, et au milieu d'une vallée aussi agréable que fertile. On y compte un grand nombre de maisons très-bien bâties. L'abbaye a été fondée en 777 par Thassilo, duc de Bavière. C'est un bâtiment immense, mais d'une construction fort irrégulière. On y remarque un fort beau vivier, des jardins agréables et une orangerie : il y existe une école principale, un gymnase et un lycée. La bibliothèque, composée de 24,000 volumes, compte 400 manuscrits, dont un du huitième siècle et plusieurs du neuvième, ainsi que sept ouvrages imprimés dans le cours du quinzième siècle. L'observatoire a été terminé en 1758. On voit encore dans ce couvent une collection d'insectes, de coquilles et d'oiseaux; enfin il y existe quelques minéraux et diverses pétrifications intéressantes, comme des têtes d'ours et des dents d'éléphant. Le cabinet de physique est en aussi mauvais état que la collection de tableaux. Parmi les tableaux de cette collection, on en remarque un fort joli de Lucas de Cronach. Le portrait d'Albert Durrer,

peint par lui-même, mérite une grande attention. Le couvent de Kremsmünster est utile à l'éducation de la jeunesse, qui y trouve une instruction solide : les jeunes gens, après y avoir appris le grec, le latin et les mathématiques, y reçoivent aussi des notions de physique, d'histoire naturelle, de mécanique, d'astronomie, de dessin, et enfin de la plupart des langues vivantes. Cette école réunit un grand nombre d'élèves qui passent ensuite dans des écoles plus relevées. Eugène Dobler a été le premier qui ait fait des observations astronomiques dans ce couvent. Il eut, en 1761, pour successeur Fixlmillner, dont le *Decennium astronomicum Cremifanense*, contenant de nombreuses observations faites depuis 1765 jusqu'en 1775, prouve assez le savoir et le mérite. Le P. Thaddæus Derflinger lui a succédé. Le professeur de physique, Benno Walter, très-versé dans l'histoire naturelle, possède une belle collection de squelettes des animaux du pays, et surtout un bel herbier. Il nous promet une description des plantes de la Haute-Autriche. Duftschmid de Lintz nous a fait connoître les insectes propres à ces régions.

Ebersberg, bourg, de 58 maisons, sur la Traun, avec un château bâti en 900. Le grand nombre de bras que la Traun offre devant Ebersberg, a nécessité un pont, qui a plus d'un quart de lieue. Ce bourg est devenu célèbre par la bataille qui s'y est livrée en 1809. Sa position étoit très-

formidable avant que les François eussent aplani les collines qui la protégoient vers l'est.

Weyer, bourg, de 140 maisons, sur la Traun.

Gaflenz, bourg, de 40 maisons, qui nourrit beaucoup d'ouvriers en fer.

Neuhof, bourg, de 80 maisons.

Kirchdorf. Ce bourg fait un grand commerce en fer.

Saint-Florian, couvent situé dans un canton très-fertile. Il a été bâti, ainsi que le bourg, sur une colline élevée. Ce couvent a été détruit en 737 par les Avares; la ville de Lorch eut également le même sort. Bientôt après il fut rétabli. Cependant les ravages qu'il essuya à différentes époques, engagèrent, en 1071, Altmann, évêque de Passau, à le faire reconstruire. Ce prélat y envoya des chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin. On y voit une belle collection de médailles, un cabinet de minéralogie, une bibliothèque et un des plus beaux orgues de toute l'Allemagne. Les caveaux de l'église sont remplis d'ossemens, que Lucca regarde comme ayant appartenu aux premiers chrétiens. Longitude, 47° 47′ 19″.

Garsten, bourg, de 50 maisons.

Goisern. Dans la plupart des géographies de la Haute-Autriche, Goisern est cité comme un bourg. Les auteurs les plus modernes en évaluent la population à 2,000 âmes. Il est situé sur la rive

orientale de la Traun et sur la route de Gmunden à Hallstadt.

Laufen, petit bourg du Salzkammergut, sur la rive orientale de la Traun. Il n'est composé que de deux rangées de maisons qui forment une seule rue fort étroite. C'est dans les environs que se trouve une cataracte de la Traun, bien moins dangereuse cependant que celle de Gmunden.

Hallstadt, petit bourg, au bord et à l'ouest du lac du même nom. Placé au pied du Saltzberg, il se trouve au milieu de la formation du sel gemme. Sa situation est des plus sauvages. On y voit divers canaux qui conduisent l'eau salée à Ischel. Selon les observations de Schultes, ce bourg se trouve à 322 toises (627 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Ischel, petit bourg du Salzkammergut, à l'ouest de la Traun, et au pied du Ischlberg, qui renferme une mine de sel, laquelle communique avec celle du mont Sandling en Styrie. C'est à Ischel que se trouvent la plupart des chaudières destinées à cuire l'eau salée, qui est saturée dans les mines d'Hallstadt. On a déterminé la hauteur de la montagne où se trouve le sel gemme; elle est de 594 toises (1058 mètres).

SECTION III.

Du Cercle de la Mülh.

Le cercle de la Mülh (*Mülhviertel*) est borné au nord par la Bohême, au nord-est et à l'est par le cercle au-dessous du mont Saint-Médard, au sud et au sud-ouest par le Danube, à l'ouest et au nord-ouest par la Bavière. Son étendue est de 76 milles carrés géographiques (41 myriamètres 701).

VILLES.

Freystadt, chef-lieu du cercle; petite ville à laquelle l'empereur Rodolphe a accordé des priviléges considérables en 1277. Elle fait un assez grand commerce de sel qu'elle envoie en Bohême, et possède un beau château. Latitude, 48° 28; longitude, 32° 2'.

Grein, petite ville, sur le Danube.

Steyereck, petite ville, sur le Danube, avec un château sur une montagne.

BOURGS.

Baumgartenberg, bourg qui possédoit autrefois un couvent de l'ordre de Cîteaux, fondé en 1140 par Othon, comte de Wachland.

Leopoldschlag, vers les frontières de la Bohême, sur la Malshing.

Schlaegel, abbaye, sur la Mühl, près de la Bohême, fondée dans le treizième siècle.

Berg ou *Perg*, sur la Narn.

Grammastaetten, sur la Rottel.

Waldhausen, autrefois abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin, établie en 1144.

Haslach, au confluent de la grande et de la petite Mülh.

Mauthhausen, sur le Danube.

Clam, bourg, avec un château, à deux lieues de Grein.

Ottenheim, sur le Danube.

Saint-Oswald, sur les frontières de la Bohême.

Eigen, près de la Bohême.

Weidenfeld, sur la Wald-Aust.

Kreutzen ou *Kreitzen*, avec deux châteaux.

Hofkirchen, près du Danube.

Muntzbach, dans un lieu élevé et désert.

Schwertberg, sur l'Aust.

Gutau ou *Gueltau*, sur la Wald-Aust.

Neufeld, sur la Mühl.

Schœkenfeld ou *Schenkenfeld*.

Saint-Nicolas, sur le Danube.

Kaefermark, près de la Feld-Aust.

Au, sur le Danube.

LIVRE II.

Autriche intérieure. — Duché de Styrie.

INTRODUCTION.

La Styrie ne nous est connue que depuis l'époque où cette province passa sous la domination des Romains. On ne sait rien en effet sur l'état de cette province, avant qu'elle leur fût soumise; et Pline et Strabon sont les premiers où nous en trouvions quelques notions. Ils assurent que les habitans de la Styrie descendoient des anciens Taurisques et des Boyens, nations qui tiroient probablement leur origine des Gaulois. Ces peuples grossiers, mais valeureux, pénétrèrent jusqu'en Carinthie et même jusqu'en Tyrol; les noms de *Taurn*, qui servent encore aujourdui à désigner les montagnes de ces différens pays, rappellent la nation qui les avoit autrefois habitées. Les Romains ont cependant toujours nommé Norique les contrées habitées par les Taurisques, ainsi que la plus grande partie de la Bavière actuelle, et enfin l'Autriche jusqu'au Danube. Toute la Styrie

ne faisoit pourtant pas partie de cette Norique; car les provinces situées à l'est des cercles de Graetz, de Marbourg et de Cilli, appartenoient à la Pannonie, ainsi que celles qui confinoient avec l'Autriche, la Hongrie et la Croatie.

Tacite, à jamais le modèle des historiens, nous a laissé, dans son livre sur les mœurs des Germains, des détails infiniment curieux sur les habitans de la Norique. Cette province étoit si voisine de la Germanie, qu'on doit sans doute lui appliquer ce que Tacite dit de cette dernière province. A cette époque, ce pays n'étoit guère mieux cultivé que lorsqu'il sortit des mains de la nature, et ne formoit qu'un vaste pâturage interrompu par d'immenses forêts, au milieu desquelles vivoit un peuple presque sauvage, ou du moins sans civilisation. Les hommes qui l'habitoient étoient remarquables par leur stature, la beauté de leurs yeux et celle de leur chevelure. Malgré la rigueur du climat, on les voyoit presque toujours errer sans vêtemens au milieu des campagnes. La peau de leurs bestiaux étoit leur unique parure, et leurs habitations éparses pouvoient à peine leur servir d'asile dans les temps brumeux de l'hiver. Aucune barrière ne fermoit leurs pâturages, en sorte que leurs troupeaux se mêloient et se confondoient les uns avec les autres sans jamais devenir pour eux un sujet de discorde. La langue des Taurisques étoit très-pauvre, composée de sons durs et gut-

turaux ; elle étoit âpre comme le climat dont ces peuples ressentoient l'influence. En lisant Tacite, il est facile de se convaincre combien ce penseur profond avoit remarqué l'influence que le climat exerce en général sur les hommes. Aujourd'hui encore, les Styriens ont le même caractère que ce grand historien leur avoit reconnu de son temps. C'est surtout dans les hautes montagnes du nord de la Styrie, que les habitans ont conservé les mœurs des peuples nomades. A peine ont-ils une idée bien juste du droit de propriété, tant la civilisation a peu altéré leur caractère primitif. En effet, une extrême simplicité, avec beaucoup de franchise, les caractérise toujours. L'hospitalité, vertu qu'ils aiment tant à exercer, est une suite de leur bonté et de leur générosité. Leur langue, quoique plus perfectionnée, conserve cependant une rudesse et une âpreté à laquelle contribuent pour beaucoup la nature de leur pays et la nécessité qu'ils éprouvent à s'appeler de loin. Les traits de leur physionomie n'ont point changé : comme autrefois, ils sont forts et robustes, et trouvent dans des exercices pénibles cette vigueur du corps si nécessaire aux habitans des montagnes. Mais à mesure qu'on quitte la Haute-Styrie, et qu'on s'avance vers le sud, on voit la nature et le caractère de l'homme éprouver de grands changemens. On n'a plus sous les yeux cette nature sauvage ni ces scènes imposantes des

montagnes, mais bien des plaines fertiles que cultivent en paix des hommes plus civilisés, et dont les mœurs sont plus douces. La langue s'adoucit en même temps, et se rapproche du langage harmonieux que parle l'habitant de l'Italie. La rigidité des mœurs, compagne inséparable d'un genre de vie simple et occupé, a fait place aux vices qu'entraînent l'oisiveté et l'opulence.

Déjà, avant l'ère chrétienne, les habitans de la Styrie avoient fait quelques pas en civilisation. Avec leur première rudesse, ils perdirent leur ancien nom de Taurisques, et dès lors on ne les retrouve plus dans l'histoire que sous celui de Noriciens. Leurs femmes apprirent également à cultiver la terre; elles furent les premières à semer l'orge, l'avoine, et à en préparer un aliment et une boisson qui se sont conservés jusqu'à présent dans la Styrie. Ils y sont connus sous les noms de brein et de steinbier. Ces femmes apprirent aussi à filer et à faire les vêtemens dont devoient se couvrir leurs époux. Les hommes se rapprochèrent les uns des autres; il se forma quelques bourgades. Leurs noms ne sont point parvenus jusqu'à nous, parce que les Noriciens et les Pannoniens n'ont laissé après eux aucune espèce de monumens. A cette époque, ces peuples étoient gouvernés par des lois et soumis à plusieurs princes; les relations qu'ils entretenoient de temps en temps avec les Romains,

leur firent apprécier de plus en plus les avantages de l'agriculture et de la vie sociale. Ils connurent bientôt la valeur de l'or et de l'argent, et devinrent des guerriers redoutables aux peuples dont ils étoient entourés. Les Romains, souvent inquiétés par leurs irruptions, les regardèrent à la fois comme des barbares et des voisins aussi inquiets que dangereux. Ils les repoussèrent à différentes reprises dans leur pays sauvage, sans jamais parvenir à les vaincre. Ces défaites partielles excitoient au contraire leur valeur, loin de les rendre tranquilles et soumis. Aussi, huit ans après J.-C., Tibère s'avança contre eux à la tête d'une armée formidable, et battit complétement les belliqueux Pannoniens, que commandoit pourtant leur chef intrépide Batho. La suite de cette victoire soumit à Tibère non-seulement la Pannonie, mais encore la Norique.

C'est à dater de cette époque que la Styrie commença à se civiliser. Cette province prit un tout autre aspect lorsque les Romains en furent devenus les maîtres. Les marais furent desséchés, les forêts abattues, et les bêtes fauves presque entièrement détruites rendirent enfin ce pays habitable. Ces changemens eurent même quelque influence sur le climat, et parurent l'adoucir. Du moins, pour la première fois, on vit la vigne étaler ses pampres dorés sur les beaux coteaux de la Pannonie, et y prospérer comme dans son

sol natal. De chasseurs farouches et de pâtres indolens qu'étoient les habitans, on ne les vit pas sans étonnement devenir habiles cultivateurs, et des bergers soigneux. Plusieurs métiers et quelques arts même commencèrent à se répandre dans la Styrie. La religion chrétienne, introduite par les Romains, ne tarda pas à être embrassée par les naturels du pays, et son influence contribua beaucoup à adoucir les mœurs. A la vérité, ces changemens s'opérèrent lentement; car ce n'est qu'avec le temps qu'on parvient à cultiver un pays sauvage, et à adoucir les mœurs d'un peuple grossier. Aussi, pour faciliter l'accroissement de la population, les Romains bâtirent plusieurs villes dans la plus belle partie de la Styrie. Ils fondèrent d'abord Celeja, aujourd'hui Cilli, qui devint la capitale de la Norique pendant les troisième et quatrième siècles : ils édifièrent ensuite *Muroela* (Leitnitz), *Ragando* (Rohitsch), *Viana* (Voitsberg), *Idunum* (Judenbourg), *Novidunum* (Ran), *Petorio* (Pettau), et *Noreja*. Cette dernière eut alors une certaine importance par ses mines de fer; probablement elle étoit située sur les bords de l'Enns. On n'en voit plus aujourd'hui aucune trace.

Le luxe introduit à Rome avec les richesses de l'Orient, avoit amolli le caractère guerrier des habitans de cette maîtresse du monde, et avoit détruit en même temps cet esprit de conquête qui leur avoit

asservi tous les peuples connus. Dès que l'empire romain ne s'étendit plus, mille causes l'entraînèrent vers une ruine complète : tant il est difficile qu'un grand empire qui ne repose que sur la force puisse durer long-temps! Ainsi on vit les Goths, toujours prompts à profiter de la négligence des Romains, venir leur disputer la possession de la Norique et de la Pannonie. Ils détruisirent, en 378, la ville de Pettau, livrée à leur fureur par le prêtre Valens. Les Hérules parurent ensuite, et ne tardèrent pas (ceci date du cinquième siècle) à enlever aux Romains ces deux provinces. Des légions de barbares sortis du nord pour chercher un ciel plus heureux, les Ostrogoths, les Lombards, les Windes, les Avares et les Huns, vinrent fondre, dans le dixième siècle, sur la Norique et la Pannonie. Les Windes, sous la conduite des ducs de Frioul, se fixèrent dans la partie méridionale de la Styrie; mais les Avares, commandés par Samo, leur succédèrent bientôt, et mirent fin à la domination des ducs de Frioul. Ces hordes barbares ravagèrent les pays qui se trouvèrent sur leur passage; ils saccagèrent les villes romaines, détruisirent les monumens des sciences, et ne tardèrent pas à replonger la Styrie dans l'état sauvage dont elle avoit eu peine à sortir sous la domination des Romains.

Cependant les Windes et les Avares, bientôt fatigués de leur vie tranquille, entreprirent des irruptions sur les possessions de Charlemagne.

Repoussés de tous côtés par ce grand empereur, ils furent complétement défaits en 792. Les Avares se réfugièrent alors en Hongrie, tandis que les Windes, contens de se retirer dans le pays qu'ils avoient habité entre la Drave, la Save et la Muhr, ployèrent sous le joug du vainqueur. Mais, ce qui est très-digne de remarque, depuis cette époque ces peuples sont restés confinés dans les mêmes lieux où l'on voit encore leurs descendans. Quand l'armée de Charlemagne, composée de Francs, de Souabes, de Saxons, de Frisons et de Bavarois, abandonna la Styrie, un grand nombre de Saxons, et surtout de Bavarois, restèrent dans le pays. Ils se répandirent particulièrement dans la partie septentrionale, qui portoit alors le nom de Haute-Pannonie, et y rapportèrent la religion chrétienne, que les Windes et les Avares avoient entièrement anéantie. C'est à ces peuples que plusieurs de ces villes furent redevables de leur fondation, entre autres celles de Graetz, de Bayerdorf, de Sachsenfeld et de Friesach. Ils bâtirent aussi un grand nombre de temples et fondèrent beaucoup d'écoles publiques. Ils firent ainsi sortir les arts du profond oubli dans lequel ils languissoient depuis si long-temps. Cependant il n'y avoit pas encore d'école distinguée dans la Styrie; et ceux qui vouloient acquérir dans les sciences des connoissances un peu étendues, étoient obligés d'aller à Saltzbourg et à Aquilée, où l'on enseignoit la rhéto-

rique, la dialectique, la géométrie et l'astronomie. Ainsi la langue allemande devint peu à peu celle de tout le pays, et la civilisation fit de grands progrès. La dîme ayant été établie peu de temps après, les prêtres ne manquèrent pas d'encourager le peuple à cultiver l'agriculture. La Styrie devint alors une province du nouvel empire fondé par Charlemagne.

Ce fut à cette époque que les Magyares, dont la Hongrie étoit peuplée, vinrent fondre sur cette province, et cherchèrent à l'enlever aux successeurs de Charlemagne, en renouvelant toutes les scènes désastreuses dont elle avoit déjà été témoin dans le septième siècle. Les tentatives des Hongrois pour s'emparer de la Haute-Pannonie furent vaines à la vérité; mais elles ruinèrent un pays déjà peu fortuné, et qui n'étoit pas encore bien guéri des plaies que lui avoient faites les barbares du Nord. Les invasions des Magyares se répétèrent plusieurs fois jusqu'à ce qu'en 924 l'armée d'Othon les battit complétement à Augsbourg et à Thierhaupten. Elle les chassa enfin vers 933 de toute l'Allemagne. Après avoir éloigné ces voisins dangereux, l'empereur partagea le pays qu'il venoit de conquérir entre plusieurs petits souverains, parmi lesquels l'histoire nomme les comtes de Leoben, de Kraubat, d'Eppenstein et d'Aflenz. Les chroniques parlent encore des comtes de Murzthal, d'Ennsthal, de Baerenek,

de Graetz et de Marbourg. Les évêques de Saltzbourg et les ducs de Carinthie obtinrent aussi des possessions dans la Styrie, qui n'étoit point encore connue sous ce nom. C'est ainsi que la partie méridionale, située entre la Drave et la Save, échut au duc de Carinthie, et prit le nom de Marche carinthienne.

Les portions qui passèrent aux comtes de Steyer ou de Styr n'étoient pas moins considérables; cependant les possessions que Othon II leur avoit accordées dans le Trungau, et où Ottocar Ier fit bâtir en 985 la ville de Steyer, appartenoient encore à la Marche bavaroise, ainsi que le pays d'Ennsbourg, donné ensuite par Conrad II à Ottocar II, comte de Steyer. Ces comtes de Steyer ou de Trungau, ainsi que les margraves et les ducs qui leur succédèrent, étendirent de plus en plus leur autorité dans la Styrie. Léopold Ier, l'un d'entre eux, réunit en 1126 à son margraviat de Steyer les comtés d'Eppenstein et de Murzthal, la Marche carinthienne ou les districts de Pettau et de Cilli, qui lui fut cédée par Starkard, comte de Sonnegg, et enfin le comté de Marbourg, qu'il acheta du comte Bernard. La Styrie prit à cette époque le titre de margraviat ou de Marche styrienne (*Steiermarck*), qu'elle a toujours conservé depuis. Le margrave Léopold transfera en 1127 sa résidence de Styrie à Graetz. Il y mourut deux

ans après. Son fils, Ottocar V lui succéda, et agrandit en 1136 ses états du comté de Naum ou Partenau. Il y joignit également, après la mort du comte Eggenbert, le grand comté de Pitten qui formoit la partie méridionale du cercle au-dessous de la forêt de Vienne, et qui en fut ensuite séparé. Ce fut sous ce prince que la Styrie acquit, du côté du cercle de Cilli, à peu près la même étendue que celle qu'elle a de nos jours, quoique depuis on y eût encore ajouté plusieurs biens qui appartenoient à des seigneurs particuliers. Les margraves de Styrie relevoient alors, ainsi que nous l'avons déjà dit, du duc de Bavière pour leurs anciennes possessions de Traugau et d'Ennsbourg; mais ils ne dépendoient que de l'empereur pour leurs comtés et leurs villes de la Styrie.

Ottocar VI fut investi en 1180, par l'empereur Frédéric Ier, de la dignité ducale, et cela à la diète de Ratisbonne. Ce prince, désespérant d'avoir des enfans, convoqua en 1186 à Jaergenpech, près de Lorch, une diète dans laquelle il désigna Léopold II, duc d'Autriche, pour son successeur, avec la condition expresse que la Styrie et l'Autriche seroient à l'avenir inséparables.

A la mort d'Ottocar, vers 1192, l'ancienne maison des margraves de Trungau et de Steyer s'éteignit entièrement, et celle de Babenberg lui succéda. Aussitôt après la mort de ce duc,

Léopold demanda l'investiture à l'empereur, qui la lui accorda à Worms : c'est de cette année 1172 que date la première réunion de l'Autriche avec la Styrie. Elle en fut séparée sous Frédéric Ier, qui céda la Styrie en 1195 à son frère Léopold II; mais ce dernier, après la mort de Frédéric, réunit de nouveau les deux pays, et fit en 1199 une campagne contre les Hongrois, auxquels il enleva la ville et les dépendances de Grosnontag.

La Styrie fut reprise à son successeur par l'empereur Frédéric II, et peu de temps après elle fut ravagée par les Carinthiens et les Hongrois. Cependant le margrave, rentré en grâce auprès de l'empereur, fut réintégré dans sa première dignité. Il obtint en outre une portion de la Carinthie, c'est-à-dire les bailliages de Turrach, de Saint-Lambrecht et de Teufenbach, situés sur les bords de la Muhr. Devenu plus heureux, ce prince termina enfin sa carrière dans une bataille sanglante, qu'il livra aux Hongrois sur les bords de la Leytha : il mourut sans laisser de postérité.

Pendant les contestations qui s'élevèrent entre Gertrude, veuve de Hermann de Bade, le duc de Bavière Stephan, fils de Bela roi de Hongrie, et Ottocar II, roi de Bohême, la Styrie fut ravagée par plusieurs armées étrangères, entre autres par celles de l'archevêque de Saltzbourg. Ces temps funestes pour le bonheur de cette province du-

rèrent jusqu'à l'époque où Rodolphe, comte de Hapsbourg, parvint à la dignité impériale. Ce prince ayant battu complétement Ottocar, lui enleva l'Autriche et la Styrie. Il en donna, en 1282, l'investiture à son fils Albert Ier, à la diète d'Augsbourg. La Styrie ne put jouir cependant d'un calme de longue durée; car, quoique Albert eût confirmé les habitans de cette province dans leurs priviléges, ils eurent beaucoup à souffrir des contestations qui s'élevèrent entre les souverains et l'archevêque de Saltzbourg. Cet état de choses dura jusqu'au moment où Albert relégua son ministre l'abbé Henri, auteur de tous les troubles. Ayant ensuite reconnu ses vexations, il le fit périr dans le couvent d'Admont, où il avoit cru trouver un asile.

Rodolphe Ier, fils d'Albert, nommé en 1298, du vivant même de son père, duc d'Autriche et de Styrie, ayant été élu en 1306 roi de Bohême, céda ces deux provinces à son frère Frédéric III. Ce prince ne garda pas long-temps cette dignité. La mort vint le surprendre en 1330. Albert II et Othon lui succédèrent. Ils régnèrent ensemble en ayant su réunir en 1335 la Carinthie à la Styrie, qui leur fut cédée par l'empereur Louis, après la mort du duc Henri V.

Rodolphe II, fils d'Othon, augmenta encore les états que lui avoit laissés son père. Ce fut vers 1363 qu'il fit l'acquisition du Tyrol, après

la mort de Marguerite Maultasch. En 1364, il obtint le duché de Carniole, qu'abandonna le le comte de Gorice. Ce prince a été le premier de la maison de Hapsbourg qui ait pris, en 1360, le titre d'archiduc. Son frère Léopold X et Albert III, régnèrent paisiblement ensemble jusqu'en 1379 : alors ils partagèrent la Styrie et l'Autriche. C'est à cette époque que l'on vit, pour la première fois, la Styrie, la Carinthie et la Carniole prendre le nom général de provinces de l'Autriche intérieure.

Guillaume, fils de Léopold, ayant quitté le trône vers 1406, eut pour successeur son frère Ernest, qui mourut peu de temps après dans la ville de Bruck. Frédéric IV, fils de ce dernier, et qui devint en 1440 roi des Romains, réunit, en 1456, à la Styrie le comté de Cilli, après la mort du comte Ulric, assassiné par les Hongrois. Sous le règne de ce prince, cette province fut très-malheureuse. On la vit, tourmentée par des guerres continuelles, être ravagée à la fois par les Turcs et les Hongrois.

Maximilien Ier, successeur de Frédéric, parvint à rétablir la paix, et donna à la Styrie les limites que cette province conserve encore. Ennemi déclaré des juifs, ce prince les chassa totalement de la Styrie en 1496.

Quant à Charles Ier, qui succéda à Maximilien, son règne fut à peine d'une année. Dégoûté du

pouvoir, il céda son duché en 1520 à son frère Ferdinand Ier, sous lequel le luthéranisme fit de grands progrès en Styrie. Les prosélytes de cette secte naissante s'étant révoltés, Ferdinand voulut les chasser du pays; mais, loin de remporter sur eux la victoire qu'il s'étoit promise, il fut complétement battu à Scladnung.

Charles II son fils ne réussit pas davantage à arrêter les progrès des partisans de Luther; il fut contraint en 1572, à la diète de Bruch, de leur permettre le libre exercice de leur religion. Ce prince s'occupa à donner des lois à la Styrie, ainsi qu'à y faire fleurir les sciences: pour cela il établit une université, dont il confia la direction aux jésuites. Comme la Styrie étoit presque sans défense, il construisit des places fortes; et Graetz en Styrie, Waradin en Croatie, et Karlstadt dans cette dernière province, furent fortifiées avec soin.

Ferdinand II son fils réunit pour la quatrième et dernière fois la Styrie à l'Autriche. Il en reçut l'investiture après la mort de l'empereur Matthieu, son père adoptif.

La Styrie souffrit ensuite beaucoup pendant les troubles qui s'élevèrent en Hongrie, sous Ferdinand III et son fils Léopold V. Il est vrai que le premier, par le traité conclu à Osnabruck et à Munster avec les Suédois et leurs alliés, en 1648, mit fin à la guerre religieuse qui avoit

duré, presque sans interruption, trente années. Mais, comme si ces provinces ne pouvoient jouir d'un instant de repos, les Hongrois, conduits par Ragoczy, prince de Transylvanie, envahirent, avec les Turcs, une partie des états de l'Autriche. Ils pénétrèrent même jusqu'en Styrie. Pour arrêter leurs progrès, Léopold V fit de nouveau fortifier Graetz; et, après avoir chassé les Turcs de l'Autriche et de la Hongrie, il termina la guerre en 1699 par la paix de Karlowitz.

Depuis cette époque, la Styrie fut tranquille pendant plus de cent ans. Ce repos, joint au gouvernement paternel des princes qui succédèrent à Léopold, ne contribua pas peu au bonheur des habitans. Les sciences et le commerce furent surtout favorisés par Joseph Ier, Charles III et Marie-Thérèse.

Avec Joseph II, successeur de Marie-Thérèse, commence une époque remarquable pour le gouvernement de l'Autriche, et en particulier pour celui de la Styrie. Ce prince changea l'université de la Styrie en lycée, y abolit trente-un couvens, et fonda l'évêché de Léoben. Joseph fit faire aussi le cadastre de la Styrie, afin d'y introduire le nouveau système de contributions qu'il méditoit; mais les inconvéniens de ce système engagèrent son frère Léopold VI à le supprimer, pour rétablir celui qui étoit adopté depuis long-temps. Léopold modifia aussi beaucoup

les changemens opérés par Joseph; et ce prince, qui ne devoit briller qu'un instant sur le trône de l'Autriche, désunit de nouveau les provinces qui formoient alors l'Autriche intérieure, et donna à la Styrie des magistrats particuliers.

Sa mort, arrivée en 1792, plaça la couronne sur la tête de François Ier, empereur actuel d'Autriche. Cinq ans après l'avénement de ce monarque, la Styrie, qui jouissoit du calme de la paix depuis plus d'un siècle, redevint encore une fois le théâtre de la guerre pendant la campagne que termina le traité de Campo-Formio. En effet, après la prise de Mantoue et la conclusion de la paix avec le Saint-Siége, l'armée françoise battit les Impériaux à Einoed, pénétra le 2 avril dans la Styrie, défit encore les Autrichiens, le 3 avril, à Unzmarkt, et le 4 à Judenbourg, où l'on conclut un armistice. Les François prirent alors possession de Bruck, de Graetz, et d'un grand nombre d'autres villes. Enfin les préliminaires de paix, arrêtés le 17 avril à Graetz, et signés le 18 dans la maison de campagne du comte Eygenwald à Léoben, terminèrent une guerre qui pesoit sur la Styrie.

Pour faciliter l'intelligence de tous les faits que nous venons de rapporter, nous ajouterons ici la liste chronologique des souverains de la Styrie depuis 1126, époque où cette province fut érigée en margraviat.

Les premiers princes qui ont gouverné la Styrie ont été les margraves de Steyer. Ces princes furent :

De 1126 à 1129, Léopold Ier.
1129 — 1164, Ottocar V.
1164 — 1192, Ottocar VI.

Les seconds possesseurs de la Styrie ont été des princes de la maison de Babenberg.

1192 — 1194, Léopold II.
1194 — 1195, Frédéric Ier.
1195 — 1230, Léopold III.
1230 — 1246, Frédéric II.

Après les princes de Babenberg, la Styrie a été gouvernée par des princes de différentes maisons : ainsi elle a été soumise depuis

1246 jusqu'en 1250, à l'empereur Frédéric II.
1250 — 1260, à { Othon de Bavière. / Stephan de Hongrie. }
1260 — 1278, à Ottocar II, de Bohême.

La Styrie échut ensuite aux princes de la maison de Hapsbourg, qui la gouvernèrent pendant très-long-temps.

1278 à 1282, l'empereur Rodolphe Ier.
1282 — 1298, Albert Ier.
1298 — 1306, Rodolphe Ier.
1306 — 1330, Frédéric III.
1330 — 1339, Albert II.

1339 — 1358, Othon.
1358 — 1365, Rodolphe II.
1365 — 1379, Léopold IV et Albert III.
1379 — 1386, Léopold IV.
1386 — 1395, Albert III.
1395 — 1406, Guillaume.
1406 — ...., Ernest.
.... — 1493, Frédéric IV.
1493 — 1519, Maximilien Ier.
1519 — 1521, Charles Ier.
1521 — 1564, Ferdinand Ier.
1564 — 1590, Charles II.
1590 — 1637, Ferdinand II.
1637 — 1657, Ferdinand III.
1657 — 1705, Léopold V.
1705 — 1711, Joseph Ier.
1711 — 1740, Charles III.
1740 — 1780, Marie-Thérèse.

Enfin la Styrie passa entre les mains des princes de la maison de Lorraine, qui la gouvernent encore aujourd'hui.

1780 à 1790, Joseph II.
1790 — 1792, Léopold VI.
1792, François Ier.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE TERRITORIALE ET DE LA POPULATION.

La Styrie (*Steyermark*) est située entre les 45° 54′, et les 47° 50′ de latitude boréale, et entre les 31° 59′ 30″, et les 34° 2′ 20″ de longitude orientale (1). Ses bornes sont, à l'est la Hongrie, au midi la Carniole et la Croatie, au sud-ouest la Carinthie, à l'ouest le pays de Saltzbourg et une partie de la Carinthie, au nord l'archiduché d'Autriche. Ces limites sont les mêmes que celles qu'elle avoit au commencement du seizième siècle, sous le règne de Maximilien Ier.

Cette province a été mesurée une fois par Vischer sous Léopold Ier, vers la fin du dix-septième siècle, et deux fois sous le règne de

(1) La meilleure carte que nous ayons de la Styrie a été dressée par G. M. Vischer, d'après les ordres de l'empereur Léopold. Hohman l'a réduite au format ordinaire : cette dernière se trouve dans l'Atlas d'Allemagne, n° 35. Joseph de Castro, en publiant en 1812 une nouvelle carte de l'Autriche, nous en a donné également une de la Styrie. Cette carte, imprimée à Vienne, chez Moll, est composée de six feuilles.

Joseph II pendant les dernières années du dix-huitième siècle. D'après les dernières mesures, elle a 411 milles et demi carrés de superficie (225 myriam. 579), et 151 milles de circonférence (111 myriamètres 851); savoir, 47 (34 myriam. 814) contre l'Autriche, 14 1/2 (10 myriam. 740) vers le pays de Saltzbourg, 32 1/2 (24 myriam. 074) contre la Carinthie, 19 (14 myriam. 374) à l'opposite de la Carniole, 14 1/2 (10 myriam. 740) du côté de la Croatie, et 23 1/2 (17 myr. 407) contre la Hongrie. Son plus grand diamètre, depuis le mont Sandling, derrière Aussée, sur les frontières de l'Autriche, jusqu'à l'endroit où la Drave en sort au-dessous de Polsterau, est de 32 milles et demi.

On y compte 20 villes, 97 bourgs, 3,436 villages et 159,259 maisons. La partie septentrionale se nomme Haute-Styrie, et la partie méridionale Basse-Styrie. La première comprend les cercles de Judenbourg et de Bruck, la seconde ceux de Graetz, de Marbourg et de Cilli.

La population de la Styrie n'est pas à beaucoup près en rapport avec l'étendue du pays, la fertilité du sol et la facilité qu'on a de s'y procurer tous les moyens possibles de subsistance. En effet, elle n'est que de 1,926 individus par mille carré, et s'élève à 791,513 âmes, dont 159,869 dans la Haute-Styrie, et 631,644 dans la Basse. Mais, pour rendre ceci plus évident, nous avons joint à ce

chapitre un tableau qui fera connoître la population en détail. Nous ferons encore observer que, suivant M. Lichtenstern, la population de la Styrie seroit un peu plus considérable, puisque, selon ses observations, la population totale de cette province étoit en 1810 de 793,470 individus. Il paroît au reste que, parmi les habitans de la Styrie, il s'en trouve 480,000 d'origine allemande, et 310,000 qui descendent des Windes émigrés de l'Esclavonie et de la Dalmatie, vers la fin du sixième siècle. Les Allemands habitent toute la Haute-Styrie, le cercle de Graetz et une partie de celui de Marbourg. Les Windes sont fixés dans le cercle de Cilli et une partie de celui de Marbourg. Ils habitent encore les mêmes cantons où ils se retirèrent après avoir été battus par Charlemagne. Malgré toutes les peines qu'a prises cet empereur pour introduire parmi eux la langue et les mœurs allemandes, ce peuple a toujours conservé celles de ses pères. Il diffère de ses voisins autant par son habillement que par son langage et sa manière de vivre.

Tableau du nombre des Villes, Bourgs, Villages, Habitans et Bestiaux de la Styrie, pendant le courant de l'année 1810.

NOMS des CERCLES.	Villes.	Faubourgs.	Bourgs.	Villages.	Maisons.	Habitations.	Population.	Hommes.	Femmes.	Nobles.	Ecclésiastiques.	Employés.	Bourgeois.	Paysans.	Domestiques.	Chevaux.	Mulets.	Bœufs.	Vaches.	Moutons.
Judenbourg.	5	5	14	287	16,663	17,388	93,058	46,768	46,290	99	211	181	1,707	6,912	229	5,202	1	13,163	43,378	63,270
Bruck.	2	4	11	253	11,856	13,104	66,811	33,283	33,528	119	128	238	1,249	4,114	1,527	2,963	»	7,832	21,927	22,953
Graetz	6	10	30	976	56,067	65,865	289,014	137,014	152,000	754	505	965	4,652	19,997	657	20,470	19	35,727	75,985	34,788
Marbourg . .	3	6	16	830	41,523	37,116	172,590	82,410	90,180	70	226	250	1,324	14,996	126	12,667	3	18,014	41,336	7,892
Cilli.	4	2	26	1,090	33,150	39,285	170,040	82,525	87,515	81	273	214	1,065	19,736	112	5,815	5	18,248	29,359	19,105

Deux langues sont en usage en Styrie, l'allemand, ou plutôt le dialecte autrichien et l'esclavon, dont on trouve trois dialectes différens, l'un dans le cercle de Marbourg, l'autre dans celui de Cilli, et le troisième dans la partie orientale du cercle de Marbourg, sur les frontières de la Croatie.

Le catholicisme est la religion dominante dans cette province; il y a été introduit par les Romains, mais les Ostrogoths et les Lombards l'abolirent lors de leurs irruptions; il ne s'y introduisit de nouveau qu'à l'époque où parut Charlemagne. On compte aujourd'hui à peu près 82,000 catholiques en Styrie. Ce pays est divisé en trois diocèses; savoir, celui de Leckau, de Leoben et de Lavant en Carinthie; les évêques de ces diocèses sont suffragans de l'archevêque de Saltzbourg. On tolère aussi en Styrie les luthériens, les calvinistes et les grecs unis. Les premiers ont des temples dans le Ramsau, à Shladming, et au Tanert dans le cercle de Judenbourg, ainsi qu'à Dorfun Wald dans celui de Bruck. Quant aux juifs, ils ont été chassés de ce pays en 1496, et une ordonnance, du 20 octobre 1781, leur défend de séjourner dans d'autres lieux que celui de la foire de Graetz.

CHAPITRE II.

ASPECT DU PAYS. — MONTAGNES. — PLAINES. — FLEUVES. — LACS.

La Styrie est presque entièrement couverte, dans sa partie septentrionale, de montagnes élevées. Ces montagnes sont une prolongation de la haute chaîne des Alpes, qui, après avoir traversé sans interruption la Suisse, le Tyrol, le pays de Saltzbourg, la Carinthie supérieure, la Haute-Styrie et l'Autriche, vont se terminer auprès de Vienne par le Kahlenberg. Il est vrai qu'elles offrent en Styrie des sommets bien moins élevés que dans la Suisse et le Tyrol; cependant plusieurs sont recouverts de neiges et de glaces éternelles : quelques-uns offrent même jusqu'à 1500 toises de hauteur. On n'a point encore déterminé avec exactitude quel est le plus élevé de ces monts escarpés. Cependant il paroît que le Grimming atteint la plus haute élévation; du moins Wischer et Hohmann sont de cet avis, et Sartori n'en est pas très-éloigné. Kinderman a au contraire soutenu que cette opinion étoit erronée, et ne pouvoit être fondée que sur le peu d'étendue que présente la base de ce pic, com-

parativement à son élévation. Enfin, Schultes (1) adopte cette opinion; il évalue approximativement la hauteur du Grimming à 1100 toises. D'après ces données, sa hauteur seroit bien inférieure à celle du mont Schladming, aux Alpes Saclker, et aux montagnes situées sur les frontières du pays de Saltzbourg.

De cette chaîne principale partent, en Carinthie et dans la Haute-Styrie, des ramifications latérales qui se portent vers la Basse-Styrie; aussi trouve-t-on dans cette dernière un assez grand nombre de montagnes, mais moins élevées et qui s'abaissent insensiblement jusqu'à former d'agréables coteaux, sur les revers desquels la vigne est cultivée avec succès. Ces montagnes, et surtout celles qui se distinguent par leur hauteur ou leur étendue, ont reçu un nom particulier, tiré, soit du lieu le plus voisin, soit de quelque autre circonstance semblable. Il seroit trop long de les énumérer toutes ici; aussi nous contenterons-nous de rapporter les principales (2). Nous citerons d'abord l'Erzberg, situé entre Vordernberg et Eisenerz, dans le cercle de Bruck. Cette montagne

---

(1) *Reise durch Oberoesterreich.* T. I, p. 44.

(2) On en peut voir la liste alphabétique dans Sartori: *Skizzirte Darstellung der physikalischen Beschaffenheit und der Naturgeschichte des Herzogthums Steyermark.* Graetz, 1806, p. 118.

est remarquable par les mines de fer qu'elle renferme, et qui semblent inépuisables. Son élévation est d'environ 440 toises, tandis qu'elle en a 6000 de circonférence. Quant à son intérieur, il est rempli d'excavations que les habitans du pays nomment *Schazkammern*.

Les Alpes de Racks, que l'on commence à apercevoir de la vallée de Reichnau, dans le cercle de Bruck et sur les frontières de la Basse-Autriche, ne présentent guère de pic plus élevé que le *Brachkogel*. En général, ce qui donne le plus d'intérêt aux montagnes de la Styrie, ce sont les mines nombreuses qu'elles renferment et qui sont presque l'unique ressource d'une province dont le sol est peu fertile. Le mont *Semmering*, au nord-est du Murzzuschlag (sa hauteur est de 490 toises), qui sépare l'Autriche de la Styrie, est remarquable par la belle pyramide élevée sur son sommet en 1728 par l'empereur Charles VI, pour marquer les limites entre les deux provinces. Quant à la chaîne des Alpes Spital, au nord de Spital-am-Semmering, dans le cercle de Bruck, elles doivent leur nom à l'hôpital construit par Ottocar II pour servir de retraite aux Croisés qui passoient dans cette partie de la Styrie; enfin, l'on peut encore remarquer dans cette province le *Packwinkel*, qui sépare les cercles de Graetz et de Marbourg, de la Carinthie, dans lequel on trouve une mine de plomb renfermant de l'argent. Le Rehberg, au

nord de Semriach, dans le cercle de Graetz, offre également une mine de plomb argentifère. Le *Schockel*, au nord de Graetz, et au midi de Passail, élevé seulement de 795 toises, est remarquable par la beauté de la vue dont on y jouit une fois qu'on est arrivé à son sommet. Nous nommerons encore le *Wildonerberg*, dans le cercle de Graetz, sur lequel on voit le château à demi ruiné où Tycho-Brahé fit ses premières observations astronomiques. C'est surtout sur le mont Admont, situé vers les frontières de l'Autriche, qu'on trouve de beaux marbres. L'*Eisenhut*, au sud-ouest de Murau, entre le cercle de Judenbourg et la Carinthie, n'a rien de remarquable. Quant au mont *Grimming*, à l'ouest d'Irdming, son sommet se termine par deux pics: le plus élevé, ou le plus oriental, est nommé le *grand Grimming;* le plus bas, situé à l'ouest, s'appelle le *petit Grimming*. C'est dans le *Sandling*, à un mille d'Aussée, et sur les frontières de l'Autriche, qu'on exploite, depuis plus de dix siècles, une mine de sel gemme extrêmement abondante. Quant au *Schneeberg*, il se trouve au sud d'Aussée, et à l'extrémité méridionale du lac d'Hallstadt, entre le cercle de Judenbourg et l'Autriche; et enfin le *Stangalpen* est situé au sud-ouest de Murau, entre le cercle de Judenbourg et la Carinthie. Ces dernières montagnes offrent une foule de cavernes, dont la plus considérable est connue dans le pays

sous le nom de la Grotte de Fregmann. Leur hauteur près de Turrach est, selon Lichtenstern, de 1,190 toises.

Les montagnes les plus élevées de la Haute-Styrie, sur les frontières de l'Autriche, sont en général composées d'un calcaire de transition qui repose sur le granit ou sur d'autres roches primitives, comme le schiste micacé et argileux. Karsten a fort bien reconnu que la chaîne, dont les ramifications entourent les vallées de l'Enns, de la Muhr, de la Drave et de la Save, appartient à la formation secondaire ou de transition, et qu'elle est en grande partie calcaire. Ce calcaire forme aussi la base des montagnes du Ramsau, qui traversent presque entièrement les cercles de Judenbourg et de Bruck, ainsi que de celles qui sont à l'est de Murau, sur la rive gauche de la Muhr, du mont Platsch, dans le cercle de Marbourg, de l'Oberbourg, et de plusieurs autres dans celui de Cilli. On le voit mêlé de schiste quartzeux dans les monts des environs de Saint-Lambert. Auprès de Pretstem, dans le cercle de Judenbourg, il existe plusieurs montagnes entièrement formées d'une roche feldspathique (1) mêlée de quartz, mais en si petite quantité, qu'on pourroit croire,

(1) Sartori. *Skizzirte Darstellung der physikalischen Beschaffenheit und der Naturgeschichte des Herzogthums Steyermark.* P. 143.

sans un examen attentif, que cette roche n'en contient point. Enfin, les montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie, et qui forment en quelque sorte une barrière naturelle entre ces deux pays, sont presque entièrement calcaires. Cependant le revers méridional de toutes celles qui entourent la vallée de Polten, appartiennent à la formation schisteuse. Cette formation s'étend aussi de l'autre côté de la vallée, et le schiste passe quelquefois à la variété marno-calcaire; mais lorsqu'on s'élève, on remarque qu'il devient schiste argileux; à une certaine hauteur, il renferme du mica. Enfin il se convertit en un véritable gneiss, au-dessous duquel on observe diverses espèces de granits, et même dans certaines parties de l'hornblende schisteuse. Cette formation primitive est encore celle qu'on rencontre dans les montagnes, entre Marbourg et Fristritz. A Leoben, on trouve quelques couches d'un schiste verdâtre, qui paroît appartenir au schiste argileux primitif. Dans les montagnes au-dessus de Murau, on rencontre aussi les variétés du schiste micacé, nommé par les Allemands *Gestellstein* et *Markstein*. On sait que la première est un schiste micacé pur, sans grenats et très-infusible, et qu'on emploie, pour cette raison, dans la construction des fourneaux; la seconde est mélangée de beaucoup de grenats, et sert à faire des meules de moulins. Le

mont Polster, dans le cercle de Graetz, renferme diverses variétés de pétro-silex écailleux, et du grès rouge ferrifère. Il y a aussi auprès de Voitsberg, dans le même cercle, une petite montagne conique, nommée le mont Sacré; cette montagne, en partie calcaire, est parsemée de fer oxidé hématite et de jaspe ferrugineux. Les Alpes de Judenbourg et de Schwanberg, le mont Bacher dans le cercle de Cilli, et plusieurs autres, sont granitiques. Quant aux montagnes peu élevées de la Basse-Styrie, elles appartiennent aux formations calcaires, soit du calcaire ancien, soit du secondaire. En effet, on y reconnoît beaucoup de fossiles marins.

Presque toutes les montagnes de la Styrie, surtout dans le cercle de Graetz, sont remplies d'excavations qui méritent l'attention du voyageur. La plus célèbre et la plus grande est la *grotte de Mixnitz*, qui tire son nom du village auprès duquel elle est située. Vindermann (1) la place à tort dans le *Steinern Wand*, montagne du cercle de Graetz; elle se trouve au contraire dans le mont *Dracheutauern*, à peu de distance de Roethelstein, ville du cercle de Bruch : elle porte, dans ce pays, le

(1) *Repertorium der Steyermaerkirchen Geschichte, Geographie, Topographie, Statistik und Natur historie.* Graetz, 1798, p. 565.

nom de *Kogellucken*. Un certain Héraeus y entra le premier en 1719; elle a été ensuite examinée, en 1752, par le jésuite Riegger, et en 1804 par Sartori(1). L'ouverture en est régulièrement semi-circulaire : elle a environ cent pieds de diamètre, et se trouve à deux cent cinquante toises au-dessus du niveau de la Muhr. La caverne elle-même se dirige vers le nord-ouest; il faut à peu près une heure et demie de marche pour en atteindre le fond. Le sol est composé d'une terre calcaire noirâtre, mélangée avec de l'ocre; ses côtés sont recouverts de stalactites et de stalagmites calcaires qui affectent les formes les plus bizarres, et plusieurs cavités latérales se remarquent à droite et à gauche. Arrivé à une certaine profondeur, on voit une masse calcaire d'une blancheur éblouissante, dans laquelle coule une source qui tombe de la voûte; le chemin devient alors tellement sinueux, et se divise à un tel point, qu'on a peine à revenir sur ses pas lorsqu'on s'est engagé dans cette espèce de dédale. Jusque-là il n'y a aucun danger : seulement l'obscurité est si profonde, que la lumière des torches peut à peine la dissiper. Dans quelques lieux qu'on creuse le sol, on trouve, à un

(1) *Naturwunder der Oesterreichissen Kaiserthums*, Wien, 1807, t. I, p. 77, et dans l'ouvrage cité plus haut, p. 145.

ou deux pieds de profondeur, des ossemens à demi décomposés, et entre autres un grand nombre de dents (1). Tous les ans, au printemps et en été, il vient de la Carinthie, de l'Autriche et de la Hongrie, des hommes qui ramassent ces os pour les vendre aux apothicaires et aux charlatans : ceux-ci les débitent ensuite comme une panacée universelle, sous le nom de *Eichhorn* ou *Oanhorn*. A l'extrémité du chemin tortueux dont nous venons de parler, on rencontre, à une assez grande hauteur, une ouverture étroite par laquelle on passe, à l'aide d'une échelle, dans une seconde caverne, remplie également de stalactites et de concrétions calcaires de toute espèce. Le terrain, partout très-humide, est formé par une terre ocreuse parsemée de pierres qui se sont détachées de la voûte; ce qui rend ce chemin très-difficile.

En se dirigeant sur la droite du bourg de Kaeflach, vers Lankowitz, on trouve, à droite et à gauche de la vallée de la Graden, de grands rochers calcaires qui renferment plusieurs cavernes dans leur intérieur : à gauche est celle qui porte le nom de Grotte rouge (*Rothe Lueg*); vers la droite, et beaucoup plus haut, celle que

(1) Hacquet. *Oryctographia Carniolica*, ou *Physikalische Erdbeschreibung des Herzogthums Krain*. Leipzig, 1784, 4°, t. III.

les habitans du pays appellent *Rinnerlueg*. Enfin, c'est dans le Zigoelerkogel, au-delà de la Salla, qu'existe une caverne beaucoup plus remarquable, que l'on connoît sous le nom de l'église païenne (*Hoadische* ou *Heidnische Kirche*). On assure que les païens, qui habitoient autrefois la Styrie, y pratiquoient les cérémonies de leur culte. Cette opinion, très-répandue dans le pays, paroît dénuée de fondement, quoique cependant tous les environs offrent des monumens de construction évidemment romaine. Rien n'est plus difficile que de parvenir à l'entrée de cette caverne, située à l'extrémité d'un rocher escarpé. Les roches calcaires forment à l'entrée une espèce de portique, au-dessus duquel d'énormes sapins élèvent leur tête jusqu'aux nues. Si l'on pénètre dans l'intérieur, on découvre plusieurs routes qui conduisent à des cavernes latérales; les masses calcaires forment partout des arcades soutenues par d'immenses colonnes. La grotte s'enfonce très-avant dans la montagne, et finit par se rétrécir à un tel point, qu'on ne peut aller plus avant. De tous côtés, on voit de longues stalactites (1) suspendues aux voûtes de la caverne. Il en existe encore de semblables dans le Erzberg, entre les bourgs de Vordernberg et d'Eisenerz,

(1) Sartori. *Naturwunder der Oesterreichischen Kaiserthums*. T. I, p. 204.

à l'ouest du bourg de Weitz; à Laukowitz, dans le Breynkogel; dans les Stanalpes, au sud-ouest de Murau; enfin auprès de Semriach, aux environs de Pachs, et dans le mont Schockel.

La grotte que l'on voit dans le mont Brandstein, est entièrement recouverte de glace. Elle paroît séparée en deux parties par un immense rocher. Le sol présente des cavités très-profondes, qu'on n'a pas encore pu sonder, et qui probablement pénètrent fort avant dans l'intérieur de la montagne; peut-être communiquent-elles avec d'autres cavernes inférieures. L'eau de la pluie ou de la fonte des neiges filtre à travers les rochers de la grotte, et se congèle dans l'intérieur, vers la fin de l'automne. Quand le froid commence à se faire sentir, la température s'élève dans la caverne, la glace fond, et l'eau s'écoule au-dehors par des canaux souterrains. Outre les stalactites de glace, on en voit aussi beaucoup de calcaires. Cette grotte est d'autant plus remarquable, qu'à l'exception de celle de Szilitz en Hongrie, il ne s'en trouve point de semblable dans toute la monarchie autrichienne. Son élévation est d'environ 300 toises au-dessus du niveau de la mer (1). D'après ce que nous avons dit de la grande quantité de montagnes

(1) Sartori. *Naturwunder der Oesterreichischen Kaiserthums*. T. III, p. 40.

qui recouvrent toute l'étendue de la Styrie, il est facile de juger que cette province ne doit renfermer qu'un petit nombre de plaines. Effectivement elle en possède très-peu, mais en revanche on y voit une multitude de vallées dans lesquelles la terre jouit d'une extrême fertilité. Des fouilles faites dans ces terrains ont fait découvrir un grand nombre de plantes fossiles, et même d'ossemens de grands quadrupèdes. C'est ainsi qu'en 1790 on a trouvé dans la plaine de Pettau une dent et des os d'éléphant, qu'on peut voir dans le cabinet du professeur Biwald.

La plaine de la Drave ou de Pettau est la plus considérable de tout le pays. Elle a quatre milles de longueur sur les bords de la Drave, depuis Marbourg jusqu'à Pettau d'un côté, et depuis Pettau jusqu'à Fridau sur la rive gauche du fleuve. Le sol est en général peu fertile. On n'y cultive guère que deux espèces de graminées, le *Panicum italicum*, et *sanguinale*. On y a découvert beaucoup d'antiquités romaines (1). La plaine d'Eich entre Judenbourg et Knittenfeld est la plus fertile de toute la Styrie. Elle a presque deux milles de longueur. Celle de Graetz a trois milles de long et à peu près trois quarts de

(1) Ruderman a publié les principales inscriptions latines, déeouvertes dans cette plaine. Voyez ses *Begtraege zur Vaterlandskunde*, t. I, p. 148-153.

mille de large sur les bords de la Muhr, en face de la plaine de Fernitz, qui s'étend depuis cette ville jusqu'à Graetz, dans une longueur d'un mille environ.

La vallée de Kainach tire son nom de la petite rivière qui l'arrose. Elle se prolonge jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans la Muhr. On y voit de belles prairies. Quant à la plaine de Leibnitz, elle se trouve fermée d'un côté par la Muhr et de l'autre par la Salm. Sa longueur est de plus d'un mille. On y cultive les deux céréales dont nous avons parlé plus haut. En fouillant le sol, on découvre beaucoup de vases, de médailles et d'autres antiquités.

La plaine de la Raab, arrosée par ce fleuve, et située entre Gleisdorf et la Hongrie, est fameuse dans le pays par sa fertilité. Les autres plaines moins considérables et moins importantes de la Styrie sont celle de Rauer, entre la Save et la Solta; celle de la Murtz, qui est arrosée par la rivière du même nom; celles de Ritschein, de Sagau, de Lan, entre Frasslau et Cilli, et enfin celles de Schall, auprès de Schalleck, dans le cercle de Cilli.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir que la Styrie réunit un grand nombre de rivières. En effet, les fleuves qui arrosent le

territoire de cette province suffiroient au transport des productions du pays, si les habitans savoient en tirer parti. Ces rivières ont toutes un cours très-sinueux, à cause de l'inégalité du terrain qu'elles parcourent. La plupart se dirigent de l'ouest à l'est. Les principales sont l'Enns, la Muhr, la Drave et la Save.

L'Enns, qui vient du pays de Saltzbourg, entre en Styrie à Mandling, dans le cercle de Judenbourg, parcourt ce cercle tout entier, passe dans celui de Bruck, dont il traverse une partie, et quitte la Styrie à Altenmarkt pour aller se jeter dans le Danube auprès d'Enns. Il présente dans son cours des cataractes assez remarquables. On voit les plus belles entre les monts Radmaer, Hifelau et la vallée de l'Enns, dans le cercle de Judenbourg.

La Muhr est la principale rivière de la Styrie, quoiqu'elle ne soit pas la plus considérable. Elle la traverse dans toute son étendue de l'ouest à l'est, et y parcourt 47 milles. Sa longueur totale est de 62 milles. Cette rivière prend sa source dans un petit lac du pays de Saltzbourg, auprès de Saint-Michel, à peu de distance des frontières de la Carinthie. Après avoir arrosé un espace d'environ sept milles, elle entre, à Predliz, dans le cercle de Judenbourg, le traverse ensuite en se dirigeant vers le nord-est, et passe dans le cercle

de Bruck. Elle se détourne peu vers le sud, pénètre dans le cercle de Graetz, s'y dirige au sud-est, en séparant ce cercle de celui de Marbourg. Enfin elle quitte la Styrie au-dessous de Radkersbourg. Cette rivière se trouve alors en Hongrie. Après y avoir prolongé son cours pendant huit milles environ, elle se jette, à Legrad, dans la Drave. La Muhr partage la Styrie en deux portions assez égales. Son cours est fort rapide, aussi ne gêle-t-elle jamais que dans les hivers très-rigoureux. A Kegelhof, au-dessous du Murau, elle devient assez forte pour porter des bateaux; mais les écueils qui la remplissent en cet endroit, la rendent dangereuse : de manière qu'on ne navigue guère sur cette rivière qu'au-dessous de Judenbourg, principalement à Knittenfeld et à Leoben.

La Drave prend sa source dans la vallée de Puster, auprès d'Jnnichen dans le Tyrol. Elle traverse la Carinthie, entre en Styrie près du château de Buchstein, et quitte cette province à Polstereau pour continuer sa marche en Hongrie et en Croatie jusqu'à Esen, où elle se jette dans le Danube.

La Save naît dans la Haute-Carniole par deux sources situées l'une à Wurzen, et l'autre à Wochein. Sa rive gauche touche la limite du cercle de Cilli, en sorte que, pendant 10 à 11 milles, elle marque les frontières méridionales de la

Styrie. Elle abandonne cette province au-dessous de Raen, traverse la Croatie, et va se jeter à Belgrade dans le Danube. Cette rivière est très-importante pour le commerce de la Carniole, de la Styrie, de la Croatie et de l'Esclavonie.

Nous ne ferons qu'indiquer ici la Raab : cette rivière appartient spécialement à la Hongrie. Elle prend sa source en Styrie, au Rehberg, derrière Passail, à peu de distance des frontières du cercle de Bruck. Elle quitte cette province à Hohenbruck sans être devenue navigable.

La Traun naît au-dessus d'Aussée, dans les montagnes qui séparent la Styrie de l'Autriche. Dirigée d'abord vers Aussée, elle s'étend ensuite au sud-ouest, et va se jeter dans le lac d'Hallstadt. Elle en ressort cependant bientôt pour aller alimenter les nombreux lacs de la partie de l'Autriche qu'on désigne sous le nom de *Salzkammergut*, et va se perdre, au-dessous de Lintz, dans le Danube.

D'autres rivières moins considérables méritent cependant d'être citées, à cause de leur long trajet en Styrie. Ainsi, la Murz, dont la source se trouve auprès des frontières de l'Autriche, entre les Wildalpes et les Buchalpes, coule au pied du mont Semmering, et débouche, à Bruck, dans la Muhr. La Dran, qui vient du mont Bacher, traverse une partie du cercle de Cilli, puis le cercle de Marbourg, et va se jeter, à Saint-Barbara, dans

la Drave. La San, qui naît dans les montagnes, derrière Sulzbach, sépare la Carinthie et la Carniole de la Styrie; elle marche d'abord vers l'est, puis vers le sud-est et vers le sud, et termine son cours vers la Save, au-dessus de Ratschach, petite ville de la Carniole. La Salla, qui sort des environs de Bohitsch, se dirige à l'ouest, au sud-ouest et au sud, et va se perdre dans la Save, au-dessous de Raen, à l'extrémité la plus méridionale de la Styrie. Enfin la Salm, qui prend sa source sur les frontières de la Carinthie, en deux endroits, coule vers l'est, et se jette à Ehrenhausen dans la Muhr.

Les lacs de la Styrie ne présentent rien de particulier, et ne se font pas même remarquer par leur étendue. Il n'en est en effet aucun qui ait jusqu'à un mille de longueur, à l'exception de celui d'Hallstadt, que l'on ne peut pas regarder comme appartenant à la Styrie, puisqu'il baigne à peine un mille de terrain, le long des frontières de cette province. Si ces lacs ne méritent pas de fixer l'attention du géographe, plusieurs intéressent le voyageur par les beautés des sites qui les entourent, et tous sont utiles aux habitans, à cause de l'excellent poisson qu'ils fournissent.

Un des plus pittoresques est celui de Leopoldstein, sur le chemin qui conduit d'Eisenerz en Autriche, dans le lieu même où les montagnes se réunissent, au point de rétrécir considérable-

ment la belle vallée de Seckau. La Klaum, torrent qui descend des montagnes, y porte le tribut de ses eaux. Autant ce lac est calme lorsque l'air est tranquille, autant sa surface devient agitée lorsqu'un vent, même léger, vient à faire sentir son influence. On voit alors ses vagues écumeuses s'élever au-dessus du rivage, et les bateaux qui s'y hasardent courir les plus grands dangers. Quoiqu'une partie des eaux s'écoule du côté opposé à celui par où la Klamm se décharge dans le lac, il paroît certain qu'il existe encore des canaux souterrains qui les reçoivent de temps en temps. En effet, on a remarqué que pendant les pluies abondantes, ou lorsque la neige commence à fondre sur les hautes montagnes, l'eau sourde dans plusieurs lieux aux environs du lac de Leopoldstein. On soupçonne que le petit ruisseau qui serpente paisiblement au milieu des rochers, sur le chemin d'Hifelan, communique avec lui; cette conjecture est fondée sur ses crues périodiques et la position du terrain (1).

Après ce lac, le principal est celui de Grundel, au nord d'Aussée, dans une position si délicieuse qu'Ottocar VI, duc de Styrie, fixa sa demeure sur ses bords. Sa forme est elliptique dans la direction de l'est à l'ouest. Quant à son éten-

(1) Sartori. *Naturwunder der Oesterreichischen Kaiserthums*. T. II, p. 168.

due, elle est d'une lieue et demie, et sa plus grande profondeur de 60 toises. Les montagnes qui l'environnent de toutes parts font que les vents en troublent rarement la surface (1). On peut encore remarquer le lac d'Aussée, situé au-dessus du précédent et au nord de la ville d'Aussée; celui de Bucher, sur la montagne du même nom; le lac Butter, à l'est d'Irdning et à peu de distance de l'Enns. Quant au lac d'Hauserer, ainsi que celui d'Œden, situé sur le mont Krippenstein, et le lac de Wild, au sud-est de Groebming, ils sont beaucoup moins considérables.

Si nous étudions ensuite la Styrie sous le rapport de sa température et de sa position, nous voyons qu'elle se trouve dans le huitième climat mathématique, de sorte que les plus longs jours n'y sont que de quinze heures quarante-cinq minutes. A cette époque, c'est-à-dire vers la fin du mois de juin, le crépuscule dure quatre heures et demie, tandis qu'au temps de l'équinoxe, il est seulement d'une heure cinquante minutes.

Le climat présente dans cette province de grandes différences, qui tiennent toutes au plus ou au moins d'élévation du sol. La Styrie supérieure, couverte de montagnes, et par conséquent très-élevée, jouit d'un air moins épais et d'une

(1) Schultes. *Reise durch Oberoesterreich.* T. I, p. 40.

chaleur moins forte que les cercles méridionaux. De hautes montagnes abritent ces derniers contre les vents du nord; mais le vent de l'ouest y a un libre accès. Quoiqu'en général l'air soit très-pur en Styrie, il y règne cependant des fièvres endémiques, comme à Radkersbourg, Neidau, Hartberg et Hahnfelden. Ces maladies doivent leur origine aux marais et aux eaux stagnantes, d'où s'élèvent des vapeurs putrides qui infectent l'atmosphère. Les goîtres et même le crétinisme sont encore des affections assez communes dans la Haute-Styrie.

Les jours sereins et nébuleux se balancent assez : quant à la quantité d'eau qui tombe annuellement, elle s'élève à peine à quinze pouces (1); ce qu'on ne croiroit guère, si de nombreuses observations n'en avoient pas donné la preuve.

L'hiver commence avec le mois de novembre. On l'observe très-rigoureux dans la Haute-Styrie, vers les frontières du pays de Saltzbourg, où l'on voit souvent sur les montagnes la neige atteindre sept à huit pieds de hauteur, et ne fondre qu'au mois de mai. Le froid se fait moins vivement sentir dans la plus grande partie du midi de la Styrie, où les chaleurs commencent de très-bonne heure.

(1) Suivant Sartori, *Skizzirte Darstellung, etc.*, p. 108, et de quatorze pouces selon Lichtenstern. *Allgemeine Uebersicht des Herzog. Steyermarkt.* Wien, 1799, p. 12.

On a observé que, dans la ville de Graetz, élevée de 220 toises au-dessus du niveau de la mer, la chaleur moyenne étoit de + 7, 8; la déclinaison de l'aiguille aimantée, de 15° 50′; la longueur du pendule à secondes, de 452,72 lignes; l'accélération de la force de gravitation, de 15 pieds et demi; le nombre des jours orageux, de 10 à 12; et la hauteur moyenne du baromètre de 25 pouces 10,7 (1).

(1) Depuis l'année 1781, M. Ruspino fait à Graetz des observations météorologiques qu'il publie dans les diverses gazettes de la ville. On trouve aussi quelques détails sur la météorologie de la Styrie, dans l'ouvrage de Pilgram, intitulé : *Wetterkunde*. Wien, 1788, 4°.

CHAPITRE III.

DES PRODUCTIONS NATURELLES.

SECTION PREMIÈRE.

Productions minérales. Mines.

Parmi le grand nombre de substances minérales de la Styrie (1), on peut remarquer le soufre natif de Schladming, de Kuhlwarg, d'Ehlern, de Walchberg, et enfin de Zegring. En 1789, la Styrie seule en a fourni 360 quintaux. Le charbon de terre est extrêmement répandu à Fahnsdorf (2) et à Ditersdorf, dans le cercle de Judenbourg. On en voit également en exploitation régulière à Geyrach, Lankowitz, Mittersdorf, ainsi qu'à Judenbourg, Putzenthal, situé au nord-est de Murau. Il en existe encore des mines abondantes à Gemlach, Ganowitz, Kummert, ainsi qu'à Tuffer, près d'Admont, et à Warnberg. On en a aussi découvert depuis peu à Raen, Schaetten-

(1) M. le docteur Anker vient de publier récemment une Minéralogie du duché de Styrie.

(2) Kindermann a tort lorsqu'il dit (*Repertorium, etc.*, p. 134) que le charbon de terre de Fohnsdorf renferme des pyrites, et ne peut être employé comme combustible : il est au contraire d'une très-bonne qualité.

berg, Altenmarckt, Poschlung et Wartenberg. Il en existe encore à Ilz, Kacflach, Saint-Ulric, Silweg, Eibenwald; et enfin de fort riches à Munzenberg, près de Leoben. La houille de Munzenberg fournit le meilleur combustible. On la débite surtout à Graetz, où elle sert au chauffage. En 1799, le produit de toutes les mines de charbon de terre ne s'élevoit qu'à 1,800 quintaux; mais en 1808, la seule ville de Graetz en consomma au moins 30,000 quintaux, dont les trois quarts tirés de Munzenberg étoient apportés de Leoben sur la Muhr (1). Le lignite n'est abondant qu'à Lankowitz, et le jayet à Leoben, soit en morceaux isolés, soit mêlé avec la houille schisteuse.

La plupart des tourbes de la Styrie paroissent appartenir à la formation marine. On en exploite à Aussée, où elles servent au chauffage des salines, ainsi qu'à Saint-Gallen, d'où on les fait passer aux nombreuses fonderies d'Admont. Les tourbes d'Ingering, dans le cercle de Judenbourg, de Saint-Lorenzen, de Knittenfeld, de Murau, de Pæels et de Rauten, sont également très-utiles pour ce pays.

Du reste, la Styrie ne possède que peu de mines d'or. Outre celui que charrient la Drave et la Save, on n'en voit qu'à Schladming, où il est

(1) Sartori. *Skizzirte Darstellung der physikalischen Beschaffenheit, etc.* P. 243.

accompagné par le plomb sulfuré. Les mines de cuivre en fournissent aussi une certaine quantité.

Il existe également une mine d'argent abandonnée, à Maria-Zell, une autre à Schladming, et une troisième à Jegring; mais cette dernière a été entièrement inondée en 1158 (1). C'est des mines de plomb qu'on tire le plus d'argent. La quantité que cette province peut en fournir actuellement s'élève à environ 940 marcs (2). On n'a encore découvert le mercure qu'à Schladming, dans le mont Polsten, et la variété combinée avec le soufre, dans le Rhadmauer et le mont Reiting.

La Styrie est peu riche en cuivre : plusieurs filons, épars çà et là dans ce pays, ne peuvent fournir à une exploitation régulière, puisqu'ils n'ont pas une grande étendue. On voit cependant une mine de ce métal à Eblern, et une autre bien plus célèbre à Kahlwang. Le cuivre qu'on retire de cette dernière est du cuivre pyriteux, très-riche en soufre. On en obtient annuellement six cents quintaux et en même temps beaucoup de soufre. Dans les environs, on a établi une fabrique de sulfate de cuivre, qui livre au commerce, presque toutes les années, de 120 à 130 quin-

(1) Lichtenstern. *Allgemeine Uebersicht des Herzogthums Steyermark.* P. 159.

(2) Sartori. *Skizzirte Darstellung, etc.* P. 244.

taux de vitriol bleu. Il existe encore dans les monts Radmaer une très-ancienne mine, mais qui n'a plus aujourd'hui d'importance. On en voit aussi à Schladming, et une autre très-riche en argent dans le Walchberg, au sud-est de Graebming. C'est dans les environs de cette ville qu'on a établi nouvellement une belle fabrique de sulfate de cuivre. Indépendamment de toutes ces mines, on trouve du cuivre à Eisenerz, à Weiskirchen dans le Ratten au nord-ouest de Varun, à Rothenmann, à Veitsch au nord-ouest de Murzzuschlag, ainsi qu'à Schoenberg près de Serkau. On en cite encore à Lichtenstein, aux environs de Judenbourg, à Zeming, à Seckau et à Raisberg. Au reste, toutes ces usines ne fournissent pas annuellement au-delà de 600 quintaux de cuivre.

De toutes les mines exploitées en Styrie, les plus importantes comme les plus riches sont celles de fer, métal que la nature a répandu avec une sorte de profusion dans cette contrée. Il y est même tellement abondant, que les mines qui le renferment paroissent inépuisables, malgré toute la célérité qu'on met dans les travaux. En outre, leur exploitation présente peu de difficulté, et l'acier ou le fer qu'on en retire sont d'une excellente qualité (1). Celles du Erzberg, entre

(1) Les Romains avoient déjà apprécié la bonté du fer de la Styrie. Ovide (*Metamorph.*, lib. XIV, v. 712),

Eisenerz et Vordernberg, tiennent le premier rang. Depuis onze siècles elles donnent un fer de première qualité, sans que les fouilles, continuées sans interruption jusqu'à ce jour, aient paru en diminuer la quantité. Presque toutes les variétés connues de fer se trouvent dans cette montagne (1); ce métal y est même si abondant, qu'on n'y remarque ni couches ni filons : de telle sorte que le minerai semble être la seule roche dont cette montagne est formée. Le produit annuel de ces deux mines s'élève à 260,000 quintaux de fer pur, qui sortent des six fonderies d'Eisenerz, et des trente fonderies de Vordernberg (2). On trouve aussi du

dit : *Durior et ferro quod Noricus excoquit ignis ;* et Horace (lib. I, od. XVI) : *Quas neque Noricus deterret ensis, nec mare naufragum.* Il est très-probable que le *Noricus chalybs* des Romains se tiroit en partie des mines de la Styrie. En effet, ils avoient bâti sur les bords de l'Enns une ville nommée *Noreja*, dont les ruines n'existent plus aujourd'hui, mais qui étoit célèbre par ses mines de fer.

(1) Kindermann en a donné le catalogue dans son *Repertorium der Steyermaerkischen Geschichte, Geographie, etc.*, p. 107.

(2) On peut lire une excellente description des mines du Erzberg, dans l'ouvrage de K. F. de Leitner, qui a pour titre : *Vaterlaendische Reise von Graetz ueber Eisenerz nach Steyer.* Wien, 1798, 8°. — Dans celui de Hacquet : *Metallurgisch-Mineralogische Beschreibung des Eisenbergwerker zu Eisenerz ;* et dans celui de Schreber : *Beschreibung der Eisenberg und Hüttenwerke zu Eisenerz in Steyermark.* Wien, 1788.

fer à Admont, bourg, aux environs duquel existe une mine assez importante. Les autres mines de fer se voient à Lichtnell, Falkenberg, au sud d'Irdning, à Hæmmerl et Hofrain, au nord de Sachsenfeld. Il en existe également quelques-unes à Laukowitz, Leoben, Niederalpel, Kaeflach et Vorsberg. On en observe encore d'autres moins considérables à Pœllaw, Mariarask, dans le cercle de Marbourg; à Salla, au nord-ouest de Kaeflach, ainsi qu'à Trackenbourg. Enfin les dernières qui ont été découvertes se trouvent à Weitenstein, Zeyring, dans les Alpes de Kainach, Lietzen, Neuberg, Stubeck, Vorau, Purkfeld, Fahl et Saldenhofen. A la vérité, on n'a pas établi d'exploitation régulière dans ces diverses localités. Il n'en est pas de même des mines de Geyrach, dans le cercle de Cilli, situées au milieu des montagnes de Judenbourg; de celles de Miesling, dans le Labming, près des monts Radmaer, ainsi que des mines de Veitsch, de Windischfeistritz et de Gruttz, qui se trouvent dans le cercle de Brunn. Les mines de fer de Turrach sont les plus considérables après celles d'Eisenerz et de Vordernberg. C'est avec le fer qui en provient qu'on prépare le célèbre acier de Prescian, qui rivalise avec celui d'Angleterre. Cette mine a été exploitée pour la première fois en 1660 par Jean Adolphe, comte de Schwartzenberg. On y fond annuellement de 12,000 à

15,000 quintaux de fer. Enfin, le fer chromaté, devenu depuis sa découverte si précieux pour la peinture sur porcelaine et sur émail, et que pendant long-temps on n'avoit observé qu'en Sibérie et en France, a été ensuite trouvé en Styrie par M. Preschern. Il en envoya quelques échantillons à Vienne sans indiquer dans quelle localité se trouvoit cette substance. Depuis lors, S. A. l'archiduc Jean l'a rencontré en morceaux roulés, près de Leoben, de Knittenfeld et de Krautbath, et enfin plus nouvellement on l'a reconnu dans les montagnes de Geusen, près de Krieglach. Il y est dans une roche talqueuse rougeâtre. Malheureusement le fer chromaté y existe en si petite quantité, qu'on n'a pas encore pu l'utiliser. Les mines de fer de la Styrie peuvent donner annuellement de 350 : 400,000 quintaux de ce métal.

La Styrie renferme assez de plomb pour ses usages; presque partout ce métal contient de l'argent. Les principaux lieux qui en fournissent sont Buhelhofen, entre Unzmarkt et Judenbourg, Pretstein, Rabenstein et Feistritz, sur la Mühr. On en a encore découvert à Raswald, Ratten, le Rehberg, au nord de Seuriach, Schladming, Stubeck-am-Schackel et Zeyring. La mine de plomb sulfuré argentifère de Peckau, près de Graetz, est assez remarquable. On y convertit le plomb en litharge, et ensuite on en retire l'argent. Il existe

encore des mines de plomb à Thal, Taschen, Guneck, Waldstein, Stubming, Rasswer, Hoja, Rothenmann, Pustenwald, dans le Laisberg, à Schoenstein et enfin à Breitenau. Toutes ces mines fournissent annuellement 300 quintaux de plomb. Depuis quelque temps, leur produit s'accroît considérablement.

L'étain, le bismuth, le zinc et l'antimoine sont très-rares en Styrie. Le cobalt y est plus commun. Il s'en trouve à Schladming une mine qui en donne annuellement environ 600 quintaux. Il y a du nickel et de l'arsenic à Schladming, ainsi que dans plusieurs autres localités, et enfin du molybdène dans les environs de Kaisersberg, au-dessus de Leoben.

Un des minéraux le plus abondamment répandus dans la Styrie est la soude muriatée. Ce sel existe en masses énormes dans plusieurs endroits de la province. Les principales mines sont situées auprès d'Aussée, dans le mont Sandling. Cette montagne, à un mille au nord-ouest d'Aussée, sur les frontières de l'Autriche, est exploitée depuis plus de dix siècles. Elle donne chaque année un produit immense. Le sel qu'on y trouve offre des couleurs très-variées, qui disparoissent par la cuisson qu'on lui fait subir. Parmi les variétés de texture qu'il présente, celle qui intéresse davantage le minéralogiste, c'est la soude muriatée capillaire. Elle y est plus abondante que dans

les mines de l'Autriche proprement dite. On a établi dans le bourg d'Aussée diverses chaudières pour opérer la coction de l'eau saturée, et on en observe d'autres à quelque distance, dans le Kanitsch. Il existe aussi différentes sources salées, mais qu'on n'exploite point, comme, par exemple, à Halle, près d'Admont, dans la vallée de l'Enns, aux environs de Raen, et à Ankestein, dans le cercle de Cilli : car partout aux environs de la chaîne calcaire à laquelle sont adossés les bancs de soude muriatée, les sources qui jaillissent de la terre sont imprégnées de ce sel, dont elles annoncent ainsi la présence.

Les mines de soude muriatée d'Aussée renferment aussi de la soude et de la magnésie sulfatée, mais en petite quantité. On trouve de la baryte sulfatée, granulaire et compacte, à Payau et à Waldstein, avec le plomb sulfuré. La baryte carbonatée blanche a été observée depuis peu à Meuberg, dans la Haute-Styrie, ainsi qu'à Rabenstein et à Maria-Zell. Dans ces divers lieux, elle est renfermée dans des lits de fer carbonaté laminaire, avec lequel elle est souvent unie, et quelquefois dans le fer oxidé brun terreux.

Le quartz abonde en Styrie, principalement sur les bords de la Muhr. Il sert même de gangue au fer dans les mines d'Eisenerz. On l'exploite en si grande quantité, que non-seulement il suffit aux besoins de toutes les fabriques de verre du

pays, mais qu'on en exporte encore beaucoup. La Styrie en fournit la manufacture de Mittelbach, dans la Basse-Autriche. On trouve de beaux cristaux de roche à Voitsberg, dans les monts Radmauer, à Schladming et dans le Thœrl. L'avanturine d'un brun rougeâtre passant au jaune, n'est pas rare à Zell, comme les calcédoines, à Feitstritz et Schladming. Les pétrosilex de Saint-Gallen, dans le cercle de Bruk, sont assez employés comme objets d'ornement. Il en est de même des jaspes, qu'on observe en grande quantité sur les bords de la Muhr, et dans les environs de Wisell, de Landsberg, de Schladming et de Feitstritz. Enfin le jaspe porcellanite se montre à Oberndorf, à l'ouest de Voitsberg.

Le feldspath bleu de ciel qu'on rencontre avec le quartz à Krieglach, dans la vallée de la Muhr, y forme en quelque sorte une roche distincte ou un granit graphite particulier. Outre la variété du feldspath compacte, on observe aussi à Krieglach les variétés lamellaire et laminaire. Le lazulite se trouve en Styrie, dans deux endroits différens. On le voit à Fischbach, dans le quartz; tandis qu'à Wechsel, montagne située presqu'aux frontières de cette province, et à Walbach, il se montre dans une roche de serpentine mêlée de quartz, et alternant avec le schiste micacé.

Quant au disthène bleu, on ne l'observe qu'à

Koestendorf, entre Gonowitz, Feistritz et Mugeln. Il y est dans une argile crayeuse blanchâtre. Çà et là, on le rencontre mélangé avec le feldspath, ou enfin renfermant des grenats. Ces derniers se montrent en grande quantité à Schladming, Rothenmann, Marboden, Saint-Lambert, Eisenerz et Pretstein. On en voit encore de ferrugineuses sur les Alpen-Stuben, à Pœllau, Niederwaels et Gœssgraben. Enfin ceux qui sont cristallisés se trouvent à Weisskirchen, dans un schiste micacé.

On en observe encore dans le gneiss, ou bien disséminés dans la serpentine avec la diallage, sur les Alpen-Stuben, à Schladming, Murau, Saint-Lambrecht, Tiefenbach, Judenbourg, Pretstein, Rothenmann et Eisenerz. Il n'est pas rare que ces grenats soient isolés et assez gros pour qu'on puisse s'en servir comme objets d'ornement. On emploie surtout à cet usage ceux que fournissent les Alpen-Stuben: quoiqu'ils n'approchent pas des grenats de la Bohême pour la beauté, on en exporte cependant beaucoup en Italie.

Les tourmalines noirâtres et verdâtres fibreuses ou feuilletées de Fenstergraben, à peu de distance de Leoben, sont accompagnées d'asbeste. On en trouve aussi dans le schiste micacé, ou dans le gneiss, soit cristallisées, soit amorphes, d'une couleur d'un vert sombre, et d'une assez grande beauté. Les roches de gneiss qui offrent

dans leur masse des grenats, ainsi que de petites veines de quartz blanc, sont très-étendues à Gassergraben, et dans les environs de Bruck. Les tourmalines en prismes détachés ne sont pas rares au pied du Speik-Kogel, dans un gneiss blanc, près de Bruck. On retire de la Muhr des tourmalines schisteuses d'un beau noir, mélangées de mica et de quartz. Enfin il y a des tourmalines chatoyantes à Kraubat.

Quant à l'amphibole basaltique et aux diverses variétés de pyroxène, on en voit en quantité dans le basalte, ainsi que dans d'autres roches trapéennes strateuses. Les lieux où on les rencontre sont principalement Glugen, Kapfenstein, Popendorf et Waxenegg. C'est vers Kastendorf, entre Ganowitz et Feistritz, que l'on trouve des émeraudes; elles y existent dans un schiste micacé, ou dans des roches de serpentine, ou enfin dans le quartz. On observe encore des émeraudes isolées, recouvertes d'une ocre ferrugineuse, à Windischfeistritz, et cristallisées à Kastendorf, ainsi qu'à Saint-Lorenzen, au-dessus de Judenbourg.

L'émeril ou le corindon granulaire a été trouvé depuis peu dans une stéatite endurcie, à Suldenhofen, dans le cercle de Marbourg. Depuis long-temps, au contraire, on connoissoit la diallage métalloïde fibrolaminaire des serpentines de Kraub et Keuben, comme les diallages

compactes des serpentines de Saint-Lorenzen, auprès de Judenbourg. L'asbeste amiante n'est pas rare dans les Alpes de Krakau, d'Ehrenau, dans la Haute-Styrie; de Maria-Zell, d'Heberts-tein, dans le cercle de Graetz, mais surtout à Kahlwang, dans le cercle de Bruck. Cette substance est connue en Styrie sous le nom de *Federweiss* (blanc de plume). Quant à l'asbeste compacte, il est assez commun dans cette province; on en trouve plusieurs variétés avec le spath calcaire, ainsi qu'avec la serpentine, à Teuclaberg, près de Bruck, et à Lewitschnuk, dans la Basse-Styrie.

Généralement, cette province abonde en argiles de diverses espèces : elles y sont fort communes dans la partie méridionale, entre Marbourg et Feistritz, où presque toutes les montagnes sont composées de schiste argileux. On en voit également dans les environs de Leoben, de Pulsgau et de Weissenbach, dans le cercle de Bruck. Dans plusieurs parties de la Styrie, on a découvert des terres à porcelaine, entre le mont Erzberg et Saint-Stephan, dans le cercle de Bruck; dans ce dernier lieu, ces terres offrent souvent des dendrites. Quant aux terres à foulon, on en voit de diverses nuances à Reiffenstein, dans le cercle de Cilli; à Thalberg, dans celui de Graetz; et enfin à Lukau, Grattarein et Cilli. Les ocres jaunes et rouges abondent à Eisenerz, à Hifelau, à Malehorn, dans le cercle de Cilli; à Laisberg, près

de Montprais; à Laukowitz, Sturmberg, Weitz, Judenbourg et Thalberg.

La formation primitive est assez rare en Styrie: elle ne se montre que dans la partie qui confine à l'Autriche supérieure; encore y a-t-elle peu d'étendue, et les roches primitives les plus anciennes, comme les granits et les gneiss, n'y composent pas des chaînes bien considérables. Les schistes argileux et micacés sont plus communs, sans former cependant la masse des grandes montagnes.

Le calcaire ancien à ammonites compose le plus grand nombre des chaînes de la Styrie; c'est à cette formation qu'il faut rapporter le calcaire des mines du sel gemme. Cependant cette formation est souvent moins étendue que celle du calcaire stratiforme qu'on voit surtout dans les parties supérieures de la chaîne calcaire. Les roches calcaires sont donc les roches qui ont en Styrie le plus d'extension. On en observe un grand nombre de variétés, parmi lesquelles nous citerons la chaux carbonatée spongieuse et le calcaire compacte secondaire, ayant l'aspect du madréporite qui se trouve à Thoerl. Les montagnes qui entourent Admont fournissent des marbres de couleurs variées, et qui reçoivent un beau poli. On en a formé une collection intéressante dans le cabinet de cette ville. Les marbres gris se rencontrent à Maria-Trast, près de Graetz, et à Grattwein; ceux qui ont une grande blancheur

abondent dans la vallée de Painach et dans le mont Platsch, l'une des montagnes du cercle de Marbourg. Enfin les marbres rouges, mêlés de blanc et de bleu, se trouvent à Roethenstein, Maria-Zell et Saint-Lambrecht, au-dessous de Murau. On en voit encore à Aussée, Rothenmann, Aeflenz, Baereneck, dans les monts Wilden, ainsi qu'à Raen, Petschonigg, dans les montagnes d'Obersbourg. Quant aux roches gypseuses, elles ont une grande extension au-dessus de Graetz, dans le Erzberg, et les monts Radmauer. Cette même formation se voit encore à Schladming, Tragaes, Lietzen, Aussée et Zell. Les gypses compactes, mêlés avec une assez grande quantité de sable, abondent principalement, dans la Haute-Styrie, avec la chaux sulfatée anhydre. Quoique la formation trapéenne ne forme jamais dans cette province des chaînes un peu étendues, elle y est cependant assez commune, surtout dans les environs de Kapfenstein, de Popendorf, de Wasenegg et de Klauk : elle se montre également dans la vallée de l'Ens. On y observe en effet le péridot disséminé dans des roches basaltiques, dont l'origine est bien douteuse.

Cette province renferme un grand nombre d'eaux minérales : les plus célèbres sont celles de Rohitsch (1) et de Toeplitz. Les premières, nom-

(1) En 1781, le gouvernement chargea une commission

mées aussi *Heilige Kreuz*, ont une odeur particulière et une saveur acide, un peu stiptique. Leur pesanteur spécifique est de 10,048 : l'eau distillée étant de 10,000. Les bains de Neuhaus, situés dans le cercle de Cilli, au nord-ouest de Hoheneck, sont beaucoup plus fréquentés; ils sont plus connus sous le nom de *Toeplitz;* on y observe des sources abondantes d'eau chaude et d'eau froide. Quant aux eaux minérales de Klausen, dans le cercle de Graetz, l'analyse y a démontré du sulfate de fer, de l'acide carbonique, de la magnésie et de la soude; et dans celles de Salzleiten, l'argile, le fer et le muriate de soude y sont en

---

particulière d'examiner l'état de cette source et du pays qui l'environne : M. Suess, de Graetz, fut désigné pour en faire l'analyse. Il a publié le résultat de ses recherches dans un petit ouvrage auquel le docteur Fabry a joint une instruction relative à l'emploi de ces eaux. Il a pour titre : *Chemisck-physikalische Untersurchung des Rohitscher Sauerbrunens, nebst Anleitung zum inwerlichem Gebrauche desselben.* Graetz, 1803. — M. Suess a trouvé dans une livre de cette eau : 2 grains 5/8 de carbonate de soude, 2,9/10 de carbonate de magnésie, 7,9/10 de carbonate de chaux, 1, 1/5 de carbonate de fer, 1/3 de grain de carbonate d'alumine, 1/6 de grain de muriate de soude, 1/9 de grain de muriate de chaux, 5/8 de grain de muriate de magnésie, 21 grains 1/3 de sulfate de soude, 4, 1/3 de sulfate de chaux, et 2, 7/8 de sulfate de magnésie. Cent pouces cubiques de l'eau de Rohitsch renferment cent-quarante-deux pouces cubiques de gaz acide carbonique.

assez grande quantité. Les eaux thermales de Dabbelbad, à l'est de Mooskirchen et à peu de distance de Graetz, tiennent en dissolution de la chaux, de la magnésie, du fer, de l'acide carbonique, de l'acide muriatique, et de l'acide sulfurique. Leur température est de 23°, thermomètre de Réaumur; et leur pesanteur spécifique, comparée à celle de l'eau distillée, est :: 10,036 : 10,000.

On trouve aussi des eaux minérales à Wildbach, près d'Irdning; à Einoederbad, au midi de Neumarkt; et à Engbach, dans le cercle de Cilli. On en cite encore de très-salutaires à Baereneck, dans le cercle du Brack; à Felsberg, près de Zell; à Feutfch, dans le cercle de Judenbourg; à Hutt, ainsi que dans les environs de Stainz. Enfin, les dernières existent à Euffer, Straden, Teufenbach et Schonestein. On voit dans la Styrie plusieurs sources tellement chargées de sels calcaires, que dans très-peu de temps ces sels ont enveloppé les corps qu'on y plonge. Telles sont les eaux de Stanzbach, dans le cercle de Bruck; celles de Murzhofen et de Sauerbrunnen, au nord de Judenbourg, dans le voisinage de la Muhr (1).

(1). On peut voir la liste de toutes ces eaux minérales dans l'ouvrage de Kranz : *Gesundbrumen des Oesterreichischen Monarchie.* Wien, 1777, 4°. Cet ouvrage intéressant a été traduit du latin en allemand par le docteur Mismer.

SECTION II.

Productions végétales. Culture du sol.

Le sol de la Styrie est en général très-fertile, excepté dans les parties où le terrain prend une grande élévation. Malheureusement pour cette province, l'agriculture y est peu avancée (1), et ne paroît même s'améliorer que dans les hautes montagnes de cette contrée. En effet, le cultivateur y dispute le moindre coin de terre aux torrens et aux avalanches, et l'on voit les plus petits intervalles que laissent les forêts se couvrir de céréales, seul espoir du laboureur. Les terres calcaires et argileuses abondent en Styrie; ce n'est que dans les plaines, situées au bord des rivières que les terres sablonneuses rendent le sol impropre à la culture (2).

La totalité des terres labourables de cette province s'élève à 65 milles carrés environ ou à

---

(1) Il existe à Graetz une Société d'Agriculture qui publie, depuis 1782, un assez bon recueil de mémoires.

(2) *Allgemeine Uebersicht des Steuermaerkischen Grund und Bodens, und seiner producte aus dem Pflanzenreiche von Kindermann*, dans l'*Oekonomischen Almanach auf das Jahr*, 1802, gr. 8°. Wien, p. 67-70.

610,416 jochs. On donne la préférence au blé des montagnes, à cause de l'excellente farine qu'il fournit. On estime beaucoup celui des environs de Sauriach, du mont Schakd, de Laukowitz, de Voitsberg, de Biba, de Rathenmann, de Bruck et de la vallée de la Murtz. Cependant cette plante réussit très-bien dans les plaines, surtout dans celle qu'arrose le Raab. Année commune, son rapport n'est pas au-delà de 5 à 7 pour un. Quant au blé de Radkersbourg, il se distingue par la grosseur de son grain et la hauteur de sa paille, qui atteint souvent jusqu'à cinq pieds.

L'orge est peu cultivé en Styrie; il en est tout le contraire de l'avoine. Le blé de Turquie ne croît guère que dans les cercles du sud, principalement dans la vallée de Salm, ainsi que dans les environs de Voitsberg et de Laukowitz. Cette plante n'a été introduite en Styrie que dans les premières années du dix-huitième siècle, et sa culture n'a été répandue que lorsque Charles VI déclara en 1733, qu'elle seroit exempte de la dîme. Depuis cette époque, il n'est point de pays où l'on prodigue autant de soin à cette céréale, et où l'on en tire un parti plus avantageux. En terme moyen, son produit est de 40 à 60 fois la semence.

Le blé sarrasin n'est cultivé que dans la Basse-Styrie; on en a bien tenté la culture dans les hautes

montagnes, mais cette plante y gèle souvent avant d'avoir atteint sa maturité. Le *Panicum italicum* et le *Paspalum sanguinale* sont encore, pour la plaine de Pettau, un objet de culture assez important. Il en est de même de l'*Agrostis miliacea* qu'on observe dans la Basse-Styrie, aux environs de Saint-Florian et de Landsberg, avec le *Holcus sorghum*. On cultive beaucoup en Styrie les lentilles, les choux, les navets et les betteraves, surtout dans les cercles de Cilli et de Marbourg. La pomme de terre, dont on connoît aujourd'hui trois variétés principales, étoit encore inconnue dans cette province au milieu du siècle dernier: aujourd'hui elle y prospère avec les pavots, dont les Styriens retirent une huile abondante. Ce n'est qu'à Furstenfeld qu'on voit des plantations de tabac; partout ailleurs la culture en est défendue.

Le lin prospère principalement dans la Haute-Styrie, et dans quelques parties montagneuses de la Basse. Il réussit toujours mieux dans les lieux élevés que dans les plaines. Le plus beau vient à Murau, Neumarkt, Maria-Hof, Judenbourg, Leoben et Trafajoch. Il acquiert souvent un pied et demi ou deux pieds de hauteur. Pour le chanvre, on n'en trouve que dans la Basse-Styrie. Le plus beau croît à Laluck, Saint-Weit et jusqu'à Radkersbourg, où il atteint jusqu'à 7 ou 8 pieds.

De toutes les provinces de l'Autriche, la Styrie est celle qui donne les fruits les plus beaux et les plus abondans. Ce sont principalement des pommes, des pruneaux qu'elle fournit, et dont on se sert pour faire du cidre ou des sirops. On y cultive aussi des poiriers, des cerisiers, des pêchers, des abricotiers et des amandiers.

Les pâturages de cette province occupent un espace de 60 milles carrés, et les prairies environ 44 milles. Depuis quelque temps on s'est beaucoup occupé des prairies artificielles. Le trèfle qu'on sème dans les terres qui ont produit de l'orge et du blé, est l'une des plantes les plus répandues dans les prairies. On en obtient annuellement trois ou quatre récoltes, et l'exportation de sa graine est tellement considérable, qu'on en envoie chez l'étranger plus de deux mille quintaux. Les plus belles prairies sont celles de la vallée de l'Enns et des bords de la rivière de Paessnitz. On les améliore en y semant de l'avoine fromentale (*Avena elatior*), du trèfle (*Trifolium pratense*), de la luzerne (*Medicago sativa*), et de l'esparcette (*Hedysarum onobrychis*).

Les vins de la Styrie jouissent d'une certaine célébrité : à la vérité, on y en récolte fort peu; car tous les vignobles de cette province ne comprennent qu'une étendue de six milles carrés. Le plus excellent des vins de la Styrie est celui de Luttenberg, qui passe même pour un des meilleurs

de l'Allemagne; on cite ensuite celui de Radkersbourg, d'Arnfels, de Windisch-Feistritz, de Gonowitz et de Kirchenberg. Les vins de Sansal, de Leitschach, de Pickerne, de Stadlberg, de Pulsgau, de Sauritsch, de Raen, de Rast, de Peitterslurg et de Wiesel sont aussi très-agréables. D'après les données les plus exactes, la Styrie produiroit, année commune, 2,000,000 eimers de vin (1).

Parmi les plantes qui croissent dans la Styrie (2), nous ne citerons que la gentiane (*Gentiana lutea*) (3), et le speik (*Valeriana celtica*). Cette espèce de valériane (4) répand une odeur

---

(1) Rusterholzer, *Ueber den Steyermaerkischen Weinbau* dans les Mémoires économiques de Styrie. Saltzbourg, 1788.

(2) Sartori a publié une Flore de la Styrie, sous le titre de : *Specimen nomenclatoris plantarum in Styria sponte crescentium.* Viennæ, 1808. — On trouve aussi des notions intéressantes sur les plantes et les fossiles de la Styrie, dans l'édition des Aménités académiques de Linné, qui a paru à Graetz, sous le titre de : *Selectæ ex Amœnitatibus academicis Linnæi quos edidit et adimentis auxit.* Leop. Biwald.

(3) Dont on tire une forte eau-de-vie.

(4) Dans le pays de Saltzbourg, on donne le nom de *Speick* à une toute autre plante ; savoir, à la *Primula minima.* Voyez Schrank, *Naturhistorische Briefe über Oesterreich, Saltzbourg, Passau et Berchtolsgaden.* Saltzb., 1785, t. I, p. 133.

suave tellement prononcée, qu'elle incommode certaines personnes. Elle croît sur les Alpes de la Haute-Styrie, particulièrement au sommet du Speikkogel, auprès de Schwanberg, ainsi que dans les montagnes de la Carinthie, mais seulement dans les lieux où il n'existe pas d'arbres. On en fait la récolte avec soin, et on la fait dessécher avec la racine. Après en avoir formé des paquets, on l'envoie à Venise et à Trieste d'où on l'expédie en Turquie et en Égypte. A Alexandrie, on charge cet aromate sur des chameaux, et on le porte jusqu'en Arabie. C'est dans l'Orient qu'on prépare cette plante; l'on en fait usage pour parfumer les appartemens et les bains, ainsi que pour écarter les souris et les rats, souvent fort incommodes dans un pays où l'on mange à terre.

Après avoir examiné d'une manière succincte les diverses productions végétales de la Styrie, nous devons dire un mot des forêts, qui n'en sont pas une des moins importantes : elles y occupent une grande étendue. Ainsi on estime qu'un tiers de cette province, ou plus exactement 150 milles carrés (57 myriamètres 6) de sa surface (1) en sont couverts. Ces forêts sont

(1) Sartori. *Skizzirte Darstellung der physikalischen Beschaffenheit und der Naturgeschischte des Herzogthums. Steyermarkt.* P. 103.

peuplées pour la plupart d'arbres verts et particulièrement de l'espèce de mélèse, nommée *Larix europæa*, arbres qui se plaisent dans le sol pierreux des montagnes. On voit aussi beaucoup de sapins (*Abies picea*) dans les vallées de l'Enns et de la Potten; enfin presque partout diverses espèces de pins, entre autres le *Pinus cembro* et *montana*. Parmi les autres arbres on distingue les érables, l'orme, les peupliers, les poiriers et quelques chênes, mais en petit nombre.

La grande consommation de bois qui se fait dans les mines et les fonderies, est cause que le manque de combustible commence à se faire vivement sentir dans cette province. Cependant l'art du forestier est assez avancé dans la Styrie; mais, malgré les soins de l'homme, la nature emploie pour réparer les dommages qu'il cause, plus de temps qu'il ne lui en faut pour les commettre. Outre le bois qu'on brûle et celui qu'on convertit en charbon, on dépouille aussi les pins de leur écorce pour l'envoyer dans la Basse-Styrie et même plus loin, où cette écorce est employée dans le tannage des peaux.

SECTION III.

Productions animales. Éducation des bestiaux.

La Styrie se distingue de toutes les provinces environnantes par la beauté de ses bestiaux et les soins qu'on leur prodigue : leur nombre est bien au-delà de ce qu'exige la consommation, quoiqu'il ait diminué, comme dans les autres provinces de l'Autriche. La Styrie en envoie beaucoup en Autriche, en Bavière, en Carinthie, dans la Carniole, le pays de Saltzbourg et même en Italie. Cependant l'appât du gain et l'espoir de vendre leurs bestiaux plus cher au printemps, engagent les paysans de la Styrie à les garder pendant tout l'automne, de manière qu'à cette époque on est obligé d'en tirer de la Hongrie pour entretenir les boucheries. Les bœufs de la Haute-Styrie sont d'une taille moyenne et excessivement gras. Vers la fin de juin, on les mène paître sur les plus hautes montagnes, où ils trouvent pendant quatre mois une herbe courte, mais succulente; ce n'est qu'à la fin de septembre qu'on les ramène dans les plaines. A cette époque, le lait des vaches est excellent ; on en obtient du beurre et des fromages délicieux. Les plus beaux bœufs viennent

de la Haute-Styrie et des parties des cercles de Graetz et de Marbourg qui avoisinent la Carinthie, principalement à Passail, Wildbach, Bilur et Landsberg. Il s'en trouve de beaux troupeaux dans le cercle de Cilli, aux environs de Saint-Pater, village peu éloigné de Raen.

Les moutons sont un objet d'économie rurale qui occupe beaucoup moins les habitans de la Styrie, quoiqu'ils commencent à en nourrir une grande quantité. Presque tous les moutons de cette province sont d'une petite espèce, et ne donnent que des laines d'une qualité inférieure. Du reste, il n'en existe point dans la belle plaine de Pettau, où cependant on pourroit en élever avec succès. En général, on y néglige trop l'éducation de cette sorte de bestiaux. On n'y a jamais pensé à en croiser les races pour les perfectionner. On attache du reste en Styrie bien plus d'importance à l'éducation des cochons : rien n'égale les soins qu'on leur donne. Aussi acquièrent-ils une grosseur et un embonpoint extrêmes. Les meilleurs viennent des environs de Hitzendorf et de Mooskirchen.

Si les chevaux de la Styrie ne sont pas de la plus belle espèce, du moins leurs races sont assez en rapport avec la nature du sol où elles vivent et à l'usage auquel on les applique. Les chevaux des cercles de Judenbourg et de Graetz étant très-vigoureux, sont très-utiles pour

traîner de lourds fardeaux. C'est principalement dans les montagnes de la Haute-Styrie et dans les riches pâturages de la Basse, qu'on les élève tant qu'ils ne sont pas assez forts pour supporter des travaux réguliers. On ne voit, du reste, que deux haras dans la Styrie; celui de Murau appartient au prince de Schwartzenberg, tandis que celui d'Admont est une propriété de la ville.

Le gros gibier n'est point aussi abondant dans cette province qu'on pourroit le croire en considérant les grandes forêts dont ses montagnes sont recouvertes. Peut-être cela tient-il à la grande quantité de bûcherons qui habitent au milieu de ces forêts, et qui doivent fournir aux mines et aux fonderies le combustible qui leur est nécessaire. Les cerfs, les biches et les chamois deviennent tous les jours de plus en plus rares.

On voit encore quelques loutres sur les bords de la Drave : à la vérité, elles y sont en petit nombre. C'est seulement dans les hautes montagnes qu'on rencontre des ours, des loups, des blaireaux, des renards et des chats sauvages.

Les volailles de la Styrie jouissent, dans toute l'Autriche, d'une grande réputation. En effet, dans les environs des collines appelées *Windisch-Buhel*, on les engraisse avec tant de soin, qu'elles acquièrent une grosseur extraordinaire. Il n'est pas rare d'y voir des dindons pesant dix-huit à vingt livres. Quant aux chapons de Styrie, qui ne

sont pas moins fameux en Allemagne que ceux du Mans en France, on en transporte une grande quantité pendant l'hiver en Italie, le long du Danube, de la Moldau et du Rhin. Les plus beaux viennent de la vallée de la Salm. On assure que Graetz en fait passer a Vienne plus de six mille par année. Quant aux oiseaux sauvages dont on tire parti, les plus abondans sont le coq de bruyère (*Tetrao urogallus*), la gelinotte des bois (*Tetrao tetrix*), l'attagas (*Tetrao attagas*), la perdrix, la poule de neige (*Lagopus rabatino*), et toutes les espèces de bécasses. On voit aussi quelques aigles et des vautours sur les hautes montagnes, surtout l'espèce désignée dans le pays sous le nom de *Laemmergeyer*. Enfin les marais de la Styrie nourrissent des foulques et plusieurs autres palmipèdes.

Les rivières et les lacs des montagnes fournissent du poisson excellent, entre autres des truites saumonées, très-recherchées à cause de la délicatesse de leur chair. Les truites ordinaires sont plus abondantes dans la Haute-Styrie, ainsi que les saumons, les perches, les brochets, les carpes et une foule d'autres espèces. Enfin dans les petites rivières du cercle de Cilli on trouve une grande quantité d'écrevisses remarquables par leur grosseur.

L'éducation des vers à soie n'a pas fait encore de grands progrès en Styrie, malgré les encou-

ragemens de l'empereur Joseph II. Les essais tentés à Marbourg, Leibnitz et Graetz, n'ont produit aucun résultat utile; à peine y a-t-on continué à s'occuper de ce genre d'industrie. Il n'en est pas de même de l'éducation des abeilles, qui sont tellement abondantes dans la partie méridionale du cercle de Graetz, dans celui de Marbourg, et surtout dans celui de Cilli, qu'on en fait des envois très-considérables, soit en Autriche, soit dans le pays de Saltzbourg.

CHAPITRE IV.

DU GOUVERNEMENT ET DE L'INDUSTRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Constitutions et Priviléges.

Les ducs de Styrie, comme les archiducs d'Autriche, jouissent des droits accordés par plusieurs empereurs d'Allemagne aux souverains des principautés : ils tiennent ces droits des empereurs Henri IV (1058), Frédéric Ier (1156), Henri VII (1128), Frédéric II (1245), et enfin Frédéric IV (1453 et 1475). Comme nous avons déjà parlé de ces droits, nous n'y reviendrons pas maintenant; nous ferons seulement observer que plusieurs princes de la Styrie ont pris le titre d'archiducs sans la permission des empereurs. Cependant les princes qui ont gouverné cette province n'en ont jamais eu le droit. Ottocar VI, margrave du Traugau et de Steyer, a été le premier revêtu de cette dignité.

Quoique la Styrie fît partie de l'Empire germanique, elle n'avoit pas cependant de voix au collége des princes; elle en obtint pourtant une en 1801, après le traité de Lunéville. Depuis lors, cette prérogative lui est devenue inutile.

Les états de la Styrie se composent de quatre classes.

1°. Des prélats; savoir, le prince évêque de Seckau, l'évêque de Leoben, le prevôt du chapitre de Graetz, les prevôts et doyens de Graetz et de Bruck, les abbés de Ran et d'Admont et les prevôts de Tarau et de Saint-Lambrecht.

2°. Des seigneurs, comme les princes évêques de Gark et de Lavant, l'évêque de Laybach, les seigneurs de l'ordre de Malte et de ceux d'Allemagne, les princes de Schwartzenberg et de Paar, environ quarante comtes et trente barons.

3°. Des chevaliers, au nombre de quarante.

4°. Des députés des principales villes.

Le président des états a sous sa surveillance deux colléges, qui règlent, au nom de la diète, toutes les affaires de la province. Ces conseils permanens sont désignés sous le nom de comité des états et de collége des députés.

Quant aux établissemens destinés à l'instruction publique, il y a en Styrie des écoles primaires dans tous les villages, les bourgs et les villes; en second lieu, des écoles secondaires à Graetz, Admont, Judenbourg, Leoben, Vorau, Gleissdorf, Marbourg et Cilli; enfin il existe un gymnase et un lycée à Graetz.

Malgré le peu d'instruction qu'il est possible

de recevoir dans cette province, elle a été cependant la patrie de plusieurs hommes distingués. On peut surtout citer le moine Thiemon, qui, le premier, paroît avoir connu l'art de couler le plâtre dans des moules (1). Charles l'Écluse, savant botaniste, le naturaliste Bierweld, et enfin l'astronome Liesganing, sont nés en Styrie ainsi qu'Hermann, Baiko, Kindermann. Ce n'est point sans intérêt qu'on lira l'histoire de leurs travaux dans la notice que M. de Winklern vient tout récemment de publier.

SECTION II.

Industrie manufacturière. Relations commerciales.

D'APRÈS ce que nous avons déjà observé sur le sol de la Styrie, et sur les immenses richesses que cette province fournit en minéraux de toute espèce, mais surtout en fer, il est facile de juger que l'industrie doit s'y exercer principalement sur les divers métaux. Effectivement, presque toutes les fabriques s'occupent à mettre en œuvre les métaux préparés dans les nombreuses fonderies de cette province, dont plus de cent trente se trouvent dans la Haute-Styrie.

Les fabriques qui méritent le plus d'attention

(1) Schultes. *Reise auf den Glokner*. T. I, p. 120.

par leur importance et la beauté des ouvrages qu'elles fournissent, sont les manufactures de faux et de faucilles qu'on voit dans la Haute-Styrie. Établies dans plus de trente lieux différens, elles fabriquent environ un million de faucilles par année, avec trois cent mille faux et vingt-quatre mille couteaux à couper la paille. Les manufactures qui livrent les meilleurs produits, sont celles d'Aibelbach, près de Graetz; M. Schraekenfuhs en est le directeur. Il en existe encore une à Weisskirchen, qui est très-connue à cause de la bonté des faux qu'elle fournit. Du reste, nous n'insisterons pas davantage sur ces sortes de manufactures, puisque nous en avons décrit les procédés avec détail dans notre Essai sur les arts de cet empire.

Nous ne ferons également qu'indiquer les fabriques de tôle de Bachern, près d'Oberwoels, de Trieben, près de Rothenmann; et enfin celles de blanc de plomb de Krems, dans les environs de Graetz. Les manufactures de fil de fer de Murau, de Poella, de Muhlau, de Wappenstein et de Weissenbach, sont aussi considérables que celles d'ouvrages en fonte de Lietzen et de Maria-Zell. Les fabriques de fer-blanc de Voitsberg, de laiton de Saint-Florian, et de lames d'épée de Veitz, jouissent également d'une certaine renommée. Il en est de même de la coutellerie et des fabriques de fil de fer de Frauenthal.

Les fonderies de cuivre de Leoben, de Schladming et de Feistritz sont aussi connues que celles d'acier de Prescian, de Paal et de Saint-Gallen. L'acier de Murau, ainsi que l'acier fondu qu'on y prépare, rivalise avec celui d'Angleterre. Les manufactures de sulfate de fer de Schladming et d'Ablern, avec celles de sulfate de cuivre de Kahlwang et de Fertenberg, méritent d'être citées. La fabrique d'alun de Judenbourg livre depuis long-temps au commerce un alun presque aussi beau que celui de Rome, quoiqu'il n'ait pas acquis la même célébrité. Les ateliers où l'on fabrique le salpêtre sont ceux de Murau, d'Unzmarkt, de Knittenfeld et de Graetz. Les manufactures de faïence de Graetz et d'Obedach occupent un grand nombre d'ouvriers avec les moulins à papier de Poels, de Graetz, de Geissenick et de Thallberg. Les moulins de poudre à canon de Judenbourg, de Mitteradorf, de Seckau, d'Erkersdorf, de Saint-Veit, de Graetz, de Gersdorf et de Lembach, préparent également une assez grande quantité de cette matière. Enfin on voit une petite fabrique de soufre à Schladming et à Kalwing.

Quoiqu'on cultive en Styrie une très-grande quantité de lin, et que cette plante y réussisse parfaitement, il n'existe cependant pas dans le pays une seule manufacture de toile fine : on n'y fait que des étoffes grossières, particulièrement

de coutil. Il faut attribuer le défaut d'industrie en ce genre, au peu de soin que l'on donne à la préparation du lin, et surtout au défaut de connoissances de l'art du tisserand. Depuis peu de temps, toutes les paysannes du cercle de Bruck s'occupent à filer et à faire des toiles grossières.

Il n'existe pas de manufacture de drap dans toute la Styrie; celui qu'on fabrique à Poettau, dans le cercle de Graetz, est extrêmement grossier. Du reste, ce n'est que dans la seule ville de Graetz qu'on prépare des étoffes propres à servir de vêtemens. En effet, cette ville réunit une manufacture d'indiennes et de toiles de coton peintes, une de mouchoirs de soie et une autre d'étoffes de soie et coton. Enfin on voit encore dans la Styrie une imprimerie sur toile.

Le principal commerce de cette province est subordonné à l'exploitation des mines et aux ouvrages qu'on fabrique avec les métaux que l'on en retire. Ce commerce se fait principalement, soit dans les marchés de Graetz, de Marbourg et de Leoben, soit directement avec les possesseurs des grandes manufactures. Il se tient d'ailleurs annuellement deux, trois et même quatre foires dans toutes les villes, et même dans les principaux villages. Les plus importantes de ces foires se tiennent à Graetz, Pettau, Leoben, Radkersbourg, Marbourg, Judenbourg, Bruck et Cilli. Après les produits de

ses fabriques de fer, particulièrement les faux, les faucilles et les ouvrages en fonte, la Styrie fait un grand commerce de blé, dont elle exporte plus de sept mille mesures : elle envoie aussi chez l'étranger du vin, des eaux minérales, du vitriol, du lin, de la volaille et du gros bétail. Ses principaux débouchés sont l'Allemagne, par Saltzbourg, la Pologne, la Prusse et la Russie, par Vienne et la Hongrie; enfin l'Italie et le Levant, par Trieste. Quant aux objets d'exportation, ils se composent principalement des toiles, des draps, des soieries, des parfums, du tabac, de l'huile, des drogues et des épiceries.

Le commerce que fait la Styrie avec les autres provinces de la monarchie autrichienne est à son désavantage; elle ne gagne que dans le commerce qu'elle fait au-dehors. On estime que ses bénéfices peuvent s'élever annuellement à un million de florins, sans y comprendre le commerce de transit. Ainsi on estime l'importation à 800,000 flor., et l'exportation à 1,750,000 flor., dont 1,200,000 sont le produit de la vente du fer et de l'acier, et des autres ouvrages en métaux.

Presque tous les transports des marchandises se font par terre. Le sol pierreux de cette province, en contribuant à la bonté des chemins, favorise la voie de terre. Les voitures chargées roulent même très-bien sur les chemins qui traversent les hautes montagnes. Les princi-

pales routes de la Styrie partent de Bruck, de Graetz et de Marbourg. Il y en a une qui traverse la Haute-Styrie, depuis Murzzuschlag jusqu'à Freysach dans la Carinthie, en passant par Kupfenberg, Bruck, Leoben, Knittenfeld et Judenbourg. Un second grand chemin s'étend dans la Basse-Styrie, depuis Waradin en Hongrie jusqu'à Mahrenberg, et passe successivement à Pettau et à Marbourg. Enfin cette province est traversée, d'une extrémité à l'autre et du nord au sud, par une troisième grande route qui, venant de la Basse-Autriche, passe à Altenmarkt, au-dessus des monts Radmauer, à Eisenerz, Leoben, Bruck, Peckau, Graetz, Marbourg, Feistritz, Cilli, et se dirige ensuite à travers la Carniole vers Fiume. Les autres moyens de communication sont les chemins de Bruck à Saint-Polten par Altenz et Zell, de Graetz en Hongrie par Gleisdorf et Furstenfeld, enfin d'Ehrenhausen en Hongrie par Mareck et Radkensbourg.

Par une suite de la pente du sol, la Styrie ne peut guère avoir de rivières navigables, et en effet la Muhr est presque la seule qui porte bateau. Jusqu'à Judenbourg, cette rivière ne peut recevoir que des radeaux et des bateaux plats. Ce n'est que vers Kaeglhof, au-dessous de Murau, qu'elle est assez profonde pour permettre aux bateaux ordinaires de naviguer librement.

Du reste, son cours est si rapide, qu'on regarde comme presque impossible de la remonter. Les cataractes de l'Enns et les écueils dont son lit est rempli, ne permettent d'y hasarder que des radeaux, qu'on commence à charger à Irdning. Quant à la Drave, elle n'est navigable que dans quelques parties. La San porte de petits radeaux. Les Styriens en tirent peu de parti, tandis qu'elle est, au contraire, très-fréquentée par les Carnioliens. On la remonte avec plus de facilité que les autres rivières de cette province.

CHAPITRE V.

DIVISIONS TERRITORIALES.

HAUTE-STYRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Du Cercle de Judenbourg.

Le cercle de Judenbourg (*Judenburgerkreis*) a 107 7/8 milles carrés de superficie, dont 47,879,851,060 pieds carrés sont cultivés. Son plus grand diamètre est de 15 7/4 milles géographiques. Le nombre total de ses habitans s'élève à 95,773, ce qui fait 888 par mille carré. Ses bornes sont, au nord la Basse-Autriche, à l'est le cercle de Bruck et de Graetz, au sud le cercle de Klagenfurt, et à l'ouest le pays de Saltzbourg.

VILLES.

Judenbourg, *Idunum* des Romains, est la capitale de la Haute-Styrie, et le chef-lieu du cercle. Située sur la rive gauche de la Muhr, cette ville se trouve, après Graetz, la plus considérable de la Styrie. On la découvre au milieu d'une plaine entourée de hautes montagnes pres-

que toujours couvertes de neige. Le château qui servoit autrefois de résidence aux princes de la maison d'Autriche, est assez beau, quoique d'une architecture fort lourde. Il faut visiter les églises de cette ville, surtout l'église paroissiale et celles des couvens. Elevée de 2268 pieds au-dessus du niveau de la mer, on a fixé sa latitude à 47° 9′ 48″, et sa longitude à 32° 23′ (1).

Knittenfeld, petite ville sur la rive gauche de la Muhr, à 47° 13′ 10″ de latitude, et à 32° 27′ de longitude.

Rothenmann, petite ville sur la rive gauche de l'Enns, dans la vallée de Polten. Les géographes ont fixé sa position à 47° 28′ 28″, et sa longitude à 41° 57′.

Murau, traversée par la Muhr, se trouve ainsi séparée en deux parties bien distinctes. Les observations les plus exactes portent son élévation à 2,772 pieds au-dessus du niveau de la mer. On y fabrique de l'acier fondu, ainsi qu'un acier particulier, qu'on appelle en allemand *Münzthal*. Cet acier sert à faire les timbres. Cette ville se trouve sous une latitude de 47° 4′ 11″, et sous une longitude de 31° 44″.

---

(1) Toutes les latitudes que nous allons indiquer ont été déterminées par Kindermann, dans son *Historisch-geographisches Abriss des Herzogthums Steyermark*. Graetz, 1787, 8°.

Oberwoels, petite ville, à quelque distance de la rive droite de la Muhr, et à 47° 11′ de latitude, et 31° 57′ 30″ de longitude.

BOURGS.

Neumarkt, sur l'Olkza; en langue windique, *Novumestu*. Ce bourg se trouve sur la route de Bruck à Klagenfurt, à 47° 1′ 50″ de latitude, et 32° 4′ 30″ de longitude.

Obedach, remarquable par son beau château. On a fixé sa latitude à 47° 2′ 32″.

Admont, bourg, de 250 maisons, sur l'Enns, avec un gymnase, une école supérieure, une belle bibliothèque, une abbaye de bénédictins, et une mine de fer auprès de laquelle sont des fonderies très-considérables : à une lieue environ, au nord d'Admont, près de Hall, on a reconnu quelques indices de sel gemme. Sa latitude est de 47° 33′ 6″, et sa longitude, de 32° 5′.

Aussée, gros bourg, ou petite ville, sur les frontières de l'archiduché d'Autriche et du pays de Saltzbourg, dans le voisinage du lac du même nom, et remarquable par les riches mines de sel qui s'y trouvent, à deux lieues et demie vers le nord. Les géographes ont déterminé la position de ce bourg à 47° 33′, et sa longitude à 31° 25′.

Weisskirchen. Il existe dans ce bourg une manufacture de faux. Latitude, 47° 7′; longitude, 32° 24′.

Zeyring. On y trouve une mine de plomb et d'argent sulfuré, abandonnée depuis long-temps. Sa latitude se trouve de 47° 16′ 48″, et sa longitude de 32° 7′.

Unzmarkt, bourg, à 2,238 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et à 47° 10′ 52″ de latitude.

Groebming, bourg peu considérable, sur l'Enns, au nord-ouest de Judenbourg, et à 47° 24′ 42″ de latitude, ainsi qu'à 31° 35′ 30″ de longitude.

Irdning, sur l'Enns, situé plus au nord que Grobning. On y remarque des nitrières artificielles. On a fixé la position de cette ville à 47° 28′ 28″, et sa longitude à 31° 47′.

Saint-Lambrecht, bourg à l'est de Murau, situé dans la vallée de Loinitz; il y existe quelques forges de fer. Sa latitude a été déterminée de 47° 2′ 32″, et sa longitude de 31° 55′.

Saint-Peter-am-Kammersberg, bourg non muré, au nord-est de Murau. A peu de distance de ce bourg, on trouve de nombreuses fonderies, comme à Obervoelz, Fressen et Kamersberg. Latit. 47° 8′ 50″, et longit. 31° 51′.

Schladming, bourg le plus occidental du cercle de Judenbourg, situé sur l'Enns. On y remarque des forges de fer et diverses usines de cuivre. Latit. 47° 22′ 2″, longit. 31° 20′.

Seckau, directement au nord d'Iudenbourg, à peu de distance de la Muhr: on trouve dans ses

environs diverses fonderies de fer. Latit. 47° 17′ 10″ longit. 32° 24′.

SECTION II.

Du Cercle de Bruck.

Le cercle de Bruck (*Bruckerkreis*) a 73 1/8 milles carrés de superficie, dont 67,026,777,988 pieds carrés en plein rapport. Son plus grand diamètre est de 14 milles 1/4. Le nombre des habitans de ce cercle s'élève à 72,925, ce qui en suppose 998 par mille carré. Ses bornes sont, au nord, la Basse-Autriche; à l'est, le cercle de Graetz; au sud, le cercle de Graetz et la Carinthie; et enfin à l'ouest, le cercle d'Iudenbourg.

VILLES.

Bruck, *Muraepontum*, chef-lieu du cercle, n'offre d'autre monument remarquable que son église paroissiale. Cette ville, située sur la rive droite de la Muhr, se trouve à 1,393 pieds au-dessus du niveau de la mer. Comme la plupart des villes de la Styrie, elle offre de belles fonderies. Latitude, 47° 24′ 34″; longitude, 32° 54′ 32″.

Leoben, sur la rive gauche de la Muhr, d'une population de 2,400 habitans, et de 280 maisons;

autrefois capitale d'un duché qui a été vendu, en 1246, à Bernard, duc de Carinthie. On y fait un grand commerce en fer. Cette ville est située à 1568 pieds au-dessus du niveau de la mer. En 1797, on y a signé les préliminaires de la paix entre la France et l'Autriche (1). Il existe une fabrique d'alun à Iudendorf, village qui en est peu éloigné. Latitude, 47° 23′ 36″; longitude, 32° 45′ 30″.

BOURGS.

Murzzuschlag, près de la Murz. Ce bourg est à 1,488 pieds au-dessus de Vienne, et à 1,939 au-dessus du niveau de la mer. On y remarque de nombreuses forges et quelques fabriques de faux, ainsi qu'à Spital, qui en est peu éloigné. Latit. 47° 34′, longit. 33° 19′ 30″.

Eisenerz, bourg assez joli, près duquel sont de riches mines de fer, découvertes en 712, se trouve à 2,056 pieds d'élévation au-dessus du ni-

(1) On voit dans les jardins de M. de Eggenwald, hors de la ville, un petit monument consacré à la mémoire des préliminaires signés, le 18 août 1797, dans une salle du château. C'est une statue représentant l'ange de la paix, qui tient une palme de la main droite et une trompette de la main gauche. On lit, en lettres d'or, sur le devant du piédestal : *Paci quæ hoc in horto sub auspiciis Francisci II, R. Imp., Austriacos inter et Germanos floruit, die* 18 *apr.* 1797.

veau de la mer. Latitude, 47° 31′ 2″; longitude, 32° 29′ 30″.

Vordernberg, bourg célèbre par les mines de fer et les fabriques d'acier qui composent tout son revenu. Son élévation, au-dessus du niveau de la mer, est de 1,500 pieds. Les mines sont à Eselsberg, et les hauts fourneaux à Krammen. Latit. 47° 28′, longit. 32° 39′.

Mautern, où l'on voit une mine de fer, et dans son voisinage plusieurs forges. Latit. 47° 24′ 48″, longit. 33° 51′.

Zell, ou *Maria-Zell*, avec une abbaye de bénédictins, fondée en 1157. Latit. 47° 44′ 48″; longit. 32° 54′ 30″.

Saint-Gallen. Il y a près de ce bourg 30 ou 40 forges: c'est dans ses environs qu'on fait le meilleur acier de toute l'Autriche. Lat. 47° 39′ 32″, longit. 32° 12′.

Kindberg, peu considérable, entouré de forges et de fabriques de faux. Latitude, 47° 31′; longitude, 33° 5′.

Altenmarkt, bourg, situé à l'extrémité septentrionale de ce cercle. Sur les bords de l'Enns, vers le sud de ce bourg, et le côté oriental de l'Enns, on trouve de nombreuses forges qui s'étendent jusqu'à Gallenstein. Latitude, 47° 43′ 20″; longitude, 32° 17′.

Trafajach, bourg, situé au sud de Vordernberg. Dans ses environs, à Kammerstein, on trouve

une fabrique d'alun. Latitude, 47° 25′ 3″; longitude, 32° 42′.

Aflenz, bourg peu étendu, près duquel se trouvent de nombreuses forges, principalement à Wapenstein et à Ramersdorf.

BASSE-STYRIE.

SECTION III.

Du Cercle de Graetz.

Le cercle de Graetz (*Gratzer-Kreis*) a 100 1/2 carrés de superficie, dont 147,494,761,248 pieds carrés de cultivés. Son plus grand diamètre est de 15 1/4 milles géographiques. On y compte environ 296,424 habitans; ce qui en suppose 2,950 par mille carré. Il est borné au nord, par le cercle de Bruck et la Basse-Autriche; à l'est, par la Haute-Autriche et la Hongrie; au sud, par le cercle de Marbourg; et enfin, à l'ouest, par le cercle de Judenbourg et la Carinthie.

VILLES.

Graetz, *Graecium*, autrefois *Bayerischgraetz*, est à la fois la capitale de toute la Styrie, et le chef-lieu du cercle. Le gouverneur de la province, ainsi que l'évêque de Seckau, y font leur résidence habituelle. Cette ville est devenue la capitale de la Styrie, depuis que la ville de Steyer a été

enclavée avec son territoire dans l'archiduché d'Autriche. Jusqu'en 1784, elle a été une place forte assez importante : les François en ont depuis rasé les fortifications. C'est, après Vienne et Prague, la principale ville de la monarchie autrichienne. On y compte 32,000 habitans, et suivant Lichtenstern 31,000; Gaspari y en suppose 40,000, avec plus de 600 maisons. La ville proprement dite, située sur la rive droite de la Muhr, est séparée des faubourgs par un pont. La citadelle se trouve sur un rocher, qu'on nomme *Schlossberg* : on assure que l'empereur Adrien en a posé les premiers fondemens. Il est au moins certain qu'elle est plus ancienne que la ville. On remarque à Graetz l'église de la cour, le cimetière, où existe le mausolée de l'empereur Frédéric II avec celui de sa femme. L'université de Graetz, fondée en 1586, a été un moment distingué : elle est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur. On montre encore aux étrangers la salle de spectacle, ainsi que les bâtimens du lycée, du gymnase et de l'école normale. Il existe dans Graetz plusieurs colléges pour la noblesse. La colonne de la Trinité, en bronze doré; le palais des états, la maison de ville et l'évêché, méritent encore d'attirer les regards de l'étranger. Depuis assez long-temps cette ville renferme un grand nombre de manufactures : celles de fer et d'acier fournissent de beaux ouvrages, et font des envois considé-

rables chez l'étranger. Deux fois par an, on tient à Graetz une belle foire, que fréquentent les Grecs, les Hongrois, les Turcs, les Polonois et les Russes. On a fixé l'élévation de Graetz à 1,320 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à 3′ 43″ de longitude, à l'ouest du méridien de Vienne. Du reste, sa latitude se trouve de 47° 4′ 9″, et sa longitude de 33° 6′ 24″. Liesganing a observé que la déclinaison de l'aiguille aimantée étoit, à Graetz, de 15° 50′ vers l'est. On a également déterminé avec précision la hauteur de différens lieux du cercle de Graetz au-dessus du niveau de la mer, et en même temps on l'a fait pour leur latitude et leur longitude. Ainsi, le sommet de la montagne, où se trouve le château de Riegersburg, seroit, d'après ces observations, sous une latitude de 47° 0′ 10″; et sa longitude, comptée de Vienne et vers l'est, à 4′ 46″. Enfin son élévation au-dessus du niveau de la mer seroit de 270 toises (516 mètres). La montagne de Wildonerberg, qui se trouve également dans le même cercle, seroit de 294 toises (473 mètres), et sous une latitude de 46° 52′, et à une longitude de 3° 20′, toujours comptées de Vienne. Quant au haut sommet du Scheckel, il se trouve à 795 toises (1550 mètres) au-dessus du niveau de la mer; sa latitude est de 47° 11′ 30″, et sa longitude, prise du méridien de Vienne, de 3′ 40″. Enfin la hauteur du Wechsel est de 929 toises (1791 mètres) au-

dessus de la mer, et sa latitude de 47° 32′; tandis que sa longitude, toujours comptée de la ville de Vienne, se trouve de 4′ 54″.

Voitsberg, petite ville, sur la Kainach. Quelques auteurs la regardent comme la plus ancienne de la Styrie, et pensent que c'est la Viana des Romains. On a déterminé sa position à 47° 2′ 32″, et sa longitude à 33° 50′. On voit près de cette ville, à Krems, une manafacture de blanc de plomb.

Furstenfeld, sur la Feistritz qui va se jeter dans le Sausnitz. On y cultive en grand le tabac, et de nombreuses fabriques y ont été établies pour le préparer avec soin. Latit. 47° 5′ 12″, longitude, 33° 46′.

Friedberg, petite ville sur le Pink, à 47° 27′ 42″ de latitude, ainsi qu'à 33° 39′ de longitude. Il existe dans les environs de cette ville, à Sparbereck, des mines de charbon.

Radkersbourg, ville située dans une île de la Muhr, et une des principales de la Styrie. Les environs produisent d'excellent vin. Elle fait un grand commerce avec la Hongrie et la Croatie. En 1418 les Turcs y furent battus par l'archiduc Ernest. Sa position a été fixée à 46° 41′ 30″, et sa longitude à 33° 38′ 55″.

BOURGS.

Vorau. On y voit un couvent de chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin fondé en

1163 par le margrave Ottocar IV. Dans le voisinage de ce bourg, à Schachen, èxistent de belles mines de fer. Latit. 47° 22′ 25″, longit. 33° 32′.

Burgau. C'est dans ce bourg que se trouve la première filature de coton qui ait existé dans la monarchie autrichienne. Latit. 47° 9′ 52″, longitude, 33° 44′.

Kaeflach. Au voisinage de ce bourg, il y a de grandes mines de fer. Latit. 47° 2′ 56″.

Peckau. Près de ce bourg existe une fort belle mine de plomb. Latit. 47° 13′ 25″, longit. 33° 1′.

Pirkfeld, remarquable par une mine de fer, avec une fonderie. Latit. 47° 18′, long. 33° 14′ 30″.

Frohnleiten, bourg, situé au nord de Graetz, à quatre lieues environ sur la rivière de la Muhr. On y remarque des nitrières artificielles et des fonderies de fer dans les environs. Latit. 47° 17′ 3″, longit. 32° 56′.

Feistritz an der Muhr, bourg, à trois lieues au nord-ouest de Graetz, sur la rivière de la Muhr. On y remarque des fonderies de fer et de plomb, ainsi que des mines d'antimoine et de cuivre. Latit. 47° 12′ 50″, longit. 52° 58′.

Weitz, bourg, au nord-est de Graetz, avec des nitrières artificielles et une fabrique d'armes blanches. Latit. 47° 10′ 50″.

Sigist, à quatre lieues au sud-ouest de Graetz, avec des forges de fer et des fabriques de faux dans le voisinage. Lat. 46° 58′ 36″, long. 32° 52′.

Uilbelbach, à l'ouest de Feistriz, sur l'Haselbach. Il y existe de nombreuses fabriques de faux. Dans les environs à Waldstein, on observe des mines de fer et de cuivre tenant argent. Latitude, 47° 13′ 25″.

SECTION IV.

Du Cercle de Marbourg.

Le cercle de Marbourg (*Marburgekreis*) a 64 milles 3/4 c. de superficie, dont 29,287,845,452 pieds carrés en terres cultivées. Son plus grand diamètre est de 15 1/2 milles géographiques. Ses bornes sont : au nord, le cercle de Graetz; à l'est la Hongrie, et en partie la rivière de la Muhr, au sud par le cercle de Cilli, et à l'ouest la Carinthie.

VILLES.

Marbourg ou *Marchbourg*, chef-lieu du cercle, se trouve sur les bords de la Drave. On y compte environ 600 maisons et 5000 habitans. Elle a eu ses comtes particuliers jusqu'à l'époque où Othon III, margrave de Styrie, l'acheta du comte Bernard. Lat. 46° 34′ 42″, longit. 33° 29′ 9″.

Pettau (en langue windique *Ptuj*) ou *Petau*, *Petovium Petovio*, est située sur la rive droite de la Drave. Cette ville a un bel hôtel des invalides, une église paroissiale et trois couvens. Ses ma-

nufactures sont assez florissantes. On la trouve souvent nommée dans les historiens latins, mais elle a perdu son ancienne splendeur. En 1042 les Hongrois y ont été battus par Ottocar III, margrave de Styrie. Latit. 46° 15′ 35″, longitude, 33° 40′ 5″.

Windischfeistritz ou *Bistritza*, petite ville, qui a reçu l'épithète de *Windisch*, afin d'être plus facilement distinguée des deux châteaux de la Styrie qui portent le même nom. Lat. 46° 33′ 56, longit. 33° 52′.

Friedau, petite ville, sur la rive droite de la Save, nommée, en langue windique, *Ormusche*. Lat. 46° 23′ 25″, longit. 33° 58′ 30″.

BOURGS.

Arnfels, château et seigneurie. Lat. 46° 42′ 36″, longit. 33° 2′.

Ehrenhausen, bourg, sur la rive gauche de la Muhr, avec un beau château sur une montagne. Lat. 46° 44′ 32″, longit. 33° 20′ 30″.

Landsberg, château et bourg qui appartenoient autrefois à l'évêque de Saltzbourg. C'est auprès de Landsberg qu'on voit la belle fabrique de laiton de Frauenthal. Latitude, 46° 47′ 28″; longitude, 32° 59′.

Leibnitz ou *Leibnitza* sur la Save. Ce bourg étoit autrefois une forteresse. On prétend que c'est la Muraeola des Latins. Latit. 46° 47′ 40″, longit. 33° 11′.

Luttenberg, bourg, sur la rive gauche de la Muhr, célèbre par son vin fort et délicieux. Latit. 46° 32′ 30″, longit. 33° 57′.

SECTION V.

Du Cercle de Cilli.

Le cercle de Cilli (*Cillier kreis*) a 64 3/4 milles carrés de superficie, dont 31,013,350,500 pieds carrés sont cultivés. Son plus grand diamètre est de 14 1/2 géographiques. Ce cercle renferme plus de 175,005 habitans, c'est-à-dire environ 2,703 par mille carré. Ses bornes sont, au nord, le cercle de Marbourg; à l'est la Hongrie, jusqu'à la Save; au sud, la Carniole; et enfin à l'ouest, la Carniole et le cercle de Klagenfurt.

VILLES.

Cilli (en langue windique, *Celle*) ou Zilli, *Celeja* des Romains, chef-lieu du cercle, a été bâtie, l'an 41 de Jésus-Christ, par l'empereur Claudius. Elle a été la capitale de la Norique jusqu'en 400. Sa situation est agréable, cette ville se trouvant entre la San et la Raeding. On voit d'assez belles mines de charbon dans son voisinage, à Petschonig.

Windischgrætz (en langue windique, *Slaveni Gradez*), ou Slowens Greetz, *Vendo Græcium*,

Slavo Græcium, petite ville sur les frontières du cercle de Marbourg. Dans ses environs, à Midling, existent des mines et des fonderies de fer. Latit. 46° 27′ 37″, longit. 32° 51′.

Raen (en langue windique, *Wresce* ou *Rann*). En 1495, les Autrichiens ont été battus auprès de cette ville par les Turcs. Elle est située sur la Save. Latit. 44° 55′ 20″, longit. 33° 29′.

BOURGS.

Rohtisch. Plusieurs géographes assurent que ce bourg est l'ancienne ville romaine de *Ragondo*. Il est célèbre par ses eaux acidules. Latit. 46° 16′ 25″, longit. 33° 30′ 30″.

Taldenhofen (en langue windique, *Vesunize*). Près de ce bourg, on trouve de l'émeril. Latit. 46° 35′ 35″, longit. 32° 55′ 30″.

Weitenstein (en langue windique, *Vitaine*), remarquable par une mine de fer et plusieurs forges. Latit. 46° 25′ 56″, longit. 33° 4′ 30″.

Studenitz, chapitre de chanoinesses de l'ordre de Saint Dominique, avec un prieuré fondé en 1263. Latit. 46° 19′ 54″, longit. 33° 25′ 30″.

Hocheneck (en langue windique, *Voinik*), au nord de Cilli, et à quelques lieues de cette ville. Les eaux minérales de Loka qui sont dans le voisinage, jouissent dans ce pays d'une assez grande renommée. Lat. 46° 17′ 50″, longit. 33° 5′.

LIVRE III.

Duché de Carinthie.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE TERRITORIALE ET DE LA POPULATION.

Le duché de Carinthie (*Herzogthum Kaernthen*) doit probablement le nom qu'il porte aux anciens Carniens qui habitoient les Alpes Carniques ou les montagnes de la Haute-Carniole. Ces peuples pénétrèrent ensuite dans les contrées voisines de la Norique, dont la Carinthie faisoit alors partie. Quelques colons esclavons s'établirent plus tard parmi eux; leurs descendans, connus sous le nom de Windes, forment aujourd'hui la majeure partie de la population de la Carinthie.

Après la Croatie, cette province s'étoit trouvée la plus diminuée de toute l'Autriche par le traité conclu à Vienne en 1809. Avant cette époque, la Carinthie comprenoit un pays qui s'étendoit depuis le 46° 20′ 50″ de latitude boréale, jusqu'au 47° 6′, et enfin entre les 30° 15′ et les 32° 45′ de

longitude orientale. Ses bornes se trouvoient, à l'est, la Basse-Styrie ou les cercles de Marbourg et de Cilli; à l'ouest, le Tyrol et le pays de Saltzbourg; au sud, la Carniole et une partie des états de Venise, et au nord le pays de Saltzbourg et la Haute-Styrie. Elle avoit 200 1/2 milles carrés (110 myriam. 014) de superficie, avec une étendue de 33 milles. Sa plus grande largeur de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, étoit de 27 milles (19 myriam. 999); sa plus petite, vers le milieu, de 7 milles (5 myriam. 185) seulement. Cette province est divisée en Haute et en Basse-Carinthie (*Ober und Unter-Kærnthen*), ou en cercles de Willach (*Willacher Kreis*) et de Klagenfurt (*Klagenfurther Kreis*).

A la vérité, le traité qui mit fin, en 1809, à la dernière guerre de l'Autriche avec la France, lui enleva momentanément plus de la moitié de son étendue. Il lui fit perdre le cercle de Willach tout entier, dont l'étendue est de 108 milles carrés (58 myriam. 985). Il ne lui resta donc plus que le seul cercle de Klagenfurt, en sorte qu'elle se trouva réduite à une surface de 92 1/2 milles carrés (50 myriam. 755). Ainsi, cette province étoit renfermée entre les 46° 20′ et les 47° de latitude boréale, et entre les 31° 48′ et les 32° 45′ de longitude orientale. Jusqu'à la fin de 1812 cette province, ainsi circonscrite, avoit pour bornes, à l'est, le cercle de Marbourg et celui de

Cilli dans la Basse-Styrie; au nord, celui de Judenbourg dans la Haute-Styrie; à l'ouest, la Bavière et l'Illyrie; enfin, au sud, encore l'Illyrie. Sa population s'élevoit en 1810, suivant Lichtenstern, à 160,817 individus; mais des données plus exactes ont prouvé qu'à cette époque elle étoit seulement de 159,004 habitans, dont 77,253 hommes, 81,751 femmes, 424 ecclésiastiques, 387 nobles, 386 employés, 2261 bourgeois ou artisans, 13,119 paysans et 3397 domestiques ou jardiniers. Le rapport de la population à l'étendue du cercle de Klagenfurt se trouvoit donc alors de 1728 habitans par mille carré, ou de 453 par lieue carrée. Mais, depuis cette époque, la population a augmenté. D'après les observations de Miller, le cercle de Klagenfurt présenteroit une population de 177,475 individus; ce qui indique une population moyenne de 1918 habitans par mille carré. Enfin il suppose que le cercle de Willach a jusqu'à 104,979 habitans, ou 972 par mille carré. Ainsi, la population de la Carinthie seroit donc de 282,454 habitans, ou, si l'on veut, de 1412 par mille carré.

Entourés de toutes parts par des montagnes élevées, parmi lesquelles on peut remarquer, à l'ouest le Glockner, au sud le Lœbel, et au nord les Tauern du pays de Saltzbourg, les habitans de la Carinthie conservent encore leur caractère

primitif, leurs mœurs ayant été fort peu altérées par les relations qu'ils ont eues avec leurs voisins. Sans ambition et sans désirs, ils se contentent du produit de leurs terres, et du profit considérable qu'ils retirent de leurs bestiaux. Leur caractère est généralement gai et franc comme celui des peuples montagnards. Ils donnent à chaque instant les preuves de leur vivacité; mais cette ardeur n'est jamais dirigée que vers le travail ou des exercices qui peuvent augmenter leur force et leur agilité. Aussi ces peuples sont-ils restés toujours paisibles au milieu des événemens qui depuis si long-temps troublent notre malheureuse Europe. On ne trouve en effet d'époque un peu remarquable dans leur histoire que celle où ils ont été chassés de leur ancienne patrie, la Carnie, par les Huns et les Alains. Plus tard, l'histoire les signale comme des prosélytes ardens du christianisme, et comme ayant eu beaucoup de part dans les guerres religieuses qui éclatèrent vers la fin du quinzième siècle. On présume que c'est vers le septième siècle que la religion chrétienne a été adoptée par les habitans. Aujourd'hui on y voit fort peu de protestans et de luthériens: ceux qui y existent sont peu estimés dans un pays où le zèle religieux est poussé beaucoup trop loin. Aussi, quoique cette province n'ait qu'une très-petite étendue, on y voit deux évêques,

celui de Gurk et celui de Lavant. Ils sont tous deux suffragans de l'archevêque de Saltzbourg.

Les Carinthiens, en général peu instruits, ont une très-grande ferveur et une extrême confiance dans tous les actes publics de religion. Ils entreprennent volontiers des pélerinages, et croient obtenir de cette manière la rémission de toutes les fautes qu'ils ont à se reprocher. Des chapelles mystiques couvrent toutes les routes de la Carinthie ; l'on ne peut y faire un pas sans rencontrer des images de dévotion qui sont tout au moins bizarres. Auprès de ces images, les Carinthiens placent ordinairement une fontaine, et par cet usage touchant le bienfait se trouve à côté du bienfaiteur. Le voyageur, altéré par l'excessive chaleur qui règne dans ces vallées profondes, bénit ces pieux usages auxquels il doit des forces nouvelles pour continuer sa route. Ces peuples ont une dévotion particulière pour Saint Paul, Saint Oswald et Saint Florian. Dans quelques cantons, cependant, Saint Jean, Saint Jacques et Saint Léonard, sont les saints que les paysans vénèrent le plus. Leurs images sont suspendues dans presque toutes les maisons et même dans la plupart des églises où elles sont chargées d'*ex voto*. Des inscriptions naïves ou des tableaux remarquables par leur bonhomie, annoncent des cures merveilleuses, dues à l'intercession des patrons des Carinthiens. Ainsi se

propage la bienheureuse crédulité du peuple. Quoique fort multipliées, les chapelles de la Carinthie ne sauroient suffire à la foule des pélerins. La plupart se rendent, à de certains jours marqués, à Maria-Zell et à Maria-Hof en Styrie, où existent des chapelles très-vénérées de ces simples montagnards. Les Styriens, de leur côté, viennent également faire leurs dévotions en Carinthie. C'est ainsi, par exemple, que, tous les ans, une procession solennelle part de Judenbourg, traverse les montagnes pendant plus de dix lieues, et va se rendre à Maria-Waidschach, pour rendre grâce à Dieu d'avoir été préservés de l'incendie violent qui, en 1656, menaça d'engloutir la ville de Judenbourg.

Les Carinthiens ont des mœurs semblables aux habitans de la Styrie; aussi leurs vêtemens sont-ils à peu près les mêmes. Les hommes du peuple portent un habit court, ordinairement en laine, et quelquefois dans l'hiver une peau de mouton. Leurs culottes, comme leurs vestes, sont presque toujours en cuir ou en laine, et on les garnit d'une longue rangée de boutons de métal. Enfin ils portent à leur cou une cravate de soie noire qu'ils laissent pendre sur leur poitrine. Quant aux femmes, leurs vêtemens n'offrent rien de particulier, si ce n'est le peu de longueur de leurs jupes, qui est telle, qu'elles atteignent à peine le genou. Les femmes windes,

couvrent leur tête d'un mouchoir blanc, ou d'un bonnet garni en dentelle. Du reste, rien n'est remarquable dans le costume des Carinthiens, si ce n'est les chapeaux des paysans. Ces chapeaux sont presque toujours ronds et si grands, qu'ils atteignent jusqu'au coude lorsqu'on en déploie les bords.

Les habitans de la Carinthie parlent un dialecte qui diffère peu de celui dont se servent les Slawes des deux cercles de la Basse-Styrie. Cependant, quoique les Slawes soient fort nombreux en Carinthie, il faut bien observer que ces peuples ne se trouvent que vers les frontières de la Styrie et de la Carniole; car, dans le reste de la province, la population se compose presque uniquement de colons allemands qui y sont établis depuis fort long-temps. La langue allemande, usitée en Carinthie, est défigurée par un grand nombre de locutions provinciales, qui la rendent souvent peu agréable. Quant aux dialectes que parlent les Windes ou les Slawes qui se trouvent en Carinthie, on les voit en usage depuis la vallée de Gail jusqu'à Marbourg en Styrie; mais on y remarque plusieurs idiômes assez différens. Ainsi, l'habitant de la Basse-Styrie comprend difficilement le carinthien, et celui de la vallée de Gail peut à peine s'entendre avec celui des environs de Drauburg. On a voulu attribuer la pauvreté des Slawes de cette pro-

vince à une infinité de causes. Elle dépend uniquement de la mauvaise qualité du sol et de la stérilité des vallées, la plupart inondées par les rivières rapides qui les sillonnent. La division infinie des biens ruraux, et le petit nombre de bestiaux qui se trouvent dans les pacages, y contribuent sûrement pour beaucoup, avec l'oppression que certains seigneurs exercent sur leurs vassaux.

CHAPITRE II.

ASPECT PHYSIQUE. — MONTAGNES. — FLEUVES. — CLIMAT.

La position de la Carinthie, en avant du cours de la Drave et de la Save, et dans une direction méridionale, nous indique déjà combien le sol de cette province doit être inégal et élevé. En effet, on y voit des montagnes nombreuses se rapprocher de plus en plus, et laisser à peine quelques vallées étroites entre leurs cimes escarpées. D'épaisses forêts qui les couvrent ne contribuent pas peu à rendre l'aspect de cette contrée encore plus sauvage.

Si nous cherchons à reconnoître l'origine des montagnes de la Carinthie, nous verrons que presque toutes dépendent de la grande chaîne des Alpes Noriques et Juliennes, ou enfin des Alpes de la Suisse; nous reconnoîtrons aussi que les plus élevées sont situées sur les frontières de l'Illyrie, du côté de la Carniole et du cercle de Willach. C'est là que se trouvent les montagnes de Saint-Ulric, de Sainte-Hélène, de Saint-Veit, de Saint-Laurent et surtout le Loibel, qui surpasse

en hauteur toutes les précédentes. Malheureusement, nous n'avons pas pu déterminer l'élévation de ces différentes cimes; aussi nous est-il impossible d'indiquer leur hauteur d'une manière précise. Seulement il nous paroîtroit qu'elle n'est guère moindre que celle des montagnes des Alpes de la Styrie.

La chaîne dont elles font partie appartient à la formation du calcaire ancien, mais non point au calcaire primitif. On voit cette chaîne suivre avec assez de régularité la rive méridionale de la Drave, et cela tant qu'elle se prolonge dans la Carinthie. Mais, après y avoir formé des ramifications nombreuses, elle pénètre dans la Basse-Styrie, qu'elle traverse en grande partie, en allant ensuite se porter en Esclavonie, et couvrir de ses nombreuses branches une grande partie du territoire de cette province. Les montagnes de la Carinthie qui se trouvent au nord vers les confins du pays de Saltzbourg et de la Haute-Styrie, sont une continuation des Alpes du Tyrol. Elles se distinguent encore par leur grande élévation. Cette seconde chaîne principale n'appartient plus aux mêmes formations; les roches primitives composent presque entièrement la masse de ces montagnes. Le granit y est la roche dominante; il forme surtout la base de toutes ces élévations, ainsi que dans les deux provinces que traverse cette même chaîne.

Il en est du reste en Carinthie comme en Styrie, et dans le pays de Saltzbourg les sommets élevés de ces montagnes y sont connus sous le nom de *Tauern*.

De ces sommets élevés on jouit souvent de points de vue aussi pittoresques qu'imposans, à cause de la variété que l'inégalité du sol amène nécessairement dans l'aspect du pays. On cite principalement en Carinthie la vue agréable dont on jouit sur les cimes d'Achernach, de Gœrlitz, de Gradeneck, de Hartneidstein et de Lavamund. La vue n'est pas moins délicieuse sur les pics de Modring, d'Ochenplecken, de Schrotten, de Teichler, de Fladnitz, de Reichenau et de Kuheweg. Quoique les vallées soient fort nombreuses dans cette province, il n'en est point qui offre une certaine étendue. Les montagnes y sont trop rapprochées, pour qu'il en soit autrement. En effet, elles n'ont que la largeur que laisse entre elles l'écartement de ces mêmes montagnes, et qui n'est jamais bien considérable. La fertilité du sol doit se ressentir de cette grande inégalité du terrain; aussi est-il peu de provinces de l'Autriche, à l'exception de la Styrie, qui soient aussi peu favorisées sous ce rapport.

Le peu de largeur des vallées de la Carinthie, joint avec l'élévation de ses montagnes, a contribué pour beaucoup au grand nombre de lacs qu'on y remarque; ces lacs y ont du reste peu

d'étendue. Les seuls un peu considérables qu'on puisse citer, sont les lacs de Klagenfurt, d'Ossiach, de Milstettar et de Weissen. La longueur du premier, le plus considérable de tous, est d'environ deux milles ou de 15 kilomètres. Ce lac est précieux pour les habitans, à cause de la grande quantité de poissons qu'il renferme.

Les mêmes causes qui ont contribué à rendre en Carinthie les lacs fort nombreux, y ont de même multiplié les rivières et les torrens. La principale de ces rivières est la Drave. Son cours a lieu de l'est à l'ouest; elle traverse dans cette même direction toute la Carinthie. Comme nous avons fait connoître avec détail le cours de cette rivière, en parlant de la Styrie, nous n'y reviendrons plus maintenant; nous nous bornerons seulement à dire un mot des rivières qui s'y jettent en traversant cette province. Ainsi, la Drave reçoit, à l'est et au-dessous de Villach, la Gail, qui prend sa source dans le Tyrol, à peu de distance de Lienz. Plus vers l'ouest, et bien au-dessus de Willach, vers Sachsenburg, la Drave reçoit la Moell ou Moll, qui sort des hautes montagnes de la pointe occidentale de la Carinthie, et presque vers les confins du pays de Saltzbourg. Plus au nord, et vers Spittal, l'Iser vient s'y rendre. Cette rivière sort de deux petits lacs situés au pied des montagnes qui séparent la Carinthie du pays de Saltzbourg. La plus

considérable de toutes les rivières qui vont se perdre dans la Drave, est sans contredit la Gail, qui traverse le cercle de Willach de l'ouest à l'est, dans la plus grande partie de son étendue, en allant se perdre dans la Drave après avoir fertilisé les terres de ce cercle. Cette rivière finit même par être assez considérable. Elle offre un cours sinueux, et dérive de plusieurs sources principales. Après le Gail, et plus vers l'est, la Drave reçoit encore le Gurck, qui offre en quelque sorte deux sources, l'une qui dérive des montagnes de Raut, et l'autre qui vient de la Styrie, tout près de Neumarkt. Cette rivière se jette dans la Drave un peu au-dessous de Klagenfurt et près de Saint-Peter. Enfin, la dernière des rivières qui viennent apporter le tribu de leurs eaux à la Drave, est la Lavant, dont la source se trouve en Styrie, au sud de Judenbourg et au pied des montagnes situées derrière Reichenfels. Son cours est constamment du nord au sud, et se termine enfin à Lavamunde, un peu à l'ouest de Bleyburg.

Quant au climat de la Carinthie, généralement froid et variable, il l'est moins dans le cercle de Klagenfurt que dans celui de Willach. Le climat du premier de ces cercles est en effet assez doux; on n'y ressent jamais ces froids vifs, ni ces abaissemens subits dans la température, qu'on éprouve dans la Haute-Carinthie, surtout vers

les frontières du Tyrol et du pays de Saltzbourg. Cette grande variation dans la température tient au voisinage des hautes chaînes de montagnes dont ces deux dernières contrées sont recouvertes. Cependant, la température de l'air est un peu plus froide vers le nord, du côté de la Haute-Styrie, où l'élévation du sol est aussi plus considérable. Du reste, le climat de la Carinthie est fort sain, et l'air y jouit d'une grande pureté.

Les vents du sud-est et du nord-est sont cependant très-redoutés par les habitans. Le premier, surtout, est fâcheux en été, parce qu'il dessèche tout, et brûle en quelque sorte les moissons. On lui donne dans le pays le nom de *jauch*. Le vent du nord-est n'est guère moins nuisible aux céréales, surtout au moment de leur germination, qu'il suspend ou arrête tout-à-fait. On redoute également de voir les neiges de l'hiver fondre trop tôt à la surface des terres, parce qu'on a remarqué qu'en mars les vents soufflent avec une telle impétuosité, qu'ils détruisent souvent les récoltes naissantes, et anéantissent ainsi l'espoir de l'agriculteur. Cette perte est d'autant plus grande dans ce pays, que les semailles faites avant l'hiver donnent des récoltes plus abondantes que celles que l'on peut espérer des semailles faites au printemps.

CHAPITRE III.

DES PRODUCTIONS NATURELLES.

La Carinthie est une contrée encore peu connue sous le rapport de ses productions naturelles. Nos voyages ne nous ont donné qu'un petit nombre de détails sur cet objet. On peut dire qu'en général le sol de la Carinthie est peu fertile; il jouit seulement, dans quelques parties, d'une certaine fécondité, surtout dans la vallée de Lavant, où l'on récolte une grande quantité de fruits. Le blé y réussit également très-bien; et le seigle qui vient avec succès dans les montagnes, n'y prospère pas dans les plaines. Il en est de même de l'orge; tandis que l'avoine y est cultivée en très-grande quantité avec les plus heureux résultats. Quant au blé de Turquie, si commun et si abondant dans les cercles voisins de la Basse-Styrie, il n'attire nullement l'attention des habitans de la Carinthie, parce que l'expérience leur a appris qu'il ne leur donneroit jamais des récoltes abondantes. Le millet (*Panicum sanguinale*) y est au contraire cultivé d'une manière toute particulière : aussi forme-t-il un des alimens ordinaires du peuple, qui lui donne le nom de *breun*.

La culture des pommes de terre éprouve encore des obstacles dans cette province; elle n'y est même connue que depuis environ une quinzaine d'années : c'est M. de Ties qui les y a apportées. Les premiers essais ont été faits dans les environs de Klagenfurt. L'agriculture de cette province en retirera sûrement de grands avantages.

Le blé sarrasin est cultivé très en grand dans la Carinthie, où il donne des récoltes abondantes. On le sème principalement dans les plaines. C'est ordinairement après la moisson qu'on prépare la terre où les semailles doivent se faire. Lorsque le blé sarrasin est en pleine floraison, les paysans savent en tirer un parti avantageux pour la nourriture de leurs abeilles. Ils apportent dans les plaines les ruches qu'ils entretiennent dans les montagnes, et les abeilles y trouvent une nourriture qui leur convient davantage. Quant aux produits que donne le blé sarrasin, ils sont toujours incertains dans cette province, à cause des variations qu'y éprouve la température. Le vent chaud du sud, qui arrive après les vents du nord, y détruit ordinairement les espérances du cultivateur; aussi ne compte-t-il sur une bonne récolte que tous les six ans.

A peine ferons-nous mention du vin que

produit la Carinthie ; la quantité en est si peu considérable, qu'elle est loin de suffire à la consommation des habitans. D'ailleurs, le vin qu'on récolte dans cette province, conserve toujours une acidité très-prononcée, avec une assez mauvaise qualité; tandis que les vignobles de la Basse-Styrie, et surtout ceux de la Carniole, situés plus au sud, donnent au contraire des vins d'un goût fort agréable.

Les plantations de lin et de chanvre ne sont pas non plus remarquables par l'étendue de terrain qu'elles embrassent. Les plantes potagères sont au contraire très-cultivées en Carinthie, principalement celles à racines succulentes, comme les carottes, les navets et les betteraves. Quant aux autres plantes potagères, elles sont peu cultivées, et le paysan ne donne quelques soins qu'à celles dont il ne peut se passer. Ainsi il sème très en grand les carottes dans les plaines, et immédiatement après la moisson. Ces racines forment sa nourriture favorite, soit en hiver, soit en été : aussi trouve-t-on rarement d'autres légumes dans les auberges. Cette uniformité est peu agréable aux voyageurs.

Quant à la culture des arbres fruitiers, elle est suivie avec un certain succès par quelques ecclésiastiques, qui ont la noble ambition de rendre à leur pays les mêmes services que le curé Geiger

a rendus à la Bavière (1). On doit espérer les plus heureux résultats des tentatives qu'on a faites à cet égard, et surtout des pépinières qu'on y a établies. Maintenant, la culture des pommiers et des poiriers est déjà très-avancée; leurs fruits servent à préparer un vinaigre qui trouve un grand débit dans le pays. Il en est de même de la culture des pruniers, et les fruits qu'on en recueille sont aussi bons qu'agréables : comme la quantité qu'on en récolte est assez considérable, on en fait sécher une partie, et on convertit le reste en eau-de-vie, ainsi qu'on le pratique dans le sud de la Hongrie.

La culture des diverses plantes propres à la nourriture des bestiaux, n'est pas non plus fort avancée dans cette province : les prairies artificielles y sont également encore fort peu abondantes. De ce manque de fourrages résulte un autre inconvénient; c'est le petit nombre de bétail qu'on peut y élever. Ainsi, par exemple, les moutons y sont si peu abondans, qu'en 1810 on n'en comptoit guère plus de 70,478 têtes. Cependant, depuis quelque temps, on commence à sentir les désavantages qui résultent, pour la richesse du pays, de ce manque de bestiaux; l'on s'occupe même à en perfectionner les races. Mais

(1) Voyez son *Obstbaumzucht für alle meine liebe Land- und Landsleute.* München, 1804.

les troupeaux y sont encore si peu nombreux, que les paysans les plus opulens ont à peine plus de quatre-vingt à cent moutons. Au reste, ceci dépend, ainsi que nous l'avons déjà dit, du manque de prairies naturelles; d'ailleurs, le peu de foin qu'on récolte dans cette province est nécessaire à l'usage du gros bétail. En 1810, on comptoit dans la Carinthie 28,959 bœufs, 41,856 vaches, et 8,064 chevaux. Ces derniers sont en général bien faits et très-forts : ils ont une grande souplesse dans les mouvemens, ce qui les fait très-rechercher et tient leur prix assez élevé. Les marchés où sont vendus les chevaux de la Carinthie se tiennent à Saint-Veit, situé à quatre lieues au nord de Klagenfurt; ces marchés, qui ont lieu deux fois par an, amènent beaucoup d'étrangers dans cette province, surtout des Italiens.

Enfin, pour terminer ce que nous avions à dire sur les productions du règne animal, nous ferons remarquer que l'éducation des abeilles est très-suivie dans la Carinthie, tandis que celle des vers à soie ne fait encore que de naître, quoiqu'on y ait établi depuis peu de temps une grande quantité de plantations de mûriers.

Les substances minérales sont, pour la Carinthie, une source abondante de richesses; elles seules procurent aux habitans de cette province une certaine aisance. Parmi les matières terreuses usitées dans les arts, nous citerons d'abord les

marbres blancs de la Carinthie, qui sont presque aussi beaux que ceux de Carrare, et les lumachelles opalines à éclat nacré, de Bleyberg (1).

Quant aux métaux répandus dans cette province, les plus abondans sont, sans contredit, le fer et le plomb. Les principales mines de fer se trouvent à Huttenberg; celles qui existent près de Wolfberg, entre Mosing et Potting, sont également fort considérables. Ces dernières fournissent la quantité de minerai nécessaire à alimenter plusieurs hauts fourneaux, et le produit qu'elles donnent s'élève annuellement à 500,000 quintaux [28,000,600 kilogrammes] (2); quoique d'une certaine importance, ces mines en ont une moins grande que celles d'Huttenberg, qui fournissent le minerai à plus de vingt fonderies différentes. Les mines de plomb de Bleyberg donnent le plomb le plus pur de l'Europe; sa belle qualité n'a pas peu contribué à rendre le commerce du blanc de Krems si avantageux pour cette province. Comme ces mines attirent l'attention de tous les voyageurs, nous en donnerons un aperçu; mais ceux que cet objet

(1) C'est dans la Carinthie qu'on a trouvé, pour la première fois, la variété de l'épidote connue des naturalistes sous le nom de *zoyzite*. Depuis peu, on y a rencontré le pyroxène diopside dans le feldspalh compacte, à Steiligenblutertauern.

(2) *Vaterlaendische Blaetter*. 1810, n° 14, pag. 142.

intéressera d'une manière plus particulière, en trouveront des détails très-circonstanciés dans les *Éphémérides* du baron de Moll, où Mohs et Ployer ont publié leurs observations.

Le district de Villach est la plus belle partie de la Carinthie, quoique une partie de son sol soit fort élevée, puisqu'on y trouve des montagnes de plus de 1,200 toises (2,330 mètres); et même le Glokner, situé dans la partie septentrionale de ce cercle, offre 1,998 toises (3,976 mètres). Ce district offre des métaux de tous genres, principalement du fer et du plomb, et cela dans une abondance telle, qu'il n'existe peut-être pas de montagnes de ce district où l'on ne trouve des mines abandonnées ou en exploitation.

C'est dans le district de Villach que la chaîne des Alpes granitiques vient s'unir par des formations de transition ou par des schistes métallifères, à la chaîne des Alpes calcaires qui accompagne vers le sud les chaînes granitiques; et cela depuis les Alpes maritimes jusqu'en Dalmatie. C'est dans les vastes formations de ces schistes et du calcaire primitif, qu'on trouve un grand nombre de mines exploitées depuis environ un siècle.

Au sud-ouest de Villach, viennent se réunir trois grandes vallées : la plus petite, et qui est en même temps la plus élevée, est connue sous le nom de vallée de Bleyberg; elle se trouve entre la vallée de la Drave et celle de la Jail, (*vallis Julia*

des Romains), et forme une espèce de chaîne de montagnes moyennes et sous-alpines, qui se prolonge jusqu'aux frontières du Tyrol. Cette chaîne offre presque partout des mines de plomb.

Les plus anciennement exploitées sont rapprochées du rivage de la Drave et dans la montagne de Villach, qui, par sa pente occidentale, forme une petite vallée dans la direction du nord au sud; cette branche secondaire réunit la vallée de Bleyberg à celle de la Jail. Les mines de Bleyberg, actuellement exploitées, commencent à l'est devant cette petite ville, et s'étendent jusqu'à Ireit, c'est-à-dire, pendant près de deux lieues (12 kilomètres). Cette étendue est divisée en trois parties. La première, formée par la montagne de plomb qui se montre à l'extérieur (*Ausseres Bleyberg*); la seconde, par la montagne intermédiaire connue sous le nom de *Notsus* (c'est le nom d'un ruisseau qui descend vis-à-vis de la montagne de Villach); et la troisième enfin est formée par la montagne extérieure ou le Jreit, lieu où la vallée transversale se trouve coupée. Comme les rochers des environs sont dégarnis çà et là de terre, cette circonstance a facilité la connoissance des filons.

Dans la montagne que l'on nomme extérieure, il n'y a que six filons; on en rencontre sept dans les mines les plus profondes. Tous ces filons sont perpendiculaires, et parallèles à la chaîne de la montagne. Quatre de ces filons, situés dans la

partie supérieure, sont éloignés l'un de l'autre de 30 à 40 toises (58 à 78 mètres); et trois autres, situés au-dessous, le sont de 60 à 70 toises (117 à 136 mètres). Dans la montagne intérieure, il n'y a qu'un seul filon qui soit parallèle à la direction de la montagne, et qui tombe entre 30° et 40° du nord au sud. Au-dessus des filons, on trouve une marne schisteuse tout à fait parallèle à la direction de ces mêmes filons, de l'est à l'ouest. Son épaisseur moyenne est de 15 à 20 toises (29 à 38 mètres): il faut la percer pour atteindre le filon. Enfin, au-dessous du minerai, on trouve un schiste argileux qu'on y appelle schiste de filon (*Gangs schiefer*). Il n'y a qu'une seule couche de ce schiste à la montagne extérieure, et il y en a trois à la montagne intérieure. Le dessus, comme le dessous du filon, se composent, dans la montagne extérieure, d'une pierre calcaire blanchâtre, avec quelques veines de spath calcaire; cette roche, alterne souvent avec une marne compacte d'un rouge brunâtre. Dans la montagne intérieure, le dessus du filon est formé par le même calcaire blanchâtre, mais il repose sur un calcaire un peu différent et d'une couleur grise assez prononcée. On y rencontre aussi un très-bel albâtre. Quant aux filons, ils ne sont horizontaux que vers la montagne extérieure; leur inclinaison générale est de l'est à l'ouest, tandis que dans la montagne intérieure, cette inclinaison a lieu de

l'ouest à l'est. On remarque enfin que plus ces filons sont inclinés, et plus ils sont riches en métaux. Nous observerons encore que dans la montagne intérieure, où se trouve le plomb sulfuré qu'on exploite à Villach, on observe immédiatement sur le terreau une très-grande abondance de zinc oxidé, dont on ne fait plus usage depuis qu'on a découvert à Raibl des mines importantes.

Ployer nous a donné la quantité de plomb obtenu à Villach depuis l'année 1553 jusqu'en 1782. Selon lui (1), elle seroit de 1,311,000 quintaux (6,555,000 myriagrammes); c'est-à-dire que la quantité obtenue annuellement s'élèveroit à 5,725 quintaux (28,625 myriagrammes). Depuis 1782, on y a exploité annuellement environ de 20 à 21,000 quintaux (100,000 à 125,000 myriag.), sans y comprendre 8,000 quintaux (40,000 myriagrammes) exploités au compte du gouvernement : ce qui donne un total de 28 à 29,000 quintaux (140,000 à 145,000 myriagram.) par année.

Le calcaire dont les montagnes de Villach sont formées est un calcaire compacte de première formation. Les Allemands le désignent sous le

(1) *Beschreibung des Bleyberg Werkes zu Bleyberg in Karnthen in dem physik arbeiten der Fremde zu Wien.* 1er jahr.

nom d'*Alpen kalkstein*. Il ne renferme jamais de corps organisés, seulement, au-dessus des filons métalliques, on trouve les lumachelles opalines, qui offrent dans leurs masses des fragmens de lenticulites. Ces lumachelles ont été décrites pour la première fois par l'abbé Wulfen. Dans les mêmes couches où se trouvent ces lumachelles, on observe des fossiles assez nombreux, principalement des cardites, des anomies, et même des turbinites au milieu des masses du plomb molybdaté.

Après avoir donné un aperçu sur les mines de plomb de Villach, nous dirons un mot de l'exploitation de ces mines. On commence par bocarder le minerai, et en faire trois parts distinctes que l'on sépare facilement avec trois égrappoirs. Quant aux moulins à bocard, ils n'ont rien de bien particulier; ils réduisent seulement le minérai en fragmens assez petits. La première, comme la seconde espèce de minerai, s'épure facilement au moulin, et la troisième étoit anciennement épurée à l'aide des tables mobiles ou de percussion, construites selon la méthode d'Agricola. Aujourd'hui on les bocarde à l'eau, et on les lave avec les tables mobiles, suivant la méthode hongroise. Des réservoirs, comme, au reste, dans toutes les mines, reçoivent le métal lavé. On purifie facilement par ce moyen 3,500 quintaux (17,500 myriagrammes) de mine-

rai par mois. Jusqu'en 1735, on a suivi constamment, dans la fusion du plomb, les procédés décrits par Agricola. Ainsi on grilloit d'abord le minerai en gros blocs, et cela à feu ouvert, et sur des grilles. Les minerais ainsi grillés étoient moulus à la main, et on mettoit à la fois 32 quintaux (160 myriagrammes) dans le fourneau. Ces fourneaux n'offroient rien de particulier. Ils ne présentoient qu'une seule ouverture, destinée à mettre le bois et le minerai dans le laboratoire. Le plomb fondu, on le faisoit couler hors du fourneau ; sa pureté plus ou moins grande déterminoit le temps qu'il mettoit à fondre. Le produit de cette première fonte étoit ensuite brisé et refondu de nouveau dans un four de fonte ordinaire. Mais après ces deux opérations, on n'obtenoit que 10 à 15 quintaux (50 à 55 myr.) de plomb sur les 32 quintaux (160 myriagram.) de minerai riche, et seulement 6 quintaux (30 myriagrammes), lorsqu'on avoit opéré sur des minerais pauvres.

Cette méthode est aujourd'hui totalement abandonnée. Les fourneaux ont été changés et construits suivant les procédés en usage dans les nouvelles fonderies de plomb. On fond dans ces derniers trois quintaux (15 myriagrammes) de l'espèce la plus pure des minerais, avec un quintal (5 myriagrammes) de la seconde sorte,

et deux quintaux (10 myriagrammes) de la troisième. Lorsque le feu est bien vif, on y met le minerai, en l'étendant à l'aide d'une herse en fer; on augmente ainsi la flamme peu à peu. Le plomb commence bientôt à fondre ; mais pour faciliter sa desoxidation, on jette dans le fourneau du charbon en poussière, qu'on a le soin de mettre en contact avec le bain métallique. On compte que, pour opérer d'une manière convenable la fonte de la quantité de minerai que nous venons d'indiquer, il faut environ onze heures et demie. Le plomb s'écoule d'abord dans les bassines, et on le purifie avant de le verser dans les moules, nommés dans ces fonderies (*Rennpfanne*); après quoi on le timbre, et dès lors il est prêt à être distribué dans le commerce. D'après le résultat de l'expérience, les frais de fonte ne seroient dans les mines de Villach, pour trois quintaux de minerai (15 myriagrammes), que d'un florin quarante kreutzers (2 francs 98 cent.). Il faut observer qu'on raffine le plomb par le procédé de la coupellation; on obtient ainsi, jusqu'à 1/40 denier d'argent par quintal de plomb fondu, ou de protoxide de plomb. Dans le même district de Villach, on trouve plusieurs mines de plomb ; celles de Raïbl en donnent annuellement jusqu'à 10,000 quintaux (50,000 myr.). Ce métal est ensuite exporté en lingots, soit en

Italie, soit en Autriche : il ne reste dans la Carinthie que ce qui est nécessaire aux fabriques de carbonate de plomb.

Depuis peu on a découvert (1), près du bourg de Capel, une mine de mercure très-abondante. Elle est d'un certain intérêt pour l'Autriche, même après les mines d'Jdria en Carniole. Cette mine, découverte par M. Fux, existe dans la chaîne calcaire qui sépare la Carinthie de l'ancienne Carniole. Le mercure s'ymontre en filons puissans, qui se trouvent entre le calcaire de transition et le schiste argileux. On remarque que la direction la plus générale de ces filons est de l'ouest à l'est. Quant à leur épaisseur moyenne, elle est d'environ de 9 à 12 pieds, (29 à 38 centimètres). Les minerais se composent, pour la plus grande partie, du mercure sulfuré, d'une couleur d'un rouge clair, et le quintal donne de 10 à 20 livres (5 à 10 kilogrammes) de mercure. On estime que cette mine peut donner annuellement de 1500 à 2000 quintaux (7,500 à 10,000 myriagrammes) de mercure, quantité à peu près suffisante aux besoins des manufactures de l'Autriche.

---

(1) *Vaterlaendische Blaetter*. 1810, n° 43, p. 345.

CHAPITRE IV.

DU GOUVERNEMENT ET DE L'INDUSTRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Constitution et Priviléges.

Les états de la Carinthie, comme ceux des provinces précédentes, sont divisés en quatre classes principales. Dans la première, ou celle des prélats, on compte les prélats de Gurk, celui de Lavemund, les prieurs de Saint-André, de Voelklmarkt, de Peysach et de Shasbourg. La seconde, ou celle des seigneurs, se compose des princes, des comtes et des barons. La troisième est uniquement formée par les chevaliers. La quatrième enfin comprend les députés des villes de Freysach, de Saint-Veit, de Vœlklmarkt et des bourgs d'Altenhofen et de Guttaering. Les bourgs de Gutenstein, d'Huttenberg, de Capel, de Lavemund et de Reichenfels jouissent également des mêmes droits. Le président du tribunal impérial établi à Klagenfurt est le chef des états de la Carinthie. Il a sous ses ordres deux colléges, dont les occupations sont absolument les mêmes

que dans la Styrie, ainsi que dans la Haute et Basse-Autriche. C'est sous les ordres de ce chef des états de la Carinthie que se trouve le capitaine du cercle de Klagenfurt. Quant aux priviléges dont jouit cette province, ils sont absolument les mêmes que ceux réservés aux états allemands de l'Autriche. Nous les avons fait connoître ailleurs, aussi croyons-nous inutile d'y revenir dans ce moment.

SECTION II.

Industrie manufacturière. Relations commerciales.

Comme dans la Styrie et la Haute-Autriche, les principales manufactures de la Carinthie s'occupent à mettre en œuvre les productions du règne minéral. Ainsi on trouve à Klagenfurt la plus belle fabrique de carbonate de plomb ou de blanc de Krems qui existe dans toute la monarchie. Elle appartient au baron de Herbert, et fournit le blanc de plomb le plus beau et le plus pur. Le plomb qu'elle emploie se tire des mines de Bleyberg. A Lippitibach il existe également une fabrique de tôles d'après la manière anglaise : c'est là que l'on prépare les cylindres de la plus grande dimension. A Wolfberg on remarque une manufacture de sel de saturne ou d'acétate de plomb, dans laqnelle il paroît qu'on

fait usage de procédés particuliers. Enfin à Hüttenberg, il existe une montagne presque entièrement composée de fer. Une vingtaine de fonderies viennent y chercher le fer nécessaire à leur consommation. Cette mine est une des plus considérables de la province. On en voit également de fort riches dans les environs de Wolfberg et de Waldenstein. Les autres manufactures méritent à peine qu'on en fasse mention. On peut cependant citer la belle manufacture de draps de Klagenfurt. En général les habitans filent eux-mêmes tout le fil et les laines dont ils ont besoin pour leur consommation.

Ce que nous venons de dire de l'industrie manufacturière nous amène à faire connoître l'état dans lequel se trouve le commerce de cette province. La Carinthie n'est point appelée par sa position, ainsi que par l'inégalité de son sol, à avoir un commerce fort étendu. Il y est en effet borné à quelques objets d'exportation, principalement aux métaux, soit bruts, soit ouvrés. Cette province envoie au-dehors divers articles de quincaillerie, comme fer, acier, armes, faux, faucilles, épingles et fil de fer. Ces marchandises sont vendues principalement en Italie ou en France; elle cède également une grande quantité de plomb brut et de blanc de plomb, avec des bœufs, des chèvres, et même un peu de laine non ouvrée. Enfin le vinaigre avec

les fruits, sont pour elle un petit objet de trafic. Elle tire au contraire du dehors des toiles, de la verrerie, des poteries, des huiles, de la cire, du miel, du vin et du sel. Mais comme l'exportation surpasse toujours de beaucoup l'importation, la balance du commerce est tout-à-fait en faveur de cette province. Il est seulement fâcheux pour elle que le commerce n'y soit pas plus actif. On ne peut pas cependant prévoir qu'il le devienne jamais beaucoup; car l'inégalité et la pente du sol s'y opposent. D'ailleurs, la Carinthie n'offre qu'une seule rivière navigable, qui est la Drave, et une seule grande route commerciale; savoir, celle qui de Judenbourg en Styrie, se porte à Fiume et à Trieste en passant par Friesach, Saint-Veit et Klagenfurt. Le commerce de l'intérieur ne se fait que par des chemins vicinaux, la plupart mal entretenus. Quand même ils le seroient, ces chemins ne pourroient jamais établir une communication facile entre les diverses parties de cette province, à cause de la grande inégalité des pentes de son territoire.

CHAPITRE V.

DES DIVISIONS TERRITORIALES.

SECTION PREMIÈRE.

Du Cercle de Klagenfurt.

La plus grande longueur du cercle de Klagenfurt est d'environ 14 milles géographiques 2/5, tandis que sa surface comprend 92 1/2 milles carrés. On y compte neuf villes et quatorze bourgs. Il est généralement assez montagneux, et n'a guère plus de 732,121 arpens en pleine culture. Ses bornes sont : vers l'est les cercles de Graetz et de Marburg, au sud ceux de Laybach et de Cilli, à l'ouest le cercle de Willach et le pays de Saltzbourg, et enfin à l'ouest ceux de Judenbourg et de Graetz. La Drave le traverse de l'ouest à l'est dans toute son étendue : il n'offre qu'un seul lac, celui de Klagenfurt.

VILLES.

Klagenfurt, capitale de la province et chef-lieu du cercle, se trouve sur la rive droite de la rivière de la Glan, et à peu de distance du lac du même nom, avec lequel elle communique au moyen

d'un canal particulier. Cette ville est généralement bien bâtie et fort bien habitée. On y a érigé une belle statue équestre et en marbre, en l'honneur de Léopold Ier. En 1764, Marie-Thérèse, instruite du peu de progrès que l'agriculture et les arts utiles avoient fait en Carinthie, y institua une société pour l'amélioration des arts et de l'agriculture. A peu de distance de Klagenfurt, on voit encore des ruines d'une ancienne ville romaine : on suppose que ces ruines appartiennent à l'ancienne Tiburnia. Le château impérial, le palais des états, et la statue colossale en bronze de Marie-Thérèse, méritent d'attirer les regards des étrangers. Lichtenstern y compte 3,300 maisons et plus de 25,000 habitans : cependant il paroît, avec Gaspari, que cette population ne va pas au-delà de 10,000. On y a fondé plusieurs établissemens pour l'instruction : tels sont l'école normale et le lycée. On peut y comprendre également la bibliothèque. Des observations que l'on peut croire exactes, ont fixé la latitude de cette ville à 46° 37′ 10″, et sa longitude à 31° 59′ 45″.

Saint-Weit, nommée, dans les titres du moyen âge, *Fanum Sancti Viti*, se trouve également sur la rive droite ou occidentale de la Glan. Peu éloignée de Klagenfurt, elle est entourée de tous côtés par des mines nombreuses, dont les plus importantes fournissent du fer d'une excellente

qualité ; cette ville est même le dépôt général du fer de toute la province. On y tient tous les ans un marché aux chevaux, très-fréquenté par les habitans. On yconserve avec soin un monument que les Romains y ont laissé : c'est une belle fontaine en marbre. Le nombre des habitans de Saint-Weit ne va pas au-delà de 5,000, et celui des maisons à environ 300. La latitude de cette ville a été fixée à 46° 45′ 10″, et sa longitude à 32°.

Woelklmarkt ou *Woelkermarkt*, connue, dans le moyen âge, sous le nom de *Gentiforum*, se trouve à l'est de Klagenfurt, sur les rives de la Drave. Sa latitude peut être exprimée par 46° 40′, et sa longitude par 32° 23′.

Freysach ou *Friesach* est une petite ville, située aux bords de l'Ollkzabach, et bâtie sur les ruines de l'ancienne Virunum. Sa latitude peut être évaluée de 46° 55′, et sa longitude de 32° 6′.

Saint-André, située dans la vallée de Lavant et sur les bords de la rivière du même nom, se trouve à neuf lieues à l'est de Klagenfurt : c'est dans cette ville que l'évêque de Lavant avoit sa cathédrale. On voit plusieurs forges dans ses environs, principalement à Polling. La latitude de cette ville est de 32° 33′ 30″, et sa longit. de 46° 46′.

Wolfsberg, sur la rivière de Lavant, est assez importante, à cause des mines de fer qui y existent. On y voit également de belles fonderies :

Les principales ont été établies à Saint-Gertraud, ainsi qu'à Limberg. Cette ville a une latitude de 46° 50′, avec une longitude de 32° 35′.

Saint-Léonard, est une petite ville, située tout-à-fait à l'extrémité septentrionale de ce cercle, et sur les bords de la Lavant. On y observe également, dans ses environs, des mines et des fonderies de fer. On a fixé la position de cette ville à 46° 57′, et sa longitude de 32° 28′.

Strasbourg, se trouve sur les bords de la rivière de Gurck, à huit lieues à l'ouest de Klagenfurt. C'est une fort petite ville, dans une position assez sauvage, se trouvant au pied d'une chaîne de montagnes élevées. Sa latitude est de 46° 52′, et sa longitude est de 31° 57′ 30″.

Enfin la dernière ville du cercle de Klagenfurt est *Bleybourg*, située sur la Feistnitz, à huit lieues à l'est de Klagenfurt. On voit aussi quelques fonderies dans ses environs. La latitude de Bleybourg a été fixée à 46° 34′, et sa longitude à 32° 34′ 30″.

BOURGS.

Parmi les principaux bourgs de ce cercle, on peut citer *Guttenstein*, qui se trouve sur la Mull, au sud-est, et à huit lieues de Klagenfurt. Sa position peut être exprimée par 46° 31′, et sa longitude par 32° 42′.

Lavemund, située au confluent de la Lavant et

de la Drave, se trouve sous une latitude de 46° 39′, et sous une longitude de 32° 27′ 30″.

Reichenfels, est un petit bourg sur la Lavant, à l'extrémité la plus septentrionale de ce cercle. On a déterminé sa position à 46° 58′, et sa longitude à 32° 26′.

Huttenberg, très-connu dans le pays, à cause de ses belles fonderies et de ses mines de fer. Ce bourg est situé à neuf lieues au nord-est de Klagenfurt.

Guttaring, sur la rivière de Gurk, au nord, et à huit lieues de Klagenfurt. Sa latitude est de 46° 53′, et sa longitude de 32° 12′.

Gurk, joli bourg, sur la rivière du même nom, dans une position pittoresque, au pied des montagnes. On y voit un fort beau prieuré de chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin. La latitude de Gurk est de 46° 50′, et sa longitude de 31° 54′ 30″. Autrefois ce bourg avoit un bel évêché.

Althofen ou *Altenhofen*, dans une plaine où serpente la rivière de Gurk. Ce bourg est entouré de mines et de fonderies de fer et de plomb. On a fixé sa position à 46° 51′, et sa longitude à 31° 10′.

Drauburg ou *Unter Drauburg*, dans une position agréable, à l'est de Klagenfurt, sur la grande route de cette dernière ville à Marburg Il se trouve sur la rive gauche ou septentrionale

de la Drave. La latitude de Drauburg est de 46°. 43′, et sa longitude de 32° 35′.

Kappel ou *Windisch Kappel*, sur la Fella, est fort connu dans ce pays, à cause de la mine de mercure que l'on a découverte dans ses environs, et que l'on dit très-riche.

SECTION II.

Du Cercle de Willach.

Le cercle de Willach est beaucoup plus montagneux que celui de Klagenfurt : il offre également des forêts plus considérables et des lacs plus nombreux. Les principaux sont ceux d'Ossiachersee, de Weissensee, de Milstaettersee, et enfin de Fakersee. La plus grande étendue de ce cercle est de 18 milles géographiques 1/3, et sa surface d'environ 108 milles carrés. On évalue le nombre des habitans de ce cercle à 104,979, c'est-à-dire, à 972 par mille carré. Comme dans le district de Klagenfurt, les habitans y parlent généralement l'allemand ; on en voit quelques-uns qui font usage de l'ancienne langue winde. On évalue à 665,990 arpens l'étendue des terres cultivables de ce cercle. Les bornes de ce district sont : à l'est, les cercles de Judenburg et de Klagenfurt ; au sud, ceux de Laybach et de Goritz, ainsi que le Frioul et les

États vénitiens; à l'ouest, le Tyrol; et au nord, le pays de Saltzbourg.

Willach, capitale du cercle du même nom, est une jolie petite ville, située au confluent de la Drave et de la Gail : elle est peu éloignée du lac d'Ossiach, qui est fort poissonneux. De nombreuses mines de fer, ainsi que de belles fonderies, l'entourent de tous côtés. C'est aussi dans ses environs qu'existent les belles mines de Bleyberg, qui fournissent au commerce le plomb le plus pur. De nombreuses carrières de marbre se trouvent également dans son voisinage, et leur exploitation est un des principaux objets, sur lesquels s'exerce l'industrie des habitans. Enfin, à Kirschdorf, existent des mines de cuivre assez riches. La population de Willach n'est pas fort considérable; elle ne s'élève pas au-delà de trois à quatre mille habitans. Cette ville est cependant assez ancienne : elle a appartenu autrefois à l'évêque de Bamberg, vers 1006. C'est en 1348 qu'elle a été endommagée par un tremblement de terre très-violent. Enfin, en 1523, un incendie terrible en détruisit la plus grande partie. Latitude, 46° 33'; longit. 31° 33'.

Gemund, est la seconde ville de ce cercle. Il ne faut pas la confondre avec Gmunden, petite ville de la Haute-Autriche. Sa position est assez pittoresque, Gemund se trouvant aux bords du Lisser et au pied des montagnes. On observe dans ses

environs quelques sources d'eaux minérales, ainsi que des mines et des fonderies de fer et de cuivre. Il y avoit autrefois une seigneurie. Latit. 47° 1′ 30″, longit. 31° 32′.

BOURGS.

Auprès de Gemund, existe le bourg de *Millstat*, qui se trouve aux bords du lac du même nom. Ce bourg est, du reste, peu remarquable. On a fixé sa position à 46° 53′, et sa longitude à 31° 14′. Millstat avoit autrefois une seigneurie considérable. En 1598, l'empereur Frédéric IV y établit le siége du grand maître de l'ordre de Saint-George; dans la suite, il céda ce bourg aux jésuites de Graetz.

Feld-Kirchen, joli petit bourg, entouré de fonderies de fer. Il est situé tout-à-fait à l'extrémité la plus orientale du cercle, aux bords de la Glan, et à peu de distance du lac d'Ossiach. C'est dans les environs de Feld-Kirchen que Marguerite, surnommée Maultasche, remporta une grande victoire sur le préfet de Carinthie, Auffenstein. Cet événement date de l'année 1334. Latit. 46° 44′, longit. 31° 49′ 20″.

Spital, joli petit bourg sur la Drave, à peu de distance du lac de Millstat. Sa situation est aussi pittoresque qu'agréable : on voit dans ses environs quelques fonderies de fer. Lat. 46° 50′, longit. 31° 25′.

Sachsenburg, également sur la Drave, avec

trois châteaux. Le défilé qui y conduit a été fortifié avec beaucoup d'art. Ce pays abonde en fonderies de fer. Lat. 36° 37′, longit. 30° 53′.

Obervellach, sur la Moll, au pied des hautes montagnes, dans une position un peu sauvage. Lat. 46° 53′, longit. 30° 47′.

Greifenburg, bourg sur la Drave, avec une espèce de château fort. Dans ses environs, on a découvert une mine très-abondante de schistes alumineux, et on les utilise pour en faire de l'alun. Lat. 46° 44′, longit. 30° 49′.

Oberdrauburg se trouve à une des extrémités occidentales de ce cercle. Ce bourg est situé sur la rive gauche de la Drave; il est presque sur les limites qui séparent le Tyrol de la Carinthie. Lat. 46° 47′ 50″, longit. 30° 38′ 40″.

Mauten, bourg peu considérable, sur la rivière de Lessa. On observe dans ses environs des mines, ainsi que des fonderies de fer. Lat. 46° 46′, longitude, 30° 45′.

Ponteba ou *Pontafell* est un gros village divisé en deux parties, distinguées par ces deux noms. Il se trouve tout-à-fait sur les limites de cette province, et de manière que Ponteba appartient au territoire de Venise, tandis que Pontafell, ou la plus petite portion, est sous la dépendance de l'Autriche. Les limites de la Carinthie et du territoire de Venise se rencontrent à peu près au milieu du pont, sur la Fella. Ce village est un lieu

de passage continuel, se trouvant sur le chemin de l'Autriche et de l'Italie. Lat. 46° 29′, longitude, 30° 59′.

Malborget, gros bourg sur la Fella, à une lieue au nord de Pontafell. Il y a une infinité de fonderies dans ses environs. Lat. 46° 32′, longit. 31° 7′ 30″.

Tarvis, bourg également sur la Fella, à une lieue de Malborget. Il appartenoit autrefois à l'évêque de Bamberg, et il portoit alors le titre de bourg archiducal. Les voyageurs ne négligeoient pas autrefois d'aller visiter les beaux couvens d'Ossiach et d'Arnoldstein. Le premier, situé sur le lac du même nom, dans la position la plus romantique, passe pour le plus ancien couvent de la Carinthie. Lat. 46° 32′ 40″, longit. 31° 14′.

LIVRE IV.

Silésie autrichienne.

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE de la Silésie autrichienne ne peut être séparée de celle de la Silésie prussienne, dont cette province faisoit partie il n'y a qu'un petit nombre d'années. Ainsi nous sommes forcés de réunir l'histoire de ces deux provinces, que les guerres ont fait partager, mais qui ne peuvent l'être dans leurs limites naturelles. Nous indiquerons cependant plus tard l'époque où cette belle province a été divisée, et nous ferons connoître les circonstances qui donnèrent lieu à ce partage. On ne connoît point l'époque précise où le pays dont nous nous occupons, porta pour la première fois le nom de Silésie. D'après les autorités les plus graves, ce mot de Silésie seroit d'origine polonoise, et dériveroit du substantif *zle*, qui signifie guerrier ou valeureux. En effet, on appeloit autrefois la Silésie *Zlesia* : c'est ainsi que le duc Boleslas prit en 1178, dans un décret, le titre de *dux Zlesiæ*.

L'histoire garde également un silence profond

sur les anciens habitans de la Silésie. Il paroît seulement qu'avant les Quades et les Lygiens, il n'y avoit dans cette province ni ville ni même aucune réunion d'habitans. Peu de temps avant la naissance de J. C., plusieurs nations celtiques, comme les Teutons, les Cimbres et les Suisses, qui s'étoient établies sur les bords de la mer du Nord et de la Baltique, résolurent de conquérir par la force des armes une nouvelle patrie. Les Cimbres et les Teutons s'avancèrent donc, 114 ans avant l'ère chrétienne, vers les bords de la March : ils pénétrèrent jusque dans l'empire romain, et bientôt la métropole du monde tomba en leur pouvoir. Les Suèves suivirent de près les Cimbres, et, comme ces peuples barbares, ils dirigèrent leur marche vers des contrées plus méridionales que celles qu'ils habitoient. Peu fortunés dans leurs entreprises, battus même par les Boïens qui peuploient alors la Bohême, ils s'établirent autour des montagnes des Géans, se répandirent dans les plaines de la Silésie, ainsi que dans les parties voisines de la Bohême, et chassèrent les Oses de la Moravie. Ceux qui se fixèrent dans la Moravie reçurent le nom de Quades et de Marcomans, tandis que les autres, qui s'établirent dans la Haute-Silésie, furent appelés Quades; enfin on désigna sous le nom de Lygiens les peuples qui s'emparèrent de la

Basse-Silésie. Toutes ces peuplades suèves avoient choisi Arioviste pour roi. Claverius lui donne le nom d'Ehrenfest. C'est à la valeur de ce prince que les Séquaniens eurent recours pour les conduire contre les OEduens, nation gauloise qui leur disputoit la domination des Gaules: ce roi généreux ne balança pas à les aider de tout son pouvoir. Il passa lui-même dans les Gaules, battit les OEduens, et s'empara de presque toutes leurs possessions, ainsi que d'une partie de celles des Séquaniens. Ce fut alors que les Gaulois, craignant de tomber sous le joug des Suèves, firent alliance avec César. Ce grand capitaine battit de la manière la plus complète cet Arioviste si redouté, et qui s'étoit acquis une grande renommée. Pendant cet intervalle, les Oses, aidés des Sarmates, des Daciens et des Boïens, avoient attaqué les Marcomans, qu'ils auroient pu détruire si les Lygiens et les Quades ne les avoient secourus et ne les avoient délivrés de leurs ennemis. Les Hermundures se virent même obligés de prendre parti pour les Boïens, afin de défendre leur pays, que les Marcomans menaçoient à leur tour. A son retour, Arioviste plus heureux sut mettre fin à cette guerre et à une lutte qui pouvoit devenir funeste aux deux peuples. Cependant, toujours sensible à ses défaites, il voulut tenter d'échapper au joug que les Romains faisoient porter à toutes

les nations. Il forma une étroite alliance avec Bœrebist, roi des Daciens. Mais, pour le bonheur de ses peuples, la mort vint le surprendre au milieu de ses nouveaux projets. Suivant les desseins ambitieux d'Arioviste, Bœrebist voulut asservir les Marcomans. Ces peuples s'aperçurent des intentions de leurs alliés. Alors, leur nouveau roi Thudras, pour mieux résister à la puissance de Bœrebist, s'allia avec les Romains. Cette alliance sauva ses peuples et son pays, la force étant alors à peu près tout, la politique n'ayant point encore établi cet équilibre nécessaire au bonheur des empires, et que le génie du mal ne peut plus renverser. Marbod instruisit ses peuples dans l'art militaire. Il sentit qu'en les entretenant dans un esprit guerrier, il pourroit à la fois conserver ses états et même les agrandir. Rempli de grands desseins, il conçut le projet hardi de chasser les Boïens de leur pays. Ce fut huit ans avant la naissance de J. C. qu'il commença à le mettre en exécution. Entrant sur le territoire des Boïens avec une armée formidable, il les chassa de leur patrie.

Ces peuples vaincus furent s'établir dans la Norique et la Vindélicie. Ils y fondèrent un nouvel empire, sur les débris duquel s'est établi dans la suite le royaume de Bavière.

Marbod se trouva alors le maître d'un état fort vaste, qui comprenoit une partie de la Hongrie,

la portion de l'archiduché d'Autriche située sur la rive droite du Danube, la Silésie, la Moravie, la Lusace, la Thuringe, la Saxe et la marche de Brandebourg. Avant d'avoir conquis ces différens pays, il régnoit déjà sur les Quades, les Lygiens et les Marcomans, et son empire s'agrandit d'autant plus que les Hermundures, les Lémoviens, les Bourguignons, les Semnoniens et plusieurs autres peuples d'origine suève, le reconnurent aussi pour leur souverain. Sa puissance et ses armées formidables inspirèrent des craintes aux Romains. Tibère résolut de l'attaquer avec douze légions; mais cet empereur ne put exécuter ses desseins, des séditions nombreuses occupant ses soldats. Bientôt après, Hermann, prince des Chérusques, nation germaine qui, onze ans après l'ère vulgaire, avoit complétement battu Quintilius Varus sur les bords du Rhin, résolut de détrôner Marbod. Après avoir été long-temps la terreur des Romains, Marbod fut humilié par des défaites nombreuses; obligé même de chercher un asile auprès de ces peuples si fiers, il termina sa malheureuse vie en arrivant à Ravenne. Hermann, soupçonné d'aspirer à la tyrannie, ne fut guère plus heureux; il périt, assassiné par ses propres parens. O dangereux abus du pouvoir, à quel sort ne réduit-il pas les rois! L'un des chefs de l'armée des Suèves, Gottwald, croyant pouvoir profiter de la mort d'Hermann,

voulut s'emparer de la royauté. Les seuls Marcomans le reconnurent. Les Quades et les Lygiens se donnèrent Vannius pour maître. Les Hermundures élurent Jubil. Ces souverains, jaloux les uns des autres, ne surent point conserver la paix. Ils se firent une guerre cruelle jusqu'au moment où Vannius, ayant chassé Gottwald, soumit les Marcomans et fit alliance avec Jubil. De concert avec les généraux Vangius et Sydo, Jubil chassa Vannius, et lui enleva un trône pour lequel il avoit tant de fois exposé sa vie.

Vangius et Sydo, neveux de Vannius, s'assirent sur un trône qu'ils venoient d'enlever à leur oncle par une lâche perfidie. Encore mal assurés, ils servirent l'ambition de Vespasien, et l'aidèrent à battre Vitellius. Zimber, fils de Vannius, remonta cependant sur le trône de son père. Plus paisible que guerrier, il abandonna sa couronne à son fils Thudras. Thudras étant mort sans enfans, les Lygiens furent gouvernés par des princes étrangers, dont l'histoire ne nous a point conservé les noms. Elle nous aprend seulement que Domitien, Trajan et Antonin le Pieux, firent de vains efforts pour les faire plier sous le joug. Herbert les gouvernoit (l'an 161 après J. C.), lorsque Antonin résolut de leur faire la guerre, et de les ranger sous sa domination. Son fils Marcomir s'allia contre les Romains avec différens peuples qui habitoient le

long du Danube. Ayant rassemblé une armée, Warbert, roi des Kattes, se mit avec Marcomir à la tête des alliés. Ils marchèrent de suite contre les Romains, et les battirent complétement auprès d'Aquilée. L'année suivante, la fortune ne leur fut plus favorable, les Romains les défirent à leur tour (l'année 174) auprès de Karnunt et de Lorch, et leur ôtèrent pour long-temps l'espérance de pouvoir leur résister. Les Quades, abattus par cette défaite, furent obligés de rompre leur alliance avec les Marcomans, et de reconnoître Furtius pour leur souverain. Peu fidèles à leur nouveau roi, ils ne tardèrent pas à le déposer et à élire à sa place Ariogès, qui, en 179, fit une invasion dans la Pannomie. Antonin marcha de nouveau contre eux. Une mort inopinée le surprit à Vienne, au milieu des succès qu'il avoit obtenus. Commode son fils, prince fort pacifique, fit alliance avec ces peuples. Il en prit plusieurs à son service, afin de se les attacher davantage. Gajo Vomar, que Caracalla fit mourir, étoit leur souverain. Les Allemands indignés prirent les armes contre lui en 213; mais Caracalla les mit de nouveau en déroute, leur accorda la paix, et choisit pour ses gardes les Quades les plus valeureux. Après avoir joui de la paix pendant vingt ans, ces peuples, jaloux de recouvrer leur indépendance, fondirent encore une fois sur les provinces romaines.

Alexandre Sévère envoya (en 236) Julius Maximus contre eux. Après quelques batailles dont l'issue n'eut rient de décisif, Maximus fut élu empereur des Romains. Il fit sortir son armée de la Quadie et revint à Rome en 238. Les Quades, débarrassés de leurs ennemis, ne les laissèrent pas longtemps tranquilles; ils envahirent la Pannonie, sous la conduite de leur roi Attale, et ne posèrent les armes qu'après s'en être rendus maîtres.

L'empereur Galien, redoutant ces terribles ennemis, marcha en personne contre eux. Il eut d'abord des succès; mais bientôt épris des charmes de Pipara, fille d'Attale, il l'épousa et laissa son beau-père tranquille possesseur des pays qu'il avoit conquis. Gebhold, fils et successeur d'Attale, ralluma une nouvelle coalition contre les Romains. Il s'unit avec les Sarmates et les Germains. A la tête de son armée, il entra dans l'Italie, pénétra jusqu'à Milan, et battit à Plaisance deux généraux romains. Bientôt, complétement défait lui-même, il fut contraint de quitter l'Italie. Samnon, son successeur, ne fut pas plus heureux dans les expéditions qu'il entreprit en 276. Quelques années après, les Romains le firent prisonnier avec son fils. Les Quades étoient gouvernés par Freymond, lorsqu'ils furent battus en 287 et 298 par l'empereur Dioclétien. Osinuch qui lui succéda, s'allia aussi contre les Romains, avec Adelgart, roi des

Boïens. Ce prince entra plusieurs fois dans la Pannonie avec les Sarmates; mais son audace fut punie par deux défaites sanglantes.

Constantin II ayant battu les Sarmates en 356, marcha de suite contre les Quades et les Marcomans qui venoient à leur secours; mais Zizai, roi des Marcomans, crut devoir demander la paix. Il fut fort heureux de l'obtenir. A sa mort, Viduar et Vitridar lui succédèrent, et leur règne paisible se passa sans que des guerres funestes vinssent encore troubler le repos de leurs peuples. Heureux, a-t-on dit avec raison, les peuples dont l'histoire ne dit rien, et plus heureux encore les rois, puisqu'ils doivent être les pères de leurs sujets. Ainsi l'histoire se tait sur le règne de Viduar et de Vitridar; tandis qu'elle nous représente le malheureux Gabin empoisonné en 373 par le gouverneur romain des provinces situées sur la rive gauche du Danube. La mort de ce souverain révolta les Quades et les Marcomans; ils résolurent de le venger. Cependant, obligés de céder à la valeur romaine, ils se bornèrent à ravager les belles plaines, situées sur les bords du Danube. Repoussés ensuite de toutes parts, ils se trouvèrent fort heureux d'obtenir une paix honorable qu'ils durent, en 375, à la générosité des Romains.

A cette époque, les Goths parurent sur le

théâtre de l'Europe. Friedegild, roi des Quades, épouvanté de leur nombre, s'unit avec les Romains pour les éloigner de ses états. Il fut cependant assez habile pour battre ces peuples naturellement guerriers; aussi l'empereur Gratien lui donna-t-il le titre d'ami de l'empire romain. A sa mort, les peuples, par reconnoissance pour ce qu'ils devoient à leur roi Friedegild, posèrent la couronne sur la tête de sa fille; et, digne du sang dont elle sortoit, cette valeureuse princesse sut la faire respecter.

Cependant une autre horde de barbares sortis du fond du nord, et qui, sous le nom de *Huns*, est devenue célèbre par ses ravages, avoient débordé dans le midi de l'Europe, comme un vaste torrent qui menaçoit de tout engloutir. Leurs premiers exploits se bornèrent à chasser les Goths des provinces qu'ils avoient soumises; mais, lorsqu'ils eurent un chef digne de leur commander, on les vit menacer l'Europe entière. Ainsi, sous la conduite d'Attila, qui sembloit encore plus barbare que les peuples féroces qu'il commandoit, ils réduisirent la Pannonie, et tournèrent ensuite leurs armes contre les Gaules et l'Allemagne. L'empereur Valentinien III ne voulut point s'abaisser en lui envoyant des députés; mais Attila, aussi rusé politique que bon capitaine, feignit de n'avoir d'autres intentions que de détruire les Visigoths. D'après cette assurance, un grand nombre de

peuples, les Thuringiens, les Bructériens, les Francs, les Marcomans, les Ostrogoths, les Gépides, les Suèves, les Quades et les Hérules se rangèrent sous ses lois, et lui servirent dans la suite à triompher des Romains. Portant le ravage et la mort partout où il passoit, il menaça Rome d'une destruction complète. Le pape Léon IX la sauva, et l'ascendant de la vertu sut une fois fléchir la barbarie. Attila consentit à retourner dans la Pannonie : une mort tranquille (453) mit fin à une vie trop longue pour le bien du genre humain. L'empire formidable que ses conquêtes avoient fondé s'écroula de toutes parts, comme ces empires qui ne reposent point sur l'amour et la confiance des peuples. A sa mort, les Lygiens se réunirent avec Chunemond, roi des Sarmates et des Marcomans. Ils mirent en déroute Ardarich, roi des Daciens, et fondirent bientôt après sur la Pannonie. A peine revenus de leur expédition, Valemir, roi des Ostrogoths, les battit à son tour, et fit leur chef prisonnier. Cependant, quelque temps après, Chunemond fut mis en liberté. Prompt à oublier la générosité de ses vainqueurs, il reparut en 461 dans la Pannonie. Valemir périt dans la bataille. Ditmar, son frère et son successeur, voulut le venger. Il passa le Danube en 462, défit les Sarmates, les Quades, les Lygiens et les Marcomans, et ravagea tous les pays que ces peuples possédoient. A la mort de

Chunemond le grand empire des Marcomans en Moravie s'écroula, ainsi que l'alliance politique des peuples dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent.

Quoique la Silésie fût habitée par les mêmes peuples, l'histoire leur donne cependant un nom différent : ceci tient uniquement à ce que ces peuples s'étant mêlés avec les Sarmates ou Polonois, perdirent leur ancienne dénomination allemande de Quades et de Lygiens pour prendre celle de Zlésiens. Les divers historiens contemporains les appellent presque toujours ou Sarmates ou Polonois. Les Quades habitoient la Haute-Silésie, où se trouvent Teschen, Troppau, Jaegerndorf, Neisse, Oppeln, Ratibor et Pless, tandis que les Lygiens occupoient la Silésie inférieure. Dès lors l'histoire de ces nations n'a plus rien de particulier, et se confond avec celle des Sarmates ou des Polonois. Pendant long-temps on vit les Polonois soumis à des ducs, et l'on cite, comme le dernier, Visimir. A la vérité, sa femme Vanda régna encore quelque temps après lui ; mais, à la mort de cette princesse, arrivée en 680, on partagea la Pologne entre douze Waywodes. La Silésie demeura cependant un état libre et indépendant. Les Waywodes ayant bientôt reconnu leur foiblesse, résolurent de ne donner qu'un seul chef à leurs états et à la Silésie. Ils choisirent donc Primiszl, général intrépide, qui, par sa valeur,

avoit battu complétement Samonir, roi de Moravie. Les peuples lui donnèrent le surnom de *Lesko*, à cause de la ruse et de la finesse qu'il portoit dans toutes ses entreprises.

Ce prince eut pour successeur, en 790, Lesko II. C'est sous le règne de Lesko que la Silésie devint tributaire de Charlemagne. Le premier de ces princes trouva la mort dans une bataille qu'il livra, sur les bords de l'Oder, à Charles, fils de Charlemagne. Lesko III, qui lui succéda, s'unit aux Magyares contre les Allemands; mais les Magyares ayant été battus par Charlemagne, les Polonois demandèrent la paix avec beaucoup d'instance. L'empereur leur rendit la Silésie, sous la condition qu'ils paieroient un tribut annuel. Popiel Ier, fils de Lesko III, fut un prince débonnaire, mais foible et indolent; Popiel II ne se distingua que par ses cruautés. A sa mort, s'éteignit la famille de Primiszl.

Pendant que les Polonois et les Silésiens ne pouvoient s'accorder pour l'élection d'un nouveau duc, leurs voisins les inquiétoient sans cesse. Mogemir, roi de Moravie, pénétra fort avant dans leur pays; à la vérité, il ne garda pas long-temps ses conquêtes. Enfin en 842, Pyast, célèbre par son courage, réunit tous les suffrages des Polonois, et fut élu roi. Son règne fut heureux et paisible. Il vécut assure-t-on jusqu'à cent vingt ans. Semovir son fils lui succéda. Il fut

remplacé à son tour par Lesko IV, qui mourut en 913 en laissant le trône à Semonisl, auquel on attribue la fondation de Troppau et de Jaegerndorf. L'histoire raconte une foule de contes puérils sur Miecislas, son fils et son successeur. Ce prince, battu à plusieurs reprises par Othon le Grand, mourut en 992 après avoir régné fort long-temps. Son fils Boleslas Chobri lui succéda. Ce prince soumit la Bohême et la Moravie en 1007, et obtint même le titre de roi, que le pape refusa de lui confirmer. Il en jouit peu, et sa mort arrivée en 1025 mit la couronne sur la tête de son fils Miecislas II, qui hérita non-seulement des possessions de son père, mais encore de la dignité royale. Othon son frère avoit eu en partage une partie de la Silésie, Miecislas la lui enleva, et le chassa de cette contrée. L'empereur Konrad le rétablit dans ses états, et Othon obtint la couronne de Pologne. Sa cruauté lui coûta la vie. Miecislas remonta sur le trône, et mourut en 1034, en laissant ses états à son fils Casimir.

La minorité de ce prince occasionna de grands troubles en Pologne. Sa mère Richza voulut prendre les rênes du gouvernement en qualité de tutrice. Mais elle se fit bientôt détester des Polonois par la préférence qu'elle accordoit aux Allemands; elle se vit même forcée de se réfugier auprès de l'empereur d'Allemagne avec son

fils, qu'elle envoya à Paris. La Pologne étant ainsi restée sans chef, Brzetislas, duc de Bohême, entra en 1038 dans la Silésie avec une grande armée. Il réduisit en cendres Breslau et plusieurs autres villes, et ravagea une partie de la Pologne. Henri III, qui avoit succédé à Konrad dans la dignité impériale, ayant résolu de venger cet affront, vint mettre le siége devant Prague. Brzetislas n'obtint la paix qu'en donnant une grosse somme d'argent, promettant de rendre la Silésie et la Pologne, et livrant même ses propres fils en otage. Cependant la Pologne, déchirée par les factions et les guerres intestines, rappela Casimir. Il se rendit à leurs instances réitérées, et fut couronné à Gnesen en 1040 après avoir été dégagé par le pape Benoit IX des vœux qu'il avoit faits en entrant dans le couvent des bénédictins de Glugny. Ce prince enleva au duc de Bohême la portion de la Silésie qu'il avoit conservée, et aux Russes celle de la Pologne qu'ils lui avoient enlevée.

Son fils Boleslas II, qui lui succéda en 1056, fit la guerre à la Russie, à la Bohême et à la Hongrie; mais sa cruauté et ses vices le firent déposer. Il fut obligé de quitter son royaume, et après une vie misérable il expira en 1081 dans la Hongrie. Sa conduite ainsi que sa barbarie avoient fait prendre aux Polonois, naturellement fiers, le

nom de roi en horreur. Aussi, pendant deux cents ans, les souverains de la Pologne et de la Silésie ne prirent que les titres de régens ou de gouverneurs suprêmes. On cite Wladislas Ier, frère de Boleslas, comme prince de ces régens. Son règne fut troublé par des guerres continuelles, soit au-dedans, soit au-dehors. Brzetislas, duc de Bohême, ravagea même complétement une grande partie de la Silésie.

Boleslas Krziwousky, qui lui succéda en 1102, régna pendant trente ans, toujours occupé à faire la guerre. On assure qu'il gagna quarante-sept batailles. Il partagea la Pologne entre ses quatre fils. Wladislas II reçut la Petite Pologne et la Silésie; et Sobieslas, duc de Bavière, profitant de ce partage, entra dans la Silésie pour s'en rendre maître; mais il mourut avant de s'en être emparé. Bientôt après, Wladislas ayant voulu envahir les possessions de ses frères, fut chassé du pays, et Boleslas IV devint régent de Pologne; les empereurs Conrad et Frédéric Ier ne purent réussir à lui rendre sa dignité, et il mourut en 1159 laissant trois fils, Boleslas, Miecislas et Conrad. L'empereur Frédéric menaçant les Polonois de sa colère s'ils refusoient de rendre à ces princes l'héritage de leur père, ces peuples abandonnèrent pour toujours la Silésie, qui devint la propriété des trois princes, et fut ainsi séparée de la Pologne.

A cette époque commence l'histoire particulière de la Silésie, puisque c'est seulement alors qu'elle forma une province distincte, et régie par des ducs particuliers.

Dès que les trois fils de Wladislas II eurent obtenu la Silésie, ils la divisèrent (1164) en trois parties. Boleslas eut la Silésie Moyenne, Miecislas la Haute, et Conrad la Basse. Le premier s'établit à Breslaw, le second à Teschen et le troisième à Glogaw. Mais, comme si ce pays ne pouvoit jamais être en paix, ils eurent bientôt à soutenir une guerre cruelle contre Boleslas, régent de Pologne. Cette guerre se termina à leur avantage. La mort de Conrad troubla encore la paix dont commençoit à jouir la Silésie. Ce duc avoit désigné Boleslas pour son successeur, mais Miecislas ayant voulu partager son héritage, il en résulta une guerre, à laquelle Casimir, régent de Pologne, mit fin en cédant à Miecislas une partie du territoire de Cracovie, portion qui jusqu'en 1454 avoit appartenu aux ducs d'Oppeln et de Teschen, sous le nom de principauté d'Auschwitz. La Silésie demeura donc partagée en deux duchés, la Haute et la Basse, qui portoient les noms de leurs capitales Liegnitz et Teschen. Nous passerons sous silence les événemens arrivés sous les différens ducs de la Silésie; car ils ne présentent aucun intérêt, si on en excepte l'irruption des Tatares Mongoles, qui,

sous le nom de Magyares, vinrent s'établir dans la Hongrie, et qui, en passant, ravagèrent la Silésie. Cette province ne resta soumise à des ducs libres et indépendans que pendant cent quatre-vingts ans, c'est-à-dire jusqu'en 1333. Mais, à cette époque, le mauvais usage que les ducs de Silésie firent de leur souveraineté, mit peu à peu cette province sous la dépendance d'une puissance voisine. Les rois de Bohême surent par leur adresse s'emparer des nombreuses principautés qui composoient alors la Silésie, et qui furent dès lors réunies en un seul corps. Cet état de choses subsista jusqu'en 1526, et la Silésie tomba alors au pouvoir de l'empereur Ferdinand Ier. Elle y demeura toute entière jusqu'à la paix du 11 juin 1742, en vertu de laquelle la Prusse devint maîtresse de toute la Silésie, jusqu'aux principautés de Teschen et de Bielitz, ainsi que d'une partie de Troppau et de Jaegerndorf, et de la principauté de Neisse jusqu'aux montagnes. Depuis cette époque, la maison d'Autriche n'a plus possédé qu'une petite portion de la Silésie; et c'est cette portion que nous allons décrire dans les chapitres suivans.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE TERRITORIALE ET DE LA POPULATION.

La Silésie autrichienne (1) est située, selon Hohmann, entre les 49° 27′ et les 50° 20′ de latitude septentrionale; et les 34° 30′, et les 36° 46′ de longitude orientale. D'autres géographes placent cette province entre le 49° 10′, et les 50° 24′ de latitude; et entre le 14° 36′, et le 16° 40′ de longitude, à l'est de Paris. Ses bornes sont, au nord, la Silésie prussienne; à l'est, la Galicie; au sud, la Hongrie et la Moravie; et à l'ouest, le comté de Glatz.

Les géographes varient sur l'étendue de cette petite province : les uns, en effet, lui donnent 83 57/100 milles (45 myr. 816) de superficie, tandis que d'autres (2) lui en accordent 90 (49

(1) *Ducatûs Silesiæ tabula altera superiorem Silesiam exhibens ex mappâ hasianâ desumpta, excusa per Hohmaniannos heredes.* Norimbergæ, 1746.

(2) Kneifel's. *Topographie des K. K. Antheils von Schlesien.* Brunn, 1804, t. I, th. II, p. 14. — *Topographie des Bohmischen Antheils von Schlesien in Büsching's magazin.* Th. XIII, s. 325-340.

myr. 383). Sa longueur, de l'est à l'ouest, est d'environ 25 milles (13 myr. 717), et sa largeur, très-variable dans les différens points de son étendue, ne s'élève jamais au-delà de 7 milles (3 myr. 841).

La Silésie, avant d'avoir été divisée, comprenoit trois cercles; elle n'en renferme plus aujourd'hui que deux: ce sont ceux de Troppau et de Teschen. Le premier comprend une partie des principautés de Troppau, de Jaegerndorf et de Neisse, ainsi que les seigneuries de Freudenthal, Friedeck, Oberberg et Olbersdorf; le second se compose des principautés de Teschen et de Bielitz, ainsi que des seigneuries de Deutschleuten, Freustadt, Reichwaldau, Dombrau, Roy et Orlau.

La Silésie autrichienne est la plus peuplée de toutes les provinces de la monarchie, relativement à son peu d'étendue. Elle compte en effet 290,250 habitans (1), ce qui donne 3,225 individus par mille carré; et toute cette population habite dans 27 villes ou bourgs, 602 villages et 45,169 maisons.

La majeure partie des Silésiens sont d'origine allemande. Cependant on voit parmi eux un nombre assez considérable de Slawes, particu-

(1) Gaspari ne porte la population de la Silésie qu'à 276,968 individus. *Lehrbuch der Erdbeschreibung*. 1811.

lièrement dans les cercles de Teschen et dans la plaine qui entoure la villé de Troppau. Ces Slawes appartiennent presque tous à la race des Slowaques, quoique plusieurs descendent des anciens Sarmates, et rentrent par conséquent dans la classe des Polonois. Le nombre de tous ces Slawes peut s'élever à 70,000. Quant aux juifs, ils sont si peu nombreux, qu'à peine méritent-t-ils qu'on en fasse mention : il paroît en effet qu'ils ne dépassent pas cinq ou six cents individus.

L'allemand, le morave, avec un des dialectes du polonois, sont les langues les plus usitées dans la Silésie; du reste, le dialecte allemand que parlent les habitans, est en général fort rude et fort grossier. Dans un grand nombre de cantons, il n'est même qu'une sorte de patois, mêlé d'un grand nombre de mots allemands et slawes, et par conséquent inintelligibles pour tous ceux qui ne sont point nés dans le pays. Les Silésiens sont généralement petits, hospitaliers, fidèles à leurs souverains, mais surtout très-actifs et fort industrieux. Ils doivent la grande aisance dont ils jouissent à ces qualités. La plupart atteignent un âge fort avancé; ce qui doit peu étonner dans un climat aussi sain, et chez un peuple ennemi de tous les excès.

La religion catholique est la religion dominante de la Silésie; les protestans ont cependant

le libre exercice de leur culte. Les catholiques sont réunis en deux diocèses, celui de l'évêque de Breslau, et celui de l'évêque d'Olmutz. Quant aux protestans, ils se trouvent, avec ceux de la Moravie et de la Galicie, sous la juridiction d'un même surintendant.

CHAPITRE II.

ASPECT DU PAYS. — MONTAGNES. — FLEUVES. — LACS. — CLIMAT.

Comme la portion de la Silésie, soumise à la domination de la Prusse, celle qui appartient à l'Autriche est très-montagneuse. Les montagnes qui en hérissent le sol y forment une chaîne fort élevée et non interrompue sur les frontières de la Hongrie et de la Moravie. Cette chaîne s'ouvre pourtant du côté de la Hongrie; mais, dans ce lieu même, elle n'est accessible qu'au passage de Jablunka, à cause des immenses et épaisses forêts qui la recouvrent. Ces diverses montagnes font partie, à l'ouest de la grande chaîne, des monts Sudètes; et au midi, de celle des Carpathes. La plus élevée, qui porte le nom de *Lissagora*, se trouve dans la seigneurie de Friedeck. On peut encore citer, sous le rapport de leur élévation, les montagnes suivantes : le *Beskid*, le *Chelm*, le *Czantory*, la *Godula*, le *Herenberg*, le *Jaworowy*, le *Kamiene*, et la *Kiczera*. Après celles-ci, on remarque les monts *Kobila*, le *Maldahora*, le *Poledna*, le *Kopiczka*, le *Stozek*, le *Tankow*, le *Wruzna*, et le *Zazow*. On voit au contraire quelques plaines,

ou plutôt des collines peu élevées du côté de la Silésie prussienne ; cette partie de la province est aussi la plus fertile, ce qui tient à l'abaissement du sol.

Malgré sa petitesse, la Silésie autrichienne renferme plusieurs fleuves considérables : tels sont entre autres, l'Oder et la Vistule.

La *Vistule* prend sa source sur les frontières de la Galicie, dans les monts Malnow, Wirczinkow, Magurczany et Baranio. Les deux premières de ces sources portent le nom de rivière de *Malinka*, une fois qu'elles sont réunies. La troisième s'appelle la *Biala*, et la quatrième la *Bzorna*. Cette dernière, la plus considérable des quatre, reçoit la Biala au-dessous du mont Zarny, la Malinka au-dessous du mont Tankow, et prend ensuite le nom de Vistule (*Weichsel*), après le village de Weichsel qu'elle traverse. Elle continue ensuite de couler en ligne droite vers Schwartzwasser, où elle se détourne subitement vers l'est, pour tracer la nouvelle ligne de démarcation avec la portion autrichienne de la Galicie, et celle qui fait partie du grand duché de Varsovie.

L'*Oder* commence dans la forêt de Liebau, aux environs de Leipnik en Moravie, et se dirige ensuite vers Bernhau, où il parvient aux frontières de la Silésie, après avoir reçu le ruisseau de Bautsch. Il sépare ensuite les deux provinces jusqu'à Klein-Hamsdorf, d'où il coule vers Odrau,

pour se rapprocher des frontières, à Petersdorf. Ce fleuve arrose également une partie de la Moravie, et se rejette ensuite vers les frontières de ce margraviat, jusqu'à sa jonction avec l'Oppa, et là il entre sur le territoire de la Silésie prussienne.

Les autres rivières du second ordre sont:

1°. L'*Elsa* ou l'*Olsa*, qui prend sa source sur les frontières de la Galicie, mais plus au sud que la Vistule, dans les monts Berania, Ganczarka, Zuprom et Kzowka. Elle coule, à l'ouest, jusqu'à Jablunka; ensuite, au nord-ouest, jusqu'à Teschen et Freystadt, et se jette enfin dans l'Oder à Oderberg.

2°. L'*Oppa* offre quatre sources principales, qui toutes se réunissent à Würbenthal, et qui viennent du mont connu dans le pays sous le nom de *Vaterberg*.

3°. La *Mohra* arrose, près de Klein-Mohrau, les frontières de la Moravie, qu'elle suit pendant quelque temps. Elle passe même toute entière dans cette province, et rentre à Karlberg, sur les limites de la Silésie jusqu'à Hartau : là, elle les abandonne de nouveau pour repasser dans la Moravie; enfin elle vient se jeter au-dessous de Troppau dans l'Oppa.

4°. La *Bela*, sépare la principauté de Bielitz, et une partie de celle de Teschen, du grand duché de Varsovie.

Nous ne pouvons presque rien dire du climat de la Silésie autrichienne, et des variations de sa température, parce que cette province a été jusqu'ici fort peu étudiée. On y a peu fait jusqu'à présent d'observations météorologiques; cette négligence est, du reste, à peu près générale dans la plupart des provinces de l'Autriche. On n'y a pas encore senti l'importance dont ces observations peuvent être pour déterminer les divers genres de culture qui conviennent à tel ou tel canton. Ces observations servent encore à faire sentir les remèdes les plus convenables aux maladies causées par les variations de l'atmosphère. Tout ce que nous pouvons dire sur le climat de la Silésie, c'est qu'il n'est pas très-rigoureux, et que l'air y est généralement fort pur. Les cantons voisins des monts Carpathes et Sudètes sont en effet les seuls où la température soit rigoureuse, et où l'on éprouve des froids excessifs.

CHAPITRE III.

DES PRODUCTIONS NATURELLES.

A PEINE les productions minérales de la Silésie méritent-elles que nous en fassions mention : en effet, elles se réduisent à peu de chose. On trouve quelques topazes et des cristaux de roche dans plusieurs endroits, ainsi que de l'or et de l'argent, du cuivre et du plomb disséminés dans différentes montagnes. Mais parmi tous les métaux que renferme cette province, le fer est le plus abondant : on en exploite une si grande quantité, que ce genre de travail occupe près d'un quart de la population. Du reste, les Silésiens peu fortunés trouvent encore un moyen assuré de subsistance dans l'exploitation des marbres et des pierres calcaires que renferme la chaîne des monts Carpathes. Il existe aussi dans la Silésie quelques eaux minérales acidules, dont les plus connues sont celles de Würbenthal, de Wiese et de Zuckmantel.

Quant à l'étendue des terres labourables, elle ne s'élève qu'à environ 356,520 arpens (204,448 hectares); mais comme la majeure partie du pays est recouverte de montagnes élevées, où le froid est fort vif, les céréales n'y réussissent que

très-mal, ou au moins n'y donnent qu'un produit fort peu considérable : mais, en revanche, de tous côtés on remarque de belles plantations de lin. Le commerce du fil et de la toile nourrit la plupart des Silésiens : ce commerce y est poussé avec la plus grande activité.

D'après les mesures prises en 1795, l'étendue des forêts de la Silésie s'élève à 224,923 arpens (129,321 hectares). Les plus considérables existent dans le cercle de Teschen, où elles recouvrent la plupart des montagnes. Aussi les brebis et les bêtes à cornes y trouvent-elles une nourriture abondante. Les arbres verts y sont les plus communs : les mêmes arbres composent également les forêts du cerle de Troppau, où l'on en trouve cependant encore d'autres, comme des chênes, des tilleuls et des frênes. Ces forêts sont loin de suffire à la consommation de la province; aussi est-on obligé de faire venir beaucoup de bois de la Prusse par l'Oppa. La négligence dans la coupe et l'entretien des forêts, que nous avons déjà eu tant de fois occasion de signaler, s'observe dans la Silésie comme dans la plupart des provinces de l'Autriche. L'on doit s'étonner qu'une partie aussi essentielle de l'économie rurale ait encore si peu fixé l'attention d'un peuple qui s'adonne avec une ardeur incroyable à tous les travaux de l'agriculture.

Les bêtes à cornes sont également très-multi-

pliées en Silésie, notamment dans le cercle de Teschen. Le nombre des vaches qui s'y trouvent est si considérable, que le beurre qu'elles donnent est un objet d'exportation très-lucratif pour cette province. Les forêts renferment également de grands troupeaux de brebis ; leur lait est employé à faire des fromages assez estimés. Enfin les chèvres ne sont pas rares non plus dans les forêts qui recouvrent les montagnes. Celles-ci renferment une quantité prodigieuse de gibier de toute espèce, particulièrement des lièvres ; et lorsque l'Elbe gêle, on y voit arriver des loups de la Pologne. Telles sont les principales productions du règne animal. L'éducation des abeilles y est encore assez suivie. On assure qu'il existe plus de 7,500 ruches dans cette province.

CHAPITRE IV.

DU GOUVERNEMENT ET DE L'INDUSTRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Constitution et Priviléges.

Quoique, par le traité de 1762, la maison d'Autriche ait conservé une partie de la Haute-Silésie et une petite portion de la Basse, on n'observe cependant plus cette division dans la Silésie autrichienne. En effet, dès 1743 on déclara qu'il seroit établi à Troppau un gouverneur général pour toutes les provinces; mais en 1783 ce gouverneur, qui relevoit jusqu'alors des autorités de la Bohême, fut soumis à celles de la Moravie. Cette même année, les cercles de la Silésie, au nombre de trois, furent réduits à deux, à la tête desquels on mit des capitaines de cercle. La capitale du district de Troppau se trouvoit d'abord à Jaegerndorf, mais en 1793 on la transféra à Troppau. Du reste, les affaires suivent en Silésie la même marche que dans les autres provinces allemandes de l'Autriche : aussi renverrons-nous pour cet objet à notre Aperçu général. Nous

ajouterons seulement que les états, comme au reste dans la plupart des provinces de l'Autriche, sont divisés en quatre classes, 1°, celle des prélats, formée uniquement par l'évêque de Breslau; 2°, celle des seigneurs, ou des princes, comtes et barons; 3°, celle des chevaliers; 4°, enfin celle des bourgeois de Troppau, de Jaegerndorf et de Bielitz. Ces états se rassembloient fréquemment autrefois; actuellement leurs assemblées n'ont plus lieu qu'une seule fois par année.

SECTION II.

Industrie manufacturière. — Relations commerciales.

Comme la culture du lin en Silésie se trouve la branche la plus importante de l'économie rurale, le fil, la toile, la batiste, les voiles et la dentelle sont les principaux articles que fournissent les manufactures de cette riche province. Nous avons déjà eu occasion de signaler la Silésie comme la province de l'Autriche où l'on prépare les toiles les plus belles. A cet égard, elle ne le cède qu'à la Silésie prussienne, très-renommée sous ce rapport, à cause des fabriques de Breslau. Aussi la toile de ce duché est-elle fort recherchée dans les pays étrangers. On y en tisse une telle quan-

tité, qu'on estime à plus de 80,000 le nombre de pièces qui s'y fabriquent chaque année. Une circonstance particulière favorise singulièrement la fabrication de tous ces tissus, en même temps qu'elle contribue à en diminuer les prix, c'est la répartition des travaux dans les mains d'une foule d'ouvriers absolument indépendans les uns des autres. En effet, nulle part on ne voit de grande manufacture, tandis que partout on rencontre des tisserands qui travaillent pour leur compte. Il n'existe entre eux et le marchand qui achète le produit de leur industrie, d'autres liaisons que celles qui dépendent d'un besoin réciproque. Il en résulte que les marchandises fabriquées de cette manière peuvent être d'un prix fort modique, n'exigeant ni ateliers considérables ni frais d'établissement. On n'a pas non plus besoin d'entretenir des inspecteurs, ni de payer des impôts au gouvernement pour l'achat des matières premières, que chaque individu cultive et se procure lui-même. Aussi observe-t-on que le débit de la toile et des voiles chez l'étranger s'est accru d'une manière très-remarquable depuis 1785, Il y a peu de temps qu'il s'est élevé à Oderberg une fabrique assez considérable de toile cirée.

Les draps sont aussi une grande ressource pour les habitans de la Silésie. On en fabrique

tellement dans les villes d'Odrau, de Wogstadt et de Wigstœstdat, qui font partie du cercle de Troppau, que ces trois villes fournissent tous les ans jusqu'à 4,000 pièces de draps aux marchands de Fullnek en Moravie. Freudenthal et Troppau renferment aussi un grand nombre de fabricans de draps : cette dernière ville, surtout, fait un grand commerce d'étoffes de laine. Bielitz, dans le cercle de Teschen, se distingue également par le nombre de ses tisserands, qui s'élève à plus de quatre cents. Enfin il existe plusieurs fabriques de draps à Janernick, et une fort belle à Teschen.

La fabrique de glaces de Weïdenau en fait un grand débit dans la Pologne. Celle de poteries de Bartsdorf fournit différentes poteries et des faïences qui résistent parfaitement à un feu violent. On prépare aussi de très-bonnes poteries avec les argiles de Freystadt et de Teschen. Plusieurs verreries, des moulins à poudre, ainsi que des moulins à papier, existent dans différentes parties de la province. Ludwigsthal, à une demi-lieue de Würbenthal, possède une belle fabrique de fil de fer; enfin on fait un grand nombre d'armes à feu dans la ville de Teschen. La seigneurie de Freudenthal, la portion de la principauté de Neisse qui appartient à l'Autriche, et la ville d'Ostrow dans le cercle de Teschen,

possèdent diverses forges de fer. Les savons de Troppau, renommés par leur bonté, trouvent un grand débit dans l'étranger. On tire également des sommes considérables des fabriques de peignes établies dans cette même ville. Le cuir, fabriqué dans le cercle de Troppau est généralement estimé dans cette province. Ce cuir est aussi fort recherché dans les états voisins. Pour en favoriser la fabrication, on a tout récemment permis l'importation des écorces de chêne de la Silésie prussienne. Ces écorces sont très-utiles dans le tannage des peaux; les forêts de cette province n'en fournissent pas une quantité assez grande pour suffire à la consommation.

Il existe plusieurs routes dans la Silésie. Ces routes bien entretenues facilitent beaucoup les relations commerciales; telles sont celles d'Olmutz, par Sternberg à Troppau, et à Jaegerndorf; celle de Troppau à Teschen et Bielitz; enfin celle d'Olmutz à Teschen et Jablunka, par Neutitschein et Friedeck.

Le commerce d'exportation est fort actif et fort considérable en Silésie. Les principaux articles sur lesquels il roule sont les tissus de toiles et de laine. Il est même si étendu que, malgré les besoins de la province et la concurrence des fabriques étrangères qui débitent les mêmes marchandises, les habitans ont su conserver en

leur faveur la balance du commerce. Le prix peu élevé auquel ils peuvent céder les produits de leurs manufactures y a beaucoup contribué. La Silésie tire du dehors des grains, du houblon, du miel, de la cire, du vin, de la laine, de la soie, du sel, du plomb, des soieries et de la porcelaine. Ses principaux objets d'exportation sont le fromage, le beurre, la graisse, le savon, les cuirs, la toile, le fil, les draps, les marchandises en bois, les glaces, la poterie et la toile cirée. Ces marchandises lui donnent des sommes bien plus considérables que celles qu'exigent les objets qu'elle tire du dehors. De toutes les villes de la Silésie, Troppau fait le plus grand commerce de fil écru. Les marchands de la Silésie prussienne y viennent surtout acheter une grande quantité de cette marchandise. Le gouvernement d'Autriche devroit prohiber cette exportation; car faire sortir au-dehors des matériaux non ouvrés et importer le produit des manufactures étrangères, c'est nuire aux fabriques du pays et retarder leurs progrès.

C'est principalement avec la Pologne, la Moravie, la Bohême, la Hongrie, la Saxe et la Prusse que cette province fait le plus de commerce. Ce commerce a pris une nouvelle activité depuis qu'on a songé à établir des foires dans cette province. Les principaux marchés se

tiennent à Bielitz, Graetz, Odrau, Olberdorf et Kœnigsberg. On en voit également plusieurs à Benitsch, Freudenthal, Weillwass, Skotschau, et Schwartzwasser. Il existe encore quelques-unes de ces foires dans plusieurs villes de cette province, comme par exemple, à Wagstadt, Weidenau, Troppau, Engelsberg et Jaegerndorf. Enfin les dernières ont lieu à Freystadt, Hrabin, Jauernik, Olberdorf et Würbenthal.

CHAPITRE V.

DES DIVISIONS TERRITORIALES.

SECTION PREMIÈRE.

Du Cercle de Troppau.

Le cercle de Troppau (*Troppauer kreis*) comprend les parties bohémiennes de Troppau, de Jaegerndorf, de Neisse, ainsi que les seigneuries de Freudenthal et d'Olbersdorf.

VILLES.

Troppau, en bohême *Oppain*, en latin *Oppavia* ou *Troppavia*, capitale du cercle, sur la rivière d'Oppa : cette ville, autrefois principauté et capitale de la Silésie, est entourée d'un mur. Elle renferme un ancien château. On y tient quatre grandes foires par an. Sa population est d'environ 5,000 âmes, et le nombre de ses maisons de 500. On y voit un vieux château et plusieurs belles églises. Latitude, 49° 50′ ; longit. 35° 30′ 50″.

Jaegerndorf, en bohême *Karnow* ou *Krnon*, en latin *Carnovia* ou *Cornuvia*, petite ville assez peuplée, sur l'Oppa, au milieu des montagnes, et qui, comme Troppau, est une

principauté. Sa population est de 4,650 habitans. L'ancien château est assez curieux ; il en est de même de celui de Schellenberg.

Kænigsberg, communément *Künsberg*, petite ville avec un château.

Wagstadt ou *Wogstadt*, en Bohême *Bilove*, petite ville fermée, et située sur la Waag, et auprès des frontières de la Moravie. On y voit un beau château. Un incendie terrible s'y manifesta en 1628.

Odrau ou *Oder*, petite ville avec un château, située sur l'Oder.

Wiegstædtl, en bohême *Wakow*, petite ville sur les frontières de la Moravie. L'ancien château de Wigstein se trouve sur une montagne de son voisinage.

Freudenthal (*Freudenthalia*), dans les montagnes de la Moravie. Cette ville se trouvoit aussi le chef-lieu d'une seigneurie. Sa situation est délicieuse, au milieu d'un vallon aussi agréable que fertile. Les Polonois et les Bohémiens nomment cette ville Brunnthal.

On compte parmi les bourgs les plus considérables de ce cercle, Graez, qui se trouve situé sur les bords de la Mora, et enfin Olberdorf. Ces bourgs ont tous les deux un fort beau château.

SECTION II.

Du Cercle de Teschen.

Le cercle de Teschen comprend les principautés de Teschen et de Bielitz, et les seigneuries de Freystadt, Friedeck, Deutsch-Leuther, Reichwald, Roy et Halb-Oderberg.

VILLES.

Teschen, en polonois *Telling*, en latin *Teschena* ou *Tessinum*, la capitale du cercle, étoit autrefois une principauté. Cette ville a trois portes, et un château situé hors de ses murs. Sa population est de 5,000 âmes, et le nombre de ses maisons d'environ 600. On y fabrique des fusils qu'on nomme *Teschinker*. Le duc Albert de Saxe a possédé long-temps cette principauté. Latit. 49° 41′, longit. 36° 12′ 30″.

Jablunka ou *Jablunkau*, située dans une vallée fertile sur les bords de l'Elsa. Sa population est de 1,400 âmes. Cette ville se trouve comme le seul passage qui, de la Silésie, mène en Hongrie. Elle avoit autrefois quelques fortifications.

Skotschau, ville, avec un château, sur la Vistule.

Schwarztwasser, en polonois *Strunien*, sur la Vistule, est une jolie petite ville, qui formoit autrefois une seigneurie particulière.

Bielitz, ville de 4,000 âmes, située sur la Biala. Elle est la capitale de la petite principauté de Bielitz, qui comprend dix-sept villages. Elle possède un beau château, bâti sur une hauteur des environs.

Oderberg, en polonois *Bogunin*, ville, avec un château sur l'Elsa et l'Oder. Elle étoit autrefois la capitale de la seigneurie du même nom.

Freystadt ou *Freystædtel*, petite ville, de 950 habitans, chef-lieu de plusieurs seigneuries, et sur les bords de l'Elsa.

Friedeck, petite ville assez jolie, de 2,000 habitans, située sur les bords de l'Ostrawice: on la voit entourée de murs élevés. En 1702, cette ville a été presque entièrement détruite par un incendie terrible. Ces incendies sont du reste fort communs dans tout le pays.

LIVRE V.

Margraviat de Moravie.

INTRODUCTION.

La Moravie (1) a été désignée autrefois sous le nom de Quadie (*Quadia*), à cause de ses anciens habitans, les Quades, nation germaine ou suève. Cette province présente dans son histoire plusieurs époques remarquables. On peut la diviser en six périodes principales. La première commence cinq années après la naissance de Jésus-Christ, et se termine vers 450, c'est-à-dire à la destruction de l'empire des Quades et des Marcomans (2). La seconde période s'étend de 450 à 907, époque où l'empire des Slawes

(1) La Moravie doit son nom aux Slawes qui s'y établirent lorsque Attila eut détruit l'empire des Marcomans et des Quades. Le nom de Moravie dérive de *Maraha* ou *Maravaha*, que portoit alors le fleuve principal de la province; ou *la March*, d'où l'on fit *Marahania*, *Maravaia*, et par suite *Moravia*.

(2) *Moraviæ historia politica. Adolphus Pilarz et Moravetz.* Brunæ, 1785.

fut tout-à-fait anéanti. Dans la troisième période, qui comprend depuis l'année 907 jusqu'à 1182, on considère l'état dans lequel se trouvoit la Moravie jusqu'au moment où elle a été érigée en margraviat. Les trois autres périodes sont d'abord la quatrième, dans laquelle on place l'histoire de cette province de 1182 à 1419, jusqu'à la mort de Wenceslas III. La cinquième comprend un espace de 107 ans, c'est-à-dire de 1419 à 1526, jusqu'à la mort de Ferdinand Ier. La sixième, ou la dernière, s'étend de 1526 jusqu'à nous.

Les Marcomans, chassés et battus par les Romains, cherchèrent long-temps un pays où ils pussent être en sûreté contre les armes de ce peuple guerrier. D'abord établis près des grands fleuves, et dans la partie de l'Allemagne qui se trouve entre le Rhin et le Danube, ils protégèrent les limites de l'ancienne Germanie contre les nouvelles invasions des Romains. On les appela aussi *Markmanner*, ce qui signifie proprement hommes qui gardent les confins des rivières ou simplement soldats (*milites*). Plus heureux sous leur roi Marobuduus, ils battirent les Boïens, occupèrent une partie de la Bohême, et s'étendirent même jusque dans la Quadie, aujourd'hui la Moravie. Depuis, ce prince valeureux, ne croyant pas avoir assez fait pour le

bonheur de ses peuples, et voulant assurer leur tranquillité, contracta, pour y parvenir, une alliance avec les Hérules et les Sédusiens ses voisins. Partout victorieux, il sut tellement répandre la terreur de ses armes, que Tibère le regardoit comme aussi redoutable pour les Romains, que Philippe l'avoit été aux Athéniens. Le bonheur dont ce souverain avoit toujours joui l'abandonna cependant vers la fin de sa vie. Battu de tous côtés par Arminius, roi des Chérusques, il fut dépouillé de ses états, et ne put trouver de refuge que dans la ville de Ravenne, où il périt misérablement l'an 20 de l'ère chrétienne. Son successeur Catualda ne garda pas longtemps la couronne. Odieux à son peuple, il se retira auprès des Romains, et Vannius fut élu roi à sa place du consentement de Tibère même.

Vannius demeura long-temps tranquille possesseur de sa couronne; mais, vers l'an 28 de l'ère chrétienne, voulant pénétrer jusque dans la Carinthie, les Romains tentèrent de lui enlever ses états. Il sut cependant leur résister avec courage, et ne succomba que vingt-deux ans après sous les efforts nombreux de Vibilius, roi des Hermandures. Son royaume fut alors partagé entre ses deux neveux Vangius et Sido, et forma ainsi deux états, qui ne furent plus réunis qu'après un long espace de temps.

Vangius, roi des Quades, ne paroît point s'être distingué par aucune action d'éclat, et l'histoire de ses successeurs est tellement couverte d'obscurité, qu'on connoît à peine l'époque de leur règne. L'histoire nous apprend seulement que les Quades furent toujours les fidèles alliés des Marcomans. Ces peuples durent à leur union mutuelle, de pouvoir repousser avec avantage toutes les tentatives que firent les Romains pour les soumettre à leur empire. Cependant, après la défaite de Decebalus, roi de Dacie, Trajan paroît les avoir battus assez complétement pour les forcer à recevoir un roi de sa propre main. Quoi qu'il en soit, ils surent tellement accroître leur puissance, que, pour mettre un frein à leurs incursions, Antonin éleva Vienne au nombre des villes fortifiées, afin qu'elle pût servir de barrière à leurs irruptions continuelles. Ces peuples guerriers ne virent point avec tranquillité s'élever une barrière aussi redoutable, et, faisant un appel aux nations voisines de la Germanie, ils réunirent une armée considérable, avec laquelle ils pénétrèrent en Italie.

Pertinax, alors empereur, sauva l'Italie par son courage. Intrépide guerrier, il les chassa de son empire, et leur fit éprouver des pertes qui sembloient les avoir affoiblis pour long-temps. Mais ne voulant leur accorder la paix qu'aux conditions les plus dures, il poussa ces peuples au

désespoir, et par un cri unanime ils reprirent de nouveau les armes. Cependant leur rage et leurs fureurs furent inutiles. De longs combats, sans un succès marqué, ne firent que les affoiblir tous les jours davantage et préparer les victoires d'Antonin. Ainsi, cet empereur, 174 ans après l'ère chrétienne, marcha contre ces peuples inquiets, et remporta sur eux la victoire la plus éclatante. Les Marcomans, sous la conduite de leur chef Marcomarus, prirent la fuite dans leurs montagnes, et les Quades n'obtinrent la paix qu'à condition qu'ils renonceroient à toute alliance étrangère, et recevroient leurs rois des Romains même. Furtius fut élevé à cette dignité, et Antonin ne revint à Rome qu'après avoir laissé dans le pays vingt légions qui devoient contenir les habitans. Lassés bientôt du joug qu'on leur avoit imposé, les Quades, aidés des Marcomans et des Hermandures, reprirent de nouveau les armes vers l'année 179; ils chassèrent Furtius, et élurent à sa place Ariogœsus. Ils entrèrent alors sur le territoire romain. Antonin marcha de nouveau contre eux, les défit de la manière la plus complète, et les auroit entièrement soumis, si la mort n'étoit venue le surprendre à Vienne. Son fils Commode, ennemi des fatigues et des dangers de la guerre, retira les garnisons qui irritoient les Quades, et se réconcilia avec cette nation, qui resta tranquille sous Pertinax, Didius et Sévère. Dans la

suite, Caracalla ayant fait mourir leur roi Gajovomarus, ils appelèrent les Germains à leur secours, et reprirent de nouveau les armes, qu'ils ne posoient jamais qu'à regret. Mais Caracalla étoit un ennemi redoutable. Cet empereur les mit dans une déroute complète. Glorieux de ce succès, il prit vers l'an 213 le surnom de Germanicus. Tant de revers ne lassèrent pas cependant la persévérance des Quadiens, et leur courage fut loin d'être abattu. Alexandre Sévère, Julius Maximinus, Galien, Claude II, Probus et enfin Carus, demeurèrent toujours en guerre contre ces peuples inquiets; ce ne fut que par des efforts continuels qu'ils parvinrent à les repousser. Dioclétien eut enfin la gloire en 288, de leur faire éprouver des pertes si considérables, que de long-temps ils ne purent faire aucune entreprise contre la tranquillité de l'empire.

En 358, réunis aux Sarmates ils essayèrent leurs forces contre les Romains; et, malgré le serment qu'ils firent à Constantin II, leur vainqueur, ils renouvelèrent encore les hostilités sous Valentinien. A la vérité, un motif bien légitime les porta à violer leur serment. Gabinus leur roi, assassiné par Marcellien, préfet de Vienne, les excita tous à la révolte. Indignés avec raison de cet acte barbare, ces peuples pénétrèrent dans la Pannonie, ravagèrent cette province, et réduisirent la ville de Carnunte en cendres,

menaçant même la sûreté de l'empire romain. Ils ne se retirèrent que lorsque les Sarmates parurent vouloir se ranger du côté des Romains. Ainsi, depuis cette époque (l'an 375 après l'ère chrétienne), ils ne parurent plus redoutables, et leur royaume, partagé en plusieurs petites républiques, n'eut plus assez de force pour se maintenir par lui-même. Subjugués par différens peuples, ils se virent soumis aux Huns. Un grand nombre de Quadiens ne pouvant supporter cette humiliation, passèrent dans la Moravie actuelle, ou dans la Silésie supérieure.

Ce fut alors que parut Attila. Battre et soumettre les Quadiens et les Marcomans ne fut rien pour lui. Voulant ensuite faire servir ces peuples à ses grands projets, il les entraîna tous dans les Gaules. La Quadie, abandonnée par ses habitans, demeura ainsi livrée sans défense aux nations qui voulurent s'y établir.

Mais les Slawes (1), qu'Attila avoit entraînés

(1) Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, les Slawes habitoient une partie de la Sarmatie européenne et asiatique. Les écrivains grecs ont appelé ces Slawes Αἰνετοὺς; les Latins, *Henetos*, c'est-à-dire, dignes de louanges et glorieux. Les pays qui n'étoient pas au pouvoir ou des Romains ou des Germains, étoient occupés par les fidèles compagnons des Grecs, les Slawes (*Slavi seu Slavani*), ainsi appelés du mot slawe *slawa*, ou parce que les noms de leurs premiers chefs étoient Premislaw, Miroslaw et Jaroslaw. Ils en

après lui, obligés, après la défaite de ce prince par Aëtius, général romain, de retourner sur leurs pas, fondèrent une république dans la Quadie, en se réunissant avec le petit nombre de Quades qui avoient pu demeurer dans leur patrie. Les Slawes prirent le nom de *Slawi Maravani* ou *Marhanenses*, afin de se distinguer par là des Slawes établis en Bohême. Dagobert, roi des Francs, les ayant soumis vers l'année 610, les força à lui payer un tribut annuel, et ils tinrent leurs engagemens, jusqu'à ce que leur roi Samo ou Wogewoda, sut, par son habileté, les délivrer de ce joug honteux. Depuis lors, tranquilles et heureux, ces peuples restèrent libres. Le règne de ce roi, honoré par l'histoire, dura trente-quatre ans.

---

prirent la terminaison *Slaw*, et les Germains les désignèrent sous le nom de *Slawen* ou *Slawe*. La nation slawe ayant quitté les limites dans lesquelles elle étoit circonscrite sous Attila, roi des Huns, se divisa en plusieurs colonies et républiques. Dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne, elle occupa les terres de la Bohême et de la Moravie; au septième siècle, elle s'empara de la Dalmatie, de l'Esclavonie, de la Bosnie et de la Servie; enfin, vers le commencement du neuvième siècle, ces peuples s'étendirent beaucoup plus en Russie et en Pologne. Les Slawes qui habitoient la Bohême étoient appelés *Slavi Bohemiæ*, et ceux qui se trouvoient en Moravie, *Slavi Quadarum*, ou *Slavi Mahranenses*, ou enfin, *Slavi Maravani*.

Après sa mort, arrivée en 659, les Slawes n'élurent point de roi; ils furent tour à tour soumis aux Bavarois ou aux Saxons. En 788, ils voulurent reprendre les armes; mais Charlemagne les mit en une déroute si complète, qu'il les obligea à s'allier avec lui. Prince aussi grand que généreux, il leur accorda, en 752, les terres qu'il avoit enlevées aux Huns sur les bords du Danube. Afin d'en rester tranquilles possesseurs, les Slawes élurent pour chef Moymirus, qui, réunissant ses forces avec celles de Henri, duc de Frioul, chassa entièrement les Huns, et les repoussa jusqu'au-delà de la Theiss.

A la mort de Charlemagne, Louis le Pieux, son successeur, renouvela alliance avec les Slawes. Il eut cependant quelques guerres à soutenir contre eux, voulant, par sa médiation, apaiser des rivalités auxquelles cette nation se laissa entraîner par les intrigues des princes voisins. Les dissensions qui s'élevèrent entre ses fils, fournirent aux Moraves l'occasion de secouer le joug qui leur avoit été imposé, et de ne plus payer le tribut annuel auquel ils étoient soumis. Mais Louis, roi de Germanie, marchant contre eux avec une forte armée, les fit bientôt rentrer dans l'obéissance : il battit complétement leur chef Wratislas, neveu de Moymirus. Ce prince fut si peu abattu de cette défaite, que, quelque temps après, il leva de nouveau l'étendard de la révolte,

et, plus heureux cette fois, il remporta une victoire signalée sur les Francs, aidé par les secours puissans que lui avoient fournis les Bulgares. Enorgueilli de ce succès, ce. prince crut devoir prendre, en 856, le titre de roi. Ce titre lui fut fatal, car, bientôt trahi par son petit-fils, il fut livré au roi de Germanie, qui lui fit inhumainement crever les yeux, et le jeta, ainsi privé de la vue, dans un triste couvent.

Swatopluk ou Zventibaldus succéda à Wratislas, et par son adresse il put réunir toutes les républiques slawes en un seul empire, et fonder ainsi le royaume de Moravie ou de Marahanie, qui comprenoit la Moravie, la Bohême, le Voigtland, la Misnie, la Lusace, le Brandebourg, la Poméranie, la Silésie, la Pannonie supérieure et inférieure, et enfin la Dalmatie. Ce prince sut en même temps se rendre la terreur de ses ennemis, et, après un règne heureux, il expira, en 894, après avoir partagé son royaume entre ses trois fils Mogemirus, Swatopluk II et Suatobogius. Il crut devoir prescrire aux deux derniers d'obéir entièrement aux ordres de leur aîné; mais les jeunes princes oublièrent bien vite les sages avis de leur pere, et la discorde s'étant mise entre eux, Borzivogius, duc de Bohême, profitant de ces circonstances, s'empara d'une portion de leur pays et menaça même d'envahir le reste. Plus

redoutables encore que les Boïens, les Magyares, après plusieurs tentatives, défirent complétement, vers l'année 907, Mogemirus, roi des Moraves. Avec lui finit le royaume de Moravie, qui avoit jeté un si grand éclat pendant un espace de temps assez considérable.

Ravagée par le fer et le feu, dévastée par une nation barbare, la Moravie devint bientôt un pays aussi malheureux qu'il avoit été florissant. Ce beau royaume, naguère si peuplé, perdit la plupart de ses habitans, victimes de la fureur de leurs conquérans. Toute la partie située le long du Danube ne fut plus qu'une vaste solitude, et celle située sur les rives de la March tomba au pouvoir des ducs de Bohême, auxquels la province entière ne tarda pas à être soumise. Elle demeura ainsi entre leurs mains jusqu'en 1182, qu'elle fut érigée en margraviat. Conrad III ou Othon Ier, en fut le premier margrave. Henri Ier, son successeur, peu content de son sort, alla, en 1222, finir ses jours dans un couvent, laissant la souveraineté de la Moravie à Henri II, son frère, fils de Przemysl, roi de Bohême. Après Henri II, Ottocar Ier devint margrave; il eut pour successeur, en 1240, Henri III.

Le sixième margrave de la Moravie, Ottocar II, monta sur le trône en 1249. Ce malheureux souverain périt dans une bataille en 1278. Wenceslas II,

roi de Bohême, lui succéda en 1286, et après ce prince la Moravie échut à son fils Wenceslas III. En 1307, Henri Carinthus, fils de Rodolphe, empereur d'Allemagne, fut élu roi de Bohême et margrave de Moravie; en 1311, Jean de Luxembourg lui enleva à la fois ces deux couronnes. Peu satisfait de leurs avantages, il préféra retourner, en 1333, dans sa patrie, et avant de s'éloigner il la plaça sur la tête de Charles son fils.

Charles lui-même, fatigué des grandeurs, abandonna, vers l'année 1350, et la Bohême et la Moravie, à son frère Jean II, qui, après en avoir joui pendant vingt-cinq ans, mourut généralement regretté. Son successeur Jodocus fut très-aimé du peuple, et posséda ces deux royaumes jusqu'en 1411. Ce prince étant mort sans enfans, son marquisat passa entre les mains de Wenceslas, roi de Hongrie, qui vit naître les malheureux troubles occasionnés par les Hussites, et qui durèrent jusqu'en 1526, pendant un espace de cent sept ans. Après Wenceslas, parut Sigismond, qui fut à la fois roi de Bohême et margrave de Moravie. Appelé en Hongrie pour des affaires importantes, il céda, en 1422, cette seconde dignité à son gendre Albert, duc d'Autriche. A la mort de ce prince, les états de Moravie choisirent, en 1439, Jean de Cymbourg et de Towaczou, pour promargrave, jusqu'à la naissance de l'enfant que la

femme d'Albert portoit dans son sein. Cette princesse ayant accouché d'un fils, on donna à ce fils, en 1453, avec le nom de Ladislas, le titre de margrave de Moravie. Parvenu à l'époque de sa majorité, il mourut peu de temps après, au moment où il alloit épouser Madelène, fille de Charles VII, roi de France. George Podiebradius, roi de Bohême, se rendit alors maître de la Moravie, et s'en fit déclarer margrave. Il ne jouit pas long-temps de ce nouveau titre, et à sa mort, arrivée en 1471, Mathieu, roi de Hongrie, avec lequel il étoit en guerre, et qui s'étoit emparé d'une partie de ses états de Bohême, contracta, en 1479, une alliance avec Wladislas, son successeur. Par une suite de cette alliance, Wladislas demeura maître du margraviat de Moravie, et ajouta ainsi cette dignité à celles qu'il avoit déjà.

Mathieu n'ayant pas laissé de postérité, Wladislas fut élu, en 1490, roi de Bohême et margrave de Moravie. Après lui, son fils Louis régna sur la Bohême, la Hongrie et la Moravie : ce prince eut, en 1526, pour successeur Ferdinand Ier, empereur des Romains et roi de Bohême. Depuis lors, la Moravie a toujours appartenu à la maison d'Autriche, et successivement elle a été gouvernée par les princes que cette maison a choisis, comme nous les avons fait connoître dans

notre tableau de l'archiduché d'Autriche, nous ne croyons point maintenant devoir les rappeler. Nous le devons enfin d'autant moins, que, depuis le règne des empereurs, la Moravie n'offre à l'histoire aucun fait un peu important, qui lui appartienne d'une manière particulière.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE TERRITORIALE ET DE LA POPULATION.

La Moravie mérite sans contredit d'être considérée comme une des provinces les plus belles et les plus importantes de la monarchie autrichienne. Ce pays semble même avoir été favorisé par la nature d'une manière tout-à-fait particulière. L'industrie y est presque aussi active que dans la Silésie et la Bohême. Un assez grand nombre d'écrivains se sont occupés de la géographie et de la statistique de la Moravie; mais leurs travaux laissent encore beaucoup de choses à désirer. C'est seulement en 1793 et 1794 que Schwoy a publié sa Topographie de la Moravie, et a contribué ainsi à la perfection d'une des parties de l'histoire de cette province. Nous ne nous flattons pas de pouvoir remplir toutes les lacunes qui restent; nous espérons du moins offrir le tableau exact des connoissances qu'on a acquises jusqu'à ce jour, en y joignant celles que nos voyages nous en ont données. On a encore trop peu d'observations exactes, pour qu'il nous soit possible d'indiquer la position géographique de cette province, avec une grande précision. Un grand nombre d'observateurs ont

cependant porté leur attention sur cet objet, et l'on pourra en voir la liste nombreuse dans l'ouvrage d'Haubert (1). Depuis lui, plusieurs géographes, comme Ketielmeier, Schindler, Wassin et Rudzinsky, se sont occupés du même objet; mais le résultat de leurs travaux n'a point encore été publié.

Selon Schwoy (2), la Moravie est située entre les 48 et 50° de latitude boréale, et entre les 34 et 45° de longitude orientale. Quelques autres géographes la placent entre le 48° 35′ et le 50° 4′ 30″ de latitude septentrionale, et le 32° 50′ et le 36° 10′ de longitude orientale. Cette province est à peu près carrée. Elle se trouve bornée, depuis l'angle septentrional jusqu'à l'angle oriental, par la Silésie; depuis celui-ci jusqu'au méridional par la Hongrie; depuis ce dernier jusqu'à l'occidental par la Basse-Autriche; enfin, depuis ce point jusqu'à l'angle septentrional, par le comté de Glatz et le royaume de Bohême.

Autrefois, plus étendue qu'aujourd'hui, elle comprenoit une portion de la Silésie actuelle, notamment le duché de Teschen. Maintenant il

(1) *Versuch einer innstaendlichen Historie der Landkarten.* Ulm, 1724, 8°.

(2) *Topographische Schilderung des Markgrafthums Mahren.* Prag und Leipzig, 1786, 8°. — *Id. Bibliothek der Mahrischen Staats Kunde.* Wien, 1786.

n'y a plus que deux arrondissemens de la Silésie de situés sur les bords de l'Oppa; ceux de Hotzenplotz et de Katscherer, qui appartiennent encore à la Moravie.

La surface de cette province comprend, selon Demian, environ 460 milles carrés (252 myr. 402); Schwoy ne lui en accorde que 400 (219 myr. 480), et Busching ne lui en donne que 417 (229 myriam. 905). Le prélat de Steinbach a estimé sa superficie à 493 milles carrés (270 myriam. 509), étendue beaucoup trop considérable; et la géographie des écoles allemandes, en ne lui donnant que 306 milles carrés (167 myriam. 902) est tombée dans une erreur contraire. Selon Gaspari, son étendue est de 468 milles carrés (256 myriam. carrés 791). Sa longueur, depuis l'endroit où la Taya se jette dans la March, jusqu'aux montagnes du comté de Glatz, est de 22 milles (12 myr. 071). Sa largeur, depuis l'extrémité occidentale du cercle d'Iglau jusqu'au point où la Hongrie confine avec la Silésie, est de 32 milles géographiques (17 myriam. 558).

La Moravie a été d'abord divisée en trois principautés, celles d'Olmutz, de Brunn et de Znaim. Par la suite, on la partagea en cinq cercles, qui sont ceux d'Olmutz, de Brunn, de Hradisch, de Znaim et d'Iglau. Plus tard, le premier de ces cercles, qu'on jugea beaucoup trop considérable, fut subdivisé en deux autres,

dont l'un reçut le nom de cercle de Prerau, et l'autre conserva son ancien nom. Cette province renferme donc aujourd'hui six cercles, qui sont :

1°. Le cercle de Brunn, borné au nord par la Bohême, au nord-est par le cercle d'Olmutz, à l'est par celui de Hradisch, au sud par la Basse-Autriche, au sud-ouest par le cercle de Znaim, et à l'ouest par celui d'Iglau.

2°. Le cercle d'Olmutz, borné au nord par le comté de Glatz, au nord-est par le cercle de Prerau, au sud par celui de Hradisch, au sud-ouest par celui de Brunn, et à l'ouest par la Bohême.

3°. Le cercle de Hradisch, borné au nord par celui de Prerau, à l'est et au sud par la Hongrie, à l'ouest par le cercle de Brunn, et au nord-ouest par celui d'Olmutz.

4°. Le cercle de Znaim, borné au nord et à l'est par celui de Brunn, au sud et au sud-ouest par la Basse-Autriche, à l'ouest et au nord-ouest par le cercle d'Iglau.

5°. Le cercle de Prerau, borné au nord par la Silésie, à l'est par la principauté de Teschen, au sud par le cercle de Hradisch, au sud-ouest par celui de Brunn, et à l'ouest par celui d'Olmutz.

6°. Le cercle d'Iglau, borné au nord par celui de Brunn, à l'est par celui de Znaim, au sud par la Basse-Autriche, et à l'ouest par la Bohême.

Le cercle d'Olmutz comprend toute la partie

septentrionale de la Moravie qui se trouve vers le comté de Glatz, et une bonne partie du milieu de cette province; celui de Prerau est situé au nord, le long de la Silésie prussienne; celui de Hradisch occupe le nord vers la Hongrie; celui de Brunn traverse tout le pays du nord au sud, confinant d'un côté avec la Basse-Autriche, et de l'autre avec la Bohême; celui de Znaim est situé au sud-ouest, près de la Basse-Autriche; et celui d'Iglau occupe les parties ouest et nord-ouest de la Moravie, le long de la Basse-Autriche et de la Bohême.

Chacun d'eux est ensuite subdivisé en diverses seigneuries appartenant à l'empereur, à l'église, à des fondations laïques ou ecclésiastiques, ou à des particuliers; enfin on y trouve sept villes libres, auxquelles on donne le nom de royales, et qui ont chacune leurs magistrats.

Selon Demian, la Moravie renferme 97 villes, 170 bourgs, 3,171 villages et 189,241 maisons; savoir, dans le cercle d'Olmutz, 30 villes, 21 bourgs, 782 villages et 45,674 maisons; dans celui de Brunn, 15 villes, 68 bourgs, 786 villages et 48,673 maisons; dans celui de Hradisch, 12 villes, 23 bourgs, 329 villages et 30,969 maisons; dans celui de Prerau, 26 villes, 6 bourgs, 452 villages et 31,527 maisons; dans celui de Znaim, 8 villes, 36 bourgs, 360 villages

et 19,340 maisons; dans celui d'Iglau, 6 villes, 18 bourgs, 310 villages et 17,058 maisons.

Busching porte le nombre des villes à 99, celui des bourgs à 159 et des villages à 2,478; enfin Lucca n'y compte que 99 villes, 150 bourgs et 2,613 villages. Du reste, les villes de la Moravie sont distinguées en royales et en municipales. Les premières ont seules le droit de siéger à la diète, et possèdent des biens en propre. Quant à la population de cette province, elle se compose de 1,364,000 âmes; ce qui suppose 2,965 individus par mille carré. Les habitans actuels de la Moravie descendent des Slawes, qui, avant les grandes émigrations du sixième siècle, habitoient une partie du nord de l'Europe, le long des côtes de la mer Baltique (1). On ne peut, du reste, fixer l'époque à laquelle la nation slawe a commencé à s'établir dans la Moravie. Ces nouveaux habitans de la Moravie ne commencent à être connus dans l'histoire que depuis la fin du huitième siècle. Séparés des Huns par la Taya, ils furent obligés, ainsi que les habitans de la Bohême, de plier sous le joug des Francs, dont Swatopluk, surnommé le Grand, les délivra pour toujours.

---

(1) Jos. Dobrowsky. *Ueber die aeltesten Sitze der Slawen in Europa.* — Voyez aussi la seconde partie de l'ouvrage intitulé : *Versuch einer Kurzgefassten politischen Landes-Gechichte des Markgrafthums Maehren.* Von Monse, 1788, 8°.

Dans la suite, plusieurs autres nations vinrent se fixer dans la Moravie. Les Allemands (1) furent les premiers à choisir la Bohême pour leur nouvelle patrie, ainsi que la Moravie, qui faisoit partie de ce royaume au commencement du dixième siècle. Presque tous les Allemands qui s'établirent dans la Moravie y devinrent missionnaires ou marchands. Comme, depuis Boleslas II, les souverains de la Bohême épousèrent des princesses allemandes, il en résulta qu'un grand nombre de Germains vinrent s'établir en Moravie. Ainsi, dès le règne des Luxembourgs, cette nation surpassoit en nombre celle des Slawes. Hagek et Dabraw nous apprennent aussi que les juifs s'introduisirent dans la Bohême pendant le dixième siècle. Ils obtinrent même quelques priviléges en Moravie, sous Ottocar et ses successeurs. La population de la Moravie se compose donc de Slawes, d'Allemands et de juifs. Les Slawes se distinguent entr'eux en Hannaques, Charwates, Straniaques, Podluzaques et Tscheks Moraves. Les Hannaques, la plus ancienne peuplade de la Moravie, habitent le centre de cette province aux environs des villes d'Olmutz, de Wischau et de Cremsier. Le district qu'ils

(1) Pelzel. *Geschichte des Deutschen in Bœhmen*, dans les *Abhandlungen der K. K. Bœhmischen Gesellschaft der Wissenschaften*, t. I et IV.

occupent n'a guère plus de 5 milles carrés (2 myr. 7,435). On les distingue en Hannaques de l'Hanna, Blatniaques de la March, auprès de Tobitschau et de Kojetein, et Sabetschaques ou Zabeczaques de la Beczwa. Leur histoire est peu connue, mais tout prouve que leur origine est slawe. Ces Hannaques sont d'une petite stature, en général robustes et vigoureux; ils parviennent à un âge fort avancé. Leurs mœurs sont simples et pures. Lents et paresseux dans leurs travaux, ils s'enorgueillissent de la fertilité de leur territoire : ils se croient au-dessus des autres Moraves, auxquels la nature n'a pas accordé ces avantages; aussi les méprisent-ils comme une race dégradée. Leur nourriture est frugale et peu recherchée. La viande de porc, mélangée avec de la farine bouillie est leur mets favori. Ils ne boivent guère que de la bière. Les filles hannaques se font remarquer par la grâce et l'élégance de leurs vêtemens, ainsi que par leur figure animée et pleine d'expression. Un air de fraîcheur et de santé embellit tous leurs traits, et ajoute un grand charme à leur beauté.

En été, les hommes portent un chapeau rond, autour duquel ils ont le soin d'attacher des rubans de soie de couleurs variées; une veste ordinairement d'une couleur verte, brodée en soie rougeâtre, compose, avec une ceinture de cuir, une partie de leur vêtement. Au moyen d'une infinité

de boucles, ils fixent presque toujours leur veste avec leur large pantalon. Ils aiment en général les couleurs brunes dans leurs vêtemens, et de cette manière leurs pantalons se confondent presque avec leurs bottines. En hiver, ils couvrent leur tête d'un grand bonnet fourré plus ou moins élevé, et d'une forme souvent bizarre. Ils laissent flotter sur leurs épanles une peau de mouton, et si ce vêtement étoit plus susceptible de faire des plis, il pourroit être d'un effet assez agréable. Mais ce qui est bien peu gracieux, c'est la robe à manches et à capuchon, dont ils s'enveloppent le corps. Cette robe descend jusqu'à la moitié des cuisses. Quant aux filles, elles se coiffent l'hiver avec un bonnet de toile blanche qu'elles laissent descendre sur les épaules. Ce bonnet, orné de dentelles, est brodé en soie noire. Des bas blancs ou rouges, avec des souliers noirs à talons rouges, composent leur chaussure. La plupart laissent leurs cheveux flotter négligemment sur leurs épaules; d'autres, moins élégantes, en forment de longues tresses qu'elles relèvent sur leur tête avec des rubans de couleurs variées. En général, les femmes hannaques sont jolies, leur figure est pleine de vivacité et d'expression, d'ailleurs leur costume est plus élégant que celui des femmes qui habitent les plaines de la Moravie : aussi contribue-t-il beaucoup à faire valoir la grâce de leur tournure. Les Charwates, ou Slowaques, ou Slawaques, s'étendent depuis le

cercle de Brunn jusqu'à l'Oder, à travers tout le cercle de Hradisch, et une partie de celui de Prerau. On les divise en Slowaques des bords de la March, et en Wallaques (1) des montagnes des cercles de Hradisch et de Prerau. Le pays des premiers s'appelle *Slowaquie*: il comprend presque tout le cercle de Hradisch; et une partie de celui de Brunn, des côtés de la Hongrie, aux environs de Gaya, Ungarisch-Hradisch, Ostrau, Stracznitz et Lundenbourg. Les seconds, au contraire, habitent une grande partie de la seigneurie d'Hochwal; celles de Meseritsch et de Wselin, et s'étendent jusqu'aux frontières de la Hongrie. Leur district porte le nom de *Wallachie*. Enfin, entre cette Wallachie et le canton des Hannaques, comme ceux de Wselit, Klobruk, Brumow et Welka, on observe des Slawes, qu'on appelle *Zalesaques*. Les Slowaques ne sont pas aussi laborieux que les Allemands. Déjà ils commencent à se mêler avec les Hannaques, leurs voisins. Les Wallaques, au

(1) C'est à tort qu'on les désigne sous le nom de *Wallaques*, ainsi que nous l'avons déjà observé. A l'égard du nom de *Wallaques*, il leur a été donné pour la première fois en 1160: son étymologie indique l'origine du peuple qui le porte. En effet, les Wendes appellent un Italien *Wlach*, comme les Allemands *Waelsche*, et les anciens écrivains françois *Welsche*. Ceci prouve que, par corruption, on a converti le nom de *Wœlsch* ou *Wlach* en *Wallaque*.

contraire, qui traînent une vie misérable, sont accoutumés de bonne heure à soutenir tous les genres de fatigues. On distingue parmi eux des hommes d'une belle taille, grands, élancés et bien faits. Leur audace et leur courage les ont toujours fait remarquer. On les reconnaît facilement à leurs bonnets élevés et arrondis, ainsi qu'à leur chevelure courte et flottante. Ils portent généralement un habit court à la hongroise, et ils en relèvent l'élégance par un grand nombre de boutons, à peu près comme les Espagnols. Ils ne mettent jamais que des pantalons fort larges, sous lesquels ils agrafent leurs bottines à la hongroise, qu'ils remplacent quelquefois par des sandales. Le vert et le bleu clair sont leurs couleurs favorites. Quant à l'habit des Slowaques, il est presque semblable à celui des Wallaques; et, comme ces peuples, ils préfèrent les couleurs foncées, et la chaussure des Hongrois. Les Straniaques (1) sont relégués dans un village situé à l'extrémité de la Moravie, vers les frontières de la Hongrie, tandis que les Podluzaques (2), descendans des Croates, ont été établis dans la seigneurie de Lundenbourg.

Enfin, les Tscheks Moraves habitent les fron-

(1) *Die Straniaken von Carl Rudczinsky*, dans le *Hawlik's Taschenbuch für Maehren und Schlesien.*

(2) *Die Hochzeitfeyerlichkeiten der Podluzaken, von Zeman*, dans le *Hawlik's Taschenbuch für Maehren und Schlesien.*

tières de la Bohême, auprès de Saar, de Neustadt et de Peinstern, dans le cercle de Znaim et d'Iglau. Leur habillement ressemble à celui des Bohêmes, et se compose d'un habit brun ou rouge, d'une veste de la même couleur, d'une culotte noire à l'allemande, et presque toujours de bas bleus.

Les habitans allemands de ce royaume sont distingués en Moraves autrichiens, Moraves silésiens, et Moraves des montagnes. Les premiers vivent dans la partie méridionale des cercles de Znaim et de Brunn, le long de la Taya, jusqu'à l'embouchure de cette rivière. Ils ressemblent à leurs voisins, les Autrichiens. La plupart jouissent de beaucoup d'aisance : ils la doivent à l'excellence de leurs vignobles, ainsi qu'à la fertilité de leurs terres. Les Moraves silésiens sont presque tous fixés sur les frontières de la Silésie, dans la partie supérieure du cercle d'Olmutz, depuis Goldenstein, au sud-est, et dans la partie septentrionale du cercle de Prerau jusqu'à Freyberg. Quant aux Allemands des montagnes, appelés par les Slawes *Horaczy*, ils vivent sur les frontières de la Bohême, auprès de Zwittau, de Tribau, et de Grülisch. On croit retrouver parmi eux quelques restes de ces anciens Quades ou Marcomans, que des défaites multipliées ont forcés à se réfugier dans les montagnes. Les paysans des montagnes de la Moravie mettent peu de luxe dans leurs vêtemens. La plupart couvrent leur poitrine d'une veste

blanche sans boutons : cette veste est assujétie par une courroie de leur havresac qu'ils portent en bandoulière, ainsi que par la ceinture de cuir qu'ils attachent au-dessus des hanches. Un pantalon de la même couleur que la veste, et des brodequins solidement attachés autour de la jambe par de longues courroies, composent leur chaussure. Ils laissent ordinairement croître leurs moustaches ; leurs cheveux plats et mal peignés flottent sur leur cou et sur leurs épaules, couvertes en partie par le grand chapeau rabattu qu'ils mettent sur leur tête. Quant aux habitans des plaines, en général plus aisés, ils portent, au lieu de brodequins, des bottines hongroises ; et outre leur veste à paremens, ils couvrent leur poitrine d'un gilet boutonné. Les paysannes moraves qui habitent les montagnes, placent autour de leur corps une espèce de schall ordinairement blanc, et bordé le plus souvent avec des rubans de diverses couleurs. Leur coiffure est un simple mouchoir qu'elles nouent derrière la tête. Elles portent des bottes si hautes, qu'elles montent presque jusqu'au genou. Les villageoises qui habitent les plaines n'ont point de schall, mais seulement un corset qui ne descend pas jusqu'à la fin de la taille. Ces femmes moraves portent les jupons plus courts que celles des montagnes ; les unes comme les autres ont toujours des bottes.

Auprès de Wischau, on voit sept villages peu-

plés de Souabes, tandis que des Suédois sont venus s'établir, dans le dix-septième siècle, dans plusieurs villages des environs d'Olmutz. Enfin il existe à Tscheitsch, dans la seigneurie de Goeding, une colonie de Lorrains qui s'y est établie, à cause des avantages que François Ier lui avoit accordés.

La langue morave, comme le bohême et le slowaque, est une espèce de dialecte de la langue slawe (1), dialecte qui s'est formé par corruption, et qui paroît dater des premiers siècles de l'ère chrétienne. Cyrille le philosophe a été le premier à donner un alphabet aux Moraves. Dans le quatorzième siècle, l'allemand étoit la langue la plus en usage dans les cours du nord; elle dominoit également dans les villes, et servoit avec le latin pour la rédaction des lois et des actes. L'époque où la langue slawe a été la plus répandue, a été celle où les Hussites ont dominé en Allemagne. Cette secte fit tous ses efforts pour tirer de l'oubli tout ce que les anciens avoient connu. La langue slawe ne conserva pas long-temps le degré de splendeur que les Hussites avoient ckerché à lui donner, et sous Ferdinand II elle n'eut plus aucun privilége. L'idiome slawe que parlent les Tscheks moraves

(1) Dobrowsky. *Geschichte der Bœhmischen Sprache und Litteratur*. Prag. 1792, 8°.

ressemble assez à celui dont se servent les Bohêmes, tandis que celui des Slawaques et des Wallaques s'approche au contraire du croate. Quant à celui des Hannaques, il se distingue assez par la dureté de ses expressions et la rudesse de la prononciation (1). L'allemand que parlent les Moraves autrichiens se rapproche beaucoup du dialecte des habitans de la Basse-Autriche, tandis que celui des Allemands silésiens ne diffère guère de la langue en usage dans la Silésie. Les Allemands des montagnes ne s'expriment point avec pureté et élégance. Quant aux Lorrains, ils parlent avec la même facilité le slawe et le françois. Les juifs se servent peu de la langue allemande.

Les anciens Slawes, comme les peuples du nord de l'Europe, étoient tous païens. Ils durent aux Allemands la connoissance de la vraie religion (2). Une lettre du pape Eugène II à Tutund, roi des Huns, et à Mogenir, roi de Moravie, nous apprend les changemens que cette religion apporta dans les mœurs de ces peuples. Cette lettre est datée du neuvième siècle (3). Dans la seconde moitié du même siècle, Michel, empereur

(1) Schwoy. *Einleitung zur Topographie des Markgrafthums Maehren.*

(2) Paul Straeeky. *Staats von Bœhmen.* B. 2.

(3) Goldast. *Appendix Documentorum.* II.

d'Orient, envoya Cyrille et Méthode dans la Moravie pour y achever la conversion des habitans. Malheureusement pour ce pays, les Hussites y excitèrent de grands troubles dans le quinzième et le seizième siècle. On ne sait que trop à quels excès ces peuples se portèrent. A la vérité, les sectes qui leur succédèrent, firent autant de bien que celles-ci avoient fait de mal. Les Frères Bohêmes et Moraves se distinguèrent surtout par leurs principes de douceur et d'humanité. Ces différentes associations partagèrent les opinions des habitans, et en portèrent un grand nombre à adopter les idées de la réformation. Ainsi se forma la secte des Picards (1), qui a eu si long-temps une grande influence en Moravie. Les Hussites s'expatrièrent ensuite en grand nombre, à cause du peu de liberté qui leur avoit été accordé, et des malheurs que leur zèle emporté avoit entraîné sur eux. Ainsi toutes les ordonnances postérieures à Ferdinand II n'eurent jamais d'autre but que de favoriser la religion catholique, et tout au plus à permettre aux juifs d'exercer leur culte en secret. Dès lors ces peuples, gênés dans leur croyance et révoltés par des lois barbares, prirent le parti de quitter leur patrie.

---

(1) Dobrowsky. *Geschichte des Bœmischen Pikarder*, dans les *Abhandlungen der K. Bœhmischen Gesellschaft der Wissenschaften.*

La religion catholique s'étendit ainsi dans la Moravie, où elle est maintenant la religion dominante, comme dans tous les états de l'Autriche. Depuis Joseph II, les lois ont toléré le culte protestant. Les catholiques, dans la Moravie, sont soumis à l'archevêque d'Olmutz, qui a pour suffragant l'évêque de Brunn; cet évêché a été institué en 1777, sous le règne de Marie-Thérèse. Quant aux habitans qui suivent la confession d'Augsbourg (1), ce sont presque tous des étrangers, des fabricans et des marchands. Quant aux autres peuples de la Moravie, ils sont tous d'origine hussite, ainsi que les restes des anciens Frères Moraves.

---

(1) Victor-Heinrich Riecke. *Einigez zur Geschichte der protestantischen Gemeine in Brunn.*

CHAPITRE II.

ASPECT DU PAYS. — MONTAGNES. — FLEUVES. — LACS. — CLIMAT.

La Moravie (1) est assez fertile, quoiqu'il y existe un plus grand nombre de montagnes que de plaines. En effet, on observe qu'une des branches des Sudètes couvre la plus grande partie des cercles de Brunn et d'Olmutz; en second lieu, la grande chaîne des Carpathes commence à la seigneurie de Hochwald, parcourt celle de Strassnitz jusqu'aux frontières de la Hongrie, et occupe la majeure partie des cercles de Hradisch et de Prerau. Enfin, presque tout le cercle d'Iglau, ainsi que la partie occidentale et septentrionale de celui de Znaim, et la partie supérieure de celui de Brunn, sont couverts de montagnes élevées. Comme les plus hautes chaînes occupent le nord et le nord-ouest de cette province, il en résulte qu'elle est considérablement inclinée vers le sud-est. Parmi les points élevés

(1) On trouvera quelques notions sur la Moravie dans un Voyage anonyme dans la Transylvanie. Ce Voyage a été publié à Presbourg en 1790.

de cette chaîne, on peut citer le pic de Spieglitz dont l'élévation est de 730 toises (1423 mètres). Le Vaterberg est ensuite un des points les plus élevés de la Moravie; il forme les limites des seigneuries de Wiesenberg, de Janowitz et de Tmersdorf. On peut encore citer le Maberg dans le cercle de Brunn, dont la hauteur perpendiculaire, depuis le niveau de la Taya jusqu'à son sommet, est de 180 toises (351 mètres).

Quoique la moitié de la Moravie soit hérissée de montagnes, ces montagnes laissent cependant entre elles des vallées fertiles et des plaines assez vastes. Les plus étendues se trouvent dans la partie inférieure des cercles de Brunn et de Znaim, ainsi que dans la portion occidentale de ceux de Hradisch et de Prerau, et enfin du milieu du cercle d'Olmutz. Une des plus grandes cavernes de la Moravie est celle de Maczocha, dont la profondeur paroît énorme. Jusqu'à présent, on n'est point parvenu à la déterminer avec une grande exactitude.

Cette province est traversée par une foule de rivières, dont plusieurs sont même assez considérables. Certaines parties de son étendue sont couvertes de marais, d'étangs et de lacs. Parmi toutes les rivières qui arrosent le sol de la Moravie, aucune n'est navigable. La plus considérale de toutes est la March ou la Morave. Elle prend sa source au nord, vers les frontières

du comté de Glatz, dans le cercle d'Olmutz, coule au sud, depuis Altstadt jusqu'à Tobitschen, traverse ensuite le cercle de Prerau, se dirige vers Cremsier, passe de là dans le cercle de Hradisch, et quitte la Moravie au-dessous de Landshut, dans le cercle de Brunn, pour se rendre en Hongrie. Elle sépare la Moravie de la Basse-Autriche. C'est auprès de Theben en Hongrie qu'elle se jette dans le Danube.

Les autres rivières sont :

1°. La Beczwa, qui naît sur les frontières de la Hongrie auprès d'Oberbeczwa, coule à Rosenau, dans le cercle de Prerau, à Lipnick dans celui d'Olmutz, et se jette dans la March, dans les environs du village de Trubeck.

2°. La Hanna, qui prend sa source dans le cercle de Brunn, sur les frontières de celui d'Olmutz et de la Bukowine. Elle se jette, à Niemtschütz, dans la March.

3°. L'Igla ou Gihlawa, qui naît à Obercerekwe, près de la Bohême. Cette rivière coule au nord vers Iglau et Kamenitz, et se détourne ensuite au sud, vers Trebitz, en se dirigeant dans le cercle de Znaim, puis dans celui de Brunn, et allant enfin se jeter dans la Schwarza, au-dessus de Mischau.

4°. La Mohrau descend des monts qui entourent Freudenthal, et va se jeter dans l'Oppa, à peu de distance de Troppau.

5°. L'Oder prend sa source dans le cercle d'Olmutz, auprès des frontières de celui de Prerau et à peu de distance du village de Kostel. Son cours a lieu d'abord vers le nord-ouest, pour se diriger ensuite dans la Silésie.

6°. La Taya est d'abord divisée en deux branches principales; mais une fois parvenue auprès du château de Rapt, ces deux branches se réunissent et n'en forment plus qu'une seule. Elles quittent pour lors le sol de la Moravie, rentrent ensuite dans cette province, et vont enfin se jeter dans la Schwarza, de même que la Zwitawa.

L'inégalité du sol de la Moravie amène des variations très-sensibles dans sa température; cependant, en général, l'air y est sain et tempéré. Les marais qu'on observe dans plusieurs cantons n'influent point d'une manière sensible sur la salubrité de l'air, et n'ont point des effets pernicieux sur sa nature. D'ailleurs cette province est sujette à des vents assez constans. Ils ne contribuent pas peu à emporter toutes les exhalaisons qui s'élèvent des eaux croupissantes. Les vents les plus fréquens sont ceux du nord-ouest et du sud-est, et les principales chaînes qui bordent ou qui traversent la Moravie ont la même direction.

Les vents dont nous venons de parler alternent l'un avec l'autre. Ils ont presque toujours

une assez grande durée. Les autres ne sont que passagers. Les vents du nord-ouest amènent des nuages, tandis que ceux du sud-est rendent le temps pur et serein. Les pluies, les orages et les brouillards sont toujours la suite des vents de l'ouest, du sud-ouest et du sud. Il est au contraire fort rare d'observer dans cette province le vent d'est; et, quand il souffle, ce n'est que par intervalles peu prolongés.

CHAPITRE III.

DES PRODUCTIONS NATURELLES.

La Moravie possédoit autrefois un assez grand nombre de mines. On retiroit de l'or et de l'argent dans plusieurs lieux de cette province, notamment d'Iglau et de Goldenstein. On fait remonter au huitième siècle la découverte des mines d'Iglau. Il paroît du moins certain qu'elles sont les plus anciennes de l'Allemagne. Ces mines avoient déjà leur code dès le treizième siècle, et tous les historiens s'accordent à dire que le code dont on fait usage dans les mines de Freyberg en Saxe, a été emprunté de celui suivi à Iglau (1). Dans la suite des temps, et par l'effet des troubles causés par les Hussites, cette mine tomba dans l'oubli. Les mineurs ayant détruit tous les travaux, l'exploitation n'en a plus été reprise.

Les mines de fer de la Moravie donnent depuis long-temps des produits fort considérables. Les plus riches existent dans les cercles d'Olmutz et de Prerau. Ce n'est que depuis peu d'années qu'on

(1) Peithner. *Versuch einer natürlichen und politischen Geschichte der Bœmischen und Maerischen Bergwerke.* — *Sperges Tyrolische Bergwerks Geschicte.* P. 194.

a découvert dans la seigneurie d'Eichhorn une mine de plomb. Le minerai en est si riche, qu'il donne jusqu'à soixante-quatorze pour cent de plomb, avec un peu d'argent. On exploite également du plomb à Laeznow, Altstadt et à Klobauk. La seigneurie de Peenstein renferme une mine de cuivre : on trouve de l'antimoine à Altstadt, au pied des Carpathes, dans le cercle d'Olmutz. Quoique le charbon de terre soit fort répandu en Moravie, et qu'il en existe des mines abondantes à Podohau, Rossitz, Boskowitz, Nikolschütz, Kromau, Wallchow et Stiep, ce n'est cependant que depuis un petit nombre d'années qu'on a su l'utiliser.

Parmi les diverses substances minérales qui sont l'objet d'une exploitation régulière, on doit surtout remarquer le soufre natif de la seigneurie de Kunstadt, dans le cercle de Brunn. On en a exploité en 1808,500 quintaux (26,000 kilogr.). L'écume de mer est encore un des produits particuliers du sol de la Moravie. Elle se trouve, dans la seigneurie de Kromau, en filons épais de deux pieds, dans une roche composée de talc et de serpentine. En place, elle est si tendre qu'on peut la pétrir. A l'air, elle durcit et devient légère comme celle de la Natolie. Elle renferme des veines de manganèse. Ce métal donne aux têtes de pipe un aspect désagréable lorsqu'elles ont

été fumées. Sa couleur est légèrement jaunâtre. Les schistes alumineux sont si communs dans la Moravie, qu'ils ont excité les habitans à établir de grandes fabriques d'alun, qui toutes ont prospéré. Les plus considérables de ces fabriques existent à Rossitz ainsi qu'à Padohau.

On observe dans cette province plusieurs sources d'eaux minérales; plusieurs sont connues depuis 1585. Les principales eaux acidules sont celles de Luhatschowitz (1) et de Zahorowitz, dans le cercle de Hradisch; elles sont peu éloignées de celles de Nezdienitz.

D'après les mesures que le gouvernement de l'Autriche fit en 1785 du territoire de la Moravie, cette province offriroit jusqu'à 3,483,948 arpens (1,998,258 hectares) de terres labourables; ce qui est plus des 7/8 de son étendue, en comptant 9,555 1/16 arpens (5400 hectares) par mille carré géographique (5,487 mètres).

Le sol de cette province est en général d'une grande fertilité; à cet égard, les contrées méridionales se distinguent d'une manière particulière : aussi l'agriculture y a-t-elle fait de grands

(1) On peut consulter sur ces eaux l'analyse qu'en a faite Spenkuch, et qu'il a publiée à Vienne, en 1798, sous le titre suivant : *Chemische Untersuchung des Luchatschowitzer miner Walassers.*

progrès. On peut même assurer que la Moravie rapporte aujourd'hui plus d'un cinquième en sus de ce qu'elle produisoit dans le siècle dernier. Les terres les plus fertiles de ce royaume s'étendent depuis Brunn jusqu'à Vischau. Ce petit district, d'une étendue de sept milles environ (5 myr. 185), porte le nom de la rivière Hanna qui le traverse. Du reste, la Moravie est en général si fertile, qu'elle produit bien au-delà de sa consommation.

La culture du lin est assez suivie par les habitans allemands et bohêmes des cercles de Brunn et d'Olmutz. Le lin de la Moravie passe pour le meilleur après celui de la Silésie, et se distingue autant par sa finesse que par sa longueur. Quant au chanvre, on n'en voit que dans le canton des Hannaques, et dans le cercle de Hradisch. Le safran est depuis plus de quatre siècles l'objet d'une très-grande culture auprès de la ville d'Eibenschitz. Ces cultures ont cependant diminué de leur importance, depuis qu'on a reconnu que le sol de la Moravie étoit avantageux à la vigne. Les vignobles réussissent surtout très-bien à Austerlitz. Ce n'est que depuis peu d'années qu'on cultive la garance auprès de Znaim, à Tesswitz et Schallersdorf. Les prairies de cette province ne sont pas en général en rapport avec l'étendue des terres labourables; aussi cette province ne nourrit-elle qu'un petit

nombre de bestiaux. Par une suite de ce manque de bestiaux, les engrais y sont fort rares, ainsi que les prairies artificielles. Le trèfle n'y est connu que depuis vingt ans. Sa culture y est encore fort peu répandue. Les plus belles prairies naturelles existent dans les cercles de Brunn et d'Olmutz. On évalue à 71,057 eimers (400,581 décalit.) la quantité de vin que produit la Moravie. Du reste, la culture de la vigne s'est tellement accrue dans ce royaume, que le gouvernement a défendu en 1803 de faire de nouvelles plantations. Quant à la culture des arbres fruitiers, elle n'est encore avancée que dans quelques jardins particuliers, étant fort négligée par les habitans des campagnes. Les pépinières ont pris au contraire faveur depuis les encouragemens que l'empereur François Ier a donnés à ce genre de culture. La réglisse est cultivée assez en grand dans les environs de Poppitz. Cette plante rapporte à la Moravie plusieurs milliers de florins. Enfin les châtaigniers de Klentnitz, dans la seigneurie de Nikolsbourg, sont renommés par la douceur de leurs fruits.

D'après le relevé des terres labourables de cette province, fait par ordre de Joseph II, on y compte :

174,942 arpens (967,533 hect.) de terres où l'on sème des graines.

50,856 (29,192) en vignobles.

49,997 arpens	(28,643 hect.)	en jardins.
250,708	(144,094)	en prairies.
358,767	(205,727)	en pâturages.
41,811	(14,036)	en marais.

Quoique les forêts qui couvroient autrefois la Moravie, ainsi que la majeure partie de l'Allemagne, aient singulièrement diminué, il en reste cependant encore de bien considérables. Celles qui ont la plus grande étendue couronnent de leur éternelle verdure les montagnes frontières des cercles d'Olmutz, de Brunn, de Prerau, de Hradisch et d'Iglau. Toutes les forêts de la Moravie comprennent une étendue de 895,422 arp. (513,913 hect.), dont le cercle de Znaim renferme à lui seul 98,550 arp. (55,715 hect.). Le produit de toutes ces forêts s'élève annuellement à 302,229 toises (586,226 mètres) de bois dur, et à 581,429 toises (1,118,976 mètres) de bois mou. L'art du forestier est beaucoup moins négligé dans cette province que dans le reste de l'Autriche.

Les bestiaux sont plus ou moins multipliés en Moravie, selon la nature du sol des divers cantons de cette province. Dans les parties méridionales, où le blé est cultivé très en grand, et où les vignes sont également fort répandues, il existe peu de pâturages; les bestiaux y sont également peu nombreux, puisque les prairies artificielles n'ont pas encore attiré l'attention du cultivateur. Les grands troupeaux forment au contraire la

principale richesse des habitans des montagnes. Généralement, cependant, les bœufs ne sont jamais en rapport avec l'étendue des terres; Toutefois leur nombre s'accroît tous les jours davantage. Le dénombrement qu'on en avoit fait en 1789 en portoit le nombre à 38,786; mais depuis lors leur nombre s'est considérablement augmenté.

C'est principalement dans les cercles de Hradisch et de Prerau qu'on s'adonne à l'éducation des brebis : on en voit de fort beaux troupeaux dans les seigneuries de Brumow, de Hungarisch-Brod, de Wissowitz, de Wassetin, de Hochwald et de Messeritz. On s'est attaché à en perfectionner les races depuis le règne de Marie-Thérèse, et surtout sous celui de Joseph II; c'est même à ce perfectionnement des laines indigènes qu'est dû l'état florissant des manufactures du pays. En effet, des 112,923 brebis qui se trouvoient en 1800 dans le cercle de Znaim, 64,556 étoient de races croisées.

Les chevaux commencent aussi à se multiplier en Moravie. Cette province fournit en grande partie aux remontes de la grosse cavalerie autrichienne. On a aussi perfectionné leur race, ce qui en a fait hausser le prix. Les principaux haras existent dans le cercle d'Olmutz. A la vérité, dans le cercle de Prerau, les habitans allemands élèvent aussi de fort beaux chevaux.

On en trouve également des races asssez perfectionnées dans les montagnes du nord-ouest du cercle de Brunn : ils sont au contraire d'une fort petite taille dans le reste de la Moravie. Enfin les derniers haras ont été établis à Chropin, Kaprowitz, ainsi qu'à Eisgrub. Les cochons et les oies sont pour les paysans de la Moravie l'objet d'un commerce assez considérable. Ils en élèvent des quantités immenses qu'ils envoient dans le reste de la monarchie. Les oies abondent surtout dans le canton d'Hanna, ainsi que dans la seigneurie de Bisenz, dans le cercle de Hradisch. On trouve aussi en Moravie une grande quantité de ruches. Elles ne fournissent pas cependant tout le miel nécessaire aux besoins des habitans.

CHAPITRE IV.

DU GOUVERNEMENT ET DE L'INDUSTRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Constitution et Priviléges.

La Moravie forme un margraviat qui n'est qu'une dépendance de la Bohême. Ses députés sont toujours présens à la prestation d'hommage et au couronnement des nouveaux souverains de ce royaume. Cependant elle a son gouvernement particulier et ses cours de justice qui dépendent immédiatement des autorités suprêmes de Vienne.

Les états de cette province se composent de quatre classes. La première, ou celle des prélats, comprend l'archevêque d'Olmutz, l'évêque de Brunn, le chapitre métropolitain, les prieurs de Raygern et de Poeltenberg et les abbés de Saint-Thomas et de Neureusch. Cette classe ne marchoit autrefois qu'au second rang; mais sous Ferdinand II elle a obtenu de passer au premier. La seconde classe se compose des princes, ducs, comtes et barons; la troisième, des chevaliers; et la quatrième, des députés des sept villes royales de Brunn, Olmutz, Znaim, Iglau, Hradisch, Neustadt et Gaya.

L'assemblée des états avoit lieu autrefois aussi souvent que les affaires rendoient cette réunion nécessaire; mais aujourd'hui on ne rassemble la diète qu'une seule fois par an. Le prince lui soumet ses demandes par l'organe de ses envoyés, et la diète délibère sur les propositions qui lui ont été soumises.

Après plusieurs séances, la diète est dissoute. Il reste cependant toujours à Brunn une commission tirée de son sein, qui se trouve sous la surveillance du gouverneur du pays, et qui délibère au nom des états sur les affaires courantes. Cette commission est formée du gouverneur, de l'archichancelier, du juge suprême, du chancelier, et de deux députés de chacune des quatre classes des états.

On compte actuellement en Moravie six princes qui possèdent vingt-huit seigneuries. Parmi les plus riches on cite le prince de Lichtenstein et le comte de Dietrichstern.

Cette province a eu, depuis 1567 jusqu'à 1782, une université à Olmutz. A cette époque, elle a été convertie en lycée. Les gymnases y sont au nombre de sept, tandis qu'il n'y a qu'une seule école normale. Les écoles primaires et secondaires sont extrêmement multipliées en Moravie. On en compte plus de cent soixante dans le seul cercle de Znaim.

SECTION II.

Industrie manufacturière. Relations commerciales.

Nous avons déjà dit que depuis quelques années l'industrie avoit fait de grands progrès en Moravie. Il n'est point en effet de ville de cette province où l'on ne voie s'accroître le nombre des artisans. On pense que celui des tisserands a plus que quintuplé dans toute la province. Un grand nombre de manufactures de tout genre s'y sont peu à peu établies. Non contens de ces progrès, les seigneurs du pays excitent l'industrie, et donnent des encouragemens à ceux qui en font preuve. On y a même fondé des écoles de travail; les jeunes gens y apprennent divers métiers.

Les manufactures de drap, d'étoffes de laine, de toiles et de cotonnades, sont sans contredit les plus considérables et les plus importantes de la Moravie. Celles de drap et d'étoffes de laine consomment non-seulement la plupart des laines du pays, mais encore elles en tirent beaucoup de la Hongrie et des autres provinces. Il en est de même de celles de toile; le lin cultivé en Moravie ne sauroit suffire aux besoins des manufactures du pays. Elles en tirent une grande quantité, soit de la Silésie, soit de la Galicie.

On doit, sans contredit, ranger les fabriques de draps de la Moravie et de la Bohême,

à la tête de toutes celles que possède en ce moment l'Autriche. Les plus anciennes existent à Iglau, ville qui compte plus de trois cents maîtres et au moins huit cents fabricans, sans y comprendre les ouvriers. On y fait en général une grande quantité de tissus de laine. La fabrication des draps y attire tous les jours l'attention des habitans. On en fabrique déjà plus de 40,000 pièces par an. La plus grande quantité passe à Francfort, et se répand ensuite dans l'Allemagne. Les draps destinés pour la Turquie sont envoyés en Hongrie, et ceux qui le sont pour le Levant y parviennent par la voie de Trieste.

Les fabricans d'Iglau entretiennent une foule d'individus qui sont continuellement occupés à la filature de la laine. Depuis peu, ils ont emprunté des Hollandois différentes machines utiles, qui diminuent de beaucoup la main d'œuvre. On peut admettre que ces fabriques de drap entretiennent dans Iglau et dans ses environs plus d'un million et demi de florins (3,300,000 francs) en circulation. C'est à ce numéraire qu'on doit attribuer l'accroissement de la population d'Iglau. Ainsi, depuis 1779 jusqu'en 1794, on y a construit plus de cent cinquante nouvelles maisons. Un des grands fabricans d'Iglau, M. Wenzel, a inventé une machine à l'aide de laquelle on peut carder autant de laine en un seul jour, que vingt per-

sonnes le feroient avec les cardes ordinaires. Cette machine débarrasse la laine de tous les corps étrangers, et la mêle lorsqu'elle présente différentes nuances. C'est à Fulneck qu'on voit les plus belles fabriques de drap : cette ville en fournit plus de six mille pièces par an. En y comprenant le produit des autres manufactures, il s'élève souvent au-delà de vingt mille pièces. Ce commerce procure à ce pays un revenu annuel d'environ 700,000 flor. (1,540,000 fr.)

La Moravie possède en outre de belles manufactures de draps fins et de casimirs. Brunn en comptoit en 1803 plus de neuf de privilégiées, et trois de casimirs.

Parmi les manufactures privilégiées, les plus considérables appartiennent au baron de Mund, à M. Biegmann, et enfin à M. Offermann. La première, où il existoit en 1808 plus de 5,284 individus, vend annuellement pour un million de florins (2,200,000 fr), et livre au commerce toutes sortes de draps fins. Les fabriques de M. Biegmann occupent à elles seules plus de 2,200 ouvriers. Elles emploient beaucoup de laine d'Espagne et de Saxe. Celles enfin d'Offermann possèdent cinquante métiers et plusieurs machines à tondre les draps. Le mouvement de ces machines est si bien calculé, qu'il ne faut pas plus d'une seule roue pour faire mouvoir dix couteaux à tondre (*Tuchscherbank*). On y prépare également des molletons, des

ratines et des casimirs. Dans les fabriques de Seitter, on fait une grande quantité de bonnets turcs. Ces bonnets s'envoient presque tous à Constantinople, à Salonique et à Smyrne (1).

Les ateliers de teinture de Brunn se trouvent dans l'état le plus florissant. Ils sont renommés en Allemagne à cause de l'éclat et de la durée des couleurs qu'on y donne aux draps fins et aux casimirs. On cite surtout les ateliers de Schoelli, où l'on a réuni plusieurs teinturiers anglois. On y obtient une écarlate d'une très-grande beauté. La fabrique de draps de Namiescht, qui renferme cinquante métiers, et qui appartient au comte de Haugwitz, fournit la foire de Leipsick en draps fins et en casimirs de toute espèce. Les manufactures de Wiese, bourg du cercle d'Iglau, ont été établies en 1755. Elles se trouvent aujourd'hui dans la situation la plus heureuse. Les manufactures de Divack, dans le cercle de Brunn, et celle de Krzizenau dans celui d'Iglau, ont reçu quelques priviléges particuliers qui ont contribué à leur succès. On voit aussi des fabriques de draps fins à Kanitz et à Bochtilz; chacune de ces fabriques occupe douze métiers. Celle de Bochtilz, dans le cercle de Znaim, envoie également ses draps à Brunn pour y être teints. On remarque encore deux

(1) *Bangour's Gemaehlde des Levante-Handels.*

fabriques de draps et de casimirs à Prosnitz et plusieurs à Olmutz. Enfin il existe dans la Moravie une foule de maîtres tisserands qui travaillent pour leur propre compte. Le produit des draps de la Moravie rapporte, assure-t-on, plusieurs millions à cette province, malgré la grande consommation qui s'en fait dans le pays.

La plus belle fabrique de casimirs a été établie en 1807 à Teltsch. Elle possède dans ce moment vingt-quatre métiers pour les draps fins, huit pour les casimirs, et vingt pour les draps ordinaires. On y a introduit depuis peu les machines angloises à filer, ainsi que celles destinées à tondre les draps. De cette manière, on a épargné un grand nombre de bras; quoique très-considérable, elle n'occupe pas plus de six cents ouvriers. Elle en avoit autrefois, avant l'établissement de ces machines, plus de dix-huit cents.

Parmi les diverses fabriques d'étoffes de laine, nous devons d'abord citer celle de Machrisch-Neustadt, dans le cercle d'Olmutz. Cent quatre-vingts métiers y produisent annuellement pour 140,000 florins (308,000 fr.) de tamis, de camelots, de ratine, de peluches et de casimirs. Cette manufacture a des entrepôts à Vienne et à Brunn. Elle fait un commerce immense avec la Hongrie, la Russie, la Galicie et la Transylvanie.

La laine de la Moravie est une des plus belles de celles de l'Autriche. Aussi est-elle fort

recherchée. On n'en récolte pas assez pour suffire à la consommation des manufactures du pays. La Russie et la Pologne sont les principaux débouchés des draps et des casimirs fabriqués dans cette province. Aussi la fabrication des toiles a-t-elle excité de bonne heure l'industrie des habitans. On en voit une très-grande manufacture à Johnsdorf. La seule ville de Fullneck compte plus de cent tisserands occupés à préparer du linge de table. Nous devons aussi remarquer les belles toiles de Sternberg, qu'on exporte en Pologne, en Hongrie et en Italie.

La plupart du fil à coudre est fabriqué dans les environs de Rothwasser. La fabrication de celui qui sert aux tisserands est principalement dans les mains des habitans allemands et bohêmes des cercles de Brunn, de Prerau et d'Olmutz.

Les manufactures de coton sont aujourd'hui très-répandues dans la Moravie. On y en comptoit jusqu'à neuf en 1810. Celle de Lettowitz, dans le cercle de Brunn, occupe environ deux mille individus. Elle a vendu, dans ces dernières années, pour 30,000 florins (66,000 fr.) de marchandises. La fabrique de manchesters, de Scheenberg, produit aussi quelques autres étoffes de coton. Leur seul entrepôt se trouve à Vienne. Celle de Pirnitz, dans le cercle d'Iglau, a été établie en 1801; elle fabrique des piqués et des mousselines. On observe également une fabrique

de piqué et de mousseline à Celthart, dans le cercle de Znaim, une autre de piqué à Hohenstadt dans celui d'Olmutz, et plusieurs autres de cotonnades à Prosnitz.

La manufacture de toiles de coton teintes en rouge, à la manière turque, se trouvoit autrefois à Prosnitz; elle a été transportée à Brunn en 1803. Elle est maintenant dans la plus grande activité. Le gouvernement de l'Autriche lui a donné de grands encouragemens. On voit aussi à Brunn une fabrique de soieries : quoique seule de la Moravie, elle est cependant peu considérable.

Le village de Hatschin, dans la seigneurie de Hradisch, possède une fort belle tannerie, genre d'établissement peu commun en Autriche. On en encore observe une autre dans l'un des faubourgs de la ville de Znaim. Celle-ci a bien perdu de son importance. Enfin on fabrique beaucoup de cuir à Znaim, à Iglau, à Brunn, et en plusieurs autres lieux de la Moravie. Cette province renferme aussi plusieurs moulins à papier et quelques fabriques de potasse. Il existe également de fort belles verreries dans le cercle de Hradisch. Enfin depuis peu on a établi plusieurs fabriques de verrerie et de cristaux à Iglau, ainsi qu'à Stupawa. Quant aux faïences de Lissitz, elles sont assez belles, quoique moins cependant que celles

de Weiskirken. Quant aux poteries communes, on les tire d'Eybenschütz et de Butschowitz.

La Moravie est donc devenue un pays presque aussi industrieux que la Silésie et la Bohême, où les manufactures sont aussi nombreuses qu'importantes. Les grands progrès que les habitans du premier de ces royaumes ont faits dans les différentes branches des arts industriels, doivent en faire présumer de nouveaux.

D'après l'état florissant des manufactures de la Moravie, il est évident que cette province doit faire non-seulement un commerce considérable, mais encore qu'il doit lui être très-avantageux. Parmi les diverses relations qu'entretient cette province avec l'étranger, les plus étendues et les plus lucratives sont celles qu'elle a avec la Hongrie, la Basse-Autriche, l'Italie et le Levant. Mais, outre l'activité de ce commerce extérieur, celui que font entre eux les différens cercles de la Moravie contribue pour beaucoup à l'aisance des habitans.

Les contrées montagneuses cèdent les produits de leurs fabriques aux habitans des plaines, qui leur rendent en échange le superflu de leurs grains, et le produit de leurs troupeaux. Ainsi on tient chaque semaine à Prostnitz un marché considérable, dans lequel se vendent les blés du canton d'Hanna. Ce marché est fré-

quenté non-seulement par les Moraves montagnards, mais encore par les habitans de la Bohême. Du reste, ce marché est loin d'être le seul de la province.

Quant au commerce d'exportation, la Moravie envoie des blés et des vins en Bohême et en Italie, des poissons, de la graisse, du beurre et du fromage en Autriche. Elle expédie également des tonneaux dans la Basse-Autriche; des planches et des bois de construction en Hongrie; des fruits secs, des noix de galle, de la réglisse, des légumes farineux, de la moutarde, de l'anis, du fenouil, et enfin même des oies, dans presque toutes les provinces de cette monarchie. Le commerce des laines, et surtout celui des laines de Znaim, se trouve, comme nous l'avons déjà observé, presque tout entier dans les mains des juifs.

Parmi les produits des fabriques qui sortent du pays, les principaux articles sont les draps, les fils de laine et de chanvre, et enfin la toile avec les étoffes de laine. On peut ranger en seconde ligne les bonnets turcs, les piqués, les manchesters, les mousselines, les cuirs, les verres, la faïence, la potasse, le papier, et enfin l'alun. Les grands marchés pour le drap se tiennent à Brunn, Sulleck, Iglau et Neutilschern. Quant aux toiles, elles se débitent principalement à Cremsier,

Sternberg et Zwittau. Enfin le fil se vend dans les foires de Rothwasser et de Schenberg. C'est à Brunn que le commerce de la Moravie se trouve concentré. On y tient annuellement jusqu'à quatre foires, qui durent chacune quatre semaines.

On importe, au contraire, en Moravie du sel, de l'étain, du cuivre, du plomb, du fer et du mercure. Les fabriques de ce pays y nécessitent l'importation du lin, de la laine, du coton et de la soie. Les bestiaux, le vin, les marchandises de quincaillerie, les articles de coutellerie, les ouvrages en bois et en acier peuvent être aussi compris dans les objets dont manque essentiellement cette province.

Parmi les routes commerciales de la Moravie, on doit distinguer celles qui ont été établies depuis peu. La première conduit à Vienne, à Prague, et ensuite à Znaim et Iglau. La seconde part également de Vienne, et de là se dirige en Silésie par Nikolsbourg. Cette route traverse ensuite la Moravie, en passant à Brunn et Olmutz. Ces deux routes sont réunies depuis quelques années par une chaussée de communication qui s'étend depuis Brunn jusqu'à Iglau par Gross-Meseritsch. On a encore nouvellement établi une route de Bruun en Bohême par Czernahora, Lettowitz, Zwittau, et d'Olmutz à Teschen, et

enfin en Galicie par Leipnik et Neutitschein. Enfin il existe une autre route moins considérable d'Austerlitz en Hongrie, par Gœding; une de Strany à Neustadt en Hongrie; et une autre de Brumow dans la même province. La March est la seule rivière navigable de la province; aussi tous les transports s'y font-ils par le roulage.

CHAPITRE V.

DIVISIONS TERRITORIALES.

SECTION PREMIÈRE.

Du Cercle de Brunn.

VILLES.

Brunn, *Brinn* ou *Brno*, capitale de la Moravie, doit son nom au roi de Moravie Bryonne, qui l'a fondée. Elle se trouve entourée de bastions et d'un large fossé. Le bâtiment le plus remarquable de la ville est l'église paroissiale, qu'on a consacrée à Saint Jacques. Toute couverte de cuivre, elle offre dans son intérieur le tombeau du feld-maréchal Louis de Souches. La population de Brunn s'élève à 16,000 âmes, et le nombre des maisons y est de 1,246. Cette ville, située près du confluent de la Schwartschawa et de la Switawa, est la plus commerçante de toute la Moravie. Le château de Spielberg, qui est très-fort, la protége du côté de l'ouest. On doit aller voir la chartreuse qui se trouve au nord de la ville, et que l'on nomme Kœnigsfeld, ainsi que l'ancienne abbaye des Prémontrés, nommée Obrowitz. Latitude 49° 7′ 2″, longit. 34° 13′ 7″. Selon Lichtenstern, latitude, 49° 11′ 28″, longit. 34° 16′ 20″.

Nikolsbourg, petite ville de 1,000 maisons, sur les frontières de la Basse-Autriche, et d'une population de 7,520 habitans. On y voit un beau collége et beaucoup de juifs. On y remarque surtout un joli parc et une belle faisanderie. Lat. 48° 47′, longit. 34° 16′ 30″.

Austerlitz, petite ville d'environ 250 maisons, avec un beau château, où l'on voit un jardin magnifique. Il ne faut pas confondre cette ville avec le bourg d'Austerlitz, devenu célèbre depuis la fameuse bataille que les François y ont gagnée en 1805.

Gœding ou *Hodonin*, petite ville d'environ 200 maisons, sur un bras de la Morave, avec un superbe château. On a établi dans ce château d'assez belles manufactures.

Kaunitz ou *Kavanitz*, petite ville de 200 maisons, sur l'Iglawa. Elle a un château sur une montagne.

Kostel ou *Podiwin*, ville de 1,200 âmes. Elle étoit autrefois une des plus considérables du pays et avoit un siége épiscopal.

Eichhorn ou *Wewerzi*, petite ville au-dessus de laquelle se trouve un château bâti sur une montagne élevée à côté de la Schwarza.

Ce cercle est si peuplé, qu'on y compte plus de douze villes, outre celles dont nous venons de parler, et une soixantaine de bourgs, parmi lesquels il y en a de fort considérables.

SECTION II.

Du Cercle d'Olmutz.

VILLES.

Olmutz ou *Holomauz*, forteresse, autrefois capitale de la Moravie, située dans un terrain marécageux, et environnée par la Morave. On y compte plus de mille maisons et environ 11,000 habitans. Elle est bien bâtie. On la divise en ville proprement dite et en quartier appelé Le Dôme. Parmi les églises les plus remarquables, on peut citer la cathédrale dédiée à Saint Wenceslas. Latit. 49° 33′ 45″, longit. 34° 52′.

Aussée ou *Aussow*, ville de 253 maisons. Le château est tout-à-fait ruiné.

Boskowitz, ville d'environ 200 maisons, et de 3,519 habitans.

Eulenberg ou *Sowinetz*, petite ville d'une population peu considérable, avec un château en partie ruiné, et situé sur une montagne.

Friedland, ville qui n'est pas très-peuplée, et qui autrefois étoit comprise dans la seigneurie d'Eulenberg.

Kogetin, ville de 200 maisons et d'une population de 2,754 habitans.

Littau ou *Littawle*, sur la Morave, de 473 maisons et de 2,162 habitans.

Mœhrisch-Neustadt ou *Unitschau*, ville de 400 maisons et de 3,012 habitans. Cette ville a été illustrée par l'entrevue que Joseph II y eut avec Frédéric, roi de Prusse.

Zwittau, jolie petite ville, avec une population de plus de 2,520 habitans.

Sternberg, ville bâtie en 1245, composée de 479 maisons et de 3,908 habitans.

On compte une vingtaine de bourgs dans ce cercle, et presque autant de villes murées.

SECTION III.

Du Cercle de Prérau.

VILLES.

Prerau ou *Prseron*, l'une des plus anciennes villes de la Moravie, et le chef-lieu du cercle auquel elle a donné son nom.

Bodenstadt ou *Podstata*, ville de 205 maisons, et d'une population d'environ 1,100 âmes.

Kromerzity ou *Cremsier*, *Kremsier*, ville de 240 maisons, près de la Morave. L'évêque d'Olmutz fait souvent sa résidence dans le château de cette ville.

Fulnek, ville de 400 maisons, et d'une population de 5,000 habitans. On y voit un assez beau château situé sur une colline élevée.

Moehrisch-Ostrau, ville de 200 maisons, sur l'Ostrawitza.

Freyberg ou *Prsibor*, ville de 261 maisons, et d'une population de 3,500 âmes.

Leipnik, ville de 286 maisons, et d'une population de 3,498 habitans.

Meseritsch, ville de 257 maisons, sur la Betschwa, et d'une population de 3,357 habitans. Le château d'Helfenstein, qui se trouve dans son voisinage, est curieux à visiter.

Weiskirchen, ville de 213 maisons, sur le Betschwa, et de 3,272 habitans.

Il existe dans ce cercle une douzaine de bourgs, et un plus grand nombre de villes.

SECTION IV.

Du Cercle de Hradisch.

VILLES.

Hradisch ou *Hradiste*, chef-lieu du cercle; ville royale, sur la Morave. On y voyoit autrefois un beau collége et plusieurs couvens considérables.

Bissenz, ville renommée à cause de son vin, qu'on regarde comme le meilleur de toute la Moravie. Il y existe environ 400 maisons, avec une population de 2,477 habitans.

Hungarisch-Brod, ville de 305 maisons, et d'une population de 2,912 habitans.

Ostrau, ville de 296 maisons, dans une île de la Morave.

Outre les villes dont nous venons de parler, on en observe encore plus de dix, à la vérité, moins considérables.

Le nombre des bourgs de ce cercle s'élève à une vingtaine, parmi lesquels celui de Mallerowitz est le plus considérable.

SECTION V.

Du Cercle d'Iglau.

VILLES.

Iglau, ville royale, chef-lieu du cercle, sur la rivière du même nom, et près des frontières de la Bohême, dans un canton montagneux. On y compte plus de 10,000 âmes : elle est bien bâtie, et a été fortifiée avec beaucoup d'art. Le nombre des maisons y est d'environ 1,270. Lat. 49° 23′ 25″, longit. 33° 16′ 0″.

Gross-Meseritsch, ville de plus de 200 maisons, sur l'Oslawa. Sa population est d'environ 1,100 âmes.

Trebitsch, sur l'Iglawa, ville de 330 maisons, et d'une population de 3,672 habitans.

Slawonitz, très-ancienne ville de 230 maisons.

Les bourgs de ce cercle sont généralement bien bâtis : on y en compte plus de quinze de considérables; nous ne citerons, du reste, que celui de Stannern, devenu célèbre par la grande quantité d'aérolithes qui y sont tombées dans l'année 1808, et qui ont été analysées par MM. Muler et Vauquelin.

SECTION VI.

Du Cercle de Znaim.

VILLES.

Znaim, Znoymo ou *Znogma*, ville royale, chef-lieu du cercle, située sur une montagne dont le pied est baigné par la Taya. Cette ville est bien bâtie, et célèbre par l'armistice qui y a été conclue, en 1809, entre les Autrichiens et les François. Elle offre plus de 800 maisons, et environ 7,000 habitans. Lat. 48° 51′ 15″, longit. 33° 42′ 36″.

Cromau, Maehrisch-Krumau ou *Krumlow*, ville de 289 maisons, près de l'Iglawa.

Jamnitz ou *Gemnitz*, ville de 220 maisons, sur une haute montagne.

Gross-Bitesch, ancienne ville, d'une population de 1,200 âmes.

Eibenschutz ou *Evenzitz*, ville de 290 maisons,

près de l'Iglawa, et d'une population de 2,804 habitans.

Ce cercle réunit une trentaine de bourgs : plusieurs sont considérables. Le plus fameux de tous, depuis la grande victoire des François, est celui d'Austerlitz. On n'y compte guère plus de 170 maisons, avec une population d'environ 200 âmes. On y voit encore quelques villes, outre celles dont nous avons déjà parlé.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

SECONDE PARTIE.

STATISTIQUE particulière des diverses provinces de l'Autriche. . . . . pag. 1

LIVRE PREMIER.

Archiduché d'Autriche, ou Autriche inférieure . . . *Ibid.*
INTRODUCTION. . . . . *Ibid.*
Archiduché d'Autriche 20
I. Basse-Autriche. 24
CHAPITRE Ier. De l'étendue territoriale et de la population . . . . . *Ibid.*
CHAP. II. Aspect du pays. Montagnes. Fleuves. Lacs. Climat 30
CHAP. III. Des productions naturelles 58
Section Ière. Productions minérales. Mines . . . . . *Ibid.*
Sect. II. Productions végétales. Culture du sol. . . . 73
Sect. III. Productions animales. Education des bestiaux. 80
Chap. IV. Du gouvernement et de l'industrie 83
Sect. Ière. Constitution et priviléges . . . . . *Ibid.*
Sect. II. Industrie manufacturière. Relations commerciales 86
CHAP. V. Des divisions territoriales. 106
Sect. Ière. De la capitale de la monarchie autrichienne. *Ibid.*
Districts situés sur la rive gauche du Danube 214
Sect. II. Du cercle au-dessous de la forêt de Vienne . *Ibid.*
Sect. III. Du cercle au-dessus de la forêt de Vienne. . 225

Districts situés sur la rive droite du Danube 229
Sect. IV. Du cercle au-dessus du mont Saint-Médard. *Ibid.*
Sect. V. Du cercle au-dessous du mont Saint-Médard. 231
II. Haute-Autriche 234
Chap. Ier. De l'étendue territoriale et de la population. *Ibid.*
Chap. II. Aspect du pays. Montagnes. Fleuves. Lacs. Climat. 240
Chap. III. Des productions naturelles. 250
Chap. IV. Du gouvernement et de l'industrie 262
Sect. Iere. Constitution et priviléges . . . . . *Ibid.*
Sect. II. Industrie manufacturière. Relations commerciales 263
Sect. III. Commerce. 272
Chap. V. Des divisions territoriales 275
Sect. Iere. Du cercle de l'Hausrück . . . . . *Ibid.*
Sect. II. Du cercle de la Traun. 278
Sect. III. Du cercle de la Mülh. 258

LIVRE II.

Autriche intérieure. Duché de Styrie. 287
Introduction . . . . . *Ibid.*
Chap. Ier. De l'étendue territoriale et de la population. 306
Chap. II. Aspect du pays. Montagnes. Plaines. Fleuves. Lacs. 311
Chap. III. Des productions naturelles 332
Sect. Iere. Productions minérales. Mines . . . . . *Ibid.*
Sect. II. Productions végétales. Culture du sol. . . 349
Sect. III. Productions animales. Éducation des bestiaux. 356
Chap. IV. Du gouvernement et de l'industrie 361
Sect. Iere. Constitutions et priviléges. . . . . *Ibid.*
Sect. II. Industrie manufacturière. Relations commerciales 363

CHAP. V. Divisions territoriales 370
Haute-Styrie . . . . . *Ibid.*
Sect. Ire. Du cercle de Judenbourg. . . . . *Ibid.*
Sect. II. Du cercle de Bruck 374
Basse-Styrie. 377
Sect. III. Du cercle de Graetz. . . . . *Ibid.*
Sect. IV. Du cercle de Marbourg 382
Sect. V. Du cercle de Cilli. 384

LIVRE III.

Duché de Carinthie. 386
CHAP. Ier. De l'étendue territoriale et de la population. *Ibid.*
CHAP. II. Aspect physique. Montagnes. Fleuves. Climat. 394
CHAP. III. Des productions naturelles 400
CHAP. IV. Du gouvernement et de l'industrie 414
Sect. Ire. Constitution et priviléges. . . . . *Ibid.*
Sect. II. Industrie manufacturière. Relations commerciales 415
CHAP. V. Des divisions territoriales 418
Sect. Ire. Du cercle de Klagenfurt. . . . . *Ibid.*
Sect. II. Du cercle de Willach 423

LIVRE IV.

Silésie autrichienne.. 418
INTRODUCTION. . . . . *Ibid.*
CHAP. Ier. De l'étendue territoriale et de la population. 446
CHAP. II. Aspect du pays. Montagnes. Fleuves. Lacs. Climat. 450
CHAP. III. Des productions naturelles 454
CHAP. IV. Du gouvernement et de l'industrie. . . . 457
Sect. Ire. Constitution et priviléges. . . . . *Ibid.*
Sect. II. Industrie manufacturière. Relations commerciales 458

Chap. V. Des divisions territoriales. 464
Sect. Ire. Du cercle de Troppau . . . . . *Ibid.*
Sect. II. Du cercle de Teschen. 466

LIVRE V.

Margraviat de Moravie 468
Introduction. . . . . *Ibid.*
Chap. Ier. De l'étendue territoriale et de la population. 482
Chap. II. Aspect du pays. Montagnes. Fleuves. Lacs. Climat 499
Chap. III. Des productions naturelles 504
Chap. IV. Du gouvernement et de l'industrie. . . . 512
Sect. Ire. Constitution et priviléges. . . . . *Ibid.*
Sect. II. Industrie manufacturière. Relations commerciales. 514
Chap. V. Divisions territoriales. 525
Sect. Ire. Du cercle de Brunn. . . . . *Ibid.*
Sect. II. Du Cercle d'Olmutz 527
Sect. III. Du Cercle de Prérau. 528
Sect. IV. Du cercle de Hradisch 529
Sect. V. Du cercles d'Iglau. 530
Sect. VI. Du cercle de Znaim 531

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

AUG 1 0 1943